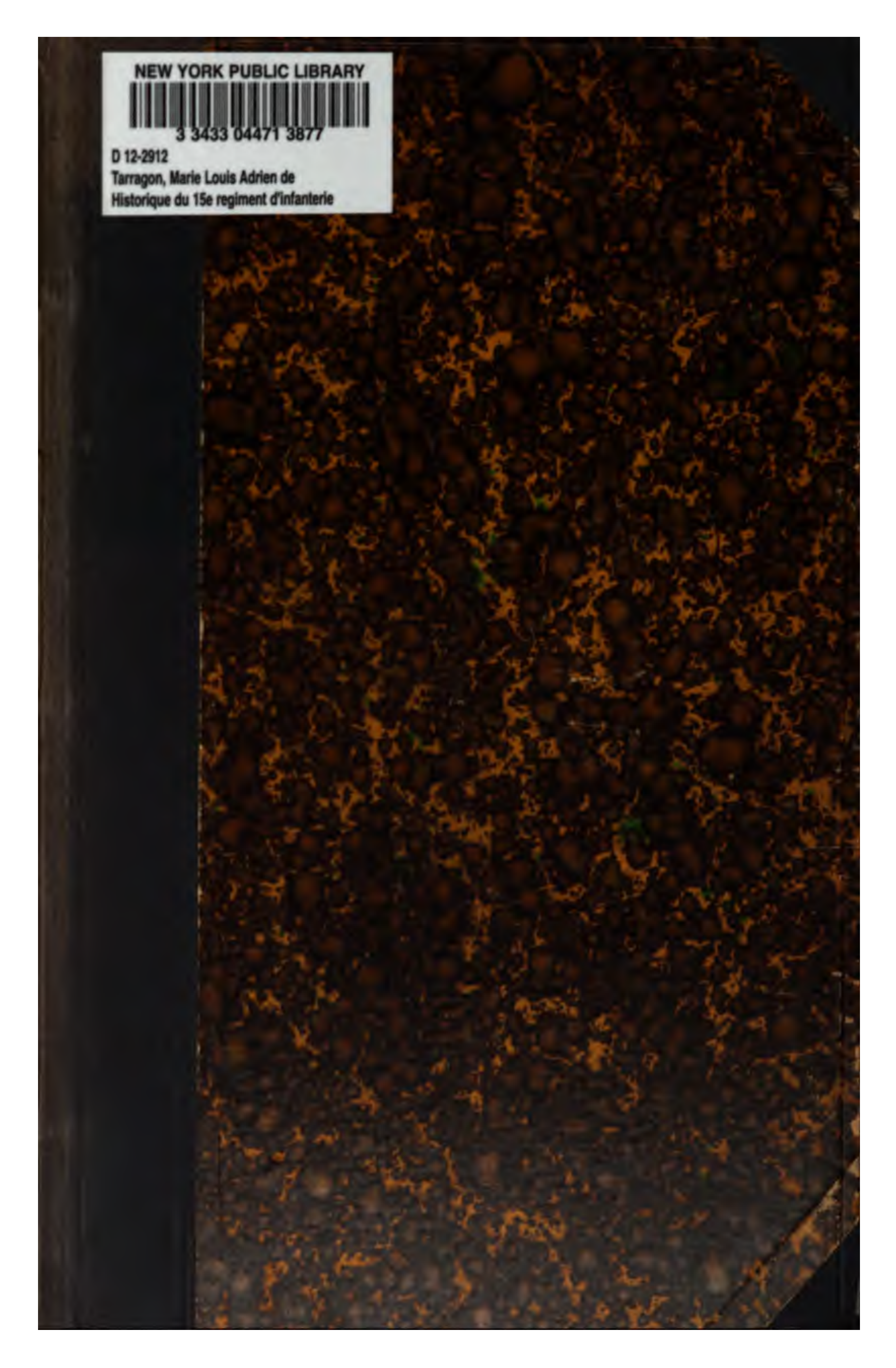
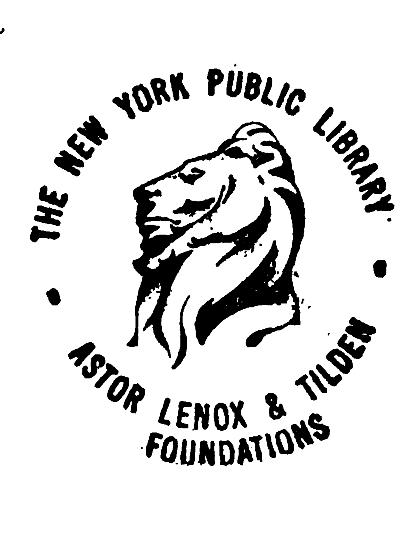

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
3 3433 04471 3877
D 12-2912
Tarragon, Marie Louis Adrien de
Historique du 15e regiment d'infanterie


THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX & TILDEN FOUNDATIONS

2.00



HISTORIQUE

DU

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DU

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE

CI-DEVANT

BALAGNY — RAMBURES — FEUQUIÈRES
LEUVILLE — RICHELIEU — ROHAN — CRILLON
LA TOUR DU PIN — BOISGELIN — BÉARN

L'UN DES SIX PETITS VIEUX

PAR

Le Lieutenant DE TARRAGON, comte
Louis Marie [illegible]

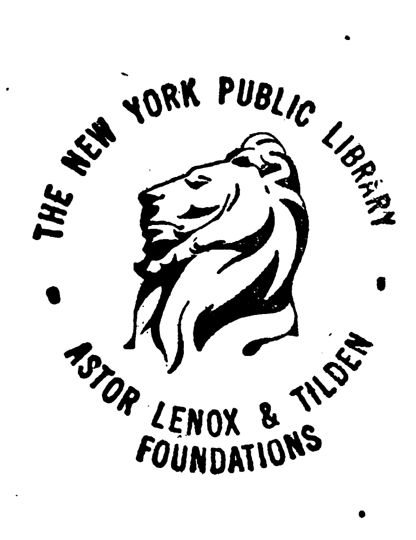


PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts

LIMOGES
46, Nouvelle Route d'Aixe, 46

Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire.

1895



Lettre d'approbation du Ministre de la guerre, relative à l'Historique du 15e régiment d'infanterie, adressée au colonel commandant le régiment et datée du 24 août 1894.

Cet historique est le fruit d'un travail sérieux et consciencieux.

Mettant habilement à profit les nombreuses pièces et les documents originaux qu'il a consultés, l'auteur a traité avec tous les détails possibles les différentes campagnes auxquelles le régiment a pris part, en donnant à chaque période le caractère du temps.

Il a donné ainsi des preuves de qualités littéraires et de connaissances historiques toutes particulières.

La filiation est correctement établie.

En résumé, le travail présenté est complet, intéressant et a une valeur réelle. Il fait honneur à M. de Tarragon et, pour lui témoigner ma satisfaction, je lui adresse la lettre ci-jointe que je vous prie de lui faire parvenir.

Paris, le 24 août 1894.

Le Ministre de la guerre,
à Monsieur DE TARRAGON, lieutenant au 15e régiment d'infanterie, à Carcassonne.

Lieutenant, l'historique du 15e *régiment d'infanterie, que vous avez rédigé, m'a été signalé comme très bien fait et très intéressant.*

Je tiens à vous exprimer toute ma satisfaction pour le soin et le zèle dont vous avez fait preuve dans l'établissement de ce travail.

Signé : A. MERCIER.

AU

COLONEL D'AMBOIX DE LARBONT,

AUX OFFICIERS,

AUX SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

DU

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE

EST DÉDIÉ

CE MODESTE MONUMENT ÉRIGÉ A LA GLOIRE DE NOS AINÉS.

Tous ceux qui ont le culte des glorieux souvenirs, tous ceux qui aiment à rencontrer sur leurs pas les nobles natures, les cœurs vaillants, les grandes actions, tous ceux, en un mot, dont l'âme s'émeut au souffle de l'héroïsme et de la vertu, voudront bien jeter les yeux sur cet ouvrage, qui n'a d'autre prétention que celle de la plus scrupuleuse sincérité.

Ils y trouveront, à défaut de talent, une œuvre éminemment patriotique et morale, parce qu'elle n'a qu'un but : celui d'exalter, par l'exemple, les sentiments de devoir, de sacrifice et d'abnégation, sans lesquels rien de grand ne se fait parmi les hommes. Et, selon le mot de Bossuet, si les paroles nous manquent ou ne répondent pas à un tel sujet, les choses parleront assez d'elles-mêmes.

Certes, notre histoire est assez belle pour tenter la curiosité du lecteur. Et puis, en pénétrant ainsi dans l'intimité de nos devanciers, nous serons plus fiers de nous, parce que, après tout, leur gloire c'est la nôtre; parce que le passé répond de l'avenir; parce que, enfin, cet héritage d'honneur, qu'ils nous ont légué, nous

n'avons pas le droit de le méconnaître ni de l'amoindrir.

Ayant la rare fortune de trouver dans les annales mêmes du 15e les plus beaux exemples de toutes les vertus militaires, étudions-les sans cesse et méditons leurs grandes leçons.

Ne craignons qu'une chose : c'est de ne pas valoir nos aînés; ce sera le seul moyen de les égaler un jour. D'ailleurs, en suivant leur trace, nous serons souvent sur le chemin de la victoire, en tout cas toujours sur celui de l'honneur.

Dépositaires de ces fières traditions, nous avons le devoir d'en consacrer le souvenir et d'en perpétuer la gloire.

N'oublions pas qu'il est encore des pages blanches à notre histoire. A nous de les remplir dignement !

La tâche est lourde, c'est vrai. Mais, avec l'aide de Dieu et le désir de bien faire, nous saurons encore, espérons-le, maintenir haut et ferme le drapeau du 15e régiment d'infanterie, c'est-à-dire celui de la France.

A. DE TARRAGON.

Carcassonne, le 10 janvier 1894.

AVANT-PROPOS

**Origine du régiment. — Différentes modifications qu'il a subies.
Division du travail.**

« Honorer la grandeur du passé, c'est préparer les dévouements de l'avenir. »

Peu de régiments peuvent s'enorgueillir d'une aussi noble et ancienne origine que celle du 15e. Sans chercher à dissiper les nuages qui voilent son berceau, nous nous contenterons de donner la série de ses transformations, depuis sa constitution régulière (1595) et son admission à la solde du roi (6 mars 1597), jusqu'à nos jours.

Disons, toutefois, que, d'après une tradition admise par le général Susane, le noyau de ce corps d'élite aurait été formé des derniers éléments d'une ancienne compagnie de gardes, levée en 1576. pour la sûreté personnelle de François de Valois, duc d'Alençon. Ce prince, soupçonneux et sans amis, avait choisi, pour chef de ses gardes, son célèbre favori, le brave et redouté Bussy d'Amboise (1), qui fut assassiné, le 10 août 1579, par un mari outragé (le comte de Montsoreau). Le beau-frère du trop galant Bussy, Jean de Montluc, seigneur de Balagny (2) lui succéda dans son commandement et fut bientôt chargé, par le duc

(1) Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy.

(2) Jean de Montluc, seigneur marquis de Balagny, qui avait épousé une sœur de Bussy, était fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence, frère du maréchal Blaise de Montluc.

d'Alençon, du gouvernement de la ville impériale de Cambrai. L'année suivante, Alexandre Farnèse, duc de Parme, tenta vainement de faire rentrer cette place importante sous la domination espagnole.

Balagny fut assez heureux pour faire échouer toutes ses entreprises et sut conserver encore la possession et le gouvernement de Cambrai pendant plus de onze années.

Aussi fin politique que brave capitaine, Jean de Montluc, jusque-là ligueur, sentit bien vite que la fortune abandonnait son parti. Aussi, le voyons-nous, en 1593, arriver sous les murs de Laon, amenant avec lui 500 cavaliers et 800 fantassins, qui survinrent bien à propos pour sauver la situation du roi Henri IV, alors fort compromise par l'approche d'une armée espagnole menaçant de forcer ses lignes. Pour prix de ce service, Balagny reçut le bâton de maréchal et la principauté héréditaire de Cambrai.

Mais le nouveau maréchal ne sut se faire aimer ni de ses troupes, ni des habitants de sa principauté. Aussi, lorsqu'en 1595, le comte de Fuentès vint assiéger Cambrai, Balagny, abandonné par une partie de la garnison, trahi par les bourgeois, dut s'enfermer, avec un millier de soldats fidèles, dans la citadelle, qui capitula le 9 octobre 1595.

Création du régiment.

Ralliant alors à Péronne ce qui restait des défenseurs de Cambrai, Jéan de Montluc en forma un régiment d'infanterie qui prit son nom et fut admis à la solde du roi, le 6 mars 1597.

Voilà bien la véritable date de la naissance du régiment, qui porta successivement le nom de tous ses mestres de camp jusqu'en 1762. Nous verrons, en effet, qu'en exécution de l'ordonnance royale du 10 décembre de cette

année, les régiments de gentilshommes (1) durent abandonner ces désignations trop personnelles pour prendre le nom d'une province. C'est ainsi que Boisgelin reçut le nom de Béarn, déjà porté avant lui par deux régiments disparus.

Au dédoublement du 11 juin 1776, les 1er et 3e bataillons conservèrent le drapeau et le nom de Béarn, tandis que les 2e et 4e bataillons formèrent le régiment d'Agenois. L'année suivante (1777), une nouvelle ordonnance royale assignait au régiment de Béarn le 15e rang dans l'ordre de bataille.

Enfin, le 1er janvier 1791, par suite de la suppression des noms de province, la seule désignation qui lui resta fut celle de 15e régiment d'infanterie.

Remarquons que, pendant toute la période de la Monarchie, le régiment avait et conserva le pas sur la plupart des autres troupes françaises ou étrangères qui constituaient l'armée royale. Car, non seulement Balagny se piquait d'être le plus ancien des régiments de gentilshommes, mais il s'honora aussi de prendre rang, plus tard, dans cette élite des vieux corps qui marchaient en tête de toute l'armée, fiers de leurs traditions et de leurs services, et réclamant partout, comme un privilège ou comme un droit, le poste le plus dangereux dans les sièges et sur les champs de bataille. Ils étaient douze qui avaient conquis et qui maintenaient comme un titre de noblesse leur droit d'être appelés vulgairement les *Vieux* et les *Petits-Vieux* (2). N'a pas qui veut l'honneur de ces sobriquets

(1) Ainsi nommés, parce qu'ils portaient le nom de leurs colonels. L'ordonnance du 6 novembre 1715 fixa le prix des régiments d'infanterie ainsi qu'il suit : 65.000 livres pour les Vieux, 55.000 livres pour les Petits-Vieux, 50.000 livres pour les autres corps créés avant 1684 et 40.000 livres pour les autres.

(2) Les six Vieux étaient : Picardie, Champagne, Navarre, Piémont, Normandie, la Marine.

illustres, de ces héroïques familiarités qui sont la consécration populaire de la gloire. Aussi, n'est-on pas surpris de voir constamment les plus grands seigneurs briguer la faveur de marcher à la tête de ces corps d'élite.

Lorsque, à la fin du XVIIIe siècle, la Révolution française bouleversa tout l'ordre social, elle détermina aussi de nombreuses modifications dans l'armée.

C'est ainsi qu'à la réforme de l'an II le 15e régiment d'infanterie dut concourir à la constitution des 29e et 30e demi-brigades de bataille.

Mais, par suite des changements apportés dans l'infanterie par le décret du 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), la 15e demi-brigade de ligne fut formée de la 68e demi-brigade de bataille et redevint, à l'organisation de l'an XII, le nouveau 15e régiment d'infanterie, qui fut licencié en 1815.

Enfin, l'ordonnance royale du 23 octobre 1820 reconstitua définitivement le 15e régiment d'infanterie de ligne avec trois bataillons de la 27e légion (légion du Finistère).

Depuis cette époque, le 15e n'a pas cessé de continuer les glorieuses traditions de ses aînés.

Du rapide aperçu qui précède, il résulte qu'il n'existe pas toujours de filiation bien établie entre tous les corps qui ont successivement représenté le 15e régiment d'infanterie.

Il nous paraît donc logique d'adopter pour cet historique la division suivante, qui correspond à trois phases bien distinctes de l'existence du corps :

1re partie, de 1595 à 1796;

Les six Petits-Vieux étaient : Rambures (Béarn), Nérestang (Bourbonnais), Du Bourg (Auvergne), Sault (Flandre), Vaubecourt (Guyenne) et du Roi.

Il n'y avait que Rambures, Nérestang et du Bourg qui roulassent pour le premier rang.

2e partie, de 1796 à 1815;

3e partie, de 1816 à nos jours.

La première partie concernera ce qu'on peut appeler la période monarchique. Elle nous montrera le rôle glorieux qu'a joué le régiment dans les armées royales, depuis sa formation jusqu'à la création des demi-brigades de bataille.

La deuxième partie nous retracera l'histoire de la 15e demi-brigade de ligne, puis du nouveau 15e régiment d'infanterie, depuis l'année 1796 jusqu'au licenciement de 1815.

La troisième partie nous permettra de suivre le régiment depuis sa reconstitution, en 1820, jusqu'à nos jours.

Enfin, l'appendice comprendra :

1° Une notice sur les uniformes et drapeaux du régiment;

2° La légende de la marche du régiment;

3° et 4° Des pièces justificatives;

5° La table des officiers tués ou blessés dans les différentes actions de guerre;

6° La liste des colonels et leurs états de services;

7° La liste des lieutenants-colonels;

8° Les états de services d'un certain nombre de militaires du corps, choisis parmi les plus curieux ou les plus dignes d'intérêt;

9° L'état du régiment à différentes époques.

PREMIÈRE PARTIE

(1595-1796)

« Fabert en avait fait un régiment modèle » (*Mémoire du XVII[e] siècle.*)

HISTORIQUE

DU

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE (1595-1796)

HISTOIRE DU RÉGIMENT

DE

Balagny (1595). — Rambures (1612). — Feuquières (1676). — Leuville (1700). — Richelieu (1718). — Rohan (1738). — Crillon (1745). — La Tour du Pin (1746). — Boisgelin (1761). — Béarn (1762). — 15e régiment d'infanterie (1791). — 29e demi-brigade de bataille (1794).

JEAN DE MONTLUC, MARQUIS DE BALAGNY

(PREMIER MESTRE DE CAMP)

Comme nous l'avons vu plus haut, le régiment, formé le 7 octobre 1595 par Jean DE MONTLUC, marquis DE BALAGNY, maréchal de France, avait été admis à la solde du roi le 6 mars 1597, en même temps que les régiments de Nérestang et du Bourg, qui s'appelèrent depuis Bourbonnais et Auvergne, et auxquels il ne voulut jamais céder le pas.

Pour mettre fin à cette longue rivalité, il ne fallut rien moins que l'autorité de Louis XIV, qui prescrivit, en 1666, un roulement de préséance entre ces trois régiments. Malgré ses protestations, le major de Rambures dut se soumettre au tirage au sort et prit lui-même, dans le cha-

peau du grand roi, l'ordre qui accordait au corps le premier rang pendant le second semestre.

Nous verrons, par la suite, que, si ces vaillantes troupes se disputaient ainsi la priorité dans les honneurs, c'était pour mieux affirmer leur droit de réclamer, le jour de la bataille, leur place au poste le plus dangereux, c'est-à-dire le plus glorieux.

A son origine, l'effectif du régiment, comme celui de tous les corps de l'ancienne armée, subit une foule de variations, suivant le besoin des multiples expéditions entreprises ou soutenues par les rois de France. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette longue et fastidieuse énumération. Il nous suffira de suivre nos aînés sur tous les champs de bataille où le devoir les appelait, et nous verrons qu'ils surent toujours s'y marquer une place d'honneur.

Après avoir pris part à quelques opérations sans importance sur la frontière du Hainaut, Balagny fut réformé et réduit à la compagnie de son mestre de camp (6 mai 1598).

Remis sur pied, le 3 avril 1600, pour aller combattre en Savoie, il fut encore condamné à l'inaction, après la conclusion de la paix, en 1603.

Damien DE MONTLUC, marquis DE BALAGNY

MESTRE DE CAMP (1603)

Pourtant, en 1610, le nouveau mestre de camp, Damien DE MONTLUC, marquis DE BALAGNY (1), reçut l'ordre de réorganiser son régiment pour une importante campagne, préparée dans le plus grand secret, mais dont l'exécution fut arrêtée par le triste et odieux assassinat du roi Henri IV (1610).

(1) Damien ou Damian DE MONTLUC, fils du maréchal DE BALAGNY, lui succéda, en 1603, à la tête du régiment. Il périt d'une façon tragique, le 9 avril 1612, à l'âge de 25 ou 26 ans.

Mort de Balagny (9 avril 1612).

En ces années troublées, les fins tragiques n'étaient pas rares. Deux ans plus tard, on releva, rue Neuve-des-Petits-Champs, le corps de BALAGNY, assassiné, dit-on, tué en duel, peut-être, de la main de Puy-Morin.

CHARLES, MARQUIS DE RAMBURES

MESTRE DE CAMP (11 avril 1612)

Ce fut Charles, marquis DE RAMBURES (1), qui remplaça son malheureux beau-frère, Damien DE MONTLUC, dans sa charge de mestre de camp.

Prise du Blavet (1614).

Sous l'active et habile impulsion de ce vaillant capitaine, dont le nom, depuis Ivry, était devenu synonyme de bravoure, le régiment sut bientôt s'acquérir la plus brillante réputation. Lorsque Louis XIII vint à Nantes, en 1614, pour y tenir les Etats de la province, il y trouva le marquis DE RAMBURES à la tête de 2.000 soldats bien équipés, « dont il fut si content qu'il les chargea d'aller, avec les gardes françaises, soumettre et démanteler la ville du Blavet, foyer de rebelles toujours prêts à livrer leur port aux Espagnols. » (2).

---

(1) Le marquis Charles DE RAMBURES avait épousé Marie, fille de Jean DE MONTLUC, marquis DE BALAGNY, et de Renée de Clermont d'Amboise (sœur du brave BUSSY D'AMBOISE).

Maréchal de camp, 19 mars 1625; chevalier des ordres du roi, 31 décembre 1619. Il mourut à Paris, le 13 janvier 1633, à la suite de l'amputation du bras droit, qui avait été nécessitée par deux anciennes blessures, reçues à la bataille d'Ivry et au siège d'Amiens.

(2) *Histoire de l'Infanterie*, par Susane.

Siège de Creil (1615).

Après ce succès, les vainqueurs du Blavet passèrent à l'armée du maréchal de Bois-Dauphin, pour prendre part au siège de Creil-sur-Oise (1615), et se rendirent ensuite en Poitou.

Mais, l'année suivante (1616), le régiment de RAMBURES fut rappelé dans le Nord, où il eut la satisfaction de débloquer Péronne, assiégé par le duc de Guise.

Puis, il alla moissonner de nouveaux lauriers à l'armée de Champagne. Richecourt, Rocroy, Château-Porcien, cédèrent successivement à nos armes. Enfin, après la marche forcée du 1er avril 1617, Rambures se distinguait encore, sous les yeux du duc de Guise, à la surprise des faubourgs de Laon (1) et, un peu plus tard, au siège de Rethel.

Attaque des Ponts-de-Cé (7 août 1720).

Retiré en 1619 dans l'évêché de Metz, sous les ordres du maréchal DU PLESSIS-PRASLIN, le régiment n'en rejoint pas moins, le 4 août 1620, l'armée du roi dans la plaine du Gros-Châtaignier, près de la Flèche, pour se trouver, le 7, à l'attaque des retranchements des Ponts-de-Cé (2).

Prise de Saint-Jean-d'Angély et de Bergerac (1621).

Au mois de juin suivant (3-23 juin 1621), Rambures s'unit à Navarre pour assiéger et réduire la place de Saint-

(1) Le duc de Guise surprend un corps d'infanterie de l'armée des princes et le force à abandonner précipitamment les faubourgs de Laon.

(2) Bien que cette assertion soit appuyée par M. de Roussel, nous n'avons aucune preuve de sa véracité.

Dans les relations que nous avons pu consulter au sujet de cette affaire, nous n'avons rien vu qui puisse témoigner de la présence du régiment à ce combat.

Jean-d'Angély (1); puis il termine sa victorieuse campagne par la prise de Bergerac, dont le gouvernement est donné à son mestre de camp. C'est là que le régiment devait tenir garnison jusqu'à la paix de Montpellier (19 octobre 1622). Mais il fallut bientôt aller au secours du duc d'Elbœuf, en Basse-Guyenne. Cette mission fut confiée au marquis DE RAMBURES, qui partit à la tête de 300 hommes de son régiment et de 500 soldats de Piémont.

Opération en Basse-Guyenne (janvier 1622).

Attaqués le 31 janvier 1622, à trois heures du matin, par les troupes du marquis de la Force, nos 800 braves soutinrent le choc avec la plus grande valeur et restèrent maîtres du champ de bataille, que l'adversaire dut abandonner après avoir perdu 300 hommes (2).

Ce brillant succès permit à Rambures de revenir à Bergerac, qu'il n'allait pas tarder à quitter. En 1624, nous le retrouvons à Saint-Maixent, et, l'année suivante, en Picardie.

Pendant ce temps, de graves événements se préparaient dans l'ouest. Le cardinal de Richelieu était déterminé à poursuivre, par tous les moyens possibles, la réalisation de son vaste programme politique, qui comportait, tout d'abord, l'écrasement de la puissance protestante dans le royaume de France. L'entreprise n'était pas sans difficultés, car les Anglais paraissaient également décidés à soutenir énergiquement d'aussi précieux alliés, qui comptaient à leur tête des seigneurs considérables, comme le duc de Rohan et le marquis de la Force.

Quand le roi fut certain que la guerre allait recommencer avec l'Angleterre, il donna l'ordre (1er avril 1627) de porter à 100 hommes l'effectif de toutes les compagnies des corps entretenus.

(1) Ce siège coûta la vie au lieutenant NÉAUMER.

(2) *Annales de France*, par de Serre.

Jean DE RAMBURES

MESTRE DE CAMP (25 mai 1627)

Quelque temps après, le régiment de Rambures, qui venait de passer sous le commandement de Jean V de Rambures, seigneur de Dompierre (1), reçut l'ordre d'aller rejoindre à Marans les troupes qu'y concentrait le duc d'Angoulême.

Siège de la Rochelle (10 août 1627-16 octobre 1628).

Puis, dans la nuit du 9 au 10 août 1627, cette armée levait son camp pour venir s'établir devant La Rochelle, dernier boulevard de la religion réformée. Rambures et Piémont furent chargés de garder l'embouchure du canal qui relie la ville à la mer. Le régiment, cantonné à Angoulin, dut, dès son arrivée, construire, à la pointe de Coureilles (2), une batterie de six pièces, qu'il servit durant tout le siège.

Cependant le marquis de Toiras étant vivement pressé dans l'île de Ré, le roi décida qu'on tenterait une descente dans cette île. Le maréchal de Schomberg eut le commandement de cette expédition. Le régiment fournit un détachement de 400 hommes (sous les ordres de son mestre de camp) à l'armée de secours qui débarqua, le 7 novembre, près du fort de la Prée (île de Ré) (3).

Après avoir opéré sa jonction avec les troupes de Toi-

(1) Jean de Rambures, précédemment capitaine au régiment, succédait à son père (25 mai 1627), Charles, marquis de Rambures, nommé maréchal de camp depuis le 19 mars 1625.

(2) A l'embouchure du canal.

(3) Le détachement de Rambures comptait 4 capitaines, 4 lieutenants et 4 enseignes, donc quatre compagnies.

L'armée de secours se composait de détachements des Gardes, de Piémont, de Navarre, de Chappes, d'Estissac, de Rambures, de Beaumont, du Plessis-Praslin, de la Meilleraie, de Gacé, de Vaubecourt et de Riberac.

ras (1), le maréchal se dirigea sur la Couarde, précédé par deux bataillons des Gardes, qui formaient l'avant-garde (2).

L'ennemi présenta la bataille; mais Schomberg refusa l'engagement, croyant plus avantageux d'attaquer les Anglais dans leur retraite.

Les faits lui donnèrent raison. Le lendemain, en effet, nos adversaires voulurent regagner leurs vaisseaux. Ils commençaient à traverser le canal de Loix lorsqu'ils furent si brusquement et si vivement abordés que leur cavalerie, culbutée sur l'infanterie, vint s'embourber dans les marais et qu'ils durent se replier en désordre, abandonnant sur le champ de bataille 40 drapeaux, tous leurs canons et, pour le moins, 1.500 hommes.

Continuation du siège de La Rochelle.

Débarrassé des Anglais, Richelieu entreprit de compléter l'investissement de La Rochelle en fermant le port par une digue. Les troupes furent chargées de mener à bien cette œuvre gigantesque.

Le prix du travail fut réglé de façon à procurer à chaque homme un gain moyen de 20 sols par jour. Les soldats étaient payés toutes les semaines et recevaient gratuitement le pain (3).

Nos braves régiments supportèrent avec une admirable constance toutes ces fatigues, rendues plus pénibles encore par les rigueurs de l'hiver.

---

(1) Le marquis de Toiras commandait le régiment de Champagne depuis la mort (1624) du mestre de camp Arnaud. Ce régiment tenait garnison dans l'île de Ré, dont il avait la garde. (*Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.)

(2) Deux bataillons des Gardes formaient l'avant-garde. Champagne et Navarre s'avançaient en arrière et à droite; Piémont, en arrière et à gauche; Rambures, au centre; les autres corps, en seconde ligne.

(3) La ration comportait deux pains de 12 onces (un quart de farine de seigle, trois quarts de froment sans blutage). (*Histoire de l'Infanterie*, par le lieutenant-colonel Belhomme.)

Outre les gardes et travaux de la digue, les hommes étaient exercés le plus souvent possible (1) (2).

C'est à cette époque que Fabert vint de Bordeaux pour prendre possession de sa charge de sergent-major (3) du régiment de Rambures. Il se mit de suite à l'œuvre et s'acquitta si consciencieusement et si intelligemment de ses nouvelles fonctions que Rambures eut bientôt éclipsé Champagne, réputé jusqu'alors le meilleur manœuvrier (4). « Fabert en avait fait un régiment modèle ». On répétait partout que jamais troupe n'avait été ni mieux exercée ni plus disciplinée.

On ne nous reprochera pas de nous arrêter un instant à l'étude de cette grande et noble figure, qui s'offre à nous dans l'histoire comme un modèle accompli de toutes les vertus qui font le citoyen, le soldat, l'homme du devoir. Car on ne saurait jamais assez connaître, assez honorer celui que la reine Anne d'Autriche disait être « le plus grand homme de bien du royaume » et dont le caractère antique fait honneur, non seulement à son régiment et à sa patrie, mais, on peut le dire, à l'humanité tout entière.

---

(1) De ce blocus date la disparition de l'arquebuse. Il ne resta dans les régiments que des piquiers et des mousquetaires, à raison de trois mousquets pour sept piques.

(2) Dès le mois de novembre, le cardinal avait demandé aux grandes villes une fourniture de vêtements pour les troupes; or, comme chacune de ces villes envoya un lot d'étoffes de couleur particulière, chaque régiment se vit affecter un de ces lots et se trouva provisoirement pourvu de costumes de nuance uniforme.

(3) La charge de sergent-major correspondait, à peu près, à celle des adjudants-majors de l'armée moderne, avec assimilation au grade de capitaine. Le sergent-major assistait le mestre de camp et aidait le sergent de bataille pour le tracé des lignes.

(4) Remarquons que Champagne gardait cette brillante réputation depuis qu'il avait été commandé par le brave mestre de camp Arnaud.

ORIGINE DU MARÉCHAL DE FABERT

Abraham Fabert, qui devait écrire son nom en caractères si brillants dans les annales de son temps, naquit à Metz, le 11 novembre 1599. Il était le second des dix enfants issus du mariage d'Abraham Fabert, seigneur de Moulins (1), maître échevin de Metz, imprimeur juré de la ville et du conseil, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et de Anne des Bernards d'Allamont. Son père, qui réservait pour son aîné, François, les dignités et fonctions paternelles, destinait le cadet au service de l'Eglise; il nourrissait l'espoir qu'avec la haute protection du duc d'Epernon, le fils du maître échevin Fabert pourrait facilement obtenir un canonicat de la cathédrale de Metz. Or, c'était un état fort enviable que celui de membre de ce noble et riche chapitre. Mais il fallait, pour en apprécier les charmes, une certaine vocation pour l'état ecclésiastique, et c'était une vocation tout autre qui, dès le premier âge, s'était manifestée chez l'enfant. Servir le roi de France était sa suprême ambition.

Enfance de Fabert (15 février 1603).

Le premier trait que nous pouvons relever au sujet de notre futur maréchal de France, est un trait enfantin, qui appelle le sourire. Nous le voyons figurer, lors de la venue d'Henri IV à Metz, en 1603, les armes à la main, dans les rangs de la compagnie de jeunes enfants qui, sous le nom de compagnie du Dauphin, présentent les armes au roi dans le champ à Seille. Oui, le dernier des 120 petits soldats qui représentent l'avenir de la bourgeoisie messine, c'est Abraham Fabert, âgé de 3 ans et 3 mois. Il est habillé,

(1) Abraham Fabert, auquel Henri IV avait conféré, en 1610, des lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, était né en 1563, de Dominique Fabert, directeur de l'imprimerie ducale de Nancy, et de Florentine de Fulaine.

comme ses jeunes camarades, de taffetas blanc rayé d'argent, les souliers, les bas et les attaches de même couleur; sa coiffure est une toque de velours noir, à cordon d'argent; il porte au côté une épée dorée, dans la main une javeline argentée, dont le fer a la forme d'une fleur de lis. La reine, qui prit tant de plaisir à voir ces soldats en miniature et les fit défiler deux fois devant elle, remarqua peut-être ce petit parmi les petits, qui fermait gaîment la marche. Elle ne se doutait guère que ce minuscule compagnon serait un jour un des plus illustres serviteurs de son fils.

Après avoir passé plusieurs années sur les bancs des écoles, le jeune Abraham se rend cette justice « que de sa vie, il n'a entendu un mot de latin ». La lecture des romans de chevalerie, ou plutôt celle des antiques chansons de geste, était son occupation favorite. Son enthousiasme pour le métier des armes grandissait de jour en jour, au grand détriment de son goût pour les honneurs ecclésiastiques.

Son père, désespérant de vaincre son entêtement, voulut le détourner de ses aspirations guerrières en obtenant pour lui la survivance du beau et fructueux privilège attaché au titre « d'imprimeur juré de la Cité ». Mais cette habile combinaison n'eut d'autre résultat que celui de déterminer notre jeune héros à brusquer sa décision, à un âge où les vocations les plus déterminées ne vont pas ordinairement plus loin que les projets et les rêves.

Un incident fortuit vint encore surexciter son goût pour la profession des armes. En 1613, le duc d'Epernon obtint pour son fils, le marquis de la Valette, la survivance du gouvernement de Metz. Les Messins, voulant témoigner leur attachement au duc, résolurent de faire le plus brillant accueil à son fils.

Toutes les milices prirent les armes, et le jeune Fabert reçut le commandement d'une compagnie d'enfants de 10 à 15 ans, vêtue aux couleurs de la maison d'Epernon (1). Prenant son rôle au sérieux, le chef de cette troupe juvé-

(1) Chausses rouges, pourpoint blanc, bas verts.

nile, âgé lui-même de 13 ans, réunissait chaque jour ses jeunes camarades pour les exercer à bien manœuvrer.

Les fêtes terminées, il ne put se résoudre à abandonner ses armes et vint offrir ses services au lieutenant de Campagnol, commandant une des deux compagnies des Gardes.

On imagine facilement la surprise et le mécontentement du maître échevin, qui voulut immédiatement faire rentrer la nouvelle recrue à la maison paternelle. Mais M. de Bonouvrier, lieutenant du duc d'Epernon, parvint à calmer l'irritation du père et obtint de lui qu'il respectât une vocation si fermement accusée.

Fabert cadet au régiment des Gardes.

C'est ainsi, qu'en dépit de tous les obstacles, Abraham Fabert devint cadet au régiment des Gardes. Il y demeura de 1613 à 1618, s'y faisant aimer de tout le monde et se montrant un modèle de zèle et d'exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs.

Enseigne dans Piémont.

Les excellents services et la haute intelligence des choses militaires, dont il donnait chaque jour des preuves, furent récompensés, en 1618, par le grade d'enseigne au régiment de Piémont, alors en garnison à Verdun. Après avoir été envoyé à Metz, pendant les troubles, Fabert rejoignit l'armée du roi en Poitou et en Saintonge et prit part ensuite au siège de Montpellier, où ses travaux et sa belle conduite lui valurent les compliments du roi (1).

Pourtant le futur maréchal devait connaître aussi toute l'amertume des déceptions et des mécomptes provenant de l'imperfection de la justice humaine. Car, ayant été appelé trois fois au commandement d'une compagnie dans le régiment provisoire du chevalier de la Valette (2), il se retrou-

(1) *Campagnes de Fabert,* par P. Barre.

(2) Fils naturel du duc d'Epernon.

vait encore, après le licenciement de ce corps, enseigne au régiment de Piémont. Ecoutons à ce sujet le colonel Culmann (1).

« Ceux, dit-il, qui ont vécu de cette vie de privations continuelles que l'homme de guerre s'impose, ceux qui, à l'exemple du héros messin, mettent toutes leurs jouissances à remplir leurs devoirs militaires, à courir au-devant du danger, à s'y complaire, à se livrer aux travaux les plus pénibles, à imposer un frein rigide aux passions vulgaires, à n'en connaître qu'une seule, celle de la gloire, à l'exalter au dernier degré, à lui sacrifier toutes les autres, mais dans l'espoir légitime que ces nobles sacrifices auront leur récompense, ceux-là seuls comprendront les tourments que les passe-droits purent faire souffrir à Fabert ».

Par bonheur, d'Epernon, en sa qualité de colonel général de l'infanterie française, put enfin consoler son excellent serviteur : une charge de sergent-major étant vacante dans le régiment de Rambures, par suite de la démission du sieur d'Epinay, le duc la lui offrit.

Cette situation, que l'on pourrait comparer à celle de nos adjudants-majors, était, comme grade, équivalente à celle de capitaine ; mais les fonctions qu'elle imposait étaient plus compliquées et chargeaient leur titulaire d'une assez grande responsabilité. Fabert eût préféré le commandement d'une compagnie ; cependant il ne crut pas devoir refuser l'emploi qui lui était offort. Il servait depuis huit ans avec le grade d'enseigne ; c'était un stage déjà bien long (2).

Abraham Fabert, dont l'histoire va désormais se confondre avec celle du régiment de Rambures, ne voulut pas prendre possession de sa charge sans avoir demandé les conseils de M. de la Hillière, brave officier, qui l'aimait beaucoup et qui occupait le même grade dans le régiment des Gardes.

Fort des encouragements et des instructions de ce vieux serviteur blanchi sous le harnais, notre jeune major rejoi-

(1) Discours à l'inauguration de la statue de Fabert à Metz (1842).
(2) *Maréchal Fabert,* par E. de Bouteiller.

gnit son corps, où il se fit bien vite apprécier de la manière la plus avantageuse.

Il apportait une véritable passion aux moindres intérêts du corps et savait amener par l'ardeur de son zèle les autres officiers à servir, comme lui, avec toute la conscience et l'abnégation qu'exige l'accomplissement des devoirs militaires.

Le régiment de Rambures, gardant la batterie de Coureilles, restait à l'état de corps d'observation, privé de toute occasion de prendre une part brillante aux opérations du siège (1). Malgré cette situation effacée et la modestie de son caractère, FABERT sut, en très peu de temps, se faire une réputation exceptionnelle dans l'armée ; les maréchaux de camp lui témoignaient une estime particulière et le citaient comme le modèle des bons officiers. Son mestre de camp, M. DE RAMBURES, lui portait une affection véritable, qui lui était, du reste, cordialement rendue. Le roi lui-même lui fit l'honneur de le consulter plusieurs fois sur les meilleures mesures à prendre pour mener le siège à bonne fin.

Sur ces entrefaites, le régiment de Rambures fut appelé à renforcer l'armée de Condé et d'Epernon, qui ne pouvaient parvenir à soumettre les places calvinistes du Languedoc.

Mais, au bout de quelques semaines, la mission de

---

(1) Le régiment ne fut cependant pas toujours maintenu dans l'inaction. Un jour, le cardinal ayant eu avis que le fort Tadon était négligemment gardé, ordonna au marquis de Marillac (plus tard maréchal de France) de prendre quelques compagnies des gardes et de Rambures pour tenter la surprise de ce poste important. Malheureusement, les Rochellois furent avertis à temps et nos troupes durent renoncer à leur entreprise après avoir subi des pertes sérieuses. (*Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.)

D'ailleurs, il ne faisait pas toujours bon à la batterie de Coureilles. On en jugera par un exemple : « De tous les bastions de La Rochelle partait un feu d'enfer. Un boulet vint à tomber à la pointe de Coureilles ; il y tua 5 hommes : les sieurs Deffriches, ordinaire de la maison du roi, de Briqueville, Bourneuf, Berliffe, de Pienne et du Lac, ingénieur d'artillerie. Le sang rejaillit sur le duc d'Angoulême et sur le maréchal de Schomberg. Ce fut un miracle que tous deux ne fussent pas tués. » (*Histoire du siège de La Rochelle*, par Jurien de la Gravière.)

d'Epernon étant remplie, Rambures revint au camp de La Rochelle, pour assister aux dernières péripéties de ce siège mémorable.

Le 28 octobre 1628, les héroïques défenseurs de la citadelle protestante, ayant perdu tout espoir d'être secourus par les Anglais, durent ouvrir les portes d'une ville qui, quelques jours plus tard, n'aurait été peuplée que de cadavres.

FABERT reçut l'honorable et douloureuse mission de pénétrer le premier dans la place et de la reconnaître avant que les troupes du roi en prissent possession. Il était, de plus, chargé, chose douce à un cœur généreux comme le sien, d'apporter les premiers secours à ces pauvres affamés. Rien de navrant comme le tableau retracé par lui de la misère en face de laquelle il se trouva (1).

Mais il y avait encore à redouter les menaces de la flotte anglaise. Aussi, pendant que Jacques DUBOIS DE LIÈGE, premier capitaine de Rambures, était nommé commandant en second de La Rochelle, le régiment allait occuper le fort de Tasdon et se rendait ensuite à Fouras, pour surveiller les mouvements de l'escadre britannique (7 novembre 1628).

CAMPAGNE D'ITALIE

A peine La Rochelle avait-elle ouvert ses portes au roi qu'une grande partie de l'armée de siège recevait l'ordre de se transporter en Italie. Le régiment de Rambures était du nombre.

La mort du duc de Mantoue donnait au cardinal de Richelieu une nouvelle occasion de poursuivre la réalisation de son but suprême : l'abaissement de l'Espagne.

En effet, lorsque notre allié Charles de Gonzague, duc de Nevers, voulut prendre possession de son héritage, il se vit disputer le Montferrat par le duc de Savoie, que soutenaient les Espagnols.

Dès lors, le 14 janvier 1629, le roi de France, accom-

(1) *Mémoires de Fabert.*

pagné du cardinal, entrait en Italie, à la tête de ses troupes, sans se laisser arrêter par les astucieuses négociations du duc de Savoie.

Combat du Pas-de-Suze (6 mars 1629).

Trois mille Piémontais gardaient le passage des Alpes, au Pas-de-Suze. Cette position, défendue par son escarpement naturel, avait encore été fortifiée par la construction de trois retranchements successifs, hauts de 20 pieds et munis de fossés profonds. La vaillance française eut promptement raison de ces obstacles; mais il en restait un à franchir, plus sérieux que les autres : c'était le fort Saint-François-de-Saluces, bâti à droite du chemin, sur un rocher à pic et presque inabordable.

FABERT, chargé par le roi de faire reconnaître les abords de cette place, ne voulut confier à nul autre cette périlleuse mission. N'ayant amené avec lui que le fils de M. de Vaubecourt, il ne revint au camp qu'après avoir fait sur place un croquis détaillé indiquant toutes les dispositions du fort et de ses environs.

Malheureusement, pendant son absence, le comte de Nogent et le capitaine d'Orvilliers, jaloux de se distinguer aux yeux du roi, obtinrent de Louis XIII l'autorisation de brusquer l'attaque de front, que FABERT considérait comme absolument impraticable.

Arrivant sur ces entrefaites, le major de Rambures fut mis au courant de la question et s'en trouva fort piqué; mais il n'en fit rien paraître (1) et donna lui-même l'exemple de la discipline en réclamant sa place à la tête du premier détachement, composé de 10 mousquetaires et d'un sergent. Or, avant d'arriver au but, le sergent et 8 hommes étaient déjà tués ou blessés. Le lieutenant, qui suivait avec 20 soldats, perdit la moitié de son monde et reçut une balle dans l'épaule. La colonne d'attaque, décimée par les projectiles et la chute des pierres, dut battre péniblement

(1) Nous empruntons ces détails au récit de FABERT lui-même. (*Mémoires.*)

en retraite. On fut bien obligé de convenir que Fabert avait raison de s'opposer à cette folle entreprise. Les sottes paroles de Nogent avaient coûté cher au régiment de Rambures. Quant au capitaine d'Orvilliers, il reçut trois coups de mousquet dans ses habits et son chapeau.

Aussi le roi se rangea-t-il aux conseils du major de Rambures (Fabert), qui préconisait un système de cheminements vers les sommets voisins de la place pour y préparer contre elle une triple action simultanée.

Traité de Suze (11 mars 1629).

Mais, pendant les préparatifs, le duc de Savoie évacua le fort ainsi que Suze et conclut un traité, d'après lequel il s'engageait à nous fournir des secours en Italie contre les Espagnols.

Rien n'empêchait plus Louis XIII d'en finir avec les réformés du Languedoc et de la haute Guyenne, encore une fois soulevés par Henri de Rohan. La plus grande partie des troupes françaises repassa les Alpes, sous le commandement des ducs de Montmorency et de Schomberg, et, le 19 mai, le roi et son ministre se trouvaient avec l'armée devant Privas, capitale du Vivarais protestant.

Attaque du 26 mai.

Louis XIII avait choisi son logement en face du point d'attaque, afin d'être témoin de tout ce qui serait fait par ses troupes. Après quelques jours de tranchée et de canonnade, on put donner l'assaut aux premiers ouvrages de la défense. Le plus avancé était un ouvrage à cornes fortement occupé. Le régiment de Picardie fut chargé de l'attaque du saillant de droite; Normandie, de celui de gauche et Rambures, de la courtine et de la demi-lune qui la couvrait. Fabert, à la tête des enfants perdus, dirigeait cette opération.

Rien ne peut résister à l'élan de ses volontaires, électrisés par son exemple et par la pensée qu'ils combattent sous

les yeux du roi. Le major de Rambures parvient le premier sur le rempart, écarte l'ennemi à coups d'épée et tient ferme jusqu'à ce que ses soldats puissent le rejoindre. Mais les vainqueurs trouvent devant eux un retranchement intérieur bastionné et maçonné, dont le feu les foudroie (1). Il faut se mettre à couvert de ses coups. FABERT, qui a eu la cuisse traversée par une balle dès le début de l'assaut (2), donne rapidement le tracé d'un logement et prend le premier la pioche pour le creuser. En quelques heures, les volontaires sont à l'abri et travaillent, toute la nuit, au chemin couvert qui se trouve terminé à la pointe du jour. C'est alors qu'arrivent les troupes de remplacement. Elles trouvent le vaillant blessé évanoui par la perte de son sang et l'excès de la fatigue. Les chirurgiens déclarent que sa blessure exige son envoi immédiat à Valence. On l'y transporte en litière (3).

Malgré l'énergie de ses défenseurs, la ville de Privas fut obligée de se soumettre, ce qui permit au roi d'entrer dans les Cévennes. Le régiment contribua encore, cette année, à la prise d'Alais. Richelieu avait atteint son but : la destruction de la puissance politique du parti protestant.

Aussitôt que FABERT put remonter à cheval, il rejoignit l'armée. Louis XIII, qui n'avait point oublié son admirable conduite, voulut que, tout en restant sergent major, il prît rang de capitaine dans son régiment et commandât les officiers de ce grade moins anciens que lui. Le marquis DE RAMBURES se chargea d'annoncer cette bonne nouvelle à son cher convalescent.

Mais la droiture de FABERT s'effaroucha d'une pareille faveur; il n'admettait pas qu'une modification aussi importante dans le service des officiers d'état-major de l'infanterie pût être adoptée sans le concours du colonel général de l'arme, son révéré protecteur. « Comment, s'écria-t-il,

(1) Le régiment perdit ce jour-là le capitaine DE FOUQUEROLLES.

(2) FABERT bande sa blessure avec son mouchoir et a l'énergie de rester à son poste jusqu'à la fin.

(3) Telle est sa faiblesse qu'il perd trois fois connaissance pendant le trajet. (*Maréchal Fabert*, par E. de Bouteiller.)

le roi croirait-il que, pour la vanité de prendre rang et de monter parmi les capitaines, je perdrai le respect et la considération que je dois à M. le duc d'Epernon ? Il m'a donné ma charge parce que la sienne lui donnait le pouvoir de le faire et, au moyen de cette charge, qui n'est de nulle importance, je laisserais ruiner la sienne qui lui assure le droit de pourvoir aux charges de l'état-major de tous les régiments ! Vraiment, le roi ne me traite pas en honnête homme ; il faut qu'il me croie un grand coquin pour me faire une semblable proposition. » (1).

Rambures lui représenta qu'il prenait les choses d'une façon déraisonnable. En dépit de ces instances, l'entêté major chargea son ami de refuser tout net la faveur qu'on lui offrait. Le roi en fut, à juste titre, fort mécontent.

Reprises des hostilités avec le duc de Savoie (1630).

Mais l'année 1629 n'était pas terminée que Richelieu reprenait le chemin de l'Italie. L'empereur, excité par l'Espagne, avait sommé la France d'évaçuer Mantoue et le Montferrat. Pour répondre à cette insolence, le cardinal se mit en route, le 29 décembre 1629, avec les titres de « lieutenant-général, représentant la personne du roi, tant dedans que dehors le royaume ».

Le régiment de Rambures faisait partie de l'expédition (2). FABERT, encore très sérieusement malade, et négli-

(1) *Mémoires de Fabert*, page 20.

(2) On s'imagine volontiers que les corps de troupe n'avaient, à cette époque, d'autres règlements que les prescriptions particulières de leurs mestres de camp. C'est une erreur grossière dont on trouvera la preuve dans cet extrait de *l'Edit du* 15 *janvier* 1629 *sur le militaire* :

« Le soldat, par ses services, pourra monter aux charges et offices de la compagnie, de degré en degré, jusqu'à celle de capitaine et plus avant, s'il s'en rend digne.

» Les officiers ne seront payés que lors des montres. Les troupes toucheront la solde toutes les semaines.

» Pour le prêt, chaque compagnie sera assemblée au logis du capitaine. Chaque soldat sera appelé à tour de rôle, son signal vérifié et sera payé en présence du commissaire à la conduite. La valeur du

geant l'avis des médecins, vint réclamer sa place dans les rangs des combattants. Il retrouva chez Louis XIII la plus entière bienveillance. Le nuage qui s'était un moment élevé entre eux n'avait pas laissé de traces.

L'armée royale, sous les ordres du maréchal de Créqui, avait obtenu la soumission de la Savoie par la prise de Pignerol et de Chambéry; mais il restait quelques petites places qui n'avaient pas ouvert leurs portes, entre autres la Tour Carbonnières (ou Charbonnières) et Exiles (ou Lesguille).

Tandis que Champagne assiégeait la première, Rambures devait enlever la seconde.

Pendant une nuit sombre, FABERT alla seul opérer la

---

pain de munition sera retenue à chaque soldat, à raison d'un sol par jour.

» A l'étape il sera fourni, par jour, au soldat : 2 livres de pain, 1 livre de chair et 1 pinte de vin, sans qu'il n'ait rien à payer.

» Mais, en garnison, les officiers et soldats devront acheter les vivres au prix du marché du lieu.

» Les capitaines seront tenus d'être présents aux marches et sont responsables des excès commis par leurs hommes.

» A la vue du quartier, le régiment se mettra en bataille, jusqu'à ce que les cantons des compagnies et les logements soient arrêtés.

» Le soldat ne doit entrer dans aucun autre logis que celui qui lui est donné par l'étiquette.

» Le fourrier fera l'état des logis et le donnera au sergent-major.

» Dans le quartier, on mettra une garde au drapeau de chaque compagnie.

» Le soldat a droit au logement, à un pot ou écuelle, un verre, une place au feu et à la chandelle.

» La garde durera jour et nuit, en temps de paix comme de guerre pour exercer et discipliner le soldat.

» L'infanterie en garnison fera l'exercice au moins une fois par semaine.

» Le sergent-major y tiendra la main.

» Les bataillons manœuvreront sur dix et huit rangs, etc., etc.

» Les appointements sont ainsi réglés : mestre de camp, 500 livres par mois de trente-six jours; sergent-major, 300 livres; aide-major, 100 livres ; capitaine (d'une compagnie de 200 hommes), 300 livres ; lieutenant, 100 livres; enseigne, 75 livres; sergent, 30 livres ; caporal, 20 livres ; anspessade, 17 livres ; tambour, 15 livres ; chacun des 100 plus vieux soldats, 12 livres ; les 37 cadets, 10 livres ; le chirurgien 15 livres; le fourrier, 15 livres. »

reconnaissance de la position. Le fort était entouré d'une ceinture de terre gazonnée descendant d'un côté vers un précipice. Bien que la place fût très forte et la garnison peu nombreuse, l'ennemi avait eu l'imprudence de n'y pas mettre de sentinelle.

Le major descend dans le fossé, remonte le talus, escalade la berme et le parapet et parvient, sans être vu, au pied du donjon, qui était solidement gardé.

Le lendemain, notre héros fait donner l'alarme par une fausse attaque sur le front du château; puis, il se glisse, avec une troupe munie d'échelles, par le chemin qu'il a reconnu pendant la nuit et pénètre dans l'intérieur de la place jusque sous les glacis du donjon.

Il fait alors rapidement construire une tranchée pour ses hommes et un épaulement pour deux canons. Se voyant menacé de si près, le gouverneur fait battre la chamade.

FABERT se rend à son appel et reçoit de ses mains le texte de capitulation, dont les termes ridiculement emphatiques eurent un immense succès d'hilarité lorsque le roi en prit connaissance avec sa cour.

Sa Majesté combla d'éloges le marquis DE RAMBURES (1), son major et son régiment.

Prise de Pont-à-Maffré et du fort Saint-Michel.

Après avoir soutenu Champagne dans l'attaque de Carbonnières, quatre compagnies conduites par FABERT reçurent la mission d'enlever deux fortins détachés, l'un appelé Pont-à-Maffré, et l'autre Saint-Michel.

Le premier, quoique avantageusement situé, se rendit après avoir épuisé sa provision de poudre. Quant au second, FABERT ayant déclaré au gouverneur qu'il ne ferait

(1) Jean V, marquis DE RAMBURES, un des plus vaillants et des plus honnêtes hommes de guerre de son temps. En lui, bon sang ne pouvait mentir, car il avait pour père ce glorieux soldat qu'on appelait le brave Rambures, et pour mère Marie de Montluc, fille du fameux maréchal de ce nom.

pas de quartier à la garnison s'il avait un seul homme tué ou blessé, il ne fit qu'un simulacre de résistance. La place ne tira que des salves à poudre et capitula aussitôt que l'honneur parut sauvé par cette inoffensive canonnade. Le gouverneur ne voulait pas paraître avoir moins fait que celui de Pont-à-Maffré « qui n'était pas, disait-il, de si bonne maison que lui », et auquel il ne voulait pas laisser un avantage. FABERT fit bien rire le roi en lui racontant cette histoire (1).

Pendant que l'armée assiégeait Montmélian, les régiments de Rambures et de Picardie durent escorter le roi, que la maladie forçait de rentrer à Lyon.

Mais, le 16 juillet, ces deux régiments repassaient les Alpes, au Mont-Cenis, avec les troupes du duc de Montmorency et du marquis d'Effiat, qui devaient renforcer le corps du maréchal de la Force à Pignerol.

Combat de Vegliana (10 juillet 1630).

L'armée du duc de Savoie, commandée par le prince Thomas, attendait les Français sur la forte position de Vegliana (Veillane), dans le marquisat de Suze. Montmorency et d'Effiat ne se laissèrent pas intimider par la redoutable attitude de l'ennemi et donnèrent l'ordre à leurs troupes de se mettre en mouvement à la première heure du jour.

FABERT, chargé selon l'usage de reconnaître le terrain, avait remarqué un lieu dont l'importance stratégique l'avait frappé.

C'était un espace découvert, en face de la montagne occupée par l'ennemi, d'où l'on pouvait tenir ce dernier en respect et couvrir le défilé de l'armée. Il avait demandé au sergent de bataille que la défense de ce poste fût confiée à Rambures (2).

---

(1) *Mémoires de Fabert*, page 22.

(2) Ce récit est emprunté au livre intitulé *Le Maréchal Fabert d'après ses mémoires et sa correspondance*, par E. de Bouteiller. C'est une des plus belles pages de l'histoire du régiment. Nous n'avons pas cru devoir en altérer le texte.

Dès le commencement de l'action, il y mène deux compagnies de mousquetaires commandées par les capitaines D'ORVILLIERS et DE BERMONT. Elles sont immédiatement l'objet d'une vive attaque. Après quelque temps de combat, ces troupes, fort éprouvées et manquant de poudre, ont un besoin pressant de renfort. FABERT en fait demander inutilement : il part au galop pour aller le chercher lui-même ; mais il ne trouve plus son régiment à sa place de bataille ; il a été porté ailleurs par un maréchal de camp auquel il court le réclamer sans en rien obtenir. Furieux d'un tel contretemps, il repart à toute bride pour ramener en arrière le premier détachement, incapable de tenir la place sans secours. Il le trouve en pleine retraite, par suite d'un échec du régiment de Picardie qui a permis aux ennemis de le tourner. Les soldats n'ont plus de munitions et les officiers sont tous blessés.

M. DE RAMBURES, avec la compagnie du capitaine HÉMONT, occupait une place voisine ; à la vue de ce qui se passe, craignant pour l'honneur de son régiment, il se précipite avec ces 100 hommes pour ramener ses soldats. En même temps, FABERT place DE LAVAUX (ou DE LAVAUSE), son aide-major, avec 25 mousquetaires (les derniers qui eussent un peu de poudre), en un lieu abrité, pour arrêter l'ennemi. Mais, au moment où tous deux essaient de rétablir quelque ordre dans la poignée d'hommes qu'ils commandent, une décharge des Piémontais met les soldats en fuite.

En les voyant abandonner ce chemin, dont il avait demandé la défense comme un honneur, FABERT est au désespoir. Il crie à RAMBURES que son régiment est déshonoré, que les troupes qui ne sont pas encore passées sont perdues par suite de l'abandon du point confié à sa garde. La douleur qu'il témoigne est telle que RAMBURES, homme d'ailleurs d'un courage admirable, lui dit :

« Au nom de Dieu ! Que faut-il faire ? »

Il n'y avait plus, avec le mestre de camp et le major, que HÉMONT, LAVAUX, un brave sergent nommé LENOBLE et 12 ou 13 soldats. FABERT répond :

« Il faut, l'épée à la main, chasser les ennemis.

— Allons ! » dit Rambures.

Tous deux poussent leur cheval et les 15 hommes qui sont avec eux les suivent. Les ennemis, en grand nombre, mais dispersés, ne tiennent pas devant cette héroïque folie. Ils se troublent et reculent En même temps, le corps principal du régiment qui a été placé par le maréchal de camp sur une hauteur voisine, ne peut rester impassible témoin de cette charge émouvante. Rien n'arrête les soldats dans leur élan pour venir au secours de leur colonel; en un instant, ils descendent, comme un tourbillon, de la colline et viennent prendre part à l'action. Les officiers sont entraînés avec eux. Picardie se rallie et vient se joindre à Rambures; l'ennemi, bousculé, prend la fuite dans le plus grand désordre et tout le terrain perdu est bientôt reconquis. Il n'y a plus d'obstacle au passage de l'infanterie.

Pendant ce temps-là, la cavalerie française, attaquée dans une petite plaine par celle de l'ennemi, remportait sur cette dernière une victoire complète. Le prince Doria était fait prisonnier et un gros bataillon carré, attaqué par les chevau-légers, se rendait sans résistance.

Les débris de l'armée piémontaise battaient en retraite et l'armée victorieuse pouvait opérer sa jonction avec celle qu'elle venait secourir (celle du maréchal de la Force).

Les généraux français, ainsi mis en situation de prendre une vigoureuse offensive, allèrent sans retard assiéger Saluces. Dès le premier jour, le faubourg fut enlevé, et Fabert, marchant à la tête de la colonne d'attaque, reçut deux balles dans son chapeau.

Le lendemain, chargé de garder avec son régiment un poste voisin d'un passage par lequel on craignait de voir le prince Thomas jeter des secours dans la place, il se trouva incertain sur la distance où l'on pouvait sans danger disposer les avant-postes. Pour s'en assurer, il alla, avec une incroyable témérité, faire la reconnaissance des ouvrages extérieurs et passa seul dans les lieux les plus périlleux, sous le feu de l'ennemi. Puis il alla en rendre compte à Rambures, lui expliquant les raisons pour lesquelles il convenait de retirer tel poste et d'avancer tel autre.

Le mestre de camp, en officier consciencieux, lui répond

qu'il va sur le terrain voir les choses de plus près avec lui. Tout à coup, ce péril que FABERT a pour son compte affronté avec tant d'indifférence, cette grêle de balles, au travers de laquelle il a passé sans pâlir, vient frapper son esprit de terreur, par la pensée que son chef, que son ami, peut en être victime. Un pressentiment, dont il n'est pas maître, l'avertit que, si RAMBURES s'y expose, quelque malheur l'attend. Il faut, à tout prix, qu'il l'empêche d'y aller.

« Je vous ai, ce me semble, lui dit-il, donné sujet d'avoir confiance en moi, et vous pouvez sans crainte me laisser disposer une garde.

— Non, répond Rambures. Vous avez fait votre devoir en allant inspecter toutes choses de près, et je ferai le mien en les voyant avec vous.

— Excusez-moi, dit alors FABERT, mais je suis si fatigué par cette marche de toute la nuit que je me sens incapable de la recommencer.

— Je vous prendrai en croupe.

— Eh bien, dans quelques heures.

— Non, tout de suite. »

Il est impossible de résister davantage: les deux officiers se mettent en route, l'un à cheval, l'autre à pied lui servant de guide. Ils font sans encombre une partie du trajet; mais, arrivés à un certain point où il faut traverser une vigne fort en vue de la place, FABERT sent son cœur se serrer; son pressentiment redouble et va jusqu'à l'angoisse.

« N'entrons pas là-dedans, dit-il à RAMBURES; s'il faut vous l'avouer, je me suis mis dans l'esprit que, si nous y allons, il m'y arrivera malheur. Vous ne voudriez pas être cause de ma perte.

— Si ce n'est que cela, dit RAMBURES, restez ici et j'irai tout seul. »

En même temps, il met pied à terre et attache son cheval à une branche. Le pauvre FABERT est forcé dans ses derniers retranchements.

« Eh bien! non, dit-il, je dois maintenant vous le dire, ce n'est pas pour moi, mais pour vous seul que je tremble. Puisse mon anxiété ne pas être justifiée! »

Il prend les devants pour couvrir RAMBURES de son corps,

et ils montent jusqu'au sommet d'où ils ont les vues qu'ils désiraient, puis se mettent à redescendre, FABERT marchant cette fois en arrière, toujours dans la même pensée.

« Eh bien ! lui dit RAMBURES, vous n'êtes pas prophète : vous voyez bien qu'il ne m'est pas arrivé malheur.

— Nous ne sommes pas encore hors de danger, répondit-il, et ma crainte n'est pas passée. Dieu veuille qu'elle soit vaine ! »

A peine avait-il adressé ces paroles que les défenseurs du fort leur adressaient une décharge de mousqueterie (les vêtements blancs qu'ils portaient faisaient d'eux une cible très apparente). Une balle passe entre le corps et le bras gauche de FABERT, lui enlève deux bandes de passementerie de son pourpoint et entre dans l'épaule droite de RAMBURES, dont le sang jaillit aussitôt. FABERT est au désespoir ; il se reproche de n'avoir pas assez fait pour protéger ce chef qu'il aime tant. Il le place sur son cheval et monte en croupe derrière lui, pour le soutenir s'il était pris d'une faiblesse. RAMBURES, voyant sa douleur, lui dit de ne pas songer à lui, sinon pour le mettre entre les mains des chirurgiens ; et, que la meilleure manière de lui montrer son amitié, c'est de faire donner son régiment avec vigueur en son absence et d'ajouter à sa réputation.

Cette consolation fut refusée à FABERT. Après avoir remis son cher blessé aux soins des médecins, il alla entendre la messe pour demander à Dieu que ces soins fussent efficaces. Mais il venait d'éprouver une émotion trop violente pour son tempérament encore imparfaitement rétabli ; il s'évanouit pendant l'office. Une fièvre intense se déclara avec les symptômes les plus alarmants, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. Le lendemain, il fut porté dans la ville, qui venait de se rendre, et à la prise de laquelle son régiment avait eu la part la plus brillante. Là, il resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Les remèdes réussirent enfin à triompher du mal. FABERT ne voulut pas attendre la fin de sa convalescence pour aller rejoindre le marquis de RAMBURES, qui, guéri avant lui, venait de reprendre son service.

Pont de Carignan (7 août 1630).

Le régiment, toujours digne de son brave mestre de camp et de son intrépide major, venait encore de se signaler de la façon la plus brillante dans les sanglantes affaires des 6 et 7 août.

Les Savoyards, chassés du bourg et du château, s'étaient retirés en arrière du pont de Carignan, qu'ils avaient rapidement couvert par une demi-lune et quelques flancs. Le 7, il fallut emporter ces retranchements. Pendant que le maréchal de la Force tentait l'attaque de droite avec les Gardes, Champagne et Piémont, 200 hommes de Picardie, commandés par le lieutenant-colonel de Miraumont et soutenus par 300 soldats de Rambures, craignant de se laisser distancer, se jetaient audacieusement dans le fossé, pénétraient dans l'ouvrage en même temps que leurs camarades de droite et culbutaient l'ennemi, qui dut abandonner entre nos mains beaucoup de cadavres et de nombreux prisonniers (entre autres Dom Martin d'Arragon).

Il est à présumer que l'héroïque major, encore bien affaibli, n'eût pas supporté les fatigues d'une nouvelle campagne, si la mort du duc de Savoie n'avait eu l'heureux résultat d'amener la fin des hostilités.

Traité de Ratisbonne (16 octobre 1630).

Le traité de paix fut signé à Ratisbonne, le 16 octobre 1630.

Sur ces entrefaites, le capitaine de Bizemont, capitaine dans Rambures, brave officier qui avait été blessé à Vegliana, vint à mourir des suites de cette blessure. Louis XIII, voulant récompenser Fabert des éminents services qu'il avait rendus pendant la dernière campagne, lui offrit le commandement de la compagnie vacante, tout en conservant les fonctions de sergent-major, qu'il remplissait avec tant de distinction. De plus, afin de lever les scrupules qui avaient déterminé le vaillant major à refuser une première fois cette faveur, Sa Majesté s'entendit avec le duc d'Eper-

non pour prendre une mesure générale rompant avec la règle, jusque-là suivie, qui rendait les fonctions de sergent-major incompatibles avec le commandement d'une compagnie. Ajoutons que le roi augmentait le prix de cette faveur en donnant gratuitement à FABERT le commandement de cette compagnie. Ce fut une occasion pour le nouveau capitaine de montrer la générosité de son caractère. Le duc de Saint-Simon lui dit, en effet, que le frère de BIZEMONT, chevau-léger de la garde, avait fait supplier le roi de lui accorder quelque dédommagement pour le tort que faisait à sa famille la perte d'une compagnie, acquise autrefois au prix de 7.000 livres. Le duc ajoutait que Sa Majesté lui saurait un gré infini de gratifier ce gentilhomme de 100 ou 200 pistoles. Mais FABERT fit mieux encore en adressant au frère de BIZEMONT le montant intégral de la valeur de la charge et lui disant que c'était de la part du roi. Aussi, Louis XIII fut-il très surpris de recevoir les remerciements de la famille de Bizemont, auxquels il ne se sentait nul droit. Plus tard, ayant appris la vérité, Sa Majesté exprima hautement son admiration pour le noble et généreux procédé du capitaine FABERT (1).

Le nouveau capitaine de Rambures profita de la paix pour aller à Metz mettre quelque ordre dans ses affaires. Son séjour en Lorraine fut marqué par un heureux événement, qui devait enchaîner le bonheur à son foyer. C'est au mois d'octobre 1631 qu'il épousa Claude Richard de Clévant (2). Il résume ainsi le mérite de cette chère compagne : « Sa personne valait infiniment ». Cependant FABERT dut s'arracher bien vite aux douces joies de la famille. Le duc Charles de Lorraine avait levé une armée pour secourir l'Empereur, menacé par les rapides progrès de notre allié Gustave-Adolphe.

(1) *Maréchal Fabert*, par E. de Bouteiller.

(2) Fille de Dominique Richard, seigneur de Clévant, capitaine prévôt de Pont-à-Mousson.

GUERRE CONTRE LE DUC DE LORRAINE (1631)

Première invasion.

En conséquence, le maréchal de la Force reçut l'ordre de s'avancer sur la Seille et d'occuper les places fortes de ce pays. Cette fois encore nous retrouvons le régiment à la frontière menacée. Le siège de Moyenvic fut pour lui une nouvelle occasion de se signaler.

Prise de Moyenvic.

FABERT, chargé par le roi de reconnaître la place, lui adresse sans retard son rapport accompagné d'un plan d'attaque. Puis, à la nuit tombante, il se met en marche, à la tête d'un petit corps de troupe, de manière à se trouver, dès le point du jour, aux portes de la ville. De sa personne, il prend l'avance avec 5 hommes déterminés qui, déguisés comme lui en voituriers, sont munis de clous et de marteaux et conduisent deux charrettes chargées de légumes.

Avant le lever du soleil, notre brave capitaine se présente devant l'une des portes, qu'on lui ouvre sans difficultés, au simple examen de la nature de son convoi. Sans perdre de temps, FABERT et ses compagnons se mettent à l'œuvre et, avant que la garde ait pu prévenir leur projet, ils ont cloué le tablier du pont-levis aux traverses du pont dormant, ce qui rend sa manœuvre impossible.

La colonne d'attaque pourrait donc pénétrer aisément dans la place et surprendre la garnison. Pourtant, FABERT ne voit rien à l'horizon. Une abondante pluie, tombée la veille, a tellement détrempé les chemins que la marche est devenue très difficile. C'est en vain que l'actif capitaine se porte au-devant de la troupe, pour hâter son mouvement; elle n'arrive qu'une heure plus tard et trouve le pont-levis dégagé et la garnison sous les armes. On doit renoncer à

surprendre l'ennemi, le coup est manqué. Il fallut attendre le reste de l'armée, avec son artillerie, pour entamer les opérations d'un siège régulier qui dura une quinzaine de jours. Les défenseurs, commandés par l'illustre Mercy, obtinrent une capitulation honorable.

Traité de Vic (6 janvier 1632).

Le 6 janvier 1632, le duc de Lorraine signait le traité de Vic, qui livrait au roi l'importante place de Marsal. « Mais Charles de Lorraine s'était fait une loi de promettre toujours et de ne tenir jamais; et c'est le seul engagement auquel il s'est montré fidèle (1). »

Aussi, la violation du traité de Vic ramènera bientôt les troupes françaises en Lorraine; nous y retrouverons le régiment de Rambures.

EN LORRAINE (JUIN 1832)

L'occasion ne se fit pas attendre. Le duc Charles ayant renoué des intelligences avec l'Empereur et le roi d'Espagne, Richelieu donna l'ordre aux maréchaux de la Force et d'Effiat de rentrer en Lorraine.

La prise rapide de Nomeny, Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel, contraignit Charles IV à signer un nouveau traité, à Liverdun(26 juin).

Le roi put alors envoyer l'armée de la Force rejoindre celle de Schomberg, pour opérer contre Gaston d'Orléans. Quant au régiment de Rambures, il suivait le maréchal d'Effiat, chargé de reprendre Trèves, où le chapitre et la municipalité avaient appelé les Espagnols, contre la volonté de l'Electeur.

(1) *Histoire de Lorraine*, par Chénier.

Siège de Trèves (1632).

La mort soudaine du maréchal, à la Petite-Pierre, laissa le commandement aux deux maréchaux de camp: le vicomte d'Arpajon et le comte de la Suze. Le premier marcha droit sur Trèves, tandis que le second vint l'y rejoindre en longeant le cours de la Moselle. Malgré la faiblesse numérique de leur armée, ils résolurent de brusquer l'attaque.

Le vicomte d'Arpajon put, en cette circonstance, admirer le zèle infatigable que déployait FABERT quand le régiment de Rambures était de garde à la tranchée, traçant des lignes à découvert et se multipliant partout pour accélérer le travail.

Une nuit, les défenseurs de Trèves firent une sortie formidable, dont le principal effort fut supporté par le régiment de Champagne. Celui de Rambures occupait alors la tranchée.

FABERT demanda que son régiment se portât rapidement entre la place et le point d'attaque, pour couper la retraite aux ennemis; mais on lui fit observer que la garde de tranchée ne pouvait quitter sans ordres le poste qui lui était confié.

Pendant ce temps, les Espagnols, refoulés par la vigoureuse résistance du régiment de Champagne, se voyaient obligés de rentrer dans la place. C'est alors que le marquis DE RAMBURES et FABERT, qui suivaient anxieusement les différentes phases du combat, s'élancent à la tête de la garde de tranchée, se jettent sur le flanc de l'ennemi et le taillent en pièces.

Capitulation de Trèves (1632).

La place se rendait le lendemain, et le vaillant major de Rambures recevait l'ordre d'en prendre possession et de veiller à la sortie de la garnison.

Les bourgeois de la ville étaient exaspérés d'une reddition si prompte, alors que le corps de place était encore intact.

Celui chez qui Fabert devait loger le lui fit bien voir, en refusant de recevoir ses chevaux dans son écurie et même de vendre du fourrage pour leur nourriture. Enfin, lorsque le major rentra, vers minuit, après avoir disposé les gardes et tout préparé pour l'évacuation de la ville, il ne put obtenir ni nourriture, ni literie et dut se reposer sur un matelas jeté dans un vestibule. Sans insister, pour son compte personnel, Fabert se vit obligé de forcer l'écurie pour y abriter ses chevaux, qui se morfondaient à la pluie. Mais, le lendemain, il logea, à sa place, dans cette maison inhospitalière, une partie de sa compagnie, qui dut faire regretter à son hôte l'officier si désintéressé qu'il avait si mal accueilli.

CAMPAGNE EN LANGUEDOC CONTRE MONSIEUR ET MONTMORENCY (1632)

Après la prise de Trèves, le régiment dê Rambures reçut l'ordre d'aller rejoindre, en Languedoc, l'armée du maréchal de la Force, qui avait contraint le duc d'Orléans à chercher un asile dans les places de cette province, dont le duc de Montmorency se trouvait alors gouverneur.

Bataille du 1er septembre (1632).

Cette folle échauffourée de Gaston devait se terminer par la sanglante journée de Castelnaudary, où le maréchal de Schomberg eut la bonne fortune de vaincre le brave Montmorency (1).

Une action particulière entraîna une bataille générale.

(1) Quoi qu'en disent certains auteurs. le régiment de Rambures n'a dû assister qu'en spectateur à cette bataille. Car, pendant que Montmorency était opposé à Schomberg, le duc d'Orléans avait envoyé le duc d'Elbœuf contre le maréchal de la Force, qui se trouvait à une lieue et demie, vers Saint-Martin-Lalande et Lasbordes. Or, Rambures était sous les ordres de la Force.

Le duc de Montmorency, voyant, dans une reconnaissance, les enfants perdus de Schomberg tirer sur ses gardes, engage le combat. N'écoutant que son ardeur, il s'élance luimême sur les retranchements de l'armée royale. Emporté par sa bravoure, il franchit un fossé plein d'eau, suivi à peine d'une douzaine des siens. Le régiment des Gardes françaises est surpris par cette charge furieuse. Le capitaine de Lauzières a son cheval tué sous lui. Son fils le croit mort, court pour venger son père et décharge son pistolet sur le duc, qui a la gorge traversée. Montmorency, entraîné par la chute de sa monture, se trouve à demi écrasé sous le poids d'un cheval qui s'est abattu sur lui. Réduit à l'impuissance, il est pris par les sergents Botillon et de Sainte-Marie, de la compagnie de Saint-Preuil (1). La capture de Montmorency laissa son armée sans direction et elle se dispersa.

On sait le reste : ni l'éclat des services, ni les vertus du maréchal, ni le souvenir de ses triomphes ne purent fléchir l'impitoyable rigueur de Richelieu.

Malgré les larmes de la cour et de presque toute la France, la tête de cet illustre coupable, cette tête chargée de lauriers, échappée par miracle au glaive des batailles, était destinée à tomber, à Toulouse, dans la cour du Capitole, sous la hache des bourreaux.

Pour punir un grand attentat, Richelieu voulait une grande victime, et Montmorency fut frappé. Le sang du premier baron de France devait éteindre dans le cœur des grands la dernière étincelle de la révolte et cimenter à jamais l'autorité royale.

Quant au duc d'Orléans, il implora pour lui et les siens

(1) « Le duc de Montmorency montait un généreux cheval de poil gris pommelé, gascon, tout couvert de plumes d'isabelle et bleu, et lui d'un simple corps de cuirasse et de son pot. Il portait deux pistolets, à l'arçon de sa selle, accompagnés de deux épées larges et courtes et d'une autre à la main droite ». (*Histoire du Languedoc.*)

« Que j'aurais fait une belle escarre ! disait l'infortuné duc, si ceux qui étaient avec moi avaient voulu me suivre et me seconder !

— Oui, répondit un officier, si ceux que vous commandiez à Veillane n'eussent pas combattu contre vous. »

la clémence du roi. Louis XIII, écoutant plus son cœur que ses intérêts, n'eut pas la force de lui refuser sa grâce. Il ne tarda guère à s'en repentir. La paix intérieure étant désormais assurée, le régiment de Rambures vint reprendre son poste sur les frontières de Lorraine, où de nouveaux troubles devaient bientôt lui donner de l'occupation.

NOUVELLE INVASION EN LORRAINE (1633)

Le duc de Lorraine, profitant de la mort de notre allié Gustave-Adolphe, tué à Lutzen le 30 novembre 1632, recommençait ses folles provocations. M. de Saint-Chamond, à la tête de 4.000 hommes, parmi lesquels figurait le régiment de Rambures (1), recevait l'ordre d'investir Nancy. FABERT fut, comme de coutume, chargé de diriger l'investissement de la place et il y trouva une nouvelle occasion de faire apprécier son mérite et son intelligence. Les soldats de Rambures furent employés aux travaux d'approche et eurent la bonne fortune de capturer plusieurs convois qui tentaient de pénétrer dans les faubourgs.

Reddition de Nancy (24 septembre 1633).

Le duc Charles de Lorraine, effrayé par les succès de l'armée royale, dut se résoudre à livrer Nancy, où le roi fit son entrée solennelle le 24 septembre.

Lors de l'occupation de la ville par les troupes victorieuses, ce fut encore FABERT qui fut désigné pour rédiger un règlement de police, destiné à contenir les soldats dans les bornes d'une exacte discipline. Ajoutons que ces consignes furent empreintes de tant de sagesse et d'humanité que leur stricte application suffit pour éviter tout sujet de difficultés avec les habitants, pendant tout le séjour des troupes françaises à Nancy.

(1) Le 17 mars 1633, le marquis Jean DE RAMBURES était appelé aux éminentes fonctions de mestre de camp du régiment des Gardes. Son frère François lui succéda dans le commandement de son régiment.

Le roi, voulant témoigner toute sa satisfaction au vaillant major de Rambures, l'amena avec lui à la cour pendant que son régiment allait tenir garnison dans le Bugey (1).

NOUVELLE INVASION EN LORRAINE (1634)

Mais, dès l'année 1634, le nouveau duc de Lorraine (2) témoignait des intentions les moins pacifiques à notre égard. En conséquence, le maréchal de la Force reçut l'ordre de s'emparer de Bitche et de la Mothe, les deux seules places du duché qui ne fussent pas occupées par les Français. FABERT rejoignit au plus vite le régiment de Rambures, appelé du Bugey pour renforcer l'armée de Lorraine.

A la fin du mois de mai, la petite forteresse de Bitche se rendait, après dix jours de tranchée ouverte. L'armée se portait alors devant la Mothe, pour en faire le siège qui commença le 5 juin 1634.

Prise de la Mothe (28 juillet 1634).

Malgré la vaillance des défenseurs et l'admirable constance des habitants, la place dut capituler le 28 juillet. L'armée française était enfin maîtresse du dernier boulevard de cette nationalité lorraine, si digne de respect et de sympathie, victime innocente et malheureuse de l'imprudence de son souverain.

Il est bon que la postérité (3) sache, à la gloire du maréchal de la Force qui commandait l'armée, que ses soldats vécurent avec tant d'ordre que, dans les quartiers où ils étaient logés, à deux lieues à la ronde et plus, le peuple vivait de même qu'en temps de paix : les femmes, les filles travaillaient dans les rues à faire des bas, du fil; les poules

(1) Pendant tout le temps qu'il vécut à la cour, FABERT ne voulut rien toucher de ses appointements, tant il craignait que l'on crût qu'il avait de l'attachement à ses intérêts.

(2) Le duc Charles avait abdiqué, le 19 janvier 1634, en faveur de son frère le cardinal, qui épousa la duchesse Claude, sa cousine.

(3) *Mémoires de Fabert,* p. 34.

et les poulets se promenaient et les laboureurs faisaient leur ouvrage de campagne jusque sous la portée du canon de la place (1).

Nous retrouvons Rambures, à la fin de l'année, en Artois. Son ancien colonel, le marquis DE RAMBURES, avait préparé un hardi coup de main sur Arras, ville forte, importante, occupée par les Espagnols. Un habitant avait promis de miner le rempart au moyen d'une cave qui y aboutissait, en laissant seulement les parements extérieurs, qu'on renverserait avec quelques coups de pioche, lorsque les troupes seraient prêtes à tenter l'attaque.

Le marquis avait confié à FABERT la direction de cette dangereuse entreprise.

Toutes les mesures furent arrêtées en attendant le retour d'un sergent du régiment, qu'on avait envoyé pour se rendre compte de la possibilité du succès. Malheureusement le sergent fut découvert, condamné à mort et pendu. On dut renoncer à la surprise (2).

Surprise d'Heidelberg (23 décembre 1634).

Quelque temps après, au mois de décembre 1634, Rambures, sous les ordres du maréchal de la Force, prit part avec Picardie, Piémont et quelques autres corps, à une audacieuse expédition. Après avoir passé le Rhin sur la glace (vis-à-vis de Manheim), ces troupes se dirigèrent sur Heidelberg, traversèrent les montagnes malgré tous les obstacles de la nature et les difficultés de la saison, et surprirent les ennemis, qui croyaient les chemins impraticables et se reposaient dans une trop confiante sécurité.

Sans donner à leurs adversaires le temps de se reconnaître, nos braves soldats les dispersèrent, s'emparèrent

(1) Le fait est remarquable et bien honorable quand on songe que, dans la plupart des guerres de ce temps, le pillage le plus éhonté et les plus brutales violences étaient à l'ordre du jour.

(2) Tout le régiment ne semble pas avoir été destiné à cette expédition. Le fait n'est relaté que dans l'*Histoire de Fabert*, par E. de Bouteiller, p. 70.

du château et chassèrent les Impériaux de la ville. Ils regagnèrent ensuite la rive gauche du Rhin, en repassant encore une fois le fleuve sur la glace.

C'est vers cette époque que Fabert fut pris par les Espagnols, pendant qu'il étudiait un point d'attaque favorable pour emporter la place de Thionville. Au bout de six mois de captivité à Bruxelles, il eut enfin le bonheur d'être remis en liberté en échange de Dom Juan de Menezès.

GUERRE DE TRENTE ANS (PÉRIODE FRANÇAISE) (1635-1648)

L'empereur n'avait point désarmé. En 1635, il s'emparait de Trèves, massacrait la garnison et faisait prisonnier l'Electeur, qui fut envoyé et enfermé en Belgique.

Louis XIII ne pouvait avoir une cause plus légitime de déclarer la guerre à l'Espagne. Il le fait avec un cérémonial majestueux, en indiquant à l'Europe les motifs de sa rupture.

Dans les premiers mois de l'année, le roi met sur pied 100.000 hommes composant cinq armées.

Prise de Spire (mars 1635).

Rambures, qui fait partie de l'armée d'Allemagne, se distingue à l'assaut du faubourg de Spire (19 mars) (1) et se dirige ensuite, avec le régiment de Piémont, sur Mézières, où s'assemblait le corps du maréchal de Châtillon.

Heureuse escorte d'un convoi.

Au mois de mai, le baron de Marlimont, capitaine au régiment, chargé de conduire en France un convoi de cent vingt chariots, avec une escorte de 400 hommes, prit de si intelligentes dispositions que, malgré les attaques réitérées de 2.000 Lorrains, il les battit toujours et put parve-

(1) Trois cents des assiégés périrent sur la brèche; la ville se rendit le 21.

nir à destination sans avoir perdu ni un homme ni un chariot (1).

Après avoir assisté à la bataille d'Avein (2), Rambures retourne en Allemagne, à l'armée de la Valette.

Le cardinal passe le régiment en revue et le trouve un des plus beaux du royaume.

Il devait d'ailleurs l'employer partout, au siège de Hambourg, à celui de Bingen (3) et enfin pendant sa fameuse retraite de Mayence sur Metz.

Retraite de Mayence (septembre 1635).

Ce fut le 15 septembre que l'armée française, fatiguée d'une longue et pénible campagne, entama cette marche rétrograde, qui lui fit tant d'honneur et qu'on a pu comparer à la légendaire retraite des Dix-Mille.

Commencée à la vue d'une armée de 30.000 ennemis, commandés par les plus fameux généraux de l'Empire, elle s'effectua en dépit de tous les obstacles et malgré les continuelles attaques de la cavalerie croate sur les flancs et les derrières des colonnes.

Le vendredi 23 septembre, comme le cardinal se portait sur Messenheim, le vicomte de Turenne, qui commandait l'avant-garde, se trouva tout à coup en présence d'un parti ennemi de 4.000 cavaliers accompagnés de seize pièces de canon et dirigés par le prince Casimir de Pologne et les ducs de Gonzague et de Florence. La Valette envoie immédiatement contre eux un bataillon des Gardes et un de Rambures, soutenus par quelque cavalerie et deux canons.

Les Impériaux, abordés avec un élan irrésistible, pren-

---

(1) Journal manuscrit du Cardinal de la Valette.

(2) Avein, village du Luxembourg où les maréchaux de Brézé et de Châtillon battirent le prince Thomas de Savoie, qui voulait empêcher leur jonction avec les troupes du prince d'Orange. Les Espagnols laissèrent sur le champ de bataille 4.000 morts, 14 canons, 900 prisonniers et 89 drapeaux.

(3) Place prise après huit jours de tranchée ouverte.

nent la fuite en abandonnant entre nos mains presque toute leur artillerie et quelques prisonniers (1).

Mais on apprit, par ces prisonniers mêmes, que Messenheim était déjà occupé par Gallas. Le cardinal se décida, en conséquence, à se diriger plus au nord, vers Vaudrevange.

Enfin, le 28, ayant passé à gué les deux Nied, on arrive, après des fatigues inouies, à Magny, dans la banlieue de Metz.

Cette armée, dit le journal de J. Talon, avait achevé, en quatorze jours, la plus difficile et la plus honorable retraite qui se soit faite de nos jours.

Le régiment de Rambures est établi à Château-Salins, où il demeure du 1er au 26 novembre.

Pendant ce temps, le duc Charles et Gallas avaient rassemblé à Sarrebrück les meilleures troupes de l'empire, pour envahir la Champagne par la vallée de la Moselle. Aussi, le duc de Weimar, le maréchal de la Force et le cardinal de la Valette concentrèrent-ils leurs armées entre Nancy et Pont-à-Mousson, offrant à Gallas l'occasion d'une grande et décisive bataille.

La rencontre n'eut pas lieu. Gallas voulut éviter une action hasardeuse, dont les suites eussent pu lui être fatales, et il s'enferma dans le camp retranché de Maizières-Marimont (2), d'où il eût été presque impossible de le déloger.

Cependant, la mauvaise saison faisait son œuvre et, le 20 novembre, on apprit que les Impériaux, ruinés par les plus affreuses misères, reprenaient le chemin de l'Allemagne.

Le cardinal et Weimar résolurent de les poursuivre. Le régiment de Rambures prit part à cette expédition et son brave major fut chargé d'aller, avec le sieur de la Frise,

---

(1) L'armée de Weimar était réunie à celle de la Valette.

(2) Entre Lunéville et Sarrebourg, le camp de Maizières-lès-Vic était défendu de deux côtés par l'étang de la Garde.

lieutenant de chevau-légers, reconnaître le camp ennemi (1).

Cinquante maîtres et la plupart des gentilshommes de la maison du cardinal leur servaient d'escorte.

Tous avaient résolu de faire main basse sur les traînards, pour venger tant de Français massacrés par les Croates pendant la retraite de Mayence.

Or, en arrivant au camp, ils trouvèrent les tentes encore pleines de malades et de mourants et tous les chemins d'alentour encombrés de soldats exténués de fatigue et de faim.

« Tuons tous ces gredins-là ! s'écrie quelqu'un.

— Silence, répond Fabert, on ne tue que les gens qui ont les armes à la main ; vengeons-nous plutôt d'une façon digne de notre nation ! »

Pour répondre à ces nobles paroles, chacun voulut abandonner aux malheureux soldats les vivres qu'il avait apportés ; on envoya chercher des chariots de pain, et l'on fit transporter les malades au bourg de Maizières, où ils reçurent les soins indispensables. Beaucoup de ces étrangers témoignèrent leur reconnaissance, après leur rétablissement, en prenant du service dans les troupes françaises (2).

Le 15 septembre de cette même année 1635 est une date qui fait époque dans l'existence du régiment.

C'est alors que s'effectua, en effet, une importante modification dans l'organisation de l'armée française : tous les régiments d'infanterie (3), qui ne comportaient généralement que quinze compagnies, furent uniformément constitués à vingt compagnies, sauf le régiment des Gardes, troupe d'élite et de réserve, qui fut porté à trente compagnies. Les compagnies, groupées par six, formèrent des bataillons sous le commandement du plus ancien capitaine. En outre,

(1) *Journal de Talon*, fo 20. Talon était secrétaire du cardinal de la Valette.

(2) *Maréchal Fabert*, par E. de Bouteiller.

(3) Entretenus en tout temps. Le régiment eut, un peu plus tard, trente compagnies.

les six Petits-Vieux reçurent le drapeau blanc, ce qui entraînait la création d'une compagnie colonelle.

Richelieu leur imposait en même temps un nom de province. Le régiment de Rambures prit le nom d'Ile-de-France, mais il ne semble pas l'avoir longtemps porté.

C'est aussi cette même année que FABERT reçut une nouvelle récompense pour ses éclatants services. Le roi lui donna la capitainerie du château d'Ennery, le gouvernement de Baccarat et une compagnie de chevau-légers.

Voilà comment le vaillant capitaine abandonna le régiment à la gloire duquel il avait tant contribué. Mais, il devait poursuivre encore, pendant de longues années, cette magnifique carrière, qui l'amena, plus tard, au faîte des dignités et des honneurs militaires.

Abraham, marquis DE FABERT et D'ESTERNAY, comte DE SÉZANNE, premier gouverneur, pour le roi, de la principauté de Sedan, maréchal de France, mourut le 17 mai 1662, entouré de l'estime publique et de la considération générale (1).

CAMPAGNE D'ALSACE (1636)

En 1636, les places de Colmar, Schlestadt et Haguenau, alors incapables de supporter un long blocus à cause de l'insuffisance de leurs approvisionnements, étaient investies par les troupes de Gallas dont le quartier général se

(1) En 1842, les Messins élevèrent une statue à leur illustre compatriote. Le héros est représenté debout, la main sur la garde de son épée. Sur le socle en pierre de taille est incrustée une plaque de bronze portant l'inscription de nobles paroles où respire la grande âme du patriote et du soldat. Au-dessous, son nom, et rien de plus.

Et, maintenant, la statue de FABERT est toujours à sa place. Un souvenir de plus lui est à jamais attaché. Aucun de ceux qui étaient à Metz, dans les derniers jours d'octobre 1870, n'oubliera jamais l'effet que produisit, en ces jours d'angoisse, cette grande figure voilée de noir et portant un drapeau tricolore à la main. Ce drapeau n'était pas, il est vrai, celui sous lequel FABERT vivant avait marché; mais c'était toujours le drapeau de la France, de cette France qu'il avait tant aimée.

trouvait établi à Saverne. Il fallait, à bref délai, leur faire parvenir des secours, si l'on ne voulait s'exposer à les perdre, elles et leurs défenseurs.

Le comte de Soissons et Weimar n'osèrent se charger d'une entreprise aussi hasardeuse. Heureusement, le cardinal de la Valette s'offrit pour la tenter. On lui donna 1.600 chevaux et 3.200 hommes, dont 1.000 Suédois. La troupe française était composée des régiments de Rambures, de Turenne et Hepburne (1). Fabert était chef d'état-major.

C'est d'Epinal que partit le convoi formé de 600 chevaux chargés de farine et de blé. Rambures formait l'avant-garde. Il arrivait à Kaiseberg le 21 janvier 1636. Là, le gouverneur du château put donner des nouvelles de M. de Manicamp, commandant la place de Colmar, qui se déclarait dans la plus extrême détresse (2).

Le corps expéditionnaire, précipitant son mouvement, eut la bonne fortune de débloquer Colmar et de ravitailler la ville et la garnison.

Quatre jours après, les mêmes troupes chassaient les Impériaux du château de Guémar, grâce à la périlleuse reconnaissance préalablement faite par MM. de Sus, de Vantaux (3) et Fabert. Enfin, les deux autres convois purent pénétrer heureusement dans les places de Schlestadt (4) et Haguenau (5).

La tâche du cardinal était accomplie, la colonne revint à Epinal le 16 février, puis, chacun regagna sa garnison. Mais l'armée ne jouit pas d'un long repos. Gallas avait repris ses quartiers après le départ des troupes françaises et le blocus était redevenu plus étroit que jamais.

---

(1) Brave officier écossais, venu en France, où il avait formé un régiment que le roi avait pris à son service.

(2) Les gouverneurs de Colmar et de Kaiseberg communiquaient entre eux, grâce à un épagneul appartenant à M. de Manicamp, qui portait d'une place à l'autre des dépêches attachées dans son collier.

(3) Aides de camp du cardinal et amis de Fabert.

(4) Le gouverneur de Schlestadt était M. d'Hocquincourt.

(5) M. d'Aiguebonne commandait Haguenau.

Le 21 mai, le cardinal se disposait de nouveau à entrer en Alsace, en passant par Epinal et Sainte-Marie-aux-Mines, tandis que Weimar devait attirer l'attention de l'ennemi en marchant sur Saverne, par Blamont et Phalsbourg.

Le 3 juin, de la Valette se met en route avec un convoi considérable, escorté d'une cavalerie nombreuse, de 3.000 fantassins (1) et de quatre régiments suédois sous les ordres du comte de Nassau.

Après avoir emporté Saint-Dié et Sainte-Marie, battu les Croates à Molsheim, le cardinal rejette l'ennemi sur Saverne, et, le 10 juin, fait rentrer l'abondance et l'espoir dans la ville d'Haguenau, réduite au dernier degré de misère (2). Enfin, le 14 juin, cette vaillante armée se remet en marche pour se rapprocher de Weimar, qui assiège Saverne (3).

Un premier assaut avait été tenté, le 21 juin, dans des conditions désastreuses. Le siège traînait en longueur; il fallait en finir.

Or, voici que le régiment de Rambures se propose pour enlever la place, à condition qu'on mettra deux canons à sa disposition et qu'on lui adjoindra 600 hommes pour défendre la tranchée. On devine qui se charge de transmettre cette proposition et d'en diriger l'exécution (4).

Prise de Saverne (14 juillet 1636).

D'ailleurs les soldats de Weimar veulent partager cet honneur avec ceux de Rambures. Tous escaladent la mu-

(1) Dont 300 hommes du régiment de Rambures, car les régiments n'avaient pas encore eu le temps de se remettre en état. Aussi le cardinal n'avait-il pris dans chaque corps qu'un détachement de 300 soldats.

(2) Le duc d'Angoulême était venu, le 10, au-devant du convoi avec le régiment d'Artois. (Voyez *Essais sur les Régiments*, par M. de Roussel.)

(3) Saverne était une ville séparée en trois parties, toutes trois renfermées dans des enceintes. (*Journal de Talon*, p. 29.)

(4) Fabert, chef d'état-major. Il y fut blessé de trois coups de feu. (*Mémoire de Grammont*, page 115.)

raille, s'avancent pied à pied, brûlent les maisons, établissent des abris dans les décombres et se rendent maîtres de Saverne, après trois jours de lutte corps à corps.

La capitulation de Saverne (14 juillet) détermina Gallas à repasser le Rhin.

Jusqu'au 13 août, les deux partis restèrent en présence, séparés par le grand fleuve. Strasbourg servait à tous deux de centre commercial. C'était là que, de part et d'autre, on allait acheter toutes les provisions dont on avait besoin. « Dans la ville et les hostelleries se trouvaient ensemble des gens des deux partis et l'on vivait sans querelles (1). »

Dévouement de Rambures. — Ordre et probité.

Mais il fallait de nouveau ravitailler Haguenau avant de quitter l'Alsace. Les fertiles campagnes de la plaine offraient une récolte toute prête à être recueillie. Ce fut une nouvelle occasion pour les soldats de Rambures de donner un magnifique exemple de patriotisme et de dévouement.

Au lieu de profiter du repos légitime qui leur était accordé, ces braves gens s'offrirent à faire l'office de moissonneurs. Et voici qu'ils vont en bon ordre et en armes s'installer dans un canton.Une partie des hommes est disposée pour la garde. Les autres coupent, battent, vannent le blé, le mettent en sac et le chargent sur des voitures qui l'amènent le soir au magasin. Là il est mesuré et payé aux propriétaires du sol. Suivant ce bel exemple, les autres régiments y vont à leur tour et assurent ainsi l'approvisionnement des défenseurs de Haguenau et du reste de l'armée d'Alsace (2).

Cependant, au mois de septembre, on apprend que le duc Charles s'est emparé de Verdun, que Gallas a passé le Rhin à Brisach, pour le rejoindre et que le prince de Condé, contraint de lever le siège de Dôle, se retire sur

(1) *Le maréchal Fabert,* par E. de Bouteiller, p. 110.

(2) *Histoire de Fabert,* p. 110.

Langres. Il faut à tout prix, sauver la Bourgogne. La mission en est confiée à La Valette. Le 22 septembre, le cardinal pénètre dans la plaine de Monsauge on, où l'on avait signalé la présence des Impériaux.

L'armée ennemie s'était en effet portée jusqu'à Chamnite, entre Gray et Langres. Gallas dissimulait sa marche en se frayant des chemins à travers bois, pour éviter tout engagement. Mais le cardinal le surveillait d'aussi près que possible.

Le 20 octobre, informé que les Croates étaient établis à Céfonds et jugeant cette position assez abordable, La Valette résolut de les surprendre. A la faveur d'un épais brouillard, il fit avancer ses troupes en trois colonnes convergentes. Lui-même prit le commandement de l'attaque sur Conflans, tandis que le duc de Weimar et le comte de Rantzau (1) devaient aborder l'ennemi par deux autres directions. Rambures marchait avec le cardinal. Le régiment était précédé et éclairé par un peloton de 100 hommes.

Le succès fut complet. Attaqués de tous côtés à la fois, les treize régiments croates ou polonais, qui se trouvaient campés en cet endroit, furent culbutés, enfoncés, dispersés de toutes parts. Leur camp, livré au pillage, fit tomber en nos mains plus d'un millier de chevaux de combat. Malheureusement, le régiment de Piccolomini, qui avait été fort maltraité par la colonne du cardinal, fit avertir Gallas, qui réunit des forces imposantes pour arrêter notre poursuite.

Malgré son infériorité numérique, de la Valette se préparait à tenter la bataille quand il apprit la retraite de son adversaire.

Ce premier succès devait assurer le salut de la Bourgogne. Richelieu en garda toujours une grande reconnaissance au cardinal de la Valette : « C'est lui, disait-il souvent, qui a arrêté Gallas avec une poignée de gens. »

---

(1) Rantzau devint maréchal de France. Il avait perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille, si bien qu'on disait de lui : « Il n'a rien d'entier que le cœur. »

Ainsi finit la campagne pour le régiment qui prit ses quartiers d'hiver en Lorraine.

CAMPAGNE EN FLANDRE (1637)

En 1637, le régiment, sous son nouveau nom d'Isle-de-France, est appelé à faire partie de l'armée du Nord, qui se réunit à Château-Porcien à la fin de mai, sous les ordres du cardinal de la Valette (1).

Après avoir contribué à la prise d'Ivoy et du Câtelet, Isle-de-France est employé au siège de Damvilliers. Nous ne saurions mieux faire que de citer textuellement le passage de la *Gazette de France* (2) relatif à ce siège.

> Le régiment de l'Isle-de-France, cy-devant Ramburcs, étant en garde la nuit du 1er au 2 octobre, les assiégés firent une sortie et pénétrèrent dans les travaux. Mais le lieutenant-colonel DE SAVELLI, rassemblant son monde, les repoussa bravement. Le capitaine DE SICHAM y fut blessé d'une mousquetade à la tête.

C'est à Ivoy et Damvilliers que le régiment prit ses quartiers d'hiver jusqu'à l'année suivante.

Vers la fin de décembre, deux déserteurs du régiment lorrain de Bronz viennent trouver le colonel de Vallemont du régiment de même nom, et lui disent que ce corps (de Bronz), qui était à Moncantin, à 6 lieues de là, se gardait mal et serait facilement surpris. Vallemont part dans la nuit du 2 au 3 janvier 1638, avec 50 hommes du régiment de Rambures et 350 hommes du sien, arrive près de Moncantin à la pointe du jour, charge les soldats de Rambures de garder toutes les issues et, pénétrant dans le bourg avec 300 hommes déterminés, dirigés par les capitaines de Lartez

(1) Cette armée comprenait sept régiments français et deux allemands, et huit régiments étrangers de cavalerie. Le cardinal était assisté de son frère, le duc de Candale et des maréchaux de camp comte de Guiche, vicomte de Turenne, marquis DE RAMBURES.

(2) Le plus ancien et le premier des journaux français.

et de la Rivière, il s'en rend maître et force la garnison à demander quartier.

Parmi le butin se trouvait, dit la chronique. une belle demoiselle de l'âge de 17 ans, fille d'un officier lorrain ; mais la courtoisie française la fit rendre à l'instant à ses parents, voire sans rançon, mais non sans faire honte aux ennemis, qui ne rougissaient pas, quand ils le pouvaient, d'exiger rançon jusque des enfants (1).

Année 1638

Pendant les premiers mois de l'année 1638, le régiment prend part à différentes opérations en Lorraine (2).

Il retourne ensuite en Picardie et se signale particulièrement au siège du Câtelet. Cette place, investie le 24 août 1638, fut prise d'assaut le 14 septembre par les troupes françaises. Le comte du Hallier (3), qui avait dirigé le siège et conduit les colonnes d'attaque, ne put empêcher le massacre d'une partie de la garnison qui ne se composait que d'environ 600 hommes. On fit cependant quartier au gouverneur qui demeura prisonnier de guerre (4).

Année 1639

Le 1er mai 1639, Rambures quittait le Câtelet, où il avait passé l'hiver, pour retourner en Lorraine. Il se trouvait, le 26 mai, à l'investissement de Thionville avec la mission de garder le parc d'artillerie. Le 7 juin, les Impériaux forcèrent les postes occupés par Navarre. Ils allaient poursuivre leur succès lorsque le marquis de Feuquières, informé du danger, accourt au parc, rassemble à la hâte Picardie, Rambures et Grancey et les établit en bataille derrière un

(1) V. *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane, article « Isle-de-France », t. V.

(2) *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.

(3) Le comte du Hallier, connu plus tard sous le nom de maréchal de L'Hôpital.

(4) *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.

ruisseau. Il était temps ; déjà deux bataillons ennemis s'élançaient à l'attaque de cet important quartier. Mais nos braves soldats les reçurent par un feu si nourri qu'ils durent se retirer en désordre (1).

Deux autres bataillons, arrivant au secours des premiers, furent encore plus mal reçus.

Bataille sous Thionville (7 juin 1639).

C'est alors que toute l'armée ennemie, conduite par Piccolomini en personne, tenta une troisième attaque. Nos trois vaillants régiments, obligés de supporter à eux seuls tout l'effort de cette charge formidable, se montrèrent dignes de leur glorieuse réputation. Cependant, après avoir prolongé pendant plus d'une heure et au prix des plus durs sacrifices une résistance à toute épreuve, ces troupes héroïques, abandonnées par la cavalerie, sachant leur général prisonnier (2), comprenant alors que leur dévouement ne pouvait plus rien sauver, se décidèrent enfin à se retirer sous le canon de Metz, pour échapper à l'ennemi et tâcher de réparer leurs pertes (3).

Lorsque, plus tard, Rambures eut reconstitué ses cadres, il passa sous les ordres du maréchal duc de Châtillon, qui lui procura une revanche en forçant Piccolomini à lever le siège de Mouson.

Année 1640

La guerre durait depuis cinq ans sans donner de résultats bien appréciables ; Richelieu voulut porter un coup décisif aux troupes impériales opérant dans le Nord.

Les maréchaux de la Meilleraye et de Châtillon, après

(1) *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel.

(2) Le marquis de Feuquières, blessé de deux coups de feu, fut fait prisonnier et interné à Thionville, où il mourut le 13 mars 1640.

(3) V. *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel, et *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.

avoir dérouté les Espagnols par quelques mouvements fictifs, concentrèrent rapidement leurs forces devant Arras, avant que l'ennemi ait eu le temps de renforcer la garnison.

La place fût investie, le 13 juin 1640, par 23.000 hommes et 9.000 cavaliers. Le régiment de Rambures figurait dans l'armée du maréchal de la Meilleraye (1).

Le 9 juin, le cardinal Infant, réunissant ses troupes à celles de Lamboy et du duc de Lorraine, s'établissait avec cette armée de 32.000 hommes, à 2 lieues d'Arras sur le mont Saint-Eloi. N'osant attaquer les lignes françaises, il résolut d'affamer l'armée de siège en interceptant tous les convois.

Le 23 juillet, pendant que les Espagnols tentaient une furieuse attaque contre le maréchal de Châtillon, la Meilleraye protégeait l'entrée d'un important convoi conduit et escorté par les maréchaux du Hallier et de la Ferté, puis, il se portait au secours de Châtillon et mettait les troupes espagnoles en pleine déroute.

Le régiment de Rambures concourut à ce brillant fait d'armes; il se distingua encore d'une façon toute particulière à la reprise du fort Rantzau, dont les Espagnols avaient réussi à s'emparer. Mais ce fut surtout le 27 juillet qu'il se couvrit de gloire en s'emparant de la demi-lune, dont la possession devait singulièrement hâter l'heureuse issue du siège.

Prise d'Arras (9 août 1640).

Sept jours après, une mine ouvrait une large brèche dans le corps de place et les assiégés demandaient à capituler. Le 9 août, en effet, la garnison sortait avec les honneurs de la guerre. La conquête de cet important boulevard espagnol faisait le plus grand honneur à nos armes.

---

(1) Le régiment était établi derrière la Scarpe, entre Douai, Sailly et Vitry. (V. *Essais sur les régiments* par M. de Roussel.)

On sait que cette place était réputée imprenable, si bien que ses défenseurs avaient écrit sur une des portes :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris prendront les chats.

En entrant dans la ville, les vainqueurs n'eurent qu'à effacer un P pour transformer ainsi l'ancienne inscription :

Quand les Français rendront Arras,
Les souris prendront les chats (1).

Année 1641.

Les grands succès de l'armée royale n'avaient pas interrompu les opérations en Artois. Il paraissait de toute nécessité d'entreprendre le siège d'Aire.

Siège d'Aire (1641).

En conséquence, les places avoisinantes reçurent des approvisionnements considérables, pour que l'armée du maréchal de La Meilleraye trouvât à sa portée tout ce qui lui serait nécessaire.

Et, sur l'ordre de Richelieu, son favori vint investir la place.

Dans ce siège meurtrier, Rambures sut se faire remarquer à côté de fameux régiments, tels que les Gardes-Françaises, les Gardes-Suisses, Picardie, Navarre et Champagne.

C'est lui qui parvint à pousser les travaux jusqu'au fossé de la demi-lune, ce que les autres corps avaient inutilement tenté.

(1) *Histoire militaire des Français.*

Prise d'Aire (1641).

L'énergie des défenseurs dut enfin céder devant la constance et la résolution de nos troupes et, le 26 juillet, après quarante-neuf jours de tranchée ouverte, la ville consentit à une capitulation honorable. Mais, à peine la place s'était-elle rendue, que le cardinal Infant, renforcé des troupes de Lamboy et du duc de Lorraine, reprenait une vigoureuse offensive.

De la Meilleraye fut contraint à la retraite et les Espagnols entreprirent à leur tour le siège de la ville à demi ruinée.

Prise de la Bassée et de Bapaume (1641).

Après cette désastreuse affaire, le régiment fut employé au siège de la Bassée et acheva la campagne par la prise de Bapaume. Ces rapides conquêtes étaient bien faites pour consoler de la Meilleraye de son précédent échec. Pourtant, tous ces succès ne purent empêcher Aire, vaincue par la famine, de retomber aux mains des Espagnols.

Année 1642

L'année suivante, nous retrouvons Rambures à l'armée du maréchal de Gramont.

Bataille de Honnecourt (26 mai 1642).

Le 26 mai 1642, le régiment fait des prodiges de valeur à la malheureuse bataille de Honnecourt, qui coûta la vie à son brave mestre de camp (1), glorieusement atteint au milieu de ses compagnies décimées, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de tenter.

(1) François de Rambures, fils du brave Charles de Rambures et de sa deuxième femme, Renée de Boulainvilliers, dame de Courtenay.

Année 1643

L'an 1643 marque une des plus grandes phases de notre histoire nationale.

L'année précédente, la France avait appris presque coup sur coup et la mort de la reine-mère et celle du cardinal de Richelieu (1), le plus grand ministre qui eut existé jusqu'alors. Le 14 mai 1643, le roi Louis XIII disparaissait à son tour de la scène du monde, après trente-trois ans d'un règne laborieux, mais fécond en résultats.

Placé entre deux de nos rois les plus illustres, il eut la gloire d'exécuter les grands desseins de son père et de préparer les merveilles du règne triomphant de son fils.

Ce fils, qui devait être Louis le Grand, montait sur le trône à l'âge de 5 ans, sous le nom de Louis XIV.

En voyant le sceptre de France dans des mains si débiles, les Espagnols crurent trouver en cette minorité l'occasion inespérée d'avoir une seconde fois l'honneur de pénétrer jusqu'aux portes de Paris.

Mais ils avaient compté sans le génie d'un Condé, sans la science impeccable d'un Turenne.

Quoi qu'il en soit, 26.000 Impériaux franchirent les frontières du Hainaut, sous la conduite d'un de leurs plus vaillants capitaines, Don Francisco de Melo (2). Son premier soin fut d'assiéger Rocroy, pour s'engager ensuite dans les vallées de l'Oise et de l'Aisne.

Or, voici qu'apparaît tout à coup ce génie guerrier dont la gloire éclatante va étonner l'Europe pendant près d'un demi-siècle. C'est un jeune homme, Louis de Bourbon, duc d'Enghien, que la postérité connaîtra sous le nom de Grand Condé. Ce prince de 21 ans, avec une armée inférieure en nombre, aura l'éternel honneur d'avoir vaincu ces vieilles

(1) 3 décembre 1642.

(2) Don Francisco de Melo de Braganza, descendant d'Alphonse Ier, duc de Bragance (1442).

bandes d'infanterie espagnole dont la réputation inquiétait les plus braves.

A vrai dire, Melo, un peu grisé par les succès de la dernière campagne, se fiait trop à l'émotion causée en France par la mort de Louis XIII.

Aussi fut-il très surpris en apprenant, dans la nuit du 16 au 17 mai, qu'on venait d'entendre des coups de feu aux avant-postes (1). C'est qu'en effet, quelques cavaliers de Gassion s'étaient jetés à l'improviste sur un poste espagnol qui n'avait pu parvenir à les arrêter. L'armée française était donc moins loin qu'on le croyait.

A cette nouvelle inattendue, don Francisco de Melo expédiait ses courriers à Beck, pour lui prescrire d'arriver en toute hâte avec l'armée du Luxembourg.

Pendant ce temps, d'Anguien (2), en dépit des avis du prudent de l'Hôpital, se décidait à prendre une énergique offensive (3).

Malgré les conseils de son père, qui lui adressait lettre sur lettre pour l'inviter à se rapprocher de Paris, le jeune prince ne voulut point quitter le beau commandement dont il était investi; ce fut même peut-être une des raisons qui précipitèrent son action.

En tous cas, le 17 mai, l'armée française quittait les environs de Vervins, remontait la riante vallée du Thon, et s'arrêtait, vers midi, entre Aubenton, Bossu et Rumigny.

D'Anguien réunit aussitôt son conseil (4). Justement

---

(1) Nos cavaliers parvinrent même jusqu'au glacis de la place. C'étaient les fusiliers à cheval (anciens dragons de Richelieu). Ils purent jeter 120 hommes dans la place et se replièrent ensuite pour aller au-devant de l'armée française.

(2) C'était l'orthographe de l'époque.

(3) Pour exposer cette célèbre bataille, nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de résumer d'une façon succincte le magnifique récit qu'en fait le duc d'Aumale dans son *Histoire des Princes de Condé*.

(4) Là se trouvaient le lieutenant-général de l'Hôpital (comte du Hallier), commandant en second; les maréchaux de camp d'Espenan et de La Ferté; les mestres de camp baron de Sirot (de la cavalerie), marquis de Persan (pour l'infanterie), M. de La Barre (pour l'artillerie).

Gassion (1) vient d'arriver. Il descend de cheval et rend compte de sa minutieuse reconnaissance. « L'ennemi, dit-il, est établi près de Rocroy qu'il assiège, mais il n'est pas retranché; d'ailleurs il se garde mal, j'ai réussi à pénétrer jusqu'aux glacis de la place, où j'ai pu jeter le capitaine de Saint-Martin avec 120 cavaliers (2). »

Le prince en sait assez. Sa résolution est prise; on se portera directement et le plus vite possible sur le camp des Impériaux.

Bataille de Rocroy (18 et 19 mai 1643).

Le lendemain 18, l'armée, laissant ses bagages à Aubenton, s'avance vers la plaine de Rocroy. Elle est éclairée par la cavalerie croate et par les compagnies d'enfants perdus qui fouillent les hauteurs boisées.

Au débouché de ce dangereux défilé, les cuirassiers de Gassion rencontrent et culbutent des postes espagnols et s'établissent à la lisière des bois qui dominent le théâtre éventuel de la lutte. Au même moment, les fusiliers à cheval qui couvrent notre gauche apparaissent au-dessus d'un petit étang, aujourd'hui desséché, mais alors environné de nombreux marécages.

Pendant que l'avant-garde se déploie entre ces deux positions, le duc d'Anguien vient faire sa reconnaissance. Il peut apercevoir distinctement, en face de lui, un groupe d'officiers ennemis qui semblent vivement discuter. C'est don Francisco de Melo qui cherche à se rendre compte de la gravité du danger dont il est menacé. Car l'émoi est

(1) De Gassion, fils du président de Pau et frère de l'intendant du Béarn, était huguenot quoique ayant fait ses études chez des religieux. Né en 1609, il alla servir sous les ordres du roi de Suède, champion du protestantisme en Europe; il s'y acquit une glorieuse réputation. Et c'est comme Weimarien qu'il fut présenté à Louis XIII par le duc Bernard. Il devint mestre de camp général de la cavalerie légère, en remplacement de René de Choiseul-Praslin.

(2) Ces détails sont empruntés à l'*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale,

grand au camp des Espagnols. Des troupes moins aguerries eussent été prises de panique.

Vers midi, à l'heure de la sieste, tous ces vieux braves avaient appris l'imminence du péril. Ils s'étaient jetés sur leurs armes. Et déjà l'on pouvait contempler l'aspect imposant de ces bataillons massés (1), présentant un front d'environ 800 mètres et postés sur une large crête qui conduit de plain-pied jusqu'aux murs de Rocroy (2). On entend même quelques coups de feu, dans la direction des deux ailes.

Mais le prince, assisté de Gassion et de l'Hôpital, a rapidement donné ses ordres. A mesure que les régiments débouchent dans la plaine, ils vont occuper l'emplacement qui leur est indiqué. Enfin, vers 6 heures du soir, toute l'armée française est établie presque parallèlement à la ligne ennemie, occupant une étendue d'environ 2.500 mètres, dont 1.000 pour « la bataille », c'est-à-dire pour l'infanterie. La cavalerie est disposée aux deux ailes. A droite, elle est aux ordres de Gassion ; à gauche, elle est commandée par La Ferté-Senectère.

Le centre obéit au maréchal de camp d'Espenan et comprend quatorze régiments d'infanterie formés sur deux lignes, en échiquier. Rambures est, comme tous les vieux corps, à sa place d'honneur, c'est-à-dire au premier rang. Enfin, d'Anguien a confié la réserve (quatre régiments de cavalerie, trois d'infanterie) au baron de Sirot. Nous verrons tout à l'heure de quelle façon brillante le brave mestre de camp s'acquittera de sa mission (3).

---

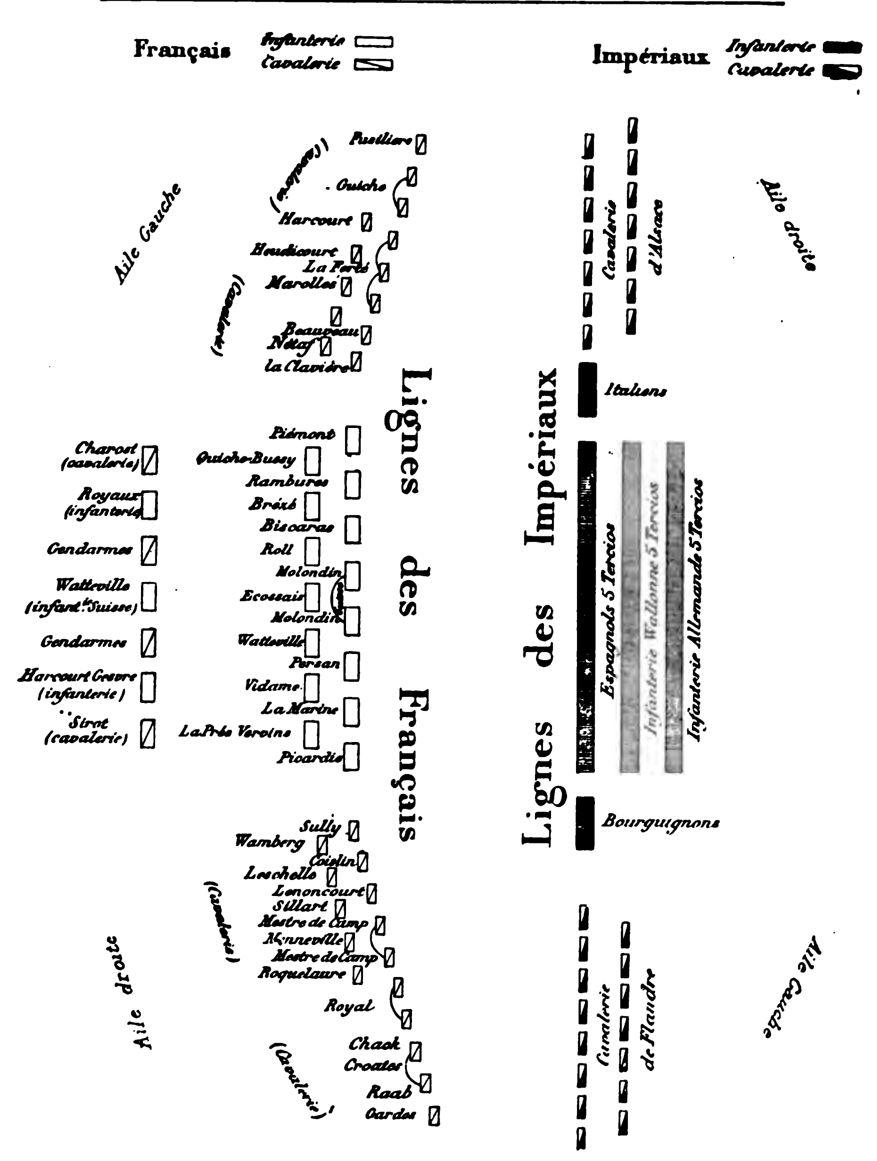
(1) L'armée espagnole est établie, le dos à Rocroy, de la façon suivante : au centre, les *Tercios Viejos*, en cinq gros bataillons ; derrière eux, l'infanterie wallonne (cinq tercios) ; enfin, en troisième ligne, l'infanterie allemande (cinq tercios).

Les 105 cornettes de cavalerie de Melo sont aux deux ailes.

(V. le tableau ci-joint donnant le détail de l'ordre de bataille.)

(2) Tous ces renseignements sont tirés des pages magistrales consacrées au récit de cette bataille dans *l'Histoire des princes de Condé* par le duc d'Aumale.

(3) Consultez l'ordre de bataille dont nous donnons la figure ci-après.



BATAILLE DE ROCROY (1643)

Ordre de bataille d'après l'*Histoire des princes de Condé* par le duc d'Aumale.

Les deux armées, ainsi déployées à environ 900 mètres l'une de l'autre, n'étaient séparées que par un étroit vallon, couvert de landes à son origine et devenu marécageux devant le front de notre aile gauche.

On en était encore à s'observer, lorsqu'un incident particulier faillit entraîner la bataille.

Voici ce qui s'était passé :

La Ferté, impatient de se signaler par une action d'éclat, avait envoyé quelque troupe au delà des marais et déjà, contournant l'étang, il cherchait à surprendre l'aile droite ennemie lorsque, tout à coup, l'on entendit résonner la charge. L'armée espagnole tout entière se portait en avant. Le coup était manqué ; mais la témérité de La Ferté eût pu coûter cher, si ce mouvement offensif se fût poursuivi. Il n'en fut heureusement rien (1). Quoi qu'il en soit, notre aile gauche, embarrassée dans sa retraite par les difficultés du terrain, était revenue fort maltraitée.

Le duc d'Anguien, très contrarié de cette fausse manœuvre, et jugeant qu'il est trop tard pour rien entreprendre, veut ranimer la confiance de ses troupes. Il passe à cheval devant les rangs, pour communiquer lui-même ses ordres aux officiers.

« Tous les officiers d'infanterie sont dans le rang. Les mestres de camp et sergents-majors restent seuls en dehors (2), sur le flanc de leur régiment, à pied et la pique à la main. »

Partout le prince est salué par les acclamations des soldats enthousiasmés de voir autant de résolution unie à tant de jeunesse. On se bouscule pour le voir, pour entendre ses paroles. Tous les regards brillent de cette allégresse qui présage la victoire.

Après avoir longtemps conféré avec l'imprudent La Ferté, encore tout ému de son échec, d'Anguien se porte devant le front de l'infanterie. Il s'arrête un instant au-

(1) Don Francisco de Melo n'avait voulu gagner qu'une centaine de mètres.

(2) Voir le récit du duc d'Aumale dans l'*Histoire des princes de Condé.*

près du sombre drapeau de Piémont, dont il connaît les glorieux souvenirs; puis, en passant, il salue Rambures, le premier des Petits-Vieux, dont le nom, déjà célèbre, rappelle la bravoure. Après Rambures, le prince s'adresse à Biscarras (1), jette quelques paroles flatteuses au régiment suisse de Molondin, s'entretient une minute avec le marquis de Persan (2), se fait ensuite présenter « la Marine », tout fier de l'honneur qui vient de lui être fait de compter parmi les vieux corps (3) et parvient enfin au bivouac de Picardie, le doyen des régiments d'infanterie. Mais déjà les ombres de la nuit commencent à s'étendre sur la vaste arène où vont se mesurer demain les plus rudes champions de l'Europe.

D'Anguien a marqué sa place entre les cavaliers de Gassion et les soldats de Picardie (4). C'est là qu'il va se reposer. On dit, qu'à l'exemple d'Alexandre, il s'endormit profondément. Pourtant, son sommeil ne devait guère se prolonger.

Au milieu de la nuit, un cavalier (5) vint annoncer qu'un millier de mousquetaires ennemis, embusqués dans les bois, attendaient, couchés sur le ventre, l'apparition de nos têtes de colonnes, pour les fusiller à bout portant.

Il fallait à tout prix conjurer ce danger. Le duc monte à cheval, fait réveiller sans bruit les enfants perdus de Picardie et les charge de cette mission de confiance.

Pendant ce temps, Gassion se porte en avant avec toute sa première ligne.

Le 19 mai 1643, à 3 heures du matin, avant les premières lueurs du jour, les mousquetaires espagnols sont

(1) En 1643, le régiment de Biscarras était commandé par Louis-Claude du Bouzet, marquis de Roquépine, dont un descendant sera, en 1891, lieutenant-colonel du 15e de ligne.

(2) Commandant le régiment de ce nom.

(3) Ce régiment, ancien Cardinal-Duc, avait pris, par brevet du 13 février 1643, le rang de sixième des Vieux Corps.

(4) Picardie occupait la droite de la ligne d'infanterie.

(5) Ce cavalier avait déserté, mais, pris de remords, il venait implorer son pardon et racheter sa faute en donnant ces utiles renseignements.

surpris, débusqués et poursuivis par nos intrépides cavaliers.

La bataille était engagée. En vain le duc d'Albuquerque veut-il arrêter nos escadrons. Pris de flanc et tourné par le duc d'Anguien, conduisant en personne la seconde ligne de notre aile droite (cavalerie), il en est réduit à se replier derrière l'infanterie wallonne. Au lever du jour, les deux armées étaient aux prises.

Cependant, à l'autre extrémité du champ de bataille, La Ferté avait failli, encore une fois, tout compromettre.

Croyant la droite espagnole dégarnie, l'idée lui vint de recommencer son attaque malheureuse de la veille; mais, pendant qu'il contourne l'étang, voici qu'Isembourg déchaîne contre notre aile gauche tous ses escadrons.

La Ferté, atteint de trois blessures, tombe aux mains de l'ennemi, qui bouscule notre cavalerie, la sépare de l'infanterie et se rue sur l'artillerie, dont il s'empare. C'est un désordre inexprimable. Voyant nos mousquetaires culbutés dans les marécages, de l'Hôpital s'élance à leur secours. Bientôt il est lui-même blessé. On est obligé de l'emporter pendant que ses bataillons, pris de panique, commencent à se débander.

Heureusement, Piémont et Rambures résistent héroïquement; pourtant, à la fin, écrasés par le feu de trente pièces d'artillerie, ces vaillants régiments sont obligés, eux aussi, de céder le terrain. En tout cas, s'ils reculent, au moins n'est-ce pas sans donner l'exemple de la plus admirable énergie. Il est 6 heures du matin; la journée semble perdue. Déjà l'infanterie espagnole prononce son attaque décisive, la droite en avant, refoulant devant elle nos colonnes rompues et démoralisées. Ce mouvement de retraite va peut-être se changer en une affreuse déroute lorsque Sirot, qui commande la réserve, court au-devant des fuyards.

« Que faites-vous, leur crie-t-il, arrêtez! Sirot et ses compagnons n'ont pas encore donné. Sus à l'ennemi. C'est moi qui vous conduirai (1). »

(1). V. *Histoire des Princes de Condé* par le duc d'Aumale.

Et, tandis que l'énergique et intelligente intervention de ce brave mestre de camp rétablit le combat sur notre ligne de bataille, voici qu'apparaît, tout à coup, derrière l'ennemi, le panache du duc d'Anguien.

Aussitôt l'espoir renaît dans tous les cœurs. C'est que le prince a vu de loin le désordre de notre gauche. Prenant alors une résolution digne de son audace, il a laissé à Gassion le soin d'achever son premier succès; puis, après être passé comme un ouragan sur le dos des bataillons allemands et wallons, il vient de charger les escadrons de Melo qu'il a rompus, culbutés, dispersés, au moment même où Sirot (1), reprenant avec huit bataillons une vigoureuse offensive, arrachait à l'ennemi les douze pièces de canon que nous avions perdues.

L'enthousiasme n'a plus de bornes. On entend déjà dire: « La victoire est à nous. »

Néanmoins, la défaite des Impériaux n'est pas complète. Il reste encore à vaincre cette redoutable infanterie espagnole, que commande le vieux comte de Fontaine (ou de Fuentès) (2), et qui demeure inébranlable au milieu de la déroute générale.

« Les Tercios Viejos sont toujours debout, massés en un seul et long rectangle. Ils ne peuvent plus manœuvrer, mais ils sauront mourir (3). »

C'est contre ces murailles humaines qu'il faut maintenant donner l'assaut.

Piémont, Rambures, tous nos plus vaillants régiments s'apprêtent à ce suprême effort.

---

(1) Claude de Létouf, baron de Sirot, né en 1606 en Bourgogne, mestre de camp de cavalerie chargé du commandement de la réserve.

(2) Comte de Fontaine ou de Fuentès (Paul-Bernard), gentillâtre lorrain, fils d'un maître d'hôtel du duc de Lorraine. Enrôlé très jeune, il mérite en 1626 le titre de comte que lui confère l'empereur Ferdinand II, et devient seigneur de Fougerolles en Franche-Comté. Il épousa Anne de Raigecourt. A Rocroy, il avait cinquante ans de service et le grade de maréchal de camp général. Il n'avait rien de commun avec Pedro Enriquez de Acevedo, comte de Fuentès, vainqueur à Doullens en 1595.

(3) Voir *l'Histoire des princes de Condé,* par le duc d'Aumale.

D'ailleurs, d'Anguien marche à leur tête, dans l'auréole de la victoire.

En face de nous, l'on aperçoit une première ligne de mousquetaires, l'arme au bras; derrière eux, une forêt de piques. Enfin, au centre, il est facile de reconnaître le comte de Fontaine, porté sur une litière, immobile et la canne abaissée.

Déjà nos bataillons parviennent à portée de fusil lorsque, soudain, Fontaine lève sa canne. « Aussitôt dix-huit bouches à feu sont démasquées, les mousquets s'abaissent et une grêle de balles et de mitraille balaye le glacis sur lequel s'avance la ligne française, qui flotte et recule (1). »

La terre est jonchée de cadavres, le duc est blessé.

Deux fois encore, il ramène nos braves régiments à la charge. Deux fois, nos attaques sont repoussées.

Cependant, le feu des Espagnols se ralentit. « On ne voit plus Fontaine. Il est là, gisant à terre, le corps criblé de balles (2). »

A ce moment, des bataillon sennemis semblent demander merci. D'Anguien s'avance vers eux ; mais il est accueilli par une effroyable décharge de mousqueterie. Méprise ou trahison! Toujours est-il que nos soldats, ivres de vengeance, se précipitent tête baissée sur les débris des héroïques tercios. C'est une épouvantable mêlée, un combat corps à corps et désespéré. Le duc se bat comme un soldat et désarme de sa main le mestre de camp Castelvi.

Enfin, les Espagnols, abordés de trois côtés à la fois, à bout de forces et de munitions, sont décidément enfoncés, écrasés, massacrés.

Il est 10 heures du matin. La victoire est complète. Beck n'a pu arriver à temps pour sauver l'armée de Melo, jusque-là invincible.

« Le prince triomphant honora sa victoire en mettant autant de soin à épargner les ennemis qu'il en avait mis pour les vaincre (3). »

(1 et 2) Voir dans l'*Histoire des princes de Condé,* par le duc d'Aumale, le magnifique récit de la bataille de Rocroy.

(3) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

Toute l'Europe retentit du bruit de cet éclatant succès, dont les Pays-Bas parurent être le prix. En France, ce fut un long cri d'allégresse, un immense concert de louanges à l'adresse de M. le Prince. « Partout on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage (1) ».

Cette journée coûtait cher aux Espagnols : 8.000 morts, 6.000 prisonniers. 24 pièces de canons, 30 drapeaux ou étendards, tous les bagages, un butin prodigieux, tels furent les trophées de la victoire.

Parmi leurs morts on pouvait compter presque tous les officiers d'infanterie (2) et ce glorieux comte de Fuentès, qu'on trouva percé de coups auprès de son brancard brisé. « Ah! s'écria le duc d'Enghien, en considérant le corps de ce grand homme, si je n'avais vaincu, je voudrais être mort comme lui (3). »

Dans le camp des Français, il était, hélas, une ombre à la joie; car un triomphe aussi complet ne s'était obtenu qu'au prix de sacrifices considérables. Nous laissions sur le champ de bataille 2.000 hommes hors de combat.

Le régiment (de Rambures), qui s'était si vaillamment comporté sous la conduite de son jeune colonel, René DE RAMBURES (4), avait à déplorer la perte d'un grand nombre de soldats et de beaucoup d'officiers distingués, tels que les capitaines DU MESNIL DE FROYELLE, DE VILLIERS, DE BERGUES, DE MERLE (5).

---

(1) Bossuet, Oraison funèbre du prince de Condé.

(2) Entre autres, les mestres de camp de Velandia (commandant l'héroïque Tercio Viejo de ce nom), de Villalva, Visconti et Giovanni Delli Ponti. Don Francisco de Melo s'était réfugié dans un régiment italien et avait miraculeusement échappé à la mort.

(3) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

(4) René DE RAMBURES, qui devint maréchal de camp le 16 septembre 1651.

(5) Le duc d'Enghien écrit à son père, le 22 mai 1643 : « M. DE MERLE, capitaine dans Rambures, a été tué à Rocroy. Il a au régiment un frère qui s'appelle Lair et que j'apprécie fort. Je vous supplie de lui faire donner la compagnie de son aîné. »

Le capitaine DE SAINT-AIGNAN s'était signalé par dessus les plus braves.

Prise de Thionville (22 août 1643).

Mais la campagne n'était pas terminée. Le duc d'Enghien, profitant de son avantage, résolut d'assiéger Thionville.

Le 15 juin, la place était investie par une armée de 18 à 20.000 hommes, établie sur les deux rives de la Moselle. Les communications furent assurées par la construction de deux ponts de bateaux, l'un en amont, l'autre en aval de la ville. Sous l'habile direction du prince, les travaux furent poussés avec la plus grande activité. Toutefois, la garnison se défendit avec la dernière énergie. Chaque jour, les Espagnols tentaient de nouvelles sorties, plus vigoureuses les unes que les autres, si bien que le terrain compris entre les remparts et le camp devint une arène sans cesse arrosée de sang. Le régiment de Rambures s'y fit maintes fois remarquer par son audace et son infatigable ardeur dans la poursuite des travaux d'approche (1).

Cependant, malgré tous les efforts des assiégés pour retarder les progrès de l'investissement, la garnison, réduite à la dernière extrémité, dut s'en remettre à la clémence du vainqueur. Le duc d'Enghien offrit aux braves défenseurs de Thionville une capitulation honorable, et, le 22 août, après un siège de deux mois, les 1.200 Espagnols qui restaient dans la place, presque tous malades ou blessés, sortirent de la ville qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

---

(1) Dans la nuit du 19 au 20 juin, Rambures, étant de tranchée avec La Couronne, ne se contente pas du logement qu'il avait fait, en établit un autre sur le chemin couvert, malgré le feu des ennemis, perce même la contrescarpe, perfectionne deux descentes dans le fossé, de sorte qu'on pouvait attacher le mineur la nuit suivante.

Prise de Sierk (2 septembre 1643).

Enfin, pour être maître de la Moselle, il semblait indispensable de s'emparer de Sierk. Rambures s'acquit une nouvelle gloire en contribuant à la prise de cette vieille forteresse lorraine, qui se rendit le 2 septembre.

Année 1644

En 1644, le régiment figure au siège de Gravelines, sous les ordres du duc d'Orléans, assisté des maréchaux de Gassion et de la Meilleraye. Une armée espagnole, commandée par Melo (1), attendait à Bergues les renforts du comte d'Isembourg, de Bucquoi, de Beck, du duc de Lorraine et de Piccolomini.

« C'est une armée de capitaines que nous aurons à combattre, dit un officier.

— Eh! bien, répondit Gassion, nos soldats battront ces capitaines (2). »

La valeur française ne fit pas mentir le maréchal. Après quarante-huit jours de siège et quatre assauts, la place fut obligée de céder à nos armes.

C'est alors que le régiment de Navarre (3) faillit en venir aux mains avec le régiment des Gardes (4), auquel il disputait le droit exclusif d'entrer le premier dans les places conquises.

Il fallut la ferme intervention du marquis de Lambert (5) pour empêcher l'effusion du sang et mettre un terme à ce déplorable conflit.

Rambures perdit, à ce siège, deux braves officiers, le capitaine de Rouret et le lieutenant Guisbert de Bréda.

---

(1) Providentiellement échappé au désastre de Rocroy.

(2) *Histoire militaire des Français.*

(3) Colonel : maréchal de Gassion.

(4) Colonel : maréchal de la Meilleraye.

(5) Le lieutenant général marquis de Lambert.

Année 1645

Après la prise de Gravelines, le régiment s'était retiré dans le Bourbonnais. Il quitte, au printemps, ses quartiers d'hiver pour rejoindre, avec Piémont (1), l'armée de Gassion.

Belle conduite du régiment au passage de la Colme

(19 juin 1645).

Le 19 juin, Rambures se trouve arrêté par une crue subite de la Colme, dont tous les passages sont gardés par l'armée espagnole. Mais nos braves soldats n'hésitent pas longtemps. Ils se jettent résolument à la nage, chargent furieusement l'ennemi et soutiennent un combat opiniâtre qui leur permet d'attendre le passage des autres troupes et l'arrivée du maréchal sur le champ de bataille pour y décider la victoire. Après ce brillant fait d'armes, le régiment de Rambures regagne les Flandres. Il devait y faire une nouvelle et ample moisson de lauriers.

Nous le trouvons toujours aux places d'honneur : à la prise de Mardyck (2), défendu dix-sept jours par le général Lamboi et le marquis de Caracène, puis aux sièges de Cassel, Béthune, Saint-Vincent et Menin. On lui confia même la garde de cette dernière ville, qui paraissait plus exposée que les autres (3).

---

(1) Ces troupes étaient commandées par le marquis de Villequier, connu depuis sous le nom de maréchal d'Aumont.

(2) La place se rend le 11 juillet.

(3) Rambures gardait la ville avec un régiment suisse. Cette petite brigade tint l'ennemi en respect pendant tout le reste de la campagne. (V. *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel.)

Année 1646

C'était une noble mais lourde tâche que de détruire la domination espagnole dans les provinces du Nord. Nous avions à lutter contre des adversaires dignes de nous. Vingt fois il fallut reprendre les mêmes villes, défendre ou attaquer les mêmes positions, disputées tour à tour par chacun des partis.

Prise de Cambrai (1646).

Le 13 juin 1646, c'est devant Cambrai que nous voyons Rambures. La plus grande partie des troupes de siège n'est pas encore arrivée. L'ennemi, qui connaît nos forces, tente de jeter dans la place un renfort de 3.000 mousquetaires et trois régiments de cavalerie. Heureusement, son entreprise est conjurée par les habiles dispositions et la ferme attitude du régiment (1). Pendant le siège, une sortie désespérée de la garnison vint encore se briser et s'anéantir contre l'inébranlable résistance de Rambures. La place épuisée, à bout de ressources, dut enfin capituler. Cette circonstance permit à nos soldats de faire une démonstration sur Bruges.

Mais le siège de Dunkerque réclamait leur concours. En conséquence, au mois de septembre, le régiment de Rambures s'embarque sur deux vaisseaux hollandais qui l'amènent à Mardyck, d'où il se rend sous Dunkerque, assez à temps pour prendre une brillante part au siège de la ville, qui capitule le 10 octobre.

(1) Rambures, conduit par le maréchal de Gassion en personne se porte courageusement aux retranchements qu'à peine il avait eu le temps d'achever, et fait un si grand feu pendant une heure que les ennemis se retirent. La place se rend le 28. (*Mémoires* de Bussy-Rabutin.)

Année 1647

Au mois de février 1647, les Espagnols essayèrent de s'emparer de Courtrai par un hardi coup de main. Le régiment y avait pris ses quartiers d'hiver. Ce fut lui qui eut l'honneur de recevoir les Impériaux et de leur apprendre, par un sanglant échec, que le moment n'était pas encore venu de reprendre la place.

Un peu plus tard, un détachement (1) de Rambures fut envoyé dans Armentières, pour concourir à la défense de la ville contre les troupes de l'archiduc Léopold.

Année 1648

Cette année fut glorieuse pour nos armes. La fortune se plut à couronner nos drapeaux sur tous les points du théâtre de la guerre. Le régiment de Rambures commença la campagne par le siège d'Ypres.

Peut-être assista-t-il à la bataille de Lens; c'est du moins l'avis du général Susane (2) : Il nous a été impossible d'en avoir la preuve.

La paix de Westphalie, signée le 24 octobre 1648, éteignit la moitié du feu qui embrasait l'Europe. L'Espagne seule voulut continuer la lutte.

GUERRE DE LA FRONDE ET CONTINUATION DES HOSTILITÉS AVEC L'ESPAGNE (1648-1659)

Dans les entr'actes de cette pièce sérieuse, dit Anquetil, se mêlèrent les actions d'une espèce de farce. Farce, si l'on veut, mais farce honteuse et sanglante. Cette fameuse querelle est une vraie guerre civile allumée à Paris contre le

(1) Un capitaine, un lieutenant, deux sergents et trente soldats.

(2) Le régiment ne figure pas dans l'ordre de bataille complet publié par le duc d'Aumale dans son *Histoire des princes de Condé*.

roi, ou plutôt contre son ministre Mazarin. Tout y est ridicule : les moyens, les objets, la confusion, les changements de partis. Les principaux personnages sont Mazarin, Condé, les ducs de Beaufort, de Vendôme, de Nemours, de Bouillon, Turenne, le cardinal de Retz; les duchesses de Longueville, de Chevreuse, Mademoiselle; La Rochefoucauld, le maréchal de la Mothe.

Le mouvement commence pendant qu'on chante le *Te Deum*, en l'honneur de la bataille de Lens.

Le régiment de Rambures, qui avait pris part en 1649 (1) au siège de Cambrai (2) et à la prise de Condé, est bientôt appelé à jouer un rôle actif dans cette lutte insensée.

Les Espagnols avaient mis à profit les troubles de la France. Turenne, arraché à son devoir par des mécontentements, leur prêtait le concours précieux de ses talents. On pouvait redouter une nouvelle invasion.

Année 1650

Prise de Rethel (14 décembre).

Le maréchal du Plessis-Praslin fut chargé de conjurer le danger. Il courut mettre le siège devant Rethel, défendue par Delli-Ponti (3).

L'armée du maréchal se composait de solides régiments comme les Gardes, Picardie, Rambures, la Marine, Altesse, Montausier. Aussi l'opération ne traîna pas en longueur. Au bout de trois jours, l'assaut était donné et la ville prise (14 décembre). Restait encore l'armée que le vicomte de Turenne amenait au secours de la place; il fallait l'arrêter (4).

(1) 27 août 1649.

(2) On dut lever le siège.

(3) Deux cents hommes de Rambures et autant de Navailles furent chargés d'attaquer une des portes de la ville. Ils s'y distinguèrent beaucoup.

(4) Turenne commandait la gauche, don Estevan de Gamara commandait la droite des Espagnols.

Le 15 décembre 1650, Rambures partage la gloire de Picardie et Piémont, contre la résistance desquels viennent se briser les charges furieuses des Espagnols (1). Dans cette mémorable journée, la loyauté l'emporta sur le génie. Turenne dut battre en retraite après avoir couru les plus grands dangers. Seul, avec M. de La Barge, lieutenant des Gardes, il eut à soutenir le choc de cinq cavaliers français.

« Je n'ai qu'un pistolet, dit La Barge au vicomte, que voulez-vous faire?

— Mourir, répondit Turenne, plutôt que de recevoir des fers. »

La Barge tue l'un des cavaliers d'un coup de pistolet, Turenne abat le second d'un coup d'épée. Les autres reculent épouvantés. La retraite des Espagnols laissait entre nos mains tous les bagages, huit pièces de canon et 4.000 prisonniers.

L'erreur de Turenne ne fut pas de longue durée. L'année suivante (1651), il faisait sa soumission à la cour. Il arrivait à temps pour soutenir l'armée du roi, car Condé venait de rallumer la révolte dans son gouvernement de Guyenne.

Pendant qu'au midi se formaient des orages, on se battait toujours dans le nord. Le régiment de Rambures était à l'armée de Flandre, sous les ordres du maréchal d'Aumont. Il fit des prodiges de valeur au passage de l'Escaut, près du village de Neuville. Le lieutenant-colonel DE SAVELLI, à la tête de nos braves soldats, fut assez heureux pour chasser l'ennemi de ses retranchements, ce qui permit à l'armée du maréchal de franchir la rivière.

ANNÉE 1652

Après avoir passé l'hiver en Bourgogne, Rambures regagne la Picardie et va occuper Ardres dont on lui confie la garde.

---

(1) Avant la bataille, le maréchal avait commandé 50 hommes de chaque corps pour former des pelotons postés dans les intervalles de la cavalerie.

C'est à cette époque que, d'après le général Susane, le régiment aurait été appelé sous Paris pour renforcer l'armée royale, commandée par Turenne, et prendre part à la sanglante bataille du faubourg Saint-Antoine (2 juillet) (1).

Année 1653

Quoi qu'il en soit, un an après, jour pour jour (2 juillet), Rambures signalait sa présence à Ardres par une entreprise dont les causes et le but sont restés entourés de mystère. La tradition nous apprend seulement qu'il voulut se rendre maître de la ville dont il avait la garde. D'ailleurs la tentative échoua, car les habitants se défendirent avec une telle énergie qu'ils nous tuèrent 700 hommes sur 1.400 qui comptaient à l'effectif du corps.

Année 1654

On ignore ce que devint le régiment pendant la campagne de 1654. On peut supposer que M. de Rambures passa cette année à le reconstituer. On trouve, en effet, quelques-uns de ses officiers, servant en volontaires, aux sièges de Sainte-Menehould, de Stenay et du Quesnoy et, plus tard, à l'armée qui vint secourir et sauver Arras (2).

Année 1655

Rambures, jeté dans Saint-Quentin au commencement de la campagne, ouvrait la tranchée devant Condé, le 16 août 1655, et, après la reddition de la ville, était chargé

(1) Nous devons à la vérité de dire que nous n'avons trouvé nulle trace de cette expédition dans les documents que nous avons pu consulter, et qu'aucune des relations de cette bataille ne fait mention du régiment de Rambures. Ajoutons cependant que la bataille de Saint-Antoine figure dans la nomenclature des campagnes du marquis René de Rambures, sur ses états de services.

(2) V. *Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane.

d'en assurer la sécurité, conjointement avec les Gardes, sous le haut commandement du lieutenant-général marquis du Passage.

Au mois de novembre, un détachement du régiment, conduit par le capitaine DE VASSI, marche, avec une partie de la garnison, à la rencontre du prince de Ligne et taille en pièces le corps ennemi fort d'environ 3.500 hommes (1).

COLONEL CHARLES, MARQUIS DE RAMBURES ET DE COURTENAY

(10 mars 1656).

Dans les premiers mois de l'année suivante (mars 1656), la mort du colonel marquis René DE RAMBURES faisait passer son commandement aux mains de son frère Charles, marquis DE RAMBURES et DE COURTENAY (par commission du 10 mars).

C'est sous les ordres de ce nouveau chef que notre brave régiment vint prendre part au siège de Valenciennes, puis à la prise de la Capelle.

Enfin, en 1657, Rambures est encore au danger, c'est-à-dire à la gloire. On le trouve à toutes les expéditions, à tous les sièges entrepris dans les Flandres (2).

ANNÉE 1658

Turenne et Condé allaient une fois de plus se mesurer (3).

La fortune disputée par ces deux grands capitaines flottait depuis quelque temps entre les deux partis. Mais l'al-

(1) Voir *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel.

(2) Siège de La Mothe-aux-Bois, prise de Saint-Venant, armée de secours d'Ardres, conquêtes de Watz, de Bourbourg et de Mardyck.

(3) « Le sort de Turenne et de Condé, dit Voltaire, fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattaient ensemble à la tête des Français, et d'être battus toutes les fois qu'ils commandèrent les Espagnols ». (*Siècle de Louis XIV.*)

liance avec Cromwel, fruit de la politique de Mazarin, donna la supériorité aux armes françaises, qui, dirigées par le talent de Turenne, fixèrent enfin la victoire à Dunkerque.

Pendant que le régiment de Rambures poussait activement les travaux de siège, l'armée espagnole, commandée par don Juan d'Autriche et le prince de Condé, s'avançait par le chemin de Furnes pour secourir la place.

Bataille des Dunes (14 juin 1658).

Turenne, voulant à tout prix l'arrêter, s'empara des plus hautes dunes qu'il couronna de retranchements. Condé comprit combien il serait dangereux d'attaquer dans des conditions aussi désavantageuses. On ne tint nul compte de son avis (1).

« Monsieur, dit-il au duc d'York, depuis le malheureux Jacques II, ne vous êtes-vous jamais trouvé à aucune bataille ?

— Non, répondit l'Anglais.

— Eh bien! dans une demi-heure, vous verrez comment nous en perdrons une. »

Le maréchal de Turenne, informé des mouvements des Impériaux, avait assuré ses travaux contre les sorties de l'ennemi et s'était porté à la rencontre de don Juan et de Condé.

Son armée était disposée en trois lignes (2). Le canon français ne tarda pas à gronder. La valeur fit des deux côtés des prodiges (3). La victoire hésita longtemps entre les deux héros. Turenne, à la fin, l'emporta.

---

(1) Don Juan commandait la droite espagnole Condé la gauche.

(2) La première ligne se composait de dix bataillons d'infanterie, au centre, et de quatorze escadrons de cavalerie à chaque aile. La deuxième avait six bataillons au centre et 10 escadrons à chaque aile. Enfin, dix autres escadrons formaient la réserve.

Castelnau commandait la gauche, Créqui la droite, Gadague et Bellefonds le corps de bataille.

(3) Condé eut un cheval tué sous lui. Il se battit comme un lion.

Par suite des fatigues qu'il avait éprouvées à la tranchée, le régiment de Rambures se trouvait en seconde ligne et n'eut pas l'occasion de donner. Il eut cependant sa part de succès. Voici dans quelles circonstances :

Le marquis DE RAMBURES s'apercevant que, malgré la déroute des Espagnols, un régiment du roi d'Angleterre tenait encore ferme, devança la troupe de quelques pas pour le joindre et lui offrir bon quartier. Mais les officiers, qui avaient été placés dans ce poste par le duc d'York, lui répondirent qu'ils s'y maintiendraient le plus longtemps possible.

Le marquis leur représenta que leur résistance était vaine puisqu'ils étaient abandonnés. Alors on convint qu'ils enverraient deux d'entre eux pour s'assurer de ce fait.

Les capitaines Thomas Kook et Afton ne purent que constater la sincérité de ces paroles, et leur régiment, perdant tout espoir d'être secouru, se rendit au marquis DE RAMBURES (1).

Modeste dans son triomphe, le vainqueur écrivit le soir même à la vicomtesse de Turenne ce simple billet : « Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus. Dieu en soit loué ! »

Onze jours après, la place de Dunkerque ouvrait ses portes.

Le roi vint de Calais, avec son ministre, pour voir passer la garnison.

La campagne s'acheva pour le régiment par les sièges de Bergues-Saint-Vinoch, de Menin et d'Upres (2).

C'est alors que la France et l'Espagne, également fatiguées d'une guerre de vingt-cinq ans, songèrent sérieusement à rétablir la paix.

Mais son génie ne put rien contre les meilleures troupes de France et d'Angleterre.

(1) Voir *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel.

(2) Le régiment demeura en garnison à Menin jusqu'à la ratification de la paix des Pyrénées.

Traité des Pyrénées (7 novembre 1659).

Le traité des Pyrénées mit le comble à la gloire et à la puissance du jeune roi, dont Mazarin disait : « Il y a en ce jeune prince l'étoffe pour faire quatre rois et un honnête homme. »

Nos soldats purent enfin goûter un peu de repos, après avoir assuré la tranquillité du royaume.

EXPÉDITION DE LORRAINE (1663)

Charles DE RAMBURES établit son régiment dans la généralité de Rouen.

Mais, en 1663, il dut encore une fois quitter ses quartiers pour prendre part à l'expédition de Lorraine, qui se termina par la prise de Marsal.

ANNÉE 1667

GUERRE DE DÉVOLUTION

En 1667, la guerre recommença. Rambures, qui tenait garnison à Saint-Quentin, ne fut pas employé au siège de Lille (1). Pourtant, le marquis DE RAMBURES et quatre officiers de ce corps y servirent comme volontaires et s'y distinguèrent particulièrement à l'attaque du chemin couvert.

A la fin de l'année, le régiment se rendit à Courtrai, puis à Charleroi (janvier 1668).

ANNÉE 1668

Au siège de Gennappe, huit compagnies du régiment

(1) V. *Essais historiques sur les régiments* par M. de Roussel.

partagèrent avec Piémont (1) l'honneur de s'emparer de la place (2).

Les années suivantes semblent s'être passées sans incident. La paix d'Aix-la-Chapelle avait en effet mis fin aux hostilités entre la France et l'Espagne (3).

Année 1671

Notons cependant qu'en 1671, Rambures quitta Calais pour se rendre au camp de Dunkerque où Louis XIV vint le passer en revue.

Ce régiment fut un des quatre qui tinrent garnison à Dunkerque, après la levée du camp.

C'est à cette époque (4 août 1671) que le marquis Louis-Alexandre de Rambures devint propriétaire et mestre de camp du beau corps que son père avait si vaillamment commandé (4).

Année 1672

GUERRE DE HOLLANDE

Cependant, au milieu des travaux de la paix, Louis XIV, mûrissait de grands projets de guerre contre la Hollande qui, en formant la Triple-Alliance, avait arrêté le char de ses triomphes.

---

(1) Le régiment fait brigade avec Piémont pendant toute la campagne. C'est en 1639 qu'on avait commencé à former des brigades de quatre, cinq ou six bataillons. Le plus ancien mestre de camp présent avait le commandement de la brigade et était assisté par un major de brigade chargé de la transmission des ordres et des détails du service.

(2) Le brave capitaine Baillet s'y distingua entre tous et fut blessé.

(3) C'est aussi à cette époque que le régiment fut réorganisé à trente-deux compagnies de 55 hommes chacune, formant deux bataillons. Parmi les cadets gentilshommes qui figuraient alors au régiment de Rambures se trouvait Louis de Tarragon, chevalier, seigneur de Fausserville, dont le nom se retrouvera deux siècles plus tard dans le cadre des officiers du 15e. Il servait dans la compagnie du chevalier de Potin. (V. *Rôle du ban et arrière-ban de la généralité d'Orléans.*)

(4) Charles, marquis de Rambures et de Courtenay, avait été fait brigadier le 27 mars 1668. Il mourut à Calais le 11 mai 1671, et fut enterré au couvent des Minimes, à Abbeville.

L'année 1672 vit recommencer la lutte. Rambures accompagna le roi jusqu'à Tongres, où vingt compagnies furent mises en garnison. Les douze autres suivirent l'armée royale sur le Rhin et furent de toutes les expéditions.

A la fin de la campagne, le régiment se réunit en entier pour prendre ses quartiers à Bombelles.

Année 1673

Le lieutenant de Gamares (1) occupait avec 30 hommes une redoute séparée de la ville par une rivière. C'est là que, le 1er août 1673, un parti de 500 ennemis vint l'attaquer et le sommer de se rendre. Mais ce brave officier n'était pas de ceux qui se laissent intimider. Il dépêcha son sergent à Bombelles, pour y demander des secours, et se défendit si bien, en attendant, que l'ennemi dut battre en retraite, après avoir perdu son commandant.

Quelque temps après, Rambures fut envoyé à l'armée de Condé, pour couvrir les opérations du siège de Maëstricht.

Année 1674

L'Europe avait entendu les cris de la Hollande éperdue. L'Empire et l'Espagne volèrent à son secours. Il fallut tenir tête à cette formidable coalition.

Pendant que Turenne couvrait les bords du Rhin de ses brillants trophées, Condé, avec 45.000 hommes, manœuvrait en Flandre contre le prince d'Orange, qui disposait de forces bien supérieures.

Bataille de Seneff (11 août 1674).

M. le prince observait avec soin tous les mouvements de l'ennemi. L'ayant vu passer le défilé de Seneff, près de

(1) M. de Gamares, lieutenant de la compagnie du chevalier d'Amours.

Mons, il résolut de tomber sur l'arrière-garde, composée d'Espagnols : « Il n'y a, dit-il, qu'à les charger pour les battre. »

Pourtant la lutte fut terrible, opiniâtre, sanglante. « J'ai donc l'honneur de voir le grand Condé l'épée à la main », disait Villars, qui faisait ce jour-là ses premières armes.

Cette épée redoutable fut rougie jusqu'à la garde.

Jamais Condé ne prodigua plus sa vie ni celle de ses soldats.

Le régiment de Rambures fut un des plus éprouvés. Placé à l'extrême gauche de l'infanterie, il fit des prodiges de valeur à l'attaque du village de Fay (1).

Le combat, qui durait depuis douze heures, se ralluma dans les ténèbres et ne prit fin que vers minuit.

Condé avait eu trois chevaux tués sous lui.

La perte fut égale, la victoire indécise, le champ de bataille couvert de morts.

Rambures, qui s'était maintenu avec une indomptable énergie sur ses positions, avait une part glorieuse du succès.

Mais au prix de quels sacrifices !

Le régiment, qui comptait 1.100 hommes, laissait plus de 200 soldats sur le champ de bataille.

Parmi les morts se trouvaient le lieutenant-colonel HÉBERT, les capitaines DE BRISSEUIL, DE CAMPAGNE, DE BONNIÈRE, DE POMMEREUIL, les lieutenants ou sous-lieutenants DE LA VARENNE, LE GRAND, DE CULAN, DE VARIMONT, LÉTENDARD, DE SESSEVAL, DE SAINT-MARTIN. Beaucoup d'officiers étaient blessés : les capitaines DE GÉRONVILLE, D'AMOURS, LEGRAND, DE BRUC, NOËL ; les lieutenants D'IVENBERTEUILLE, HUYAS, DE FAYOLLE, DE LA MOTTE, DE POLOGNE, PIJART, DE BRASSAC, DE CAMPAGNE (enseigne).

La guerre n'avait pas que la Flandre pour théâtre, on combattait partout : en Allemagne, en Espagne, en Italie.

(1) Le village possédait un bon château, une église solide et se trouvait défendu par des houblonnières entourées de grosses haies. Notre infanterie surmonta tous ces obstacles.

Levée du siège de Haguenau. — Combat de Mulhausen
(29 décembre 1674).

Nous retrouvons le régiment le 11 novembre, à l'armée de Turenne, au camp de Detweiler.

Le 2e bataillon, jeté dans Haguenau, contribua à faire lever le siège, entrepris par Piccolomini.

Rambures termine l'année par le combat de Mulhausen (29 décembre 1674), où il contraint 6.000 cavaliers ennemis à repasser le Rhin.

Année 1675

Au mois de janvier 1675, toute la brigade s'était établie à Brisach. C'est ainsi que le régiment se trouva au premier rang à l'attaque de Neubourg (10 mars 1675) (1). Il mena si vigoureusement l'attaque que l'ennemi, chassé de palissade en palissade, fut obligé de demander quartier.

Rambures suivit la fortune de Turenne pendant tout le reste de la campagne.

Au mois de juin, il fut envoyé, avec trois régiments de cavalerie, à Altenheim pour y construire un pont sur le Rhin, pont qui devait assurer un passage à l'armée en cas de revers (2).

Après la mort du maréchal, lorsque Piccolomini vint attaquer l'armée française à Altenheim (1er août), Rambures et Champagne combattirent pendant quatre heures avec la dernière énergie pour protéger le passage de ce pont, auquel nos troupes durent leur salut (3).

---

(1) Avec les régiments d'Eu et d'Orléans.

(2) La brigade de Rambures travailla si bien que, en quatre jours et malgré mille difficultés, les communications furent établies et défendues par une bonne tête de pont.

(3) Le régiment tint campagne en Alsace l'année suivante sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

Année 1676

Le 29 juillet 1676, le régiment eut la douleur de perdre son jeune et vaillant colonel, Louis-Alexandre, marquis de Rambures qui, depuis quatre ans, avait prouvé à tous ses hommes que la valeur était héréditaire dans sa maison (1). Il périt à 18 ans d'un coup de feu, en plein front, échappé à l'imprudence de quelques soldats qui déchargeaient leurs armes.

Saluons ici le dernier rejeton d'une noble race sous le nom de laquelle le régiment s'illustrait depuis soixante ans (2).

Colonel Antoine DE PAS, marquis DE FEUQUIÈRES
(4 août 1676).

Ce corps d'élite devint alors la propriété du marquis de Feuquières (3) (4 août), qui laissa sur les guerres de son temps des mémoires intéressants, mais empreints de partialité à l'endroit du grand Turenne.

Lorsque Rambures devint Feuquières, il ne dégénéra pas sans doute; cependant, il eut besoin de reconquérir l'attention publique déroutée par cette métamorphose.

L'occasion s'en présenta bien vite. Avant la fin de l'année, il se signalait d'une façon brillante dans un engagement près de Bâle.

---

(1) C'était le dernier descendant de cette illustre race, connue en Picardie depuis le xe siècle et qui avait donné tant de preuves de sa valeur.
Son cousin François de La Roche, marquis de Fontenilles, époux de Charlotte de Rambures, releva ce nom glorieux. Il est dignement porté de nos jours par Charles de La Roche, marquis de Rambures, frère de Léon-Alexandre de La Roche, marquis de Fontenilles.

(2) Le régiment avait eu six mestres de camp de cette famille : Charles de Rambures, ses quatre fils et son petit-fils.

(3) Antoine de Pas, marquis de Feuquières, avait commandé un régiment de cavalerie et le régiment Royal-Marine avant celui-ci. Brigadier, 15 mars 1668, maréchal de camp, 20 janvier 1689, lieutenant-général, 30 mars 1693.

Année 1677

L'année suivante, toujours sur le Rhin, il soutenait encore sa vieille réputation au prix de pertes considérables pendant le siège de Fribourg (novembre 1677).

Année 1678

Brillante conduite du régiment à l'affaire de Saint-Denis (14 août 1678).

En 1678, Feuquières reparaît dans cette Flandre qu'il a si souvent arrosée de son sang. Après avoir participé, sous les yeux de Louis XIV, aux sièges de Gand (1) et d'Ypres, il eut la mission de couvrir, avec trois autres bataillons et un régiment de dragons, le quartier du roi établi près de l'abbaye de Saint-Denis (2).

C'est là qu'il fut attaqué, le 14 août 1678, par le prince d'Orange, bien que la paix fût signée à Nimègue depuis le 10.

Le régiment eut à soutenir tout l'effort des colonnes ennemies. Mais son admirable résistance permit au quartier du roi de se retirer avec tous ses équipages. Il put alors songer à battre en retraite devant la supériorité des forces. Il le fit dans le plus grand ordre. En arrivant au pont de la rivière de Saint-Denis, Feuquières trouva les Hollandais, qui se disposaient à lui disputer le passage. Il leur marcha sur le ventre pour rejoindre l'armée de l'autre côté du cours d'eau. Puis, sans se laisser ébranler par le feu terrible de l'ennemi, le régiment s'arrêta au débouché du défilé, bien déterminé à vaincre ou à mourir, mais, en tous cas, à ne pas céder un pouce de terrain. Ces héroïques soldats furent enfin secourus par l'arrivée des Gardes françaises qui leur permit alors de repousser l'ennemi.

(1) Gand, place importante qui devait être le dépôt général de l'armée ennemie.

(2) Saint-Denis, près du Cateau.

La gloire de cette affaire appartient en entier au régiment de Feuquières. Il la paya du reste assez cher : le colonel eut les deux cuisses traversées par une balle, le lieutenant-colonel BAILLET fut mis hors de combat, 4 capitaines étaient tués et 18 officiers blessés.

Tel fut le dernier fait d'armes de cette campagne mémorable.

Le prince d'Orange avait cherché la gloire ; il ne trouva que la honte. Sa perfidie est une tache imprimée à ses armes. L'humanité ne lui pardonnera pas le sang inutilement versé.

Louis XIV, qui triomphait de tous côtés ou par lui-même ou par ses généraux, devint l'arbitre de la paix. L'Europe dut se courber devant ses lois.

ANNÉE 1688

GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

Pendant quelques années(1), le régiment put enfin goûter les douceurs d'un repos bien mérité.

Mais le calme ne fut pas de longue durée.

Par son orgueilleuse attitude, par ses entreprises inquiétantes, par les mesures rigoureuses qu'il prit contre les calvinistes, Louis XIV se fit de presque tous les souverains de dangereux ennemis.

Le plus redoutable de tous, le prince d'Orange, sonnant le tocsin dans toute l'Europe, sut rallumer les haines, réveiller les alarmes et put enfin réunir dans la fameuse ligue d'Augsbourg tous les confédérés de la dernière guerre.

Loin d'attendre qu'on vînt l'attaquer, Louis se hâta de porter les premiers coups.

A la tête d'une armée de 450.000 hommes, le roi de France pouvait soutenir avec éclat l'honneur de ses armes.

Le régiment de Feuquières était à Tournai lorsqu'il reçut

(1) En 1680, le régiment était à Toul. Il ne prit aucune part aux campagnes de 1683-84.

l'ordre de se rendre au siège de Philisbourg, dirigé par le Dauphin en personne, assisté du maréchal de Duras et de Vauban (1).

Sous les yeux du prince, nos soldats rivalisèrent d'audace et de vaillance, si bien qu'après vingt-quatre jours de défense acharnée, la ville fut obligée d'ouvrir ses portes (2). Toujours digne de lui-même, le régiment ne s'était point ménagé. Il fallut encore creuser des tombes. Les capitaines DES POIX et DE CONTREMOULINS étaient tués ; le sous-lieutenant DUPUY avait été emporté d'un coup de canon. Parmi les blessés se trouvaient le lieutenant-colonel D'AMOURS et les capitaines DE CAMPAGNOLS et DE BLARU.

Feuquières fut ensuite envoyé à Heilbronn (3), pour démolir les fortifications de cette place.

Sa mission terminée, il vint s'établir dans une forte position à Pforzeim. Mais à peine avait-il évacué Heilbronn, que 200 dragons de Staremberg entrèrent dans la ville et massacrèrent tous les malades français qu'on avait dû laisser dans la place. Le colonel DE FEUQUIÈRES se promit de leur faire payer cher cette barbarie allemande. Quelques jours après, il apprend que ces mêmes dragons sont à Neubourg (sur l'Enz).

ANNÉE 1689

Le 6 janvier, à 9 heures du soir, il part avec 600 hommes, arrive à minuit devant Neubourg, trompe une sentinelle en

(1) Le Dauphin avait une armée de 100.000 hommes. Vauban et Catinat réglaient tous les détails. La place se rendit le 29 octobre, laissant entre nos mains 120 canons.

(2) A cette occasion, le sage Montausier, gouverneur du Dauphin, lui écrivait : « Monseigneur, je ne vous fais pas de compliments sur la prise de Philisbourg ; vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et Vauban ; je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave ; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. »

(3) Sur le Necker.

lui parlant allemand et fait sauter la porte à l'aide d'un pétard.

Tous les dragons, surpris, sont égorgés, à l'exception de sept. Leur commandant est tué par le capitaine DE POUSSAY, au moment où il ajustait de son pistolet le colonel DE FEUQUIÈRES.

ANNÉES 1689-1690

COLONEL JULES DU PAS DE FEUQUIÈRES

(21 janvier 1689).

Le 21 janvier 1689, Jules DU PAS DE FEUQUIÈRES remplaçait, à la tête du régiment, son frère, le marquis, promu maréchal de camp, le 20 janvier.

Sous les ordres de son nouveau chef, le corps fut constamment employé en Allemagne pendant les campagnes de 1689 et 1690. Les grenadiers du régiment se distinguèrent d'une façon spéciale à l'attaque de Waldkirch, qui coûta la vie au brave capitaine DE MOUSSY (1).

ANNÉE 1691

En 1691, Feuquières est envoyé en Piémont à l'armée de Catinat. Il y moissonnera de nouveaux lauriers durant six campagnes consécutives.

Prise de Veillane (30 mai).

Il débute par la prise du château de Veillane, brillamment emporté, en vingt-quatre heures, dans une attaque de vive force exécutée avec le concours du régiment de la Marine et du régiment de Flandre.

(1) Le capitaine DE MOUSSY (ou DE MOUCY), commandait la 2e compagnie des grenadiers du régiment, qui faisait partie du corps de siège dirigé par le marquis de Nangis (brigadier).

Les troupes montèrent si promptement jusqu'à la deuxième palissade, malgré les bombes, les grenades et les pots de feu, qu'elles coupèrent la retraite aux défenseurs de la première palissade et ne leur firent aucun quartier. Le gouverneur demanda alors à capituler. Mais M. de Catinat l'obligea de se rendre à discrétion (1).

Siège de Carmagnole (7 et 8 juin).

Le régiment prit part ensuite au siège et à la prise de Carmagnole.

On ouvrit la tranchée à 100 pas de la contrescarpe, du côté de Carignan (2). Le feu des canons ennemis tua 50 soldats du corps pendant la nuit du 7 au 8 juin. Le lieutenant-colonel, M. DE VRAIGNES (3) et deux capitaines furent blessés dans cet assaut.

Feuquières n'eut plus d'occasion de se signaler pendant l'année suivante.

ANNÉE 1693

La Marsaille (4).

Le 4 octobre 1693, nous retrouvons le régiment à la bataille de la Marsaille, où Vendôme et Catinat triomphèrent

---

(1) Catinat avait confié au comte de Tessé 250 hommes de Feuquières, autant de la Marine et de Flandre avec quelques compagnies de grenadiers pour former trois attaques pendant que le régiment de Bretagne en tentait une fausse d'un autre côté. (V. *Journal de la campagne du Piémont*, par le capitaine Moreau, du régiment de la Sarre.

(2) Ce poste était plus dangereux que celui de la Marine, mais le marquis de Feuquières, ancien colonel du régiment, dont son frère était alors titulaire, lui avait choisi exprès ce poste pour lui fournir l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire. (*Mémoires* du marquis de Feuquières.)

(3) Henri DE PINGRÉ DE VRAIGNES, lieutenant, 1663; major, 18 février 1685; lieutenant-colonel, 28 janvier 1689; brigadier, 3 janvier 1696; maréchal de camp, 26 octobre 1704.

(4) Marsaglia.

de la valeur d'Amédée de Savoie et du génie du prince Eugène.

Feuquières eut la gloire d'achever la déroute de l'ennemi en tournant et chargeant l'une de ses ailes. Le duc de Savoie dut abandonner et le champ de bataille et la victoire. Elle fut éclatante.

L'ennemi laissait entre nos mains 5.000 tués, 2.000 prisonniers, 34 pièces de canon, 110 drapeaux ou étendards; et ces brillants avantages n'avaient coûté à l'armée française que 2.000 hommes tués ou blessés. Le régiment, qui faisait brigade avec Beauce et La Marck, avait malheureusement à déplorer la perte de deux vaillants capitaines: MM. D'ANTISSANTY ET DEGREZ. Parmi les nombreux blessés se trouvaient le capitaine DE CONTY et le sous-lieutenant D'HEMON (1).

ANNÉES 1694-95-96

Les trois campagnes suivantes se passèrent sur la défensive. Après la signature des préliminaires de la paix (2), l'empereur continua à tenter le sort des armes. Il fallut donc investir Valencia. Le 24 septembre 1796, les deux bataillons du régiment furent chargés d'ouvrir la tranchée de gauche. C'est pendant ce siège que fut blessé le capitaine de grenadiers de Boutteville.

ANNÉE 1697

Lorsque la paix fut enfin conclue avec le duc de Savoie (traité de Turin 1696), Feuquières fut envoyé sur la Moselle et le Rhin. Il ne revint qu'à la paix de Ryswick et prit ses quartiers à Briançon, où il demeura jusqu'à la guerre de la Succession d'Espagne.

(1) La nuit suivante, pendant que Catinat dormait, ses soldats lui formèrent une tente avec trente-deux enseignes enlevées aux ennemis.

(2) Avec le duc de Savoie.

Cependant l'Europe ne devait pas jouir d'une longue tranquillité. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, allait bientôt faire renaître les hostilités.

Louis XIV, qui aimait les entreprises d'éclat et qui ne redoutait pas les orages d'une guerre générale, accepta ce testament qui donnait au duc d'Anjou, second fils du Dauphin, la couronne royale d'Espagne.

Dans l'impossibilité de rompre subitement la paix, les puissances jalouses se préparaient à la guerre. Le roi de France prévint leurs entreprises.

Année 1701

Colonel Louis-Thomas DU BOIS DE FIENNES, Marquis DE LEUVILLE

(27 avril 1700).

C'est ainsi qu'en 1701, l'ordre fut donné au marquis de Leuville (1), nouveau colonel du régiment, d'embarquer ses hommes à Toulon, à destination de l'Italie.

Le 1er septembre 1701, à l'attaque des retranchements de Chiari, Leuville se distingua entre les plus braves.

Quelque temps après, le régiment est bloqué dans Mantoue par le prince Eugène de Savoie. Etant le plus ancien corps de la garnison, il tient à honneur de se signaler d'une façon particulière dans toutes les sorties auxquelles il prend part.

Année 1702

Le 22 janvier 1702, le gouverneur de la place, comte de Tessé, ayant appris que l'ennemi avait d'importants maga-

(1) Louis-Thomas du Bois de Fiennes, marquis de Leuville. Brigadier, 19 juin 1708; maréchal de camp, 8 mars 1718; lieutenant général, 22 décembre 1731.

sins de fourrages à 7 milles de la ville, chez le comte de Capilucci, charge le capitaine de grenadiers DE BOUTTEVILLE d'aller détruire ces approvisionnements.

L'intrépide capitaine s'embarque avec quatre compagnies de grenadiers, aborde près de Notre-Dame del Grazia, enlève le poste ennemi, incendie le parc à fourrages et revient, après mille dangers, sans avoir à regretter la perte d'un seul homme.

Lorsqu'au mois de mai, Mantoue fut débloquée, le régiment fut affecté à la garde de la place. C'est de là qu'il envoya un détachement de volontaires prendre part à la bataille de Luzzara (5 août), où le duc de Vendôme vainquit le prince Eugène (1). La nuit seule sépara les combattants.

Chacun s'attribua l'honneur de la journée, mais le champ de bataille resta aux Français.

Le capitaine D'ARGENSON, du régiment de Leuville, fut blessé dans cette journée.

ANNÉE 1703

En 1703, Leuville quitte Mantoue et va rejoindre le corps que Vendôme conduit dans le Tyrol pour tenter une jonction avec l'armée de Bavière. Cette entreprise échoua par la défection du duc de Savoie. Néanmoins, le régiment y trouva des occasions de se signaler à la prise de Bersello, Nago, Orgo et au bombardement de Trente (septembre).

ANNÉE 1704

Au commencement de l'année 1704, Leuville dut abandonner ses quartiers du Montferrat pour prendre part aux sièges de Verceil et d'Ivrée, puis à celui de Verue, qui se prolongea jusqu'au printemps de l'année suivante.

(1) Le prince Eugène était fils du comte de Soissons, gouverneur de Champagne, et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin. Trouvant que Louis XIV ne faisait pas assez de cas de ses talents, il se tourna contre la France.

Année 1705

Le 1er mars 1705, le régiment se couvrit de gloire à côté de la Marine, à l'attaque du fort de l'Ile, qui détermina le succès de ce long siège. Cette difficile et meurtrière opération avait coûté la vie aux capitaines D'ACHÉ, DE BIRADIN et DE FRESNE (1).

A la fin du mois d'avril, Leuville rallia l'armée du Grand Prieur, duc de Vendôme, au camp de Moscolino, derrière la Chiesa.

La possession de la Cassine de la Boulina (Moscolino) devait occasionner un combat sanglant (31 mai), dont l'avantage fut disputé pendant vingt heures. L'issue de la journée fut tout à l'honneur des soldats de la Marine et de Leuville, dont l'héroïque attitude détermina la retraite des Impériaux (2).

Le 16 août de la même année, le régiment assistait encore à la bataille de Cassano; mais n'ayant pas eu l'occasion d'entrer en ligne, il ne revendique aucune part de cette victoire.

Ce succès ouvrait au duc de Vendôme les portes de la Lombardie. Leuville suivit le duc dans son expédition sur le Crémonais. Le 16 octobre, après une lutte acharnée de douze heures, le régiment contribuait à emporter les positions du prince Eugène entre Castel-Léone et Gumbetto.

Au mois d'avril 1706, Leuville, qui avait passé l'hiver à Mantoue, fut chargé de garder les passages de l'Adige. Puis, à la suite du combat de Calcinato (3), il vint rallier l'armée campée à Goïto. Bientôt après, il fut jeté dans Alexandrie,

---

(1) Deux autres capitaines étaient blessés. Les grenadiers du régiment s'étaient particulièrement distingués en s'emparant des ouvrages qui forment tête de pont et en s'y maintenant avec une indomptable énergie, malgré tous les efforts que l'ennemi put faire pour reprendre ces retranchements.

(2) La 1re compagnie de grenadiers du régiment, commandée par le capitaine DES ROCHES, se couvrit de gloire dans cette glorieuse journée.

(3) Victoire de Vendôme sur les Impériaux (19 avril 1706).

que le prince Eugène semblait menacer. Or, ce fut l'armée de La Feuillade, assiégeant Turin, qui fut attaquée. Le régiment courut à son secours; malheureusement il était trop tard. Les lignes françaises avaient été forcées le 7 septembre.

« En apprenant cette nouvelle, Leuville s'enferme dans Chivasso, bien résolu à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le prince Eugène arrive en effet et somme le colonel de rendre la place. Mais celui-ci répond que son régiment et lui tiennent trop à l'estime de l'ennemi pour en agir ainsi; puis, ouvrant un feu terrible sur les Impériaux, il force Eugène à entreprendre un siège régulier, Chivasso était sans défenses, les tranchées du dernier siège n'étaient pas encore comblées et, ce qui aggravait la situation, c'est qu'on manquait de tout. Enfin, après huit jours de résistance énergique, Leuville obtint une capitulation qui lui accordait les honneurs de la guerre. »

Reconduit à la frontière, le régiment, qui ne comptait plus que 400 hommes en état de porter les armes, se rendit à Chambéry, pour y être passé en revue par le lieutenant-général comte de Médavy. Afin de lui donner le temps de se reconstituer, on le chargea de garder les défilés des Alpes pendant l'année 1707. Mais, étant rétabli en 1708, il fut envoyé à l'armée du Rhin dont il se trouva le plus ancien corps.

Après s'être signalé dans plusieurs rencontres avec la cavalerie impériale, le régiment de Leuville demeura jusqu'en 1713 à Wissembourg et Lauterbourg, pour la défense des lignes de la Lauter (1). Puis, il fut envoyé à l'armée du maréchal de Villars qui couvrait le siège de Landau (2) et eut ensuite l'honneur de participer, le 20 septembre 1713, à l'attaque des retranchements de Fribourg, où ses grenadiers, conduits par le capitaine DE NISAS, culbutèrent tout ce qui se trouva devant eux et contribuèrent ensuite à la

(1) Le 16 août 1712, vivement attaqué par l'ennemi, le régiment le repousse en lui faisant éprouver de grandes pertes. (Suzane, *Histoire de l'infanterie.*)

(2) Pris le 1er novembre malgré la belle défense du prince Alexandre de Vurtemberg.

prise de la ville (16 novembre). Ce succès détermina la fin de la campagne (1).

Rivaux de gloire à la guerre, le prince Eugène et Villars unirent généreusement leurs efforts pour donner à l'Europe la paix dont elle avait tant besoin depuis onze années que durait cette lutte ruineuse et sanglante.

Les traités de Rastadt (16 mars 1714) et de Bade (7 septembre 1714) consacrèrent encore une fois la puissance de la France et la gloire de son roi.

D'ailleurs, Louis XIV ne goûta pas longtemps les douceurs de la paix. Ce fut son dernier triomphe.

Après un règne de soixante-douze années, le patriarche des souverains de l'Europe descendait dans la tombe à l'âge de 77 ans (1er septembre 1715) (2).

Règne de Louis XV. — Régence du duc d'Orléans.

COLONEL DU PLESSIS DUC DE RICHELIEU

(15 mars 1718).

Pendant les premières années du nouveau règne, Leuville put enfin jouir de quelque repos (3). Notons, en passant que, le 15 mars 1718, le régiment quitte son nom de Leuville pour prendre celui de son nouveau colonel, Louis

(1) Le régiment se distingua particulièment à l'attaque des lignes de Roscoff.

(2) Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant sa vie ni essuyé plus de reproches après sa mort; mais la postérité, plus équitable, a couvert ses fautes de tout le bien qu'il a fait. Son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ses victoires et sa grandeur lui restera parce qu'elle est attachée à la grandeur de la France, qui fut son ouvrage.

(3) Le 10 avril 1715, le régiment est réorganisé à quinze compagnies de 40 hommes dont une de grenadiers (1 capitaine, 1 lieutenant, 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 31 fusiliers ou grenadiers, 1 tambour).

François Armand du Plessis duc de Richelieu (1), qui fut enfermé, l'année suivante, à la Bastille, pour avoir prêté l'oreille aux propositions de l'Espagne, lors de la conspiration de Cellamare.

En 1719, le Régent voulant en finir avec les menées du cardinal Albéroni (ministre d'Espagne), déclare la guerre à l'Espagne.

Le régiment quitte Bayonne, où il avait ses quartiers, pour prendre part, sous les ordres du maréchal de Berwick, au siège de Saint-Sébastien (2) et de Roses. Le capitaine de la Mothe d'Hugues est blessé dans cette dernière opération.

Revenu en France, le régiment de Richelieu fait de nombreuses garnisons (3) et se trouve établi à Schlestadt lorsqu'éclate une nouvelle guerre, en 1733.

GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE

Le jeune roi Louis XV ne pouvait rester inactif devant l'affront fait à son beau-père, Stanislas Leczinski, chassé de son royaume de Pologne par les intrigues de l'empereur Charles VI, fort de l'appui des Russes.

En conséquence, le maréchal de Berwick reçut l'ordre d'entrer en Allemagne, tandis que le maréchal de Villars, généralissime des troupes confédérées, pénétrait en Italie.

Siège de Kehl (1733).

La campagne s'ouvrit par le passage du Rhin et la prise du fort de Kehl, qui coûta la vie au capitaine de grenadiers

(1) Le duc de Richelieu. Brigadier, 20 février 1734; maréchal de camp, 1er mai 1738; lieutenant général, 2 mai 1744; maréchal de France, 11 octobre 1748.

(2) Pris le 1er octobre 1719. Le colonel était toujours à la Bastille.

(3) Il se trouve en 1723 à Poitiers; en 1725 à Bayonne, en 1727 à Collioure, en 1728 à Poitiers, en 1730 à Cambrai et Bouchain, en 1731 à Lille, en 1732 au camp de Barlemont, en 1732-33 à Calais, en juillet 1733 à Maubeuge, en août 1733 à Schlestad.

DE LA SERRE (1). La reddition de cette place, qui ne capitula qu'après neuf jours de résistance, permit au régiment de Richelieu de se retirer à Besançon pour y passer l'hiver. Mais l'année suivante (1734), le maréchal de Berwick reprend la campagne. Les opérations en Allemagne commencent le 8 avril (2).

Siège de Philippsbourg (1734).

Richelieu, campé d'abord à Graben et Kupenheim. se trouve au passage du Rhin et participe ensuite au combat d'Ettlingen (4 mai 1734), où nos troupes forcent les lignes du prince Eugène. Un mois plus tard, le régiment se couvre de gloire au siège de Philippsbourg (3).

Le 11 juin, pendant que le duc de Duras, le chevalier de Rocos et le comte de Bérenger font relever la tranchée, une compagnie de grenadiers de Richelieu exécute une périlleuse reconnaissance sur une redoute (4) d'où partait un feu terrible.

Sous les yeux du maréchal de Berwick, nos soldats font des prodiges et bravent tous les obstacles : le canon, l'eau, la fatigue, n'ayant d'autre préoccupation que le succès de leur entreprise. Le capitaine DE GASC fut blessé dans cette journée. Le lendemain de ce beau fait d'armes, l'armée de siège eut la douleur de perdre le vaillant et illustre chef qui l'avait si souvent conduite à la victoire.

Le maréchal de Berwick (5) visitait la batterie royale lorsqu'un boulet lui emporta la tête.

---

(1) Siège de Kehl, octobre 1733.

(2) Le 10 novembre 1733, le régiment fut organisé en trois bataillons de dix-sept compagnies.

(3) Commencé le 2 juin 1734, terminé par la capitulation du 18 juillet 1734.

(4) Etablie sur le Rhin.

(5) Jacques Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II d'Angleterre et de Arabelle Churchill. Suivit en France son père détrôné en 1688. Naturalisé Français, 17 décembre 1703; maréchal de France, 15 février 1706.

Le comte Edouard, son fils, qui se trouvait à ses côtés, fut éclaboussé du sang de son père et le même boulet renversa un gabion sur le duc de Duras, qui eut les reins fracassés.

Quoi qu'il en soit, le siège se continua sans relâche sous l'habile direction du marquis d'Asfeld, créé maréchal de France.

C'est ainsi que, le 23 juin, Richelieu s'acquit de nouveaux lauriers en emportant brillamment les trois places d'armes du flanc de l'ouvrage à cornes. Mais ce beau succès nous coûtait cher. Le régiment avait à déplorer la perte d'une centaine de soldats et de trois officiers de mérite, les capitaines DE GASC, D'ANGOSSE et DE NOUZIERS. Au nombre des blessés se trouvaient 14 officiers, parmi lesquels le capitaine DU CAMP, blessé dans la tranchée, et le sergent HONORÉ, qui devint plus tard lieutenant au corps.

Rentré à Schlestadt pour y prendre ses quartiers d'hiver après la capitulation de Philippsbourg (1), Richelieu fut cruellement éprouvé par une épidémie qui lui enleva 900 hommes.

Paix de Vienne (18 novembre 1738).

L'année suivante (1735), occupant Trèves, le régiment eut à prendre part à différents engagements sans importance. Puis, en 1736, il consacra ses loisirs au perfectionnement des fortifications de Metz, pendant que notre armée d'Italie remportait de nouvelles victoires qui déterminèrent enfin le traité de paix conclu à Vienne le 18 novembre 1738 (2). La France honorait son triomphe par sa modération (3). Du reste, cette gloire et cette félicité

---

(1) On trouva dans Philippsbourg 130 pièces de canon, 300 milliers de poudre et une assez grande quantité de vivres.

(2) Les préliminaires avaient été signés le 3 octobre 1735. Le traité définitif fut signé à Vienne par le marquis de Mirepoix, ambassadeur de France, les comtes de Zinzendorf, d'Hawack et de Metsch, pour l'Empire.

(3) En 1737, le régiment tient garnison à Maubeuge; en 1738, il est

durèrent peu de temps; l'ambition brisa bientôt les nœuds de la concorde.

Deux ans après le traité de Vienne, la mort de Charles VI, dernier représentant de cette maison d'Autriche qui occupait le trône impérial depuis près de trois cents ans, allait rallumer la guerre aux quatre coins de l'Europe.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE (1740).

Malgré les droits incontestables de Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de François de Lorraine duc de Toscane, presque tous les princes de l'Europe lui disputèrent l'héritage de son père, garanti naguère par une pragmatique sanction reconnue de toutes les puissances européennes.

Ce fut le roi Frédéric de Prusse, auquel personne ne songeait, qui fut le premier et le plus audacieux agresseur.

Le feu qui jaillit de ce premier choc détermina l'embrasement général. La France, malgré l'amour du vieux Fleury pour la paix, fut entraînée à la guerre par des hommes ambitieux, ardents et désireux de réaliser enfin le plan de Henri IV et de Richelieu : l'anéantissement de la puissante maison d'Autriche.

Louis XV se déclara le protecteur de son allié fidèle, l'électeur de Bavière, et bientôt une armée fut dirigée sur le Danube, pour soutenir les intérêts de ce prince.

Le régiment fut donc appelé à prendre part à cette nouvelle expédition.

COLONEL DUC DE ROHAN-CHABOT

(1738).

Il se trouvait alors à Verdun, portant un nom illustre, celui de son nouveau colonel : Louis-Marie Bretagne-Domi-

---

à Rocroy puis à Charleville, enfin, à Mézières; en 1739, il retourne à Metz et, en septembre, 1740 à Verdun.

nique, duc DE ROHAN-CHABOT (1), qui remplaçait, depuis le 16 avril 1738, le duc de Richelieu, promu maréchal de camp, le 1er mai de la même année.

Parti de Verdun le 7 septembre 1741, Rohan se rendit à Fort-Louis pour y rejoindre le reste de la brigade, qui faisait partie de la division du comte de Polastron, dans l'armée du comte de Gassion (2).

On passa le Rhin, le 22 septembre, pour se diriger vers Lauwingen, sur le Danube. Mais, aussitôt son arrivée en Bavière, le régiment fut dirigé sur Füssen, à la frontière du Tyrol, avec Souvré, Beauffremont-Dragons et Dragons Sainte-Mesme, afin de protéger la Bavière contre une invasion autrichienne par la haute vallée du Lech (3).

Après avoir occupé plusieurs postes aux environs de Braunau, Rohan fut envoyé à Ens, sous les ordres du marquis du Châtel, pour défendre le passage de la rivière du même nom (4). D'ailleurs, bientôt menacé d'être tourné (5) par le général de Kewenhuller, il reçut l'ordre de se renfermer dans Lintz, où il fut investi le 1er janvier 1742 par l'armée autrichienne.

Belle défense de Lintz (1742).

La place était commandée par le comte de Ségur (6). Après une sommation restée sans effet (31 décembre 1741),

(1) Le colonel duc DE ROHAN fut nommé brigadier le 20 février 1743. Le régiment avait alors pour lieutenant-colonel le comte Louis DE LA MOTTE d'HUGUES : capitaine au corps depuis 1711 ; brigadier, 1743 ; maréchal de camp, 1745 ; lieutenant-général, 25 août 1749.

(2) La division du comte de Polastron comprenait : trois bataillons de Rohan, deux de Souvré, un de Marsay et un bataillon d'artillerie (de la Bachelerie.) (*Les guerres sous Louis XV*, par le général comte Pajol.)

(3) La brigade comptait 5 bataillons à Füssen.

(4) Les trois bataillons de Rohan avec quatre compagnies de dragons de Beauffremont sont établis aux environs de Steyer.

(5) M. de Mercy Argenteau, commandant l'avant-garde de Kewenhuller, avait passé l'Enns à Ternberg dans la nuit du 30 au 31 décembre. (*Guerres de Louis XV.*)

(6) Henri-François comte de Ségur. Né le 1er juin 1689 ; lieutenant-général, 1er mars 1733 ; mort le 18 juin 1751.

le général de Kewenhuller chargea un tambour de se présenter devant Lintz pour annoncer à Ségur qu'il serait attaqué dans la journée. « Mais, bien que la ville fût ouverte, le brave comte fit répondre au général autrichien qu'il serait le bienvenu, qu'on l'attendait de pied ferme et avec impatience; que les barrières de la ville lui seraient ouvertes, mais que la garnison barricadée dans les maisons ferait feu par les fenêtres et que, tant qu'il y aurait une pierre l'une sur l'autre, on ne se rendrait pas. L'un et l'autre tinrent parole. »

Le lendemain 2 janvier, entre 7 et 8 heures du matin, les Autrichiens, forts de leur nombre, attaquent par tous les points à la fois. Une de leurs colonnes tente d'enlever le faubourg au delà du Danube (1). Or, elle avait compté sans la vigilance et l'énergie de Rohan. Quarante soldats du régiment contiennent les efforts de l'ennemi, lui tuent 57 hommes et permettent ainsi à leurs camarades d'arriver à leur secours. Le caporal DARTOIS se signale parmi les plus braves. Posté dans une salle basse de l'hôpital, il se défend avec la dernière énergie. Vingt fois l'ennemi essaye de le déloger : on dirige un feu roulant sur ses fenêtres; son chapeau est percé d'une balle; pourtant son héroïque résistance est enfin récompensée. On vient le dégager et l'on peut compter sept Autrichiens gisants, tués ou blessés, sous les fenêtres qu'il défendait (2).

Pour se venger de son échec, Kewenhuller résolut de réduire la garnison par la famine.

Les vivres, en effet, s'épuisaient à Lintz; le temps pressait; quelques jours après, les espérances s'évanouirent tout à fait quand on apprit l'insuccès de la tentative faite sur Scharding par M. de Törring. On était, du reste, sans

(1) Une colonne de 800 fantassins et 300 cavaliers attaque ce faubourg en avant du pont de la route de Passau, faubourg défendu par un bataillon de Rohan.

(2) D'ARTOIS, ainsi nommé parce qu'il est originaire de Saint-Paul en Artois. Il fut nommé sergent à la suite de ce haut fait et soutint sa belle réputation jusqu'à la bataille de Dettingen, où il fut tué. (V. Roussel : *Essais sur les Régiments*.)

nouvelle de M. de Boissonnade (1), envoyé vers Piseck avec la mission d'informer le maréchal de Broglie de la situation désespérée dans laquelle se trouvaient le comte de Ségur et M. de Minutzi. Le gouverneur de Lintz résolut alors de tenter un coup de désespoir et de chercher à s'ouvrir lui-même un passage soit sur la Bohême, soit sur la Bavière. Pour accomplir ce dessein, deux détachements, formés de troupes d'élite, s'avancèrent dans les deux directions, l'un sur Gallnenkirchen, l'autre sur Epersberg. Le premier détachement se composait de presque tous les grenadiers de la garnison, sous le commandement de M. du Chatel. Il arrive au point du jour (2) devant Gallnenkirchen. Mais l'ennemi, prévenu par ses espions, s'est fortement établi dans les maisons et, lorsque les grenadiers de Rohan, qui forment tête de colonne, tentent de pénétrer dans le village, ils sont reçus par un feu si vif et si ajusté qu'en quelques minutes, les deux compagnies sont décimées. Soixante grenadiers trouvent une mort glorieuse auprès des cadavres de leurs capitaines, MM. du Bochet et d'Houdan. L'attaque sur Epersberg, à laquelle prirent part quelques compagnies de Rohan, fut encore plus désastreuse. Les capitaines des Haulles et de Guichen y furent blessés. Le but était manqué, il fallut rentrer dans la ville (3).

Enhardi par notre insuccès, l'archiduc Charles décide une attaque de vive force sur les abords de la place, dans la nuit du 22 janvier. Ses colonnes s'emparent de plusieurs couvents, détruisent et incendient tout ce qui se trouve à leur portée, menaçant d'embraser toute la ville.

Dans cette extrémité, la garnison, n'ayant plus de vivres, ayant perdu tout espoir de secours, menacée par

(1) Capitaine au régiment de Royal-Vaisseaux.

(2) L'attaque eut lieu le 16 janvier. Ces renseignements sont tirés de l'*Histoire de l'Infanterie française*, par Susane et des *Essais sur les Régiments*, par M. de Roussel.

(3) Dans ces sorties, les lieutenants Beaupoil, Deschambes, de la Forgue et de Fontenay, le sergent Honoré (plus tard lieutenant) furent blessés.

l'hostilité des bourgeois rendus insolents depuis l'approche de l'armée autrichienne, dut se résigner à capituler.

M. de Ségur obtint que la garnison entière sortirait avec les honneurs de la guerre, à condition de ne pas servir pendant un an contre la reine de Hongrie.

Année 1743

Parti le 25 de Lintz, le régiment arriva en avril à Strasbourg et fut dirigé sur Besançon.

Au mois de février 1743, libre de son engagement, Rohan se rend à Metz, d'où il va, peu après, rejoindre à Wissembourg l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Noailles. Ces forces étaient destinées à s'opposer à la marche des Autrichiens, des Hanovriens et des Anglais, soit sur Mayence et Francfort, soit sur le haut Palatinat.

Il n'y avait pas de temps à perdre; en conséquence, le maréchal avait fait jeter un pont à Lausheim, en face de Spire. Ce fut là que le régiment passa le fleuve, les 26 et 27 avril 1743, pour aller cantonner à Heidelberg, avec trois autres régiments. Au mois de juin, cette division prit part à la malheureuse bataille de Dettingen.

Bataille de Dettingen (27 juin 1743).

Dans la nuit du 26 au 27 juin, l'armée anglaise (1), qui se trouvait, pour ainsi dire, bloquée entre Aschaffenbourg et Dettingen, résolut de profiter des ténèbres pour nous échapper, en se retirant sur Hanau.

La tentative était périlleuse. Le maréchal de Noailles, prévenu vers minuit du mouvement de l'ennemi, prend les plus habiles dispositions (2). Grâce à la rapidité de ses

(1) Elle manquait de vivres et de fourrages; c'est ce qui l'obligeait à quitter ses positions.

(2) « Georges l'eut payé cher, à Dettingen, sur le Mayn, sans l'imprudent mouvement du duc de Gramont, car les dispositions du maréchal de Noailles étaient dignes du plus grand capitaine. » Frédéric II, *Histoire de mon temps.*

ordres, l'action fut bientôt engagée. Déjà l'ennemi reculait sous le feu rapide et sûr de notre artillerie. La confusion se répandait de proche en proche dans les colonnes anglaises, malgré la présence du roi Georges II et du duc de Cumberland, son second fils. Tous devaient y rester sans la fatale impatience du jeune duc de Gramont qui, ne pouvant résister au désir de se signaler, abandonna le village, brusqua son entrée en ligne (1) et dérangea ainsi tous les plans du maréchal, ce qui changea bien vite en affreuse déroute un triomphe presque assuré.

Ce fut alors que Rohan fit preuve de la plus admirable fermeté. Après avoir vaillamment contenu l'ennemi, pour permettre à nos brigades, refoulées en désordre, de se rallier dans le village, le régiment reçut l'ordre de charger à son tour. Il le fit avec la plus grande valeur et la ligne ennemie reculait enfin lorsqu'elle s'entr'ouvrit, tout à coup, pour démasquer une batterie de réserve qui mitrailla nos colonnes à bout portant. Tourbillonnant sous ce feu, Rohan dut battre en retraite; mais, se repliant en bon ordre, il vint occuper les haies de Dettingen, qu'il ne quitta que pour soutenir avec Piémont le combat d'arrière-garde.

Cette terrible journée fit d'épouvantables ravages dans les rangs de notre héroïque et malheureux régiment : 600 hommes restèrent sur le champ de bataille (2). Parmi les morts se trouvaient les capitaines DE TERSON, DE RICHEBOURG, DE CHARSÉ, DE VIGNACOURT, DUNELLE et DE VILHOUETTE; les lieutenants : DE ROUVILLE, DE LA CROISILLE, RICHARD, DE LA VORICHAIE, DE MONTPLAISIR, DE BEAUPLAN, RÉAL et BALTIER. Il faut ajouter à cette longue nécrologie

(1) Malgré les ordres formels du maréchal, le duc de Gramont descendit de sa position avec le régiment de Noailles et celui des Gardes pour tomber sur l'ennemi débandé dans le champ des Coqs. Mais il masqua ainsi les feux de nos batteries.

(2) Les deux nations mêlèrent la politesse et l'humanité aux horreurs de la guerre. Exemple : le duc de Cumberland, blessé, vit porter près de lui un mousquetaire nommé Girardeau : « Commencez, dit-il à son chirurgien, à soigner cet officier français. Il est plus blessé que moi et il manquerait de secours, tandis que moi je n'en manquerai pas. »

la liste des officiers blessés ; elle n'est pas moins édifiante. C'est d'abord le major DE LUC-MAJOUR, puis les commandants de bataillon DE LA VIGANIÈRE et HIKY, les capitaines DE LUC-MAJOUR (1), DE HALLEBOUT, D'ARTIGNOS, DE NAJAC, DOURLERS, DU REPAIRE, DE GRINCOURT, DE MESNARD, DUVIGNAU, DE CHANTILLY, DE MESMÉ, DE SAILLET, DAMVILLE, DE PIOGER ; les lieutenants D'IGOINE, DE LESCUN, D'ADONVILLE, D'ASTORG, DE TANOUARN, RAYNE DE CANTIS, DAURÉE, DE KERNIEL, MANOU, DUMESNIL, DE FARCY. Le colonel avait eu un cheval tué sous lui.

Après une aussi grave épreuve, le régiment dut repasser le Rhin (2) pour se reconstituer. Mais il fut bientôt appelé à remettre en état les lignes de la Lauter, ce qui lui donna l'occasion de repousser plusieurs attaques audacieuses de la cavalerie autrichienne. Dans une de ces expéditions, commandée par le baron de Brosse, le capitaine DUVIGNAU et le lieutenant DE FONTENAI, attaqués par 50 fantassins et plus de 800 hussards, quoique blessés tous les deux, ne se laissèrent point entamer et ramenèrent leur détachement dans le plus grand ordre jusqu'au camp de Landau, où l'armée avait pris ses quartiers (3).

CAMPAGNE DE FLANDRE (1744)

Louis XV, entraîné pas les circonstances, s'était décidé à agir pour son propre compte. Ayant déclaré la guerre à la reine de Hongrie, il se mit en personne à la tête de l'armée qui devait attaquer, en Flandre, les forces de l'alliance autrichienne.

Prise de Menin (4 juin 1744).

Le 15 mars 1744, Rohan quitta Sarrelouis, où il avait passé l'hiver, pour prendre part à l'investissement de Me-

(1) Le chevalier de Luc-Majour.
(2) Il le repassa à Worms.
(3) La campagne terminée, Rohan se retira à Sarrelouis (octobre 1743)

nin, que les troupes anglo-hollandaises n'osèrent secourir. Malgré sa vigoureuse résistance, la ville fut réduite à capituler.

Siège d'Ypres (juin 1744).

Le lendemain même, le roi faisait entreprendre le siège d'Ypres par son armée victorieuse, sous la direction du prince de Clermont, arrière-petit-fils du grand Condé.

Le 19 juin, les grenadiers de Rohan eurent l'honneur d'emporter la demi-lune, après une lutte acharnée au cours de laquelle deux compagnies de grenadiers perdirent la moitié de leur monde et trois officiers furent blessés : les capitaines DE DANVILLE et D'HALLEBOUT et le lieutenant BEAUPOIL.

La prise de la ville eut lieu le 27 juin; Rohan put alors se retirer au camp de Courtrai, puis à Sedan, pour y prendre ses quartiers.

ANNÉE 1745

COLONEL MARQUIS DE CRILLON (1745).

L'année 1745 devait être glorieuse pour nos drapeaux. Louis XV, résolu de s'en tenir à la défensive en Allemagne et en Italie, tourna contre la Flandre tout l'effort de ses armes. Le régiment, sous les ordres de son nouveau colonel, le marquis DE CRILLON (1), fit partie de l'armée du maréchal de Saxe, forte de cent bataillons et de cent soixante-douze escadrons. La campagne commença par le siège de Tournai. Mais l'armée alliée envoya trois

(1) Louis DE BALBI DE BERTONS, marquis DE CRILLON : d'abord colonel de Bretagne, puis colonel de Rohan, 1er janvier 1745; brigadier, 1er mai 1745; maréchal de camp, 2 octobre 1746; lieutenant général, 1er mai 1758. La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 7 décembre 1745 à Louis Nicomède DE TRISTAN, qui devint plus tard maréchal de camp (1758).

corps (1) pour secourir la place. Il fallait s'opposer à leur entreprise.

Le 8 mai, le roi arrive avec le dauphin. Il laisse 18.000 hommes devant Tournai et 6.000 pour garder les ponts de l'Escaut, et prescrit au maréchal de Saxe de prendre ses dispositions pour livrer bataille. « Depuis Poitiers, ajoute-t-il, aucun roi de France n'a combattu avec son fils contre les Anglais, j'espère être le premier. »

Bataille de Fontenoy (11 mai 1745).

Le 11 mai, dès 6 heures du matin, le canon se fait entendre. Le maréchal de Saxe avait tracé le plan de la bataille (2) et la valeur française remporta la victoire.

Le régiment de Crillon, appuyant sa droite au village d'Antoing et sa gauche à l'une des redoute des Fontenoy, eut à soutenir, avec le régiment du roi, les attaques furieuses des Hollandais pendant la lutte définitive qui détermina la déroute des troupes anglaises. Toutefois, il ne fut point entamé et eut même le rare bonheur de s'emparer d'une batterie de huit pièces, sans éprouver de pertes considérables.

Cette brillante victoire ne coûtait à Crillon que 50 hommes hors de combat, parmi lesquels se trouvait le capitaine DE MAGNOU (3).

Cette action mémorable décida du sort de la guerre et en fit oublier les malheurs. Le roi ennoblit son triomphe par son humanité. Il voulut qu'on soignât, avec le même soin, les blessés des Français et ceux de l'ennemi.

« Méditez, dit-il à son fils, au milieu des morts et des mourants, méditez ce spectacle affreux ; apprenez à ne pas

(1) Un corps anglais (duc de Cumberland), un corps autrichien (Kœnigsek), un corps hollandais (prince de Waldeck).

(2) L'armée française occupait une position très forte appuyée sur Antoing à droite, le village de Fontenoy au centre et le bois de Bari à gauche. (Le tout fortifié et garni d'artillerie).

(3) Ce capitaine eut la cuisse cassée.

vous jouer de la vie de vos sujets et à ne jamais verser leur sang dans des guerres injustes. »

L'armée victorieuse ne poursuivit pas les vaincus ; elle ne voulait pas s'éloigner de Tournai (1). Pourtant, la ville ayant capitulé douze jours après, deux colonnes furent dirigées sur Gand, qui servait de magasin à l'armée alliée.

Combat de Mesle (9 juillet 1745).

Le régiment de Crillon marchait, avec sa brigade et celle de Normandie, sous la conduite du comte du Chayla (2). L'ennemi avait envoyé 6.000 hommes au secours de Gand, Le 9 juillet, ce corps rencontra la colonne du Chayla sur la chaussée d'Alost, près de l'abbaye de Mesle. Le régiment formait l'avant-garde. Le marquis DE CRILLON s'était porté en avant avec ses éclaireurs. Il dut se replier devant les Anglais ; mais il le fit dans le plus grand ordre. Bientôt son régiment, qui était resté à un mille en arrière, arrive au pas de course, baïonnette au fusil, charge furieusement l'ennemi, reprend les canons et les pontons dont les Anglais s'étaient emparés, et les force à battre précipitamment en retraite, laissant entre nos mains plusieurs drapeaux et 1.400 prisonniers.

Ce beau fait d'armes, qui allait entraîner la prise de Gand, fut dû, en grande partie, à la valeur individuelle. C'est ainsi que deux soldats de Crillon, Pierre CHAUMONT et Pierre LOUCHERON, dit Sans-Quartier (3), voyant la cavalerie française refoulée sur la chaussée, se jettent au milieu des escadrons anglais, attaquent un cornette, le tuent et rapportent en triomphe son étendard.

(1) A l'attaque de la citadelle de Tournai (19 juin), le lieutenant DE VILLEMARQUET fut blessé.

(2) Le comte de Chayla avait trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie, vingt pièces de canon et des pontons.

(3) Pierre CHAUMONT, dit du Pont, né à Neuville-au-Pont, en Champagne. Pierre LOUCHERON, dit Sans-Quartier, né à Etampes. (V. *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel, et *Science des personnes de la cour*, tome III.)

Malheureusement, la gloire coûte cher. Le capitaine de grenadiers COCHU avait trouvé une mort glorieuse dans le combat qui nous rendit notre artillerie surprise par l'ennemi. Au nombre des blessés se trouvaient le commandant de bataillon DE LA VIGANIÈRE et les lieutenants DE MARVELIZE et DUFOUR. Le régiment laissait 180 hommes sur le champ de bataille.

Le roi lui témoigna sa satisfaction en lui accordant quatorze croix de Saint-Louis et vingt-deux gratifications.

Quelques jours après, la capitulation de Gand permit à Crillon de prendre part au siège d'Ostende. La place se rendit le 23 août après une sérieuse résistance qui coûta la vie aux lieutenants Ricard et de Castelnau. Plusieurs officiers avaient été blessés : le lieutenant-colonel DE LESTANG (1), le capitaine DE CASTELNAU, le lieutenant DUMESNIL, le sous-lieutenant DE LA MARRE.

La campagne se termina par le siège de Nieuport, où le lieutenant DUMESNIL fut encore blessé (septembre 1745) (2).

ANNÉE 1746

Au mois de juin 1746, le régiment se signale à la prise du fort de la Haisne qui défend les approches de Mons. Il perdit 200 hommes à ce siège. Parmi les blessés se trouvaient le capitaine DE MAGENVILLE et le lieutenant DE CHATENAY.

Envoyé, un peu plus tard, au corps de réserve du comte de Clermont, alors campé près d'Aërschott, Crillon fournit plusieurs détachements destinés à éloigner les troupes légères qui troublaient la sécurité du camp. Dans une de ces rencontres, le capitaine DE MAGENVILLE fut blessé, son lieutenant, M. D'ILLE, fut tué.

---

(1) Sans doute, le lieutenant-colonel HIKY, qui portait peut-être aussi le nom de L'ETANG. Nous ne trouvons ce nom que dans l'*Histoire de l'ancienne infanterie française,* par le général Susane.

(2) De là, le régiment se rendit à Calais, où se préparait une expédition contre l'Angleterre qui n'eut pas lieu. Au mois de janvier 1746, il vint se poster à Gand pendant le siège de Bruxelles et retourna dans ses quartiers après la prise de cette ville.

Une autre colonne, conduite par M. le capitaine de Kernisan et le lieutenant de Thiersant, et forte de 50 hommes, fut surprise, près de Ramilies, par plus de 1.500 hussards qui la poursuivirent sans pouvoir l'entamer. Mais, arrêtés par l'arrivée d'un corps d'infanterie ennemie, nos braves soldats furent cernés et durent se rendre, après une glorieuse défense au cours de laquelle M. de Thiersant reçut un coup de sabre sur la tête.

Au mois de novembre, le régiment est au siège de Namur. C'est pendant cette opération que le lieutenant de Petity, à la tête de 15 braves soldats, pénétra dans le faubourg de la Plante et en revint avec 37 prisonniers. Au bout de onze jours de vigoureuse, mais inutile résistance, Namur capitula (1).

Colonel marquis DE LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE (1746).

Le marquis de Crillon, qui avait perdu 200 hommes à ce siège (2), fut chargé de porter au roi la nouvelle de son succès. Louis XV le nomma maréchal de camp et donna son régiment au comte de la Tour du Pin (3), sous le nom duquel il moissonna bientôt de nouveaux lauriers.

Année 1747

Attaque du fort de Zandsberg (5-6 mai 1747).

L'année suivante, au mois d'avril, la Tour du Pin, fort de quatre bataillons (4), se trouve à l'armée du marquis de

(1) La ville capitula le 19 et la citadelle le 30 septembre 1746.

(2) Blessés : capitaine Daurée, lieutenants de Montbrun et de la Marre.

(3) Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles, marquis de la Tour du Pin et de la Charce : colonel, 19 octobre 1746 ; brigadier, 22 juillet 1758; maréchal de camp, 20 février 1761.

(4) Le 4e bataillon avait été formé à Anvers.

Contades, qui devait emporter les forts de la Flandre hollandaise. Celui de Zandberg, qui couvrait la place d'Hulst, n'était abordable que par une digue fort étroite. L'ennemi tenta de nous surprendre par une attaque de nuit. Le 1er bataillon était de garde à la tête de tranchée; il fut attaqué vers 1 heure du matin dans la nuit du 5 au 6 mai.

Mais les grenadiers et les piquets, dirigés par le colonel en personne, opposèrent à l'ennemi une inébranlable résistance.

Cependant, au bout d'une heure, la poudre vint à manquer. Un sergent, aidé de quelques hommes, courut en chercher. Or, par suite de la précipitation, on négligea toute précaution. Le feu prit à une traînée de poudre, se communiqua aux sacs déposés sur les palissades et le bataillon presque tout entier fut brûlé.

Un instant éloignés par l'effroi de cette détonation, les Hollandais revinrent bientôt à la charge; pourtant, le brave colonel, ralliant les débris de son malheureux bataillon, réussit à repousser l'ennemi (1). Une si belle attitude eut enfin sa récompense : Hulst capitula le 11 mai.

Sa prise avait coûté la vie à trois officiers de mérite : le capitaine DE MOUSSONVILLIERS, les lieutenants JACQUERIE et LECLERC, et l'on comptait 11 officiers parmi les blessés. Voici leurs noms : le colonel marquis DE LA TOUR DU PIN (brûlures); les capitaines DE MONTBRUN, DE COURS, DE FARCY, DE PIOGER-CHANTRADEUX, D'HALLEBOUT; les lieutenants PENNARD, GUYOT, LE FRANC DE SAGERRAN et LABORDAVE.

Bataille de Lawfeld (2 juillet 1747).

Malgré tout, le régiment ne se reposa guère; il alla concourir au siège d'Axel (16 mai) et se trouva dans les premiers jours de juillet à la célèbre bataille de Lawfeld.

« La paix, disait le maréchal de Saxe, est dans Maëstricht, et une bataille gagnée peut seule nous en ouvrir les portes. »

---

(1) Ces renseignements sont empruntés à l'*Histoire de l'ancienne infanterie française*, par Susane, et aux *Essais sur les régiments*, par M. de Roussel.

Pour couvrir la ville, l'armée des alliés occupait une position formidable, en avant de Lawfeld, derrière des ouvrages en terre qui se flanquaient entre eux. Ces obstacles ne firent pas renoncer le maréchal à l'honneur de l'offensive. Louis XV donna lui-même le signal de la bataille.

La Tour du Pin se trouvait à l'aile droite, où le combat fut le plus acharné. Trois attaques successives étaient venues se briser contre les défenses de Lawfeld. Le maréchal de Saxe, considérant ce village comme la clef de la position, résolut de s'en emparer à tout prix. C'est alors qu'il manda les brigades de La Tour du Pin, du Roi et d'Orléans pour tenter ce nouvel et suprême effort. Le moment était solennel, la victoire allait se décider.

Le régiment, fier de sa mission, s'élance à la baïonnette avec une intrépidité sans égale. Il culbute la colonne ennemie dans le ravin et lui passe sur le corps. Le roi, témoin de tant de valeur, lui accorda cinq brevets de lieutenant-colonel, treize croix de Saint-Louis (1) et vingt-sept gratifications. Il avait perdu à cette bataille les capitaines DE MAGEINVILLE et DE DREUX et les lieutenants DE VAUDRY, DE SAGERRAN, LE FRANC et DE LA DURANTIE. Parmi les blessés se trouvaient les capitaines D'ARTIGNOS, DE NAJAC, DE LA GRÈZE, DE VANDEL, DE LARMANDIE, DE MONTGRAND, le chevalier capitaine adjudant-major DE MONTGRAND, DE MAILLÉ, DE LA TOUR DEJEAN, DE TANOUARN, DE GRINCOURT, DE FERRAND et D'ASTORG et les lieutenants DE CHEFFONTAINES, JOURDAN, DE MARDEVILLE, DE LA MARRE, TERCIER, DE LA VILOTTE, DESCHÊNES, DE REQUEUR et FOURNEAU, ainsi que MM. DE LOSSE, DE LACOUDRE et DE BOISLEBON qui faisaient la campagne en volontaires.

Malgré cette brillante victoire, il parut difficile d'enlever Maëstricht. Pour épargner ses troupes, Louis XV crut préférable d'en ajourner le siège.

En conséquence, les régiments prirent leurs quartiers d'hiver. La Tour du Pin s'établit à Bruxelles.

---

(1) Au sujet des croix de Saint-Louis, consulter l'appendice n° 4.

Année 1748

Mais, l'année suivante (1748), on apprit qu'un corps de 25.000 Russes venait au secours de la Hollande (1). Le maréchal de Saxe, qui n'avait pas renoncé à prendre Maëstricht, voulut agir promptement pour s'assurer l'avantage. La ruse prépara et le courage acheva le triomphe de nos armes. L'ennemi, trompé par une fausse démonstration sur Bréda, dégarnit ses positions pour se porter au secours de cette place. Le maréchal, profitant de cette faute, brusqua son mouvement et vint investir Maëstricht. Le siège fut poussé avec une incroyable vigueur.

Le 29 avril, à 9 heures du soir, deux compagnies de grenadiers de la Tour du Pin et trois de la Couronne, soutenues par celles de Rohan et d'Alsace, s'élancèrent au cri de « Vive le Roi ! » sur la flèche de gauche du front d'attaque et parvinrent à se loger sur le saillant gauche du chemin couvert de l'ouvrage à cornes. Cette action coûta la vie au capitaine DE LA DURANTIE, frère du lieutenant tué à Lawfeld et au capitaine DE CORNEILLAN. Dix officiers avaient été blessés pendant le siège : le 20 avril, le capitaine DE CASTELNAU, le lieutenant LEGRAND, le lieutenant MÉZIÈRES ; le 21, le lieutenant RICART ou RICHART ; le 29, le capitaine DE ROGUESHAUTES, le capitaine DE VANDEL, les lieutenants TERCIER et DE LA MARRE ; MM. DE LA COUDRE et D'ARTICLES (volontaires).

Paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

La place n'eût pu résister longtemps à de pareils assauts. Le maréchal de Saxe allait en forcer les portes lorsqu'arriva un courrier du duc de Cumberland annonçant la cessation des hostilités, ce qui justifiait le mot de Maurice de Saxe : « La paix est dans Maëstricht. »

Louis XV la conclut à Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748),

(1) Une armée de 80.000 hommes couvrait déjà Maëstricht.

« non en marchand, mais en roi », selon l'expression de son plénipotentiaire au Congrès.

A cette période de guerre, on vit succéder près de sept années de quiétude et de prospérité (1).

GUERRE DE SEPT ANS

Pourtant l'ambition des Anglais devait bientôt troubler le calme de l'Europe. Ils ne pouvaient voir sans jalousie le bonheur de la France. Ce fut du Canada que jaillit l'étincelle qui allait bientôt embraser les deux mondes. L'Angleterre, sans déclaration de guerre, attaquait nos colonies, capturait notre marine marchande et nous suscitait en Europe de graves difficultés. Louis XV, qui n'aspirait qu'à la paix, fut forcé de faire la guerre.

On vit tout à coup changer le système politique de l'Europe : la Prusse unie à l'Angleterre et la France à l'Autriche.

La guerre fut au début heureuse. Le régiment rejoignit en 1757 (25 août) l'armée du maréchal d'Estrées, qui devait attaquer les forces anglaises du Hanovre.

Sous les ordres directs du duc de Richelieu, La Tour du Pin poursuivit jusqu'à Stade le duc de Cumberland. Il se porta ensuite à Lunebourg, pour protéger la retraite de notre armée battue à Rosbach, puis se retira derrière l'Aller et prit ses quartiers d'hiver à Hanovre. La victoire semblait avoir abandonné nos drapeaux.

La Tour du Pin fut très maltraité pendant la campagne de 1758. Etabli à Goch (2 lieues de Clèves), il dut se retirer précipitamment devant les progrès rapides du prince Ferdinand. Continuellement harcelé par l'ennemi, le régiment perdit une partie de ses équipages et la moitié de son habillement neuf.

Le lieutenant de grenadiers DE SOULAGE, resté malade à

(1) Le régiment tint garnison à Lille, février 1749; à Dunkerque, 1751; à Valenciennes, 1752; au camp de Sarrelouis, 1754; à Maubeuge, 1755; au Havre-de-Grâce, juillet 1756; au Mans, à Saumur, à La Flèche, septembre 1756.

Goch, reçut un coup de sabre sur la tête et un coup de pistolet à la jambe; il parvint cependant à s'échapper.

Un détachement de 50 hommes fut moins heureux; surpris et entourés par les coureurs de Ferdinand, nos soldats firent bravement leur devoir; mais après une héroïque défense, les survivants de cette vaillante colonne furent faits prisonniers avec leur lieutenant M. d'Epinay.

Bataille de Crewelt ou Crefeld (23 juin 1758).

Malgré toutes ces épreuves, La Tour du Pin assiste, quelques jours plus tard, à la malheureuse bataille de Crefeld, où le comte de Clermont fut battu par le prince de Brunswick. Le régiment fit preuve, en cette journée, de la plus étonnante fermeté. Exposés pendant cinq heures au feu meurtrier de trois batteries, nos soldats, inébranlables sous la mitraille, ne se plaignirent que de leur inaction et de la nécessité de battre en retraite. Un courage aussi calme est plus rare et plus méritoire que l'ardeur dans la lutte (1). On en a peu d'exemples. Sans avoir eu de toute la journée l'occasion de tirer un coup de fusil, La Tour du Pin avait perdu plus de 500 hommes dont cinq capitaines : MM. DE ROQUES-HAUTES, DU HALGOUET (2), DUVIGNY, d'HOURMELIN et DE LA BOURDONNAYE. Parmi les blessés, il fallait compter les capitaines DE MONTBRUN, DELON, DE CONFLANS, DE LA MOTHE-FERRAND, DE DIANOUS et DE MÉMARQUES ainsi que les lieutenants D'ASTIER, DE SAINT-GERMAIN et DU SEIGNEUR, et le sergent DESROULINS, qui devint lieutenant et fut tué en 1762.

Enfin, après diverses opérations autour de Cologne, le régiment prit ses quartiers d'hiver à Xanten (2 lieues de Wesel) près de Wesel.

(1) Le capitaine Delon faisait le service de l'artillerie. Le régiment souffrit tant parce qu'il était pris en écharpe par trois batteries. Son audacieuse retraite en imposa à la cavalerie ennemie, qui n'osa l'inquiéter. (V. *Essais sur les régiments*, par E. de Roussel.)

(2) Agathe-Luc-Jean-Baptiste de Poulpiquet, chevalier du Halgoët, né à Rennes en 1729, chevalier de Malte en 1747, avait un frère aîné capitaine au régiment (le comte du Halgoët).

Prise de Münster (25 juillet 1759).

En 1759, La Tour du Pin figure dans le corps de réserve du marquis d'Armentières, qui fut chargé d'investir Münster.

Dans la nuit du 11 au 12 juillet, le régiment tenta une audacieuse attaque sur la porte Saint-Maurice.

Il eut à soutenir le choc de toute la garnison et ne se retira qu'au jour. C'est dans cette glorieuse affaire que périt le lieutenant DE SOUVOLLES. On ramassa parmi les blessés le capitaine DE CHASSIGNOLES (1), le commandant de bataillon DE LARMANDIE, les capitaines DE LA TOUR-DEJEAN et DE FARCY, les lieutenants DE LUSTRAC et DE SIRY, ainsi que les sergents DESROULINS, RICHART et PAGNON, devenus plus tard officiers au corps (2).

D'aussi grands sacrifices furent enfin récompensés par la capitulation du 25 juillet, qui nous livra 3.000 soldats prussiens, ainsi que le lieutenant général de Zastrow.

Après quelques expéditions sans importance, La Tour du Pin vint jouir à Cologne d'un repos qu'il avait bien gagné (21 janvier 1760).

Bataille de Corbach (10 juillet 1760).

Le régiment fit la campagne de 1760 sous les ordres du comte de Saint-Germain (3).

Appelées au secours du maréchal de Broglie, les brigades La Tour du Pin et La Couronne arrivent fort à propos, le 10 juillet, sur le champ de bataille de Corbach et sont bien-

(1) Le capitaine DE CHASSIGNOLES, grièvement blessé au genou droit, devint lieutenant-colonel en 1784.

(2) Le régiment devait attirer sur lui le feu de la place pour faciliter l'attaque de droite, mais cette attaque s'étant égarée, l'ennemi craignit d'être forcé par la porte Saint-Maurice, que canonnaient nos quatre pièces de campagne. Il y porta toutes ses forces. Le régiment se maintint sous une grêle de bombes, pots-à-feu, grenades et mousqueterie.

(3) Corps de réserve assemblé à Dusseldorf.

tôt suivies des brigades de Royal-Suédois et de Castellas, qui permettent de prononcer l'attaque décisive et de dégager les volontaires de Flandre. Malgré le feu meurtrier de l'ennemi, celui-ci se voit obligé de battre en retraite après quatre heures de combat.

Les capitaines DE KERNISAN et DUSERRE, les lieutenants DE ROUVROY, DU LUC, D'OSMONT, DE LA VILLAUDREY (enseigne) et DE LA VERNOSSE furent blessés à Corbach, où le régiment avait perdu 29 hommes et comptait 115 blessés.

Warbourg (31 juillet 1760).

Cependant, le maréchal de Broglie, qui occupait la Hesse et le Hanovre, avait été obligé de diviser ses forces. Le prince de Brunswick, profitant de cette occasion, résolut de surprendre le corps du chevalier du Muy. Le 31 juillet, à la faveur du brouillard, deux colonnes ennemies débouchent subitement sur la gauche de l'armée française. La brigade de La Tour du Pin (1), qui était à droite du village de Warbourg, vole au secours de l'aile menacée. Mais le chevalier du Muy s'aperçoit bien vite que l'ennemi menace les ponts de la Dymel, qui seuls assurent sa ligne de retraite. Pour parer à ce danger, il choisit La Tour du Pin et Touraine (2).

Le 2e bataillon du régiment passe la rivière à gué, sous le feu de l'ennemi, protège la retraite, forme l'arrière-garde de la réserve et se retire en bon ordre devant la supériorité des forces. Sept officiers avaient été blessés dans cette glorieuse affaire. C'étaient les capitaines DE LA TOUR-FERRAND, DE GUINTRAND et DE L'ENFERNAT ; les lieutenants D'ASTIER, DUPUIS, DE CHANTEPIE, chevalier DE CHASSIGNOLES,

(1) La Tour du Pin et Touraine.

(2) La Tour du Pin et Touraine, conduits par le lieutenant général de Meaupou et le maréchal de camp marquis de Roquépine, se portent au secours de Bourbonnais, Rouergue et La Couronne. Le 2e bataillon, un moment coupé par notre cavalerie, est chargé de front et de flanc par celle de l'ennemi, mais il l'arrête par son feu et passe la rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

DE PLATS, et les sous-lieutenants BEAUPOIL, PAGNON et MATHERON. Quelque temps après, le régiment fut envoyé au secours de Wesel, menacé par le prince héréditaire et se trouva ainsi au combat de Clostercamps, célèbre par le dévouement du chevalier d'Assas. Immobilisé pendant une partie de l'action, par suite de la blessure de son colonel, la Tour du Pin eut cependant l'honneur de prendre part aux charges qui repoussèrent définitivement les troupes hanovriennes. Le régiment comptait 73 hommes hors de combat, parmi lesquels le colonel (1), les capitaines DU SEIGNEUR et DES FAVIÈRES, les lieutenants DE PLATS et DE LA VILLAUDRAY et le sous-lieutenant DE LA FEUILLADE.

COLONEL COMTE DE BOISGELIN

(1761).

Le 20 février 1761, le comte DE LA TOUR DU PIN fut nommé maréchal de camp. Il fut remplacé par le colonel comte DE BOISGELIN, qui commandait précédemment le régiment de Saintonge (2) (3).

Boisgelin, qui faisait partie du corps de réserve commandé par le prince de Condé, ne cessa guère de combattre. Il prit part à la bataille de Villingshausen (4) (15 et 16 juillet). Quelques jours plus tard (28 juillet), dans une rencontre particulière, près de Neuheim (sur la Roër), il perdait un brave officier, le lieutenant DE SAINT-PAUL, tué à la tête de ses grenadiers. Nous le retrouvons encore, le 30

(1) Le colonel DE LA TOUR DU PIN reçut un coup de feu à la cuisse dès le début de l'action.

(2) René Gabriel comte DE BOISGELIN, fut fait brigadier le 25 juillet 1762. Le lieutenant-colonel Marc Antoine DE HALLEBOUT, servait au corps en 1724 comme lieutenant; lieutenant-colonel, 18 janvier 1760; brigadier, 20 février 1761; maréchal de camp, 1767.

(3) Le corps était alors à Cologne et y passa l'hiver.

(4) Villingshausen. Combat perdu par la faute du maréchal de Soubise.

août, à l'affaire de Roxel. Puis il va prendre ses quartiers d'hiver à Cologne et Dusseldorf.

Année 1762

Pourtant la guerre n'était point terminée. Le régiment dut bientôt reprendre la campagne. Au mois de juin 1762, un détachement de la compagnie de Cambefort eut la bonne fortune de capturer à Ippenburen deux aides de camp du prince Ferdinand : le colonel Ligonier et le capitaine anglais de Medos. D'ailleurs, cette année devait être particulièrement glorieuse pour Boisgelin.

Combat de Grüningen-Johannsberg ou Johannisberg (25 août 1762).

Le 25 août, il se signala de la façon la plus honorable au combat de Grüningen-Johannsberg, où le prince de Condé repoussa l'armée deux fois plus nombreuse du prince héréditaire. Dès le commencement de l'action, un brave soldat, nommé Jean Troury (1) s'était placé en vigie sur un arbre très exposé au feu de l'artillerie adverse. En dépit du danger, il se maintint ferme à son poste et put ainsi donner avis du mouvement de retraite de l'ennemi, ce qui détermina dans nos troupes un nouvel et irrésistible élan. C'est alors que le capitaine de Serre-Durival (2), à la tête de 30 hommes déterminés, tenta une audacieuse attaque sur le moulin de Grüningen, où il eut la gloire de s'emparer de trois pièces de canon.

Les vainqueurs campèrent sur le terrain, puis ils se dirigèrent sur le Johannsberg pour se rapprocher de MM. les maréchaux.

---

(1) Jean Troury, dit du Raisin, né à Paris, paroisse de Saint-Jean-de-Latran.

(2) Joseph de Serre Durival, né à Gap en 1737; capitaine en 1758. Blessé à Corbach. S'est distingué au moulin de Grüningen (25 août 1762) en s'emparant de trois pièces de canon (Etats de service).

Nous allons voir que la journée du 30 août devait être plus brillante encore que celle du 25. Boisgelin s'y couvrit d'une gloire incomparable. Le prince de Condé s'y montra vraiment digne du grand nom qu'il portait.

Bataille de Friedberg-Johannisberg (30 août 1762).

L'armée française se trouvait établie dans une forte position, près de Salines de Friedberg, quand son avant-garde fut attaquée sur la montagne du Johannsberg par dix-neuf bataillons ennemis, sous la conduite du prince de Brünswick en personne.

Cependant tous leurs efforts venaient se briser contre l'inébranlable résistance du marquis de Lévis (1) lorsqu'on apprit que Lückner, avec quarante escadrons, opérait un mouvement tournant par Niedermelle, afin de tomber sur notre flanc. Pour parer à ce danger, il fallait agir au plus vite et brusquer la victoire. Le prince de Condé confia cette noble tâche à la brigade de Boisgelin. Il s'agissait de se rendre maître d'un bois situé vers notre gauche et défendu par 3.000 Anglais et 3.000 Hanovriens. Entraînée par le lieutenant-général comte de la Guiche et les maréchaux de camp de Chantilly et Jenner, cette troupe généreuse s'élance au pas de course contre l'ennemi, dont elle essuie deux décharges sans riposter, et se jette à la baïonnette sur les 6.000 Anglo-Hanovriens qu'elle enfonce et disperse en un clin d'œil. Dans la poursuite, un caporal de la compagnie DE BORDENAVE, nommé Michel ROUSSILLAC (2), emporté par son ardeur, parvient seul au delà d'un ruisseau que les ennemis traversent avec peine, en tue plusieurs et ramène onze prisonniers (3).

(1) Le marquis de Lévis commandait l'avant-garde. Il avait été renforcé par les grenadiers royaux du comte de Stainville.

(2) Michel ROUSSILLAC, dit Augustin, originaire de Saint-Augustin, près Brives, en Limousin. (Ces détails sont empruntés à l'ouvrage de M. de Roussel : *Essais sur les régiments.*

(3) Le prince de Soubise, témoin de ce haut fait d'armes, voulut l'en récompenser sur-le-champ en lui donnant quatre louis d'or.

Pendant ce temps, les charges vigoureuses du comte de Stainville achevaient la déroute du prince de Brunswick (1), dont les troupes repassèrent précipitamment le Weser, laissant entre nos mains 600 morts, 1.500 prisonniers, 1.200 chevaux, 2 étendards et 15 pièces de canon.

Ce beau fait d'armes couronnait dignement la dernière campagne de la guerre de Sept ans, qui n'aboutit malheureusement qu'au traité de Paris (10 février 1763), si désavantageux pour la France.

En raison du rôle glorieux joué par le régiment dans cette action mémorable (2), le comte DE BOISGELIN, son colonel, fut chargé de porter au roi la nouvelle de la victoire. Il en fut récompensé par le grade de brigadier. D'autre part, Sa Majesté chargea spécialement le maréchal d'Estrées de transmettre au corps tous ses compliments pour sa brillante conduite à Friedberg; il en donna d'ailleurs un éclatant témoignage en accordant à Boisgelin quatorze croix de chevalier de Saint-Louis et 15.000 livres de gratification (V. les pièces justificatives à l'appendice no 3.)

Le régiment pouvait être fier de sa gloire; mais il l'avait payée bien cher : 28 soldats avaient été tués sur place, 256 étaient blessés. Le corps d'officiers ne s'était guère ménagé; 8 d'entre eux avaient trouvé la mort au champ d'honneur : c'étaient les capitaines DE SAINT-SAUVEUR (3), D'AUTTEVILLE (4), DUMAS (5) et DE RANCHIN (6); les lieute-

(1) Le prince héréditaire de Brunswick avait été dangereusement blessé.

(2) « Les troupes ont fait des prodiges, écrit le prince de Condé à M. de Choiseul, particulièrement le régiment de Boisgelin, conduit par MM. de Chantilly et Jenner, maréchaux de camp. » Pour ce qui concerne la croix de Saint-Louis, voir la note de l'appendice no 3.

(3) Louis-Victor POCQUET DE SAINT-SAUVEUR, né à la Martinique, en 1736.

(4) Louis-Augustin-Jeannin D'AUTTEVILLE, né à Valenciennes, en 1740.

(5) Jean-César DUMAS, né à Bordeaux.

(6) Jean-Philippe chevalier DE RANCHIN, né à Puylaurens le 2 octobre 1733; chevalier de Saint-Louis, 9 septembre 1762; mort de ses blessures le 10 octobre 1762.

nants Rogon, Oudet et Desroulins, le sous-lieutenant de Lorgeril. Plus longue encore était la liste des blessés : en tête, le commandant de bataillon (1) chevalier du Mesnil, puis les capitaines de la Forgue, de Sarrant, de la Tour, de Ferrand, de Roye de l'Enfernat, Mézières, Collet des Favières, de Mémarque, Navette de Chassignoles, de la Barrière, de Champbruslard, de la Vergnhe, de Siry, Douville; le lieutenant de grenadiers Beaupoil et les sous-lieutenants Ricard, Chantepie, Bourguisson, d'Osmont, de la Feuillade, Matheron, de Berne, enfin le porte-drapeau Bagué.

Nous n'aurions garde d'omettre ici un fait assez significatif à une époque où l'esprit de corps entretenait entre les divers régiments une si vive et continuelle rivalité : Boisgelin reçut les félicitations les plus flatteuses de la part de plusieurs autres corps sur sa brillante attitude dans l'affaire de Friedberg.

Mentionnons tout particulièrement la lettre adressée par les officiers de La Couronne à ceux de Boisgelin, document qui demeurera toujours honorable pour les deux régiments. (V. pièces justificatives, appendice 3.)

Colonel marquis DE CRÉNOLLE

(30 novembre 1764).

Rentré en France après la signature de la paix, Boisgelin se rendit à Calais. Il y tenait encore garnison lorsque l'ordonnance du 10 décembre 1762 lui imposa le nom de Béarn (2). Nous n'entrerons pas dans le détail des nombreuses garnisons qu'occupa le régiment de Béarn pendant cette période de paix (3). Disons cependant qu'il se trouvait

(1) Germain-Nicolas du Mousset, chevalier du Mesnil, né dans le Perche; réformé en 1763 comme commandant de bataillon.

(2) Cette ordonnance substituait le nom permanent d'une province aux noms essentiellement variables des colonels, qui servaient, jusqu'à cette époque, à la désignation des régiments des gentilshommes.

(3) Mars 1763, Calais; novembre 1764, Dunkerque; août 1765, Thion-

à Dunkerque lorsqu'il passa sous les ordres du colonel marquis DE CRÉNOLLE (30 novembre 1764) (1).

Le règne de Louis XV s'acheva dans la tranquillité.

Mais l'ambition de la marine anglaise entretenait un sourd mécontentement.

La révolte de l'Amérique du Nord fut le signal de la détente. Le roi de France (Louis XVI) dut veiller à la sûreté de ses colonies, car tout faisait présager une rupture avec l'Angleterre.

En conséquence, Béarn, comme tant d'autres régiments, reçut l'ordre d'envoyer son 4e bataillon aux Antilles.

Il fut embarqué à Brest, le 20 novembre 1775, à destination de Saint-Domingue.

L'année suivante, en vertu de l'ordonnance du 25 mars, Béarn se dédoubla pour former deux régiments : les 1er et 3e bataillons constituèrent Béarn (le nouveau), en conservant le drapeau et l'uniforme de l'ancien corps, tandis que les 2e et 4e bataillons formèrent le régiment d'Agénois.

Enfin, en 1777, le régiment de Béarn prit le numéro 15 dans l'ordre de bataille, par suite de l'ordonnance royale qui supprimait le roulement entre les régiments à semestre (2).

COLONEL MARQUIS DE BARTILLAT
(1780).

En 1780, la promotion du marquis DE CRÉNOLLE au grade de maréchal de camp (1er mars) fit donner le commandement de Béarn au marquis DE BARTILLAT (nommé à la date du 13 avril 1780) (3).

---

ville; juin 1767, Sarrelouis; octobre 1767, Brest; novembre 1769, Metz; octobre 1771, Thionville; septembre 1772, Valenciennes; novembre 1774, Metz; 1777, Verdun; 1778, Meaux; 1779, en Picardie; 1781, Saint-Omer, novembre 1781, Brest; juin 1784, Metz; novembre 1787, Dieppe; septembre 1789, Le Havre; janvier 1792, Arras; 15 juin 1792, Lille.

(1) Anne-Louis DE QUINGO DE CRÉNOLLE; brigadier, 3 janvier 1770; maréchal de camp, 1er mars 1780.

(2) Bourbonnais, Béarn et Auvergne.

(3) Louis-François-Jules-Jeannot, marquis DE BARTILLAT ; brigadier, 5 décembre 1781; maréchal de camp, 9 mars 1788.

Le régiment, qui avait été envoyé plusieurs fois dans les ports du nord de la France pour protéger les côtes contre les tentatives de la marine anglaise, revint à Metz, au mois de juin 1784, lorsque la paix fut assurée par le traité signé à Versailles (3 septembre 1783) entre les Etats-Unis, la France, l'Espagne et l'Angleterre.

Colonel DE BOISGELIN DU KERDU

(1788).

Cependant, la crainte d'une nouvelle guerre maritime le fit envoyer à Dieppe en octobre 1787, et, deux ans après, au Havre (septembre 1789), où nous le trouvons sous les ordres d'un nouveau colonel, le vicomte de Boisgelin de Kerdu (1) (2).

Quoi qu'il en soit, le régiment n'eut l'occasion de prendre part à aucune action de guerre. Il est même à supposer qu'il ne quitta point sa garnison, car il était encore au Havre au moment où l'Assemblée nationale substitua aux noms de province, que portaient les régiments, la seule désignation de leur numéro dans l'ordre de bataille (1er janvier 1791).

Béarn devient le 15e Régiment d'infanterie.

A partir de cette époque, Béarn ne porta plus que la dénomination de : « 15e Régiment d'infanterie ».

Colonel comte DE CASTELLANE

(25 juillet 1791).

Le 30 juin de la même année, le colonel de Boisgelin fut retraité avec le grade de maréchal de camp. Il eut pour

(1) Gille-Dominique-Jean-Marie de Boisgelin, nommé le 1er mars 1788; retraité avec le grade de maréchal de camp le 30 juin 1791.

(2) M. Jean-Charles de Myon fut lieutenant-colonel de Béarn de 1789 à 1791.

successeur le comte DE CASTELLANE (1), qui ne fit que passer au régiment.

Sur ces entrefaites, le 2e bataillon recevait l'ordre de partir à son tour pour Saint-Domingue. Il s'embarqua au Havre; le 1er novembre, et ne revint jamais en France.

COLONEL DE MYON

(1791).

Quelques jours plus tard, le colonel DE CASTELLANE était remplacé par M. DE MYON (7 novembre 1791), qui avait le grade de lieutenant-colonel au corps depuis le 7 mai 1789.

Au mois de janvier suivant (2), ce qui restait du régiment fut envoyé à Arras. On l'y trouve, le 1er mars, à l'effectif de 347 hommes.

COLONEL DE VARENNES

(7 mars 1792).

Deux mois après (juin), le 15e régiment d'infanterie était en garnison à Lille, sous les ordres de son nouveau colonel M. DE VARENNES (3). Il eut bientôt l'occasion de montrer qu'il avait pieusement conservé les traditions de ses aînés.

Les grandes commotions politiques qui déchiraient alors le cœur de la France avaient eu un grave retentissement dans toute l'Europe. L'orage commençait à gronder à l'horizon. L'Assemblée législative résolut de brusquer les choses et força Louis XVI à déclarer solennellement la guerre à l'empereur d'Autriche (20 avril 1792).

---

(1) Michel-Ange-Boniface-Marie, Comte DE CASTELLANE, colonel du 15e, le 25 juillet 1791.

(2) Le 1er bataillon arrive le 27 janvier 1792 à Arras.

(3) Marie-Louis DE VARENNES, colonel du 15e le 7 mars 1792.

Siège de Lille (24 septembre - 8 octobre 1792).

C'est en Flandre qu'on tira les premiers coups de canon. Le régiment, qui faisait partie de l'armée du Nord, commandée par Luckner, puis par Dumouriez, eut l'insigne honneur de prendre part à la glorieuse défense de Lille (1).

Le duc Albert de Saxe-Teschen s'avançait à la tête d'une armée de 25.000 fantassins, 8.000 cavaliers avec 50 pièces de canon et 12 mortiers. De pareilles forces semblaient promettre un facile triomphe. Mais la place de Lille brava son adversaire. Le général Ruault, qui commandait la garnison, n'avait sous ses ordres que 4.412 hommes d'infanterie, 1.128 cavaliers, deux compagnies bourgeoises de canonniers sédentaires (2) et 132 hommes du 3e régiment d'artillerie. Le patriotisme et la vaillance devaient suppléer au nombre.

Cependant, dès le commencement de septembre, les troupes autrichiennes avaient passé la frontière et « comme un torrent qui rompt ses digues » elles avaient envahi la Flandre française. Le général Ruault diposait de si peu de monde (5.678 hommes, dont 666 du 15e de ligne) qu'il n'avait pu envoyer que de faibles détachements à Lannoy et à Roubaix. L'ennemi s'en rendit maître le 5 septembre. Dans ces engagements, le capitaine Louis Deseutre, du 15e de ligne, qui commandait la garnison de Roubaix, eut un cheval tué sous lui (Etats de service).

Le 23 septembre, les têtes des colonnes ennemies paraissaient en vue de Lille et le duc Albert établissait différents camps dans le voisinage de la ville.

Le lendemain, nos avant-postes du faubourg de Fives étaient refoulés jusque dans le chemin couvert. En sorte que, dès le 24, l'investissement était aussi complet qu'il devait l'être jamais. La place n'avait plus d'autre porte

(1) Siège de Lille (24 septembre-8 octobre).

(2) Ces forces furent ensuite doublées par les renforts qui arrivèrent dans les premiers jours d'octobre.

libre que celle d'Armentières et d'autres communications que celles de la ligne de Dunkerque (1).

Les premières opérations de la défense furent dirigées par le lieutenant général Duhoux (2).

Le 25, pour se donner de l'air, il tenta d'arracher à l'ennemi les positions perdues la veille. Cette entreprise fut confiée à 600 hommes de différents piquets (3), commandés par les lieutenants-colonels de Pierre, du 24e de ligne et Valhubert, des volontaires de la Manche. Lui-même se mit à la tête des troupes avec le maréchal de camp de Champmorin. Mais les Autrichiens occupaient tous les points du faubourg. Aussi nos efforts vinrent-ils se briser contre leur opiniâtre résistance. Enfin, après trois heures de cette lutte acharnée, le général dut ordonner la retraite. Elle se fit en bon ordre et pas à pas, sous la protection du feu de la place, grâce aux heureuses dispositions prises par le général Ruault. C'est dans cette sortie que le 15e régiment d'infanterie perdit un de ses meilleurs officiers, le capitaine Philippe CHABOT (4), qui mourut le jour même.

Le duc Albert employa les journées des 26, 27 et 28 à construire de formidables batteries, destinées à bombarder la ville. Tel était l'état des choses lorsque, le 29, vers 11 heures, on vint annoncer au conseil de guerre qu'un officier supérieur autrichien, accompagné d'un trompette, se présentait à la porte Saint-Maurice. Le général Ruault chargea aussitôt son aide de camp (le capitaine Morand) d'aller avec le colonel DE VARENNES, du 15e régiment d'infanterie, recevoir le parlementaire étranger. On lui fit traverser la ville en voiture, les yeux bandés, pour l'introduire au con-

(1) Voir *Le siège de Lille en* 1792, par Désiré Lacroix.

(2) Mais le 29 septembre, par suite de son rappel à Paris, il dut remettre le commandement au maréchal de camp Ruault, qui l'exerça jusqu'à la fin du siège.

(3) Parmi lesquels celui du 15e régiment d'infanterie.

(4) Philippe-François CHABOT, né le 13 avril 1756; gendarme du roi en 1772; sous-lieutenant le 5 octobre 1782, au bataillon du Poitou; capitaine au 15e, le 31 mai 1792, officier d'avenir.

Son frère, Louis-François, capitaine à la même date et au même régiment, devint chef de brigade le 20 août 1793. (Etats de services.)

seil. C'est là qu'il remit une dépêche du capitaine général Albert de Saxe portant sommation de rendre la ville et la citadelle à l'empereur et roi. On sait la magnifique réponse que lui fit le brave gouverneur (1).

Mais à peine l'envoyé du duc Albert eut-il regagné les postes de l'armée ennemie qu'une effroyable détonation se fit entendre. Douze mortiers et vingt-quatre pièces de gros calibre, tirant à boulets rouges, vomissaient leurs projectiles sur les différents quartiers de la fière cité.

Cependant rien ne put vaincre la patriotique constance des défenseurs de la place et ce sera l'éternel honneur de la population lilloise que d'avoir, en cette circonstance, donné l'exemple du plus pur héroïsme et de la plus entière abnégation.

Tandis que le soldat, par principe et par devoir, fidèlement dévoué à son poste, y déployait comme au milieu des flammes une valeur peu commune, le citoyen, insensible à ses pertes, jurait de mourir, non seulement sur les restes fumants de son habitation, mais encore sur la brêche de ses remparts, où l'ennemi ne portait que d'impuissants efforts (2).

Une aussi admirable résistance devait avoir sa juste récompense. Le 8 octobre, en effet, les Autrichiens, qui avaient épuisé leurs munitions, se hâtèrent de lever le siège en ap-

---

(1) Réponse du général Ruault :

« Monsieur le Commandant général,

« La garnison que j'ai l'honneur de commander et moi sommes résolus de nous ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de la rendre à nos ennemis; et les citoyens, fidèles comme nous à leur serment de « vivre libres ou mourir », partagent nos sentiments et nous seconderont de tous leurs efforts.

» Lille, le 29 septembre 1792.

» Le maréchal de camp commandant à Lille.

» RUAULT. »

(2) Le capitaine DESEUTRE, du 15e de ligne, dont nous avons parlé plus haut, avait pu rentrer à Lille. Il eut la bonne fortune de sauver plusieurs femmes et enfants menacés par les flammes. (Etats de services.)

prenant que Dumouriez s'avançait à la tête d'une armée de 30.000 hommes.

Pour s'assurer de la retraite de l'ennemi et détruire ses ouvrages, le maréchal de camp de Champmorin exécuta une reconnaissance au delà du faubourg de Fives. Il avait sous ses ordres 500 volontaires nationaux, un bataillon du 15e conduit par son lieutenant-colonel DAURIÈRES, un bataillon du 87e commandé par le lieutenant-colonel O'Keefe et un détachement de hussards.

La ville était définitivement sauvée : « La magnifique défense des Lillois, publiée dans toute la France, excita l'enthousiasme général » (1).

CAMPAGNE DU NORD

Profitant de cette heureuse diversion, Dumouriez voulut entreprendre la conquête de la Belgique.

Entre temps, le 15e régiment d'infanterie avait été affecté à la 2e division (maréchal de camp de Canolle) du 1er corps d'armée (lieutenant général de la Bourdonnaye).

Le 8 novembre, nous le trouvons campé à Cysoing, d'où il va rejoindre, à Tournai, le premier corps qui marche sur Anvers.

L'avant-garde se présente le 18 devant la place et la somme inutilement de se rendre. Le lieutenant général de la Bourdonnaye prend alors ses dispositions pour s'emparer de la citadelle de Berchem.

Pendant la nuit du 25 au 26 novembre, nos travailleurs, conduits par le capitaine DESEUTRE, ouvraient la tranchée

---

(1) Le 12 octobre 1792, la Convention nationale, après avoir entendu la lecture d'une lettre de ses commissaires à l'armée du Nord, et sur la proposition d'un de ses membres, décrète que les habitants de Lille ont bien mérité de la patrie.

Au commencement de septembre, la garnison de Lille ne comprenait que 2.018 hommes des volontaires nationaux, 666 du 15e de ligne, 576 du 24e, 645 du 56e, 513 du 90e, 132 du 3e régiment d'artillerie, 356 cavaliers du 6e régiment, 450 du 13e, 322 du 1er hussards.

dans le plus grand ordre. « Le silence fut si bien observé que l'ennemi ne s'aperçut pas de ce travail. »

Les cheminements furent poussés très activement, et, le 30, à une heure de l'après-midi, la garnison, forte de 1.100 hommes, mettait bas les armes et restait prisonnière de guerre (1).

« Le lendemain, on distribua des secours aux corps de troupe pour acheter des effets, et l'on donna aux soldats un jour de solde en numéraire. »

Au mois de décembre 1792, les armées du Nord, des Ardennes et de Belgique sont réunies sous les ordres du général Dumouriez.

Le 4, l'armée tout entière se dirige sur Diest et prend ses cantonnements le long de la Meuse. Puis, au commencement de l'année suivante, le 15e, à l'effectif de 786 hommes, vient s'établir à Rüremonde (30 janvier). Il en part au printemps pour servir sous les ordres du général La Marlière, à l'avant-garde de l'armée du Nord (Dumouriez).

Année 1793

Mais nous sommes bientôt obligés de rétrograder devant la marche des Prussiens de Brunswick et des Impériaux, commandés par le prince Charles et le prince de Wurtemberg.

Vivement attaquée, le 1er mars, en avant de Rüremonde, l'avant-garde se voit contrainte d'abandonner cette ville et de se replier sur Diest. La retraite s'exécute en bon ordre et sans précipitation.

Plus tard, sur l'ordre de la Convention, Dumouriez fait évacuer la Hollande. La division La Marlière (2) est établie, le 13 mars, à Aerschott et à Lier, pour couvrir Louvain.

---

(1) Le 26 novembre, le général Miranda avait remplacé la Bourdonnaye.

(2) Elle se compose des 1ers bataillons des 2e et 15e régiments d'infanterie, de quatre bataillons de volontaires, cinq escadrons de cavalerie

Toutefois, l'échec de Nerwinden (18 mars) détermine l'armée du Nord à continuer son mouvement rétrograde sur Courtrai.

Le 30 mars, elle est réunie aux camps de Bruille, Orchies, Saint-Amand et Famars. Quelques jours après, le général de Dampierre succédait à Dumouriez (1). Il entama les opérations en Flandre, mais ne fut pas heureux et, s'il n'avait eu la gloire de périr au champ d'honneur, il eût eu, sans doute, le même sort que ses successeurs Custine et Houchard (2), qui durent expier sur l'échafaud la faute d'avoir été vaincus.

Quoi qu'il en soit, le 15e, qui se trouvait sous les ordres du général Béru depuis la destitution de La Marlière (juillet 1793), termina la campagne sans avoir eu l'occasion de prendre part à aucune action de guerre importante (3).

Année 1794

Enfin, le 25 janvier 1794, en exécution de la loi du 21 février 1793, le régiment fut amalgamé avec le 14e bataillon de fédérés et le 4e bataillon de la Sarthe, pour former la 29e demi-brigade de bataille.

Le 2e bataillon du 15e régiment d'infanterie avait disparu tout entier à Saint-Domingue.

La 30e demi-brigade de bataille, à la formation de laquelle il devait concourir, n'a jamais existé que sur le papier (4).

Quant au dépôt de l'ancien Béarn, qui était resté dans les garnisons de Bretagne, il entra directement dans la compo-

(5e chasseurs et 3e régiment de cavalerie de ligne), en tout 5.300 hommes.

(1) Le 4 avril, Dumouriez avait une entrevue avec Mack et se réfugiait dans le camp autrichien.

(2) Custine fut exécuté le 28 juillet, après la prise de Valenciennes; Houchard après avoir été battu sous Courtrai.

(3) Il avait été successivement cantonné au camp de la Madeleine, à Frelinghem, aux Ecluses, à Luiselle, aux Ecluses de Deulemont, à Blaton près de Lille. Son effectif, le 1er octobre 1793, est de 524 hommes.

(4) La demi-brigade de bataille, qui devait porter le numéro 15, n'a jamais été non plus organisée.

sition de la 40e demi-brigade de ligne, à la réorganisation du 5 avril 1796.

Il est intéressant de savoir ce qu'est devenue cette 29e demi-brigade, dont les anciens soldats du 15e constituaient le meilleur et le plus solide élément.

Nous la trouvons, au mois de janvier 1794, établie au Quesnoy, comptant un effectif de 1.132 hommes et conservant à Aire un dépôt qui fut plus tard transporté à Hesdin.

Réorganisation du 5 avril 1796.

Après avoir contribué, avec l'armée du Nord, à la seconde conquête de la Belgique et à celle de la Hollande, la 29e demi-brigade de bataille fut réunie à l'ancienne demi-brigade de la Seine-Inférieure (volontaires) pour former la 14e demi-brigade de ligne, qui fut depuis surnommée « la Brave ».

Cette transformation ne fut pas la dernière, car, à l'organisation de 1803, la 14e demi-brigade de ligne devint le 14e régiment de ligne (le Brave), dont les fastes égalent, s'ils ne les surpassent, ceux de ses devanciers.

DEUXIÈME PARTIE

(1796-1815)

DE LA FORMATION DES DEMI-BRIGADES DE LIGNE JUSQU'AU LICENCIEMENT DE 1815

DEUXIÈME PARTIE (1796-1815)

PÉRIODE DE LA RÉVOLUTION & DE L'EMPIRE

Histoire de la 15e demi-brigade de ligne (ancienne 68e demi-brigade de bataille), devenue, en 1803, 15e régiment d'infanterie.

Le 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), le Directoire prescrivait une nouvelle organisation des unités administratives de l'armée.

L'arrêté définitif du 19 janvier constituait cent dix demi-brigades d'infanterie de ligne et trente demi-brigades d'infanterie légère.

Il fallut donc procéder encore à des transformations. C'est ce qui explique comment la 15e demi-brigade d'infanterie de ligne se trouva presque entièrement constituée par l'ancienne 68e demi-brigade de bataille (1), dont les trois bataillons figuraient, à cette époque, dans la 1re division de l'armée du Nord (en Hollande).

Le nouveau corps fut organisé sur place, à la date du 20 mars 1796 (30 ventôse an IV) et, quelques mois plus tard, (10 thermidor) il se trouva tout entier réuni au camp de Gorselle, à l'effectif de 2.563 hommes.

C'est là que le général Macdonald, profitant des loisirs de la campagne, avait résolu de façonner ses troupes à la manœuvre, à l'ordre et à la discipline; car, jusque-là, il n'avait

---

(1) La 68e demi-brigade de bataille avait été formée, en exécution du décret du 21 février 1793, par le 2e bataillon du 34e régiment d'infanterie (ci-devant Angoulême), le 2e bataillon des volontaires de Loir-et-Cher (formation du 19 août 1792), et le 3e bataillon des réserves (volontaires de différents départements; formation du 15 septembre 1792). Cette demi-brigade comprenait, au complet, 2.437 hommes et six pièces de canon du calibre 4.

Le costume était celui des gardes nationales : habit bleu et pantalon rayé, sans autre marque distinctive que le numéro porté sur le collet.

supporté qu'avec peine le laisser-aller de toutes ces légions remuantes et tapageuses, nées des amalgames les plus divers et composées des éléments les plus disparates.

Mais, sous son habile et active impulsion, la 1re division eut bientôt acquis une juste renommée pour sa bonne tenue et son esprit militaire.

Lorsque le général Augereau, arrivant d'Italie, vint prendre le commandement des provinces bataves, il fut obligé d'en convenir. Pourtant, comme il était souvent de très maussade humeur, il ne trouva, pour exprimer son étonnement, qu'une boutade assez méchante à l'adresse du général Macdonald (1) :

« Ces troupes, dit il, ont été dressées à la prussienne. »

Cependant les belles qualités qui faisaient l'orgueil de l'armée du Nord ne furent pas inutiles. Car, si ces braves demi-brigades n'avaient pas l'occasion de prendre part à des actions éclatantes, comme celles qui fixaient alors l'attention de l'Europe sur l'Italie, elles n'en conservaient pas moins une double et difficile mission : celle de s'opposer à toutes les entreprises de l'Angleterre en Hollande et celle, plus délicate encore, d'assurer l'ordre et la tranquillité dans le Brabant (2).

Le 16 octobre 1798, le général Brune venait prendre le commandement en chef de l'armée française aux Pays-Bas.

De graves nouvelles circulaient alors : il n'était question partout que du prochain débarquement des Anglais dans les îles de la Meuse; et, d'autre part, il y avait lieu de se préoccuper de la sourde agitation qui naissait et se propageait rapidement dans toutes les provinces bataves.

Le mouvement insurrectionnel, habilement mené par les comités occultes de Bruxelles et d'Anvers, se révéla subitement un peu partout.

(1) *Histoire du maréchal Macdonald.*

(2) En 1797 (an V), la 15e demi-brigade fut envoyée à Dusseldorf; mais dès que les préliminaires de la paix furent signés à Léoben (1er avril), elle revint à Arnheim, Doësbourg et Zutphen, et fut affectée à la division Desjardins, puis à la division Collaud (prairial an V).

CAMPAGNE CONTRE LES RÉVOLTÉS DU BRABLNT

Brumaire an VII (octobre et novembre 1798).

Durant la première quinzaine de brumaire (an VII), la révolte se manifesta dans le département des Deux-Nettes et dans ceux de la Dyle et de l'Escaut, et s'étendit bientôt jusqu'à celui de Sambre-et-Meuse (1).

Mais le général Brune, mis au courant de la situation par les généraux Desjardins et Collaud, avait heureusement pris ses précautions.

Dès le 25 vendémiaire an VII (16 octobre 1798), la 15e demi-brigade avait reçu l'ordre d'envoyer le 3e bataillon et quatre compagnies du 1er d'Utrecht à Bréda (2).

Arrivées le 29 vendémiaire à Bréda, ces treize compagnies furent ensuite dirigées sur Berg-op-Zoom.

Enfin, le 2 brumaire an VII (23 octobre 1798), le général Desjardins était informé que des séditieux armés venaient de se présenter devant Anvers. Il y dépêcha, dans la nuit du 2 au 3, huit compagnies de la 15e demi-brigade avec deux pièces de 4.

Confiant alors à l'adjudant général Durutte le soin de poursuivre les perturbateurs vers Axel, Lier et Malines, le général Desjardins laissait un détachement de la 15e demi-brigade à la garde du pont de Walew et se portait, avec le reste de ses troupes, dans la commune de Boom, où il atteignit et battit complètement les révoltés.

Cependant, du côté de la Dyle, le tocsin sonnait de toutes parts.

---

(1) Ces renseignements sont tirés de la *Correspondance journalière de l'armée du Nord et de Batavie* (1798-1799) (documents officiels du ministère de la guerre).

(2) Chaque bataillon comprenait neuf compagnies, dont huit de fusiliers et une de grenadiers. La compagnie de grenadiers se composait de 62 grenadiers et 3 officiers. La compagnie de fusiliers avait un effectif de 86 hommes et 3 officiers. A chaque demi-brigade était attachée une compagnie de canonniers volontaires avec six pièces de 4 et tous les attirails nécessaires à leur service.

Il était bien évident que l'Angleterre, en fomentant l'insurrection, n'avait qu'un but : celui de favoriser un débarquement dans l'île Walcheren ou au Texel.

C'est ce qui détermina le général Desjardins à prendre huit compagnies de la 15e demi-brigade à Schowen pour les porter à Flessingue.

A la fin du même mois, huit autres compagnies de la même demi-brigade étaient rappelées de Grave à Bois-le-Duc et Tilburg (30 brumaire).

Pendant ce temps, les autres compagnies de la 15e demi-brigade avaient été détachées sous les ordres du général Collaud, commandant les départements réunis, et opéraient dans la Campine (1).

Le 1er frimaire, le général Collaud apprend que d'importants rassemblements de révoltés se sont formés aux environs de Mool. Il charge aussitôt le général Rivaud de les surprendre, les disperser ou les détruire.

A cet effet, le général Rivaud, rompant avec les dispositions des journées précédentes, forme ses troupes en deux colonnes (2) :

La première, commandée par le chef d'escadrons Chabert, se compose de deux escadrons du 16e chasseurs et d'un bataillon de la 72e demi-brigade. Elle doit se porter de West-Mool à Ghel;

La seconde, comprenant quinze compagnies de la 15e demi-brigade, sept compagnies du 5e chasseurs à cheval et deux escouades d'artillerie à pied, est sous les ordres du chef d'escadrons Hébert et doit se diriger de Wesslaer sur Meerhout, Mool et Baten (3).

(1) V. *Correspondance des armées du Nord et de Batavie*, 1798-99. Documents du dépôt de la guerre.

(2) V. Rapport officiel du général de brigade Rivaud, daté du 6 frimaire an VII. (Dépôt de la guerre.)

(3) Tous ces détails proviennent de la *Correspondance journalière des armées du nord et de Batavie*. (Documents officiels du dépôt de la guerre.)

Combat de Mool (2 frimaire an VII. — 22 novembre 1798).

Le 2 frimaire, la colonne Hébert rencontre, à une demi-lieue en deçà de Mool, 7 à 800 séditieux rangés en bataille à l'entrée d'une lande. Ils ont à dos un marais et un bois et c'est là qu'ils tentent de nous arrêter. Mais le feu de la 15e demi-brigade a bientôt raison de leur résistance et, pendant que nos fantassins les pourchassent à travers bois, notre cavalerie les poursuit par les routes, les tourne et les accule, après trois heures de lutte, dans la lande marécageuse.

Les insurgés ne songent plus à disputer la victoire; ils n'ont qu'un seul souci, celui de vendre chèrement leur vie.

Un misérable hameau se trouve non loin de là. Ils s'y replient en toute hâte, se postent dans le cimetière et les jardins et s'y défendent en désespérés.

C'est en vain, car les compagnies de la 15e demi-brigade arrivent sur leurs talons, les débusquent et s'emparent du petit village.

Les révoltés cherchent alors leur salut dans la fuite; mais les charges du 5e chasseurs à cheval achèvent leur déroute. Ceux qui ne peuvent s'échapper à travers les marais tombent sous les balles de nos soldats (1).

Dure et terrible répression, qui devait porter un coup mortel à la sédition. En effet, les vaincus laissaient sur le terrain 200 hommes hors de combat et abandonnaient entre nos mains tout leur convoi, composé d'une voiture de poudre et de quatre chariots de vivres.

Dans la même journée, le chef de bataillon Villard, de la 15e demi-brigade, qui commandait une colonne de flanqueurs à notre gauche, eut la bonne fortune de capturer, dans les bois de Portels, neuf brigands redoutables, parmi lesquels on reconnut les fameux chefs Neulemans et

(1) V. *Rapport officiel du général de brigade Rivaud* daté du 6 frimaire au VII. (Dépôt de la guerre.)

Coxbey, qui fomentaient partout le désordre et la révolte (1).

Le lendemain, 3 frimaire, le commandant Hébert se rabattit sur Dessel et Arendouck, en fouillant les forêts.

Puis, après trois jours de repos, il fit une nouvelle démonstration sur Mool (6 frimaire). On put se convaincre que les insurgés avaient complètement disparu de la région. L'insurrection était définitivement domptée (2).

Aussi, dans la première décade de frimaire, les quinze compagnies de la 15e demi-brigade, détachées jusque-là sous les ordres du général Collaud, furent autorisées à rejoindre leur division normale.

Pendant l'année 1799, les trois bataillons continuèrent à garder les îles de l'embouchure de la Meuse. Leurs principaux postes furent Ferwer, Flessingue, Middelbourg, Wissenkerke, Goës, Berg-op-Zoom.

Le 17 septembre 1799, la 15e demi-brigade, forte de 2.753 hommes, concourait à la formation provisoire de la nouvelle armée du Nord. Mais, à la date du 23 septembre, toutes ces troupes, cantonnées dans la République batave, prirent le nom d'armée de Batavie.

Bien que la 15e demi-brigade ne paraisse pas avoir pris part aux batailles de Zyp, de Bergen et de Castricum, nous avons lieu de croire que ses détachements ont eu plusieurs engagements isolés avec les Anglais; car, le 23 octobre 1799, on procéda à l'échange de quelques officiers prisonniers. Le lieutenant Delignac et le sous-lieutenant

---

(1) Renseignement tiré du *rapport officiel du général de brigade Rivaud,* daté du 6 frimaire an VII. (Documents du dépôt de la guerre.)

(2) Pendant toute cette période de trouble intérieur, la 15e demi-brigade eut à regretter la perte d'un certain nombre de braves soldats surpris isolément et assassinés par les insurgés, dont la plupart étaient des brigands.

Le 4 brumaire an VII nous perdîmes un homme dans ces conditions; le 21 brumaire, un caporal fut blessé, un grenadier du 1er bataillon tué.

Le 22 brumaire, un soldat fut blessé. Le 6 frimaire, la 15e demi-brigade eut un homme tué et un mortellement blessé.

Teytus (1) (ou Fétu) sont remis en liberté moyennant la délivrance de MM. J. Staffort, lieutenant au 31e régiment anglais, et A. Brown, enseigne au 4e régiment.

Cependant, après avoir fourni tant de preuves de sa discipline et de son dévouement durant cette longue période d'escarmouches contre les insurgés ou les Anglais, la 15e demi-brigade avait hâte de donner la mesure de sa valeur dans la grande guerre.

L'occasion ne s'en fit guère attendre.

CAMPAGNE DE 1800 SUR LE RHIN ET LE DANUBE

Les foudroyantes victoires de Bonaparte en Italie avaient épouvanté la cour impériale de Vienne, qui s'était vue réduite à signer le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797).

Mais cette paix n'était qu'apparente et c'est les armes à la main qu'il fallut en imposer les clauses à l'Europe toujours surexcitée par les sourdes menées de l'Angleterre.

Profitant de l'éloignement de Bonaparte et de notre meilleure armée, qu'on croyait alors perdus dans les sables de l'Egypte, le cabinet britannique avait su réveiller les rancunes des vaincus et coaliser contre nous l'Autriche, la Russie, une partie de l'Allemagne, Naples, le Portugal et la Turquie.

Nos armées durent pénétrer encore une fois dans les vallées du Rhin, du Danube et du Pô, si souvent illustrées par leurs glorieux exploits.

Le 9 novembre 1799, la 15e demi-brigade, qui comptait toujours à l'armée de Batavie, reçut l'ordre de se diriger sur Cologne et de gagner ensuite l'Alsace, pour être employée à l'armée du Rhin, dont le rôle allait être si considérable.

---

(1) Renseignements empruntés à la *Correspondance de l'armée de Batavie* (Dépôt de la guerre) :

On lit dans les rapports de l'armée de Batavie : « sous-lieutenant Fétu et lieutenant Deligne ». Mais les contrôles de la 15e demi-brigade portent : « lieutenant Delignac et sous-lieutenant Teytus »; aucun des autres noms du corps ne ressemble à ceux-là.

En conséquence, elle quitta Berg-op-Zoom le 20 novembre 1799 (10 frimaire an VIII) et arriva, le 22 décembre 1799 (2 nivôse an VIII), à Strasbourg, où elle demeura sous les ordres du général Thareau.

Le premier consul avait confié au général Moreau la direction suprême de nos opérations militaires en Allemagne.

Il lui avait donné pour mission de rejeter sur Ulm et Donauwerth toutes les forces du général Kray. La tâche n'était pas sans difficulté, car les troupes impériales, fortes de 150.000 hommes, occupaient toute la rive droite du Rhin depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence.

Moreau partagea son armée en cinq grands corps : le premier, sous les ordres de Lecourbe, formait l'aile droite; le 2e, sous le commandement immédiat de Moreau, formait la réserve ; le 3e, commandé par Gouvion Saint-Cyr, constituait le centre et comprenait les divisions Ney, Baraguey-d'Hilliers, Thareau et Sahuc (cavalerie). Un 4e corps, celui de Sainte-Suzanne, était établi à l'aile droite, tandis que le 5e corps restait à la disposition du commandant en chef.

La 15e demi-brigade de ligne figurait dans le corps du centre et comptait à la 2e division (Baraguay-d'Hilliers) (1).

Moreau, pressé par le premier consul, ouvrit les hostilités le 25 avril, en franchissant le Rhin entre Strasbourg et Bâle.

Le centre, sous les ordres de Saint-Cyr, déboucha de Vieux-Brisach et s'avança vers Fribourg, menaçant la vallée de la Kintzig pour persuader à l'ennemi que ce serait là le véritable débouché de l'armée du Rhin.

« Kray, trompé par le mouvement offensif de Sainte-Suzanne vers Offenbourg (25 au 27 avril), a successivement dégarni son centre et sa droite ; mais, revenant bientôt de son erreur, il ordonnait une retraite générale sur Stockach et Lipptingen » (2).

---

(1) Le 4 floréal an VIII (29 avril 1800), les capitaines Lemaire et Pradier, de la 15e demi-brigade, sont nommés chefs de bataillon.

(2) *Pajol, général en chef*, t. II, p. 113.

Cependant Moreau, voulant surprendre l'armée ennemie pendant l'exécution de cette marche de flanc, dirige Saint-Cyr sur Tengen et Engen en même temps qu'il donne l'ordre au général Lecourbe de se porter sur Steifflingen et Stockach.

On se heurta au même instant à Stockach et à Engen; des deux côtés l'action se soutint avec vigueur (1).

Batailles d'Engen et de Stockach

(13 floréal an VIII. — 3 mai 1800).

Tandis que le général Lecourbe abordait le prince de Lorraine-Vaudémont et le rejetait en désordre sur le Danube, le général Moreau attaquait, vers Engen, la majeure partie des forces de l'armée autrichienne, commandée par le maréchal Kray en personne.

La division Baraguay-d'Hilliers, à laquelle appartenait la 15e demi-brigade, après avoir traversé la Vutach à Zimetzhofen, s'était trouvée en présence des troupes légères du prince Ferdinand. Immédiatement formée en bataille, elle eut bientôt enlevé la Chapelle-Sainte-Ostilia, le Zollhaus et les hauteurs de Riedoschingen. Mais, l'ennemi s'étant déployé sur la forte position de Leipfertingen, il fallut s'en emparer.

La brigade Roussel, qui devait longer la lisière des bois de Stetten pour se porter au secours de Richepanse, fut aussitôt assaillie par les troupes du prince Ferdinand ; ce fut en vain, car tous leurs efforts vinrent se briser contre l'inébranlable résistance de cette belle brigade (15e et 23e), et l'arrivée du général Ney permit alors au général Roussel de continuer sa marche. Il était temps : la division Richepanse était à bout de forces.

Vers 4 heures du soir, le 15e et le 23e de ligne, débouchant par la gauche des bois, abordaient avec une rare im-

(1) Jomini, *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, t. XIIIe, liv. XVI, chap. CI, p. 137.

pétuosité l'extrême droite ennemie, commandée par le comte de Nauendorf.

Enfin, après six heures d'un combat acharné, le prince Ferdinand, informé des événements de Stockach, se vit contraint à se replier sur Tutlingen. La division Baraguey-d'Hilliers restait maîtresse de la position.

Les soldats de la 15e demi-brigade campèrent vers Stetten; ils pouvaient revendiquer une juste part de ce glorieux succès (1). Nous nous ferions un scrupule de ne pas signaler ici la mâle et fière conduite du fusilier Rénaud et du sergent major Dernoncourt. Se trouvant en tirailleur sur le plateau d'Engen, Rénaud (2) est assailli par trois uhlans; mais, abattant d'un coup de feu, à vingt pas, le plus menaçant, il se débarrasse du second par un vigoureux coup de baïonnette et s'élance sur le dernier, qui prend la fuite devant lui.

Le premier consul reconnut la virile attitude du soldat Rénaud en lui décernant, le 28 brumaire an IX, un fusil d'honneur.

Dans la même journée, le sergent-major Dernoncourt se distinguait de la façon la plus brillante en capturant, pendant le combat, 9 Autrichiens, dont 2 officiers. Ce haut fait fut récompensé par un brevet d'honneur, qui lui fut accordé un peu plus tard (10 prairial an XI) (3).

Notre victoire coûtait aux Impériaux 3.000 morts, 7.000 prisonniers, 3 drapeaux et 9 pièces de canon.

Sur ces entrefaites, Moreau ayant appris que Kienmayer s'avançait à marches forcées au secours de Kray, résolut d'empêcher à tout prix la jonction de ces deux armées.

---

(1) Le capitaine Augeard fut blessé dans cette bataille. Nous avons relevé sur les contrôles du dépôt de la guerre 24 tués dont 2 sergents, et 73 blessés dont 1 sergent (13 floréal an VIII).

(2) Rénaud (Jean), fils de Marin et d'Anne Rénaud, né en 1775 dans la Creuse; soldat à la 27e demi-brigade, prisonnier de guerre en Angleterre, incorporé le 2 brumaire an VI dans la 15e demi-brigade, 2e bataillon, 8e compagnie. Retraité en 1806. (*Fastes de la Légion d'Honneur.*)

(3) Dernoncourt (Louis), sergent-major à la 15e demi-brigade; promu adjudant sous-officier en 1806. (*Fastes de la Légion d'Honneur.*)

Bataille de Mœskirch.

C'est ce qui amena la bataille de Mœskirch (6 mai 1800) (16 floréal an VIII), à laquelle le corps de Saint-Cyr ne put prendre aucune part.

La victoire fut encore une fois fidèle à nos drapeaux.

Cependant, le maréchal Kray, qui avait précipitamment gagné la rive gauche du Danube, comprit bientôt le danger que couraient ses magasins établis à Biberach. Aussi se hâta-t-il de repasser le fleuve à Riedlingen, pour nous offrir la bataille sur les hauteurs voisines de Biberach.

L'événement ne se fit pas attendre. La rencontre eut lieu le 9 mai 1800.

Bataille de Biberach (9 mai 1800, — 19 floréal an VIII).

Moreau, qui croyait toujours les Autrichiens sur le Danube, s'était porté auprès de Sainte-Suzanne pour mieux observer l'ennemi ; il n'en avait pas moins donné l'ordre à son armée d'aller occuper la ligne de l'Iller. Nous verrons que l'habileté de Saint-Cyr devait suppléer à la présence du général en chef (1).

Dans la matinée du 9, la division Thareau se heurtait contre la forte position d'Oberndorf, défendue par dix bataillons et quinze pièces d'artillerie. Il lui fallut le concours de la division Baraguay-d'Hilliers pour en débusquer l'ennemi.

Après ce premier succès, nos braves soldats traversèrent audacieusement le ravin de la Riss et se jetèrent avec une impétuosité sans égale sur les Autrichiens décontenancés, qui s'enfuirent devant eux en abandonnant leurs armes.

Malgré tout, la lutte n'était pas terminée : le corps de Gouvion Saint-Cyr devait encore avoir l'honneur d'écraser la dernière résistance des Impériaux sur le plateau de Mettenberg.

(1) Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, chap. CI, liv. XVI, p. 164.

« Ce beau fait d'armes est tout à la louange des divisions Thareau et Baraguey-d'Hilliers.

« Tous les officiers, tous les corps de troupe méritèrent des éloges.

« La 15e demi-brigade s'est souvenue de la gloire dont elle s'était couverte à Engen (1). »

Si tous nos vaillants soldats se conduisirent de la façon la plus brillante, nous devons honorer d'un souvenir tout spécial l'héroïque trépas du volontaire Etienne Dominique (2), de la 4e compagnie du 3e bataillon. Au plus fort de l'action, pendant la lente retraite des Autrichiens, cet intrépide jeune homme, emporté par son ardeur, s'élançait tête baissée sur une batterie ennemie et s'emparait d'une pièce de canon; mais, aussitôt entouré par un parti de cavaliers, refusait de se rendre, et ne cessait de combattre qu'en perdant la vie (3).

La 15e demi-brigade comptait au nombre de ses blessés les capitaines Villemant, adjudant-major du 3e bataillon, Daudinot et Lemoine du 2e bataillon (4).

L'ennemi avait été bien autrement éprouvé : laissant 4.000 hommes sur le champ de bataille; il avait perdu ses magasins de Biberach, et dut se replier sur le Danube pour se renfermer derrière l'immense camp retranché d'Ulm.

« Ainsi se trouvait exécuté en quinze jours l'ordre du premier consul de refouler Kray sur Ulm (5). »

Cependant, la cour d'Autriche n'avait pas perdu tout

---

(1) Rapport du général Gouvion Saint-Cyr.

(2) Les contrôles conservés au dépôt de la guerre portent la mention suivante : « Etienne Dominique, de la 4e compagnie du 3e bataillon, né le 15 février 1776, à Vertuzet (Meuse), fils de Jean et de Jeanne-Marie Bedet; arrivé au corps le 23 ventôse an VIII. Tué le 19 floréal an VIII ».

(3) Ce fait est relaté dans les *Fastes de la Gloire*, t. V, chap. III, p. 507.

(4) Nous avons pu relever en outre, sur les contrôles du dépôt de la guerre, 53 blessés dont 2 sergents, et 3 caporaux, et 6 tués dont 1 sergent et 1 caporal, à la date du 19 floréal an VIII.

(5) *Pajol, général en chef*, t. II, p. 113.

espoir. Durant quarante jours, les deux adversaires (Moreau et le baron de Kray) firent assaut de stratagèmes, d'alertes, de démonstrations, l'un pour s'emparer d'Ulm, l'autre pour conserver ce solide point d'appui (1).

Le 11 prairial an VIII (31 mai 1800), au combat d'Illercheim, Jean-Baptiste CHATELAIN, sergent de la veille (10 prairial), signala son adresse et son intrépidité en arrachant un officier aux mains de l'ennemi et en faisant prisonniers ceux qui l'avaient pris. Son dévouement lui valut une blessure. Nous eûmes d'ailleurs, dans cette affaire, 14 blessés, dont 2 caporaux, et 7 tués.

Enfin Moreau, voulant forcer les Impériaux à quitter leur camp, prit la résolution de gagner le bas Danube et de menacer ainsi leur dernière communication avec Vienne.

Avant de commencer son mouvement, le général en chef donna une nouvelle organisation à son armée, que venaient de quitter les généraux Sainte-Suzanne, Souham, Saint-Cyr, Vandamme et Thareau, les deux premiers pour aller former un corps sur le bas Rhin, les trois autres à la suite de difficultés avec le général Moreau.

Le 8 juin, l'armée du Danube était constituée de la façon suivante :

1° Aile droite, sous les ordres de Lecourbe;

2° Centre, sous la direction immédiate du général en chef;

3° Aile gauche, commandée par Grenier et composée des divisions Legrand, Ney, Baraguey-d'Hilliers (2).

Un corps de blocus etait en outre formé, sous l'autorité du général Richepanse.

Un mois plus tard, le 5 août, le général Baraguay-d'Hilliers était remplacé par le général Fauconnet et, le lende-

---

(1) C'est dans un de ces engagements particuliers que, le 26 floréal an VIII (16 mai 1800), le capitaine THOMAS, du 3e bataillon, attaqué par des partisans autrichiens, fut atteint de cinq blessures : une balle dans le genou gauche, une au-dessus, une à la cuisse droite, une autre qui traverse le haut des deux cuisses.

(2) La brigade Roussel, de la division Baraguay-d'Hilliers, comprenait les 15e, 23e et 103e demi-brigades.

main, le général Roussel quittait le commandement de la 1re brigade (1).

L'armistice de Parsdorf avait momentanément interrompu les opérations ; mais les mauvais résultats des conférences de Lunéville déterminèrent une nouvelle campagne en Bavière.

Moreau avait 140.000 hommes à opposer aux 130.000 combattants de l'archiduc Jean. Les deux armées se heurtèrent dans la vallée de l'Isen (2).

Dès le 27 novembre 1800, l'armée impériale avait quitté les bords de l'Inn pour entamer sa marche offensive sur Landshut.

Par un hasard extraordinaire, le général français ne savait rien du mouvement dessiné par l'ennemi. Cependant, ayant eu connaissance de quelques rassemblements du côté de Mühldorf, il se décida à pousser de fortes reconnaissances devant lui (3).

L'exécution de ces ordres amena le général Grenier à porter la division Ney (à laquelle appartenait alors la 15e) vers Haun, sur la route d'Ampfingen.

Bataille d'Ampfingen (1er décembre 1800, — 10 frimaire an IX).

Le lendemain, 1er décembre, l'archiduc Jean, parti d'Ampfingen, s'avançait sur trois colonnes pour enlever les hauteurs de Haun. La division de Ney, disposée en trois échelons, fit bonne contenance, bien que n'étant pas de force à soutenir le choc de masses aussi considérables. Quoi qu'il en soit, cet intrépide et audacieux général, après avoir fait

(1) Le 18 août 1800, le 2e bataillon de la 15e demi-brigade de ligne allait tenir garnison à Ratisbonne.

(2) D'après la situation du 22 novembre 1800, les trois bataillons de la 15e demi-brigade, formant un effectif de 2.003 hommes, appartenaient à la 2e division (général Ney) de l'aile gauche, commandée par Grenier. (Archives du dépôt de la guerre.)

(3) V. Jomini, liv. XVII, p. 89.

replier ses avant-postes jusque sur la ligne de bataille (1), osa reprendre l'offensive. Cette tentative hardie fut d'abord couronnée de succès et l'on vit dans ce combat inégal, nos braves demi-brigades refouler devant elles huit bataillons autrichiens et les rejeter à une demi-lieue de là, en leur enlevant une pièce de canon, 2 caissons et nombre de prisonniers (2). Mais un nouveau danger surgit bientôt : l'archiduc Jean faisait filer de fortes colonnes sur notre gauche, en remontant la Vils vers Dorfen.

C'est alors que Moreau, qui ne désirait point engager ce jour-là une grande bataille, donna l'ordre de battre en retraite. Il caressait depuis longtemps l'idée d'attirer l'ennemi dans les défilés de la forêt d'Ebersberg et de l'attendre à la sortie des bois, pour l'écraser dans la plaine d'Anzing, qu'il avait reconnue à l'avance et dont il espérait tirer quelque avantage.

L'archiduc Jean, au contraire, semblait décidé à poursuivre à tout prix une lutte dont les chances lui paraissaient assurées.

Aussi fut-ce à grand peine que le général Ney put opérer son difficile mouvement de retraite.

Déjà les tirailleurs ennemis allaient lui barrer la route de Saxenstetten, lorsqu'une charge furieuse du 2e dragons vint conjurer ce péril. Enfin, après avoir défendu le terrain pied à pied contre les efforts répétés de toute la colonne du centre, notre brave division put faire sa jonction avec celle du général Grandjean, dont les troupes fraîches arrêtèrent les progrès de l'ennemi.

Grâce à ce secours, la retraite s'effectua dans le plus grand ordre et par échelons jusqu'à l'embranchement du chemin de Vasserbourg. Le général Ney s'arrêta, à l'entrée de la nuit, sur les hauteurs de Haag ; le général Grandjean entre Ramsau et Saxenstetten.

---

(1) Hagerloc-Rameringen-Haun. V. *Campagne d'Allemagne*, par de Carrion-Nisas.

(2) V. Jomini, liv. XVII, p. 91, et *Campagne de 1800 en Allemagne*, par le marquis de Carrion-Nisas. V. aussi la correspondance de cette armée. (Dépôt de la guerre.)

Dans cette dure journée (1), la 15e demi-brigade avait fait des prodiges (2). Nous devons une mention toute spéciale au sergent Cuirot, qui, au cours du magnifique retour offensif de la 2e division, eut la bonne fortune de faire prisonniers onze Autrichiens et fut proposé par le général Ney pour une arme d'honneur (3).

Mais ce fut surtout pendant la pénible et meurtrière retraite sur Saxenstetten que nos braves soldats se signalèrent par leur sang-froid, leur dévouement, leur héroïsme.

La poursuite de l'ennemi était si pressante qu'à un moment donné le drapeau de la 15e demi-brigade courut le plus grand danger et ce n'est qu'à la valeur du sergent Chatelain que ce noble emblème dut d'échapper aux Autrichiens.

Chatelain n'en était d'ailleurs pas à son premier haut fait (4). Nous avons déjà eu l'occasion d'applaudir à ses prouesses le 11 prairial, à Illercheim, et surtout le 16 juillet sur les rives de l'Ilm, lorsqu'il s'empara d'une pièce de canon.

Aussi, le général Ney, qui s'y connaissait en bravoure, voulut-il récompenser sa valeur en le proposant pour une arme d'honneur.

---

(1) Le corps avait été bien éprouvé. Il comptait 4 officiers blessés (les lieutenants Dumas, Grégoire, Aucher, Prévost, qui furent nommés capitaines la même année), 1 sergent-major, 2 sergents, 4 caporaux, 98 soldats blessés, 4 sergents et 25 hommes tués.

(2) Le rapport du général Grenier cite comme ayant fait des prodiges de valeur, le 10 frimaire à Ampfingen, la 15e, la 23e, la 103e, la 73e, la 53e et la 89e demi-brigades, (Correspondance de l'armée du Rhin, dépôt de la guerre.)

(3) Cuirot (Jean-Baptiste), né le 22 mars 1772 à la Haye-du-Puits, département de la Manche; caporal, 11 pluviôse an IV; sergent, 28 floréal an VIII; sergent-major, 1er nivôse an IX; sous-lieutenant, 21 fructidor an XI; capitaine, juin 1812. (V. archives de la guerre. Les contrôles relatent cette action d'éclat.)

(4) Chatelain (Jean-Baptiste), né à Autreville (Vosges), le 19 août 1774; soldat en 1792; caporal, an VII; sergent, 10 prairial an VIII; sergent-major, 17 fructidor an IX; sous-lieutenant, 11 ventôse an XIII; décoré, 26 frimaire an XII. S'est déjà signalé en arrachant un officier aux mains de l'ennemi, le 11 prairial an VIII.

Bataille de Hohenlinden (12 frimaire an IX, — 3 décembre 1800).

Cependant, l'archiduc Jean s'était exagéré les avantages de cette rencontre. La confiance qu'il tira de ce demi-succès devait le conduire à sa perte, en le faisant tomber dans le piège où Moreau cherchait à l'attirer. En effet, le 12 frimaire an IX (3 décembre 1800), l'armée autrichienne s'ébranlait en quatre colonnes parallèles, pour gagner la plaine d'Anzing.

Le gros des troupes impériales s'était engagé sur la chaussée conduisant de Mühldorf à Munich par Hohenlinden.

Cette route traverse, sur une longueur de 2 lieues, l'épaisse forêt d'Ebersberg, dont les voies de communication, peu praticables en temps ordinaire, étaient devenues plus difficiles encore par suite de la pluie des jours précédents et de la neige qui tombait à gros flocons ce jour-là.

Or, dans la soirée du 2 décembre, Moreau, qui semble avoir prévu toutes ces fautes, a donné l'ordre à la division Richepanse de se porter rapidement d'Ebersberg à Mattenpoët, pour y prendre position et tomber ensuite sur les derrières de l'ennemi lorsqu'il serait complètement engagé dans le dangereux défilé.

Le général Decaen devait suivre et appuyer ce mouvement.

Le 3, au matin, le corps de Grenier, après avoir reculé systématiquement devant les éclaireurs autrichiens, s'établit parallèlement à la forêt, la droite à Hohenlinden, la gauche à Harthof, gardant les débouchés d'Isen et de Lendorf.

La division Ney (1), postée en face de Krainaker, reliait les troupes de Grenier à celles de Grouchy, déployées à l'est de Hohenlinden.

(1) Le 15e de ligne, fort de trois bataillons à l'effectif de 2.003 hommes, faisait partie de la 1re brigade (Bonnet) de la 2e division (Ney). (Situation du 22 novembre 1800.)

Telle était la situation respective des deux armées lorsque, vers 9 heures du matin, l'avant-garde de Kollovrath, parvenue à la sortie du défilé, vint se heurter contre les brigades Grandjean et Boyer.

Bientôt après, l'ennemi commençait à déboucher sur la division Ney, par les hauteurs de Mittbach et de Krainaker.

Mais, voici que tout à coup le canon retentit au centre de la forêt. C'est Richepanse qui aborde intrépidement l'escorte du grand parc. Moreau, jugeant alors le moment arrivé, donne le signal de l'attaque. Elle est exécutée par Ney et Grouchy.

Le général Ney fond sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'il culbute en un clin d'œil tout ce qui se présente devant lui, enlève 2 pièces de canon et fait 1.000 prisonniers. Grouchy, de son côté, accable la gauche de Kollovrath.

Enfin, pendant que Richepanse, avec les grenadiers de la 48e, enfonce les grenadiers hongrois, Ney, dont rien ne peut arrêter l'ardeur, pousse les Impériaux devant lui et pénètre, à leur suite, dans la forêt. Dès lors le désordre est inexprimable : la colonne ennemie, pressée de toutes parts, prise de panique, tourbillonne et se débande pour fuir à travers bois.

Au milieu de cette scène d'horreur, les soldats de Richepanse et de Ney, passant sur les débris de leurs ennemis, parviennent à se rejoindre. Les deux généraux tombent dans les bras de l'un l'autre, aux acclamations de leurs troupes victorieuses (1).

Cependant, le général Grenier, aux prises avec les colonnes de Kienmayer et de Baillet-Latour, ne contenait

---

(1) Tous ces renseignements ont été puisés aux sources suivantes :

Correspondance de l'armée du Rhin, campagne de 1800. (Dépôt de la guerre.) — *Campagne d'Allemagne de* 1800, par M. de Carrion-Nisas. Rapport officiel sur la bataille de Hohenlinden. (Dépôt de la guerre.) — Bataille de Hohenlinden (*Spectateur militaire*). — Jomini, liv. XVII, chap. CVI. — *Histoire militaire de la France,* par P. Giguet.

qu'avec peine l'attaque de ces masses formidables, qui débouchaient sur lui.

Une partie de la division Ney, maîtresse du bois de Krainaker, put heureusement seconder le général Bastoul et lui permettre de se maintenir dans Preissendorf.

Au même instant, la brigade Bonnet (dont était la 15e demi-brigade) culbutait une colonne autrichienne sur Isen, après lui avoir fait bon nombre de prisonniers, et se rabattait ensuite à droite, pour tomber sur le flanc de Baillet-Latour. Il était temps, car la division Bastoul commençait à plier malgré le secours des grenadiers réunis de Ney et de la cavalerie de d'Hautpoul.

Ce dernier acheva la victoire. Les Autrichiens, inquiets pour leur retraite, se hâtèrent de regagner les défilés de Weyer et de Lendorf. Ils laissaient 6.000 cadavres sur le champ de bataille. Nous leur avions pris 100 pièces de canon et 1.100 prisonniers. Mais cette action mémorable nous coûtait 10.000 hommes hors de combat (1) (2).

Si Moreau, par ses habiles dispositions, avait préparé cet éclatant succès, les véritables triomphateurs de la journée furent Richepanse et Ney. D'ailleurs la gloire de ce dernier rejaillit singulièrement sur la 15e demi-brigade, dont la brillante conduite a contribué pour une bonne part à l'honneur de son chef.

Nous n'en citerons pour exemple que deux faits particu-

(1) Nous avons pu relever dans les contrôles (conservés aux archives de la guerre), à la date du 12 frimaire an IX : 17 tués, dont 1 capitaine (M. Bouché), et 61 blessés dont 3 sergents, 3 caporaux, 2 capitaines (MM. Blot et Piednoir). Le capitaine Piednoir (Etienne), né à Cloyes (Eure-et-Loir) le 25 juin 1766, capitaine le 29 août 1792, reçut ce jour-là un coup de feu qui a traversé les parties génitales et la cuisse gauche. Pris par les Autrichiens, il fut abandonné par eux, le 23 frimaire an IX, à Neurtingen.

(2) Pour réparer les pertes de la 15e demi-brigade à Engen et Biberach, ordre avait été donné au dépôt de rejoindre les bataillons actifs. Mais, le 3 décembre, le Ministre prévenait le chef d'état-major de l'armée du Rhin que le dépôt de la 15e de ligne ne pouvait rejoindre avant d'avoir été remplacé à Luxembourg, où son service était indispensable. (Correspondance de l'armée du Rhin; archives de la guerre.)

liers, dont la mémoire est bien digne d'enrichir le précieux trésor de nos souvenirs.

C'est d'abord le hardi coup de main du lieutenant Chavany, qui, détaché avec 18 hommes pour interdire un passage à l'ennemi, eut le rare bonheur de faire mettre bas les armes à toute une compagnie de grenadiers autrichiens, qu'il ramena prisonniers avec leurs quatre officiers (1).

Puis, c'est la vaillance et le sang-froid du tambour-major Manissier, qui, au cours d'une charge à la baïonnette exécutée par la 15e demi-brigade sous la mitraille ennemie, remarquant un léger mouvement d'hésitation dans les rangs, rassemble quelques tambours, leur fait battre la charge et ranime ainsi l'ardeur de nos braves soldats, dont l'élan devient alors irrésistible (2) (3).

Avec de tels hommes, Moreau pouvait tout entreprendre. Mais l'armée impériale, entièrement désorganisée, ne put nous arrêter nulle part.

Le vainqueur de Hohenlinden, forçant les passages de l'Isen, de la Salza, de la Traun et de l'Enns, parvenait à 16 lieues de Vienne (4) lorsque l'armistice de Steyer (25 décembre 1800) suspendit son mouvement.

L'armée française, établie tout entière dans de bons cantonnements, allait enfin jouir, jusqu'à la conclusion de la paix, d'un repos indispensable à la suite de sa brillante et pénible campagne d'hiver (5) (6).

---

(1) Ce fait est relaté dans les états de services du lieutenant André Chavany. (Archives administratives du ministère de la guerre.)

(2) Manissier (Louis), tambour-major à la 15e demi-brigade de ligne, servit aux armées gallo-bataves et du Rhin (1799-1800) et à Hohenlinden. Fut récompensé de sa belle conduite par un sabre d'honneur, qui lui fut accordé le 10 prairial an XI. Entra en 1805 dans la gendarmerie d'élite de la garde impériale. (V. *Fastes de la Légion d'honneur.*)

(3) Cette charge est sans doute celle qui culbuta les Autrichiens sur Isen.

(4) A Saint-Poelten.

(5) *Pajol, général en chef*, T. II, p. 151.

(6) Les troupes restées sur l'Altmühl et à Ingolstadt sont le 8e chasseurs à cheval et 1 bataillon de la 15e demi-brigade. (Correspondance de l'armée du Rhin.)

Traité de Lunéville (9 février 1800). — Retour en France.

Le 9 mars, l'Empire germanique approuvait le traité conclu le 9 février, à Lunéville, par l'empereur d'Autriche.

La 15e demi-brigade rentre en France et arrive à Poitiers (le 1er prairial), où elle est affectée à la 21e division militaire (20 mai 1801).

EXPÉDITION DES ANTILLES (1802)

Le continent était pacifié, mais le feu de la guerre allait bientôt se rallumer au delà des mers (1).

Saint-Domingue, la reine des Antilles, le plus riche joyau de notre empire colonial, menaçait de nous échapper. Le noir Toussaint-Louverture, après sa victoire sur les mulâtres, s'était déclaré indépendant, et le « Bonaparte des noirs » (comme il s'appelait lui-même) avait créé en sa faveur une véritable dictature (2).

Le premier consul, tranquillisé du côté de l'Europe, put enfin tourner ses regards vers nos malheureuses colonies, qui réclamaient avec tant d'instance le secours de la métropole.

Car, tandis qu'une armée de 15.000 hommes, commandée par le général Leclerc (3), s'embarquait à destination de

---

(1) Tous les renseignements qui ont servi à l'établissement de cette partie de l'historique proviennent des sources suivantes : 1° *Campagne des Français à Saint-Domingue,* par Albert Delattre; 2° *Histoire de la Guadeloupe,* par Lacour; 3° Les *Antilles françaises* (principalement la Guadeloupe) par le colonel Boyer-Peyreleau; 4° Correspondance générale pour la Guadeloupe (ministère de la marine); 5° *Historique du 82e de ligne* et *Historique du 66e de ligne.*

(2) *Historique du 74e*, p. 71.

(3) Cette armée fut transportée sur la flotte de l'amiral Villaret-Joyeuse. Le général Victor-Emmanuel Leclerc avait épousé Pauline de Bonaparte, sœur du premier consul, devenue depuis princesse Borghèse. Le général Leclerc mourut de la fièvre jaune, le 2 novembre 1802, à la Basse-Terre.

Saint-Domingue pour y rétablir l'ordre et la domination française, l'esprit d'indépendance se manifestait un peu partout dans nos îles.

A la Guadeloupe, en particulier, l'émancipation des noirs avait eu pour résultat d'amener l'insurrection de la population entière et l'on pouvait prévoir que bientôt cette colonie se détacherait de la France.

En effet, le capitaine général Lacrosse, menacé par les rebelles, n'avait dû son salut qu'au dévouement du colonel mulâtre Pélage, et, s'étant réfugié sur un navire danois, était tombé aux mains des Anglais, qui le débarquèrent à la Dominique à la nouvelle de la paix d'Amiens (1).

Lorsque Bonaparte apprit les difficultés que le général Leclerc rencontrait à Saint-Domingue, il résolut d'intervenir sans retard dans les affaires de la Guadeloupe (2).

Le 9 janvier 1802, l'ordre fut donné par le ministre de rassembler de suite, à Brest, un corps de troupe destiné à dompter la révolte dans les îles.

Le général Gobert fut chargé d'organiser ces forces, sous la direction de Bernadotte, général en chef de l'armée de l'Ouest. Quatre frégates et trois vaisseaux de guerre devaient transporter cette petite armée aux Antilles (3).

Le 4 mars, le général Richepanse, dont le nom rappelait des souvenirs de gloire et de désintéressement, était nommé général en chef du corps expéditionnaire de la Guadeloupe.

Enfin, le 11 germinal (1er avril 1802), l'escadre, commandée par l'amiral Bouvet, mettait à la voile pour arriver, le 16 floréal (6 mai), en vue de la Pointe-à-Pitre.

Elle avait à son bord :

---

(1) Le capitaine général amiral Lacrosse avait été fait prisonnier par l'escadre de l'amiral Duckworth.

(2) V. *Histoire des Batailles navales*, par O. Troude.

(3) Le 3e bataillon du 15e de ligne, désigné pour l'expédition, était prêt le 30 janvier 1802. Il comptait, le jour de l'embarquement, 30 officiers et 654 hommes. (Voir correspondance de l'armée d'expédition des Antilles, Archives historiques de la guerre.)

Le 3e bataillon de la 15e demi-brigade, sous les ordres du commandant MERLEN ;

Les 2e et 3e bataillons de la 66e, commandés par les chefs de bataillon Cambriels et Brunet;

Le bataillon expéditionnaire du commandant Pillet (1);

Les généraux de brigade Gobert et Dumontier, l'adjudant-commandant Ménard.

La flottille pénétra dans le petit cul-de-sac, précédée par la frégate *la Pensée*, venue de Marie-Galante avec le général Sériziat et 200 militaires qui s'étaient réunis à lui (2).

Elle fut accueillie par le capitaine du port et douze pilotes, qui vinrent protester de leur dévouement et des bonnes dispositions de tous les esprits.

Le débarquement s'effectua effectivement en toute sécurité. Les troupes furent reçues avec des cris d'allégresse par toute la population, qui demandait comme une faveur de les loger (3).

Le chef de brigade Pélage (4), qui se dévouait au maintien de l'ordre dans la Pointe-à-Pitre depuis le commencement des troubles, vint recevoir, sur le quai, les officiers et la troupe, qui prenaient terre pour aller s'assembler place de la Victoire.

Cependant, le général Richepanse, qui avait été très prévenu contre les indigènes, crut prudent de leur enlever la garde des points fortifiés.

---

(1) Bataillon composé de cinq compagnies de la 37e conduites par le commandant Grenier, de deux compagnies de la 82e (capitaine Monnerot), d'un détachement de 40 chasseurs à cheval du 1er régiment (lieutenant Charamant), et d'une compagnie du 6e d'artillerie (capit. Geliou).

(2) Presque tous avaient dû fuir, avec l'amiral Lacrosse, devant les rebelles; aussi gardaient-ils une profonde rancune contre les indigènes de la Guadeloupe, et ce furent eux qui trompèrent Richepanse sur les véritables dispositions du pays.

(3) V. *Les Antilles françaises*, par le colonel Eugène-Edouard Boyer-Peyreleau.

(4) Pélage, qui était à la Pointe-à-Pitre, avait accepté le commandement des troupes coloniales dans le but de les maintenir dans la discipline. Sa fermeté put en effet éviter bien des écarts, des crimes et des malheurs.

Au fort de la Victoire, en particulier, le relèvement de la garnison se fit avec tant de brutalité que les hommes de couleur en furent profondément humiliés et froissés et que leur capitaine (Ignace) courut semer l'alarme parmi les nègres (1).

Le désarmement des bataillons coloniaux mit le comble à l'agitation. La lutte allait bientôt commencer.

En effet, le 7 mai, Pélage adresse au général Richepanse une négresse (2), qui dit avoir rencontré, dans la nuit, Ignace, Massoteau, Palème et Codon avec 150 soldats noirs, armés, se dirigeant vers le petit canal pour s'embarquer à destination de la Basse-Terre, où le mulâtre Delgrès (3), instruit de ce qui se passait, venait de relever l'étendard de la révolte.

Ces graves nouvelles déterminèrent le général Richepanse à faire, sans plus tarder, une démonstration sur la Basse-Terre.

En conséquence, l'escadre, ayant à son bord le général en chef, vint prendre, au petit port du Gosier, les deux bataillons de la 66e et mit barre sur la deuxième capitale de la Guadeloupe (4).

En même temps, le commandant Merlen recevait l'ordre de se porter, avec les 600 hommes de la 15e demi-brigade, au village des Trois-Rivières.

Malheureusement, contrariée par les vents, la flottille ne parut devant la ville que le 10 mai, vers midi. Elle fut accueillie par le feu des batteries de la côte. Après une inutile tentative de négociation (5), Richepanse fit procé-

(1) Le capitaine Ignace avait également servi sous les ordres du capitaine général Lacrosse. Son orgueil froissé le jeta dans le parti de la révolte.

(2) Tous les détails sont empruntés à l'ouvrage du colonel Boyer-Peyreleau.

(3) Il avait appartenu autrefois à l'état-major de l'amiral Lacrosse, capitaine général de la Guadeloupe.

(4) Le général Richepanse avait laissé les généraux Seriziat et Dumontier à la Pointe-à-Pitre pour garder la Grande-Terre.

(5) Le général Richepanse avait envoyé aux rebelles le capitaine

der au débarquement, sous la protection de nos frégates. Il fallut cependant combattre jusqu'à la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'ennemi, retiré sur la rive gauche de la rivière des Pères, nous forçait à livrer une nouvelle bataille. Mais les mouvements combinés de Richepanse, Gobert et Pélage nous rendirent maîtres de la Basse-Terre le 22 floréal (11 mai) (1).

Il restait à s'emparer du fort Saint-Charles.

Tandis que le général en chef remportait ce succès, le commandant MERLEN, de la 15e demi-brigade, se présentait devant le morne Dolé.

Ce poste était défendu par les nègres Palème et Jaquet.

Excité par le canon de Richepanse, qu'on entendait gronder dans la montagne, le commandant MERLEN voulut aborder la position de front. Il échoua et dut tourner l'ennemi en débouchant sur le Palmiste par les bois (10 mai) (2).

D'ailleurs, la nuit venue, le chef de bataillon de la 15e demi-brigade revenait sur ses pas, installait ses blessés dans l'église des Trois-Rivières et, se confiant aux guides Geanty et Jospite, se jetait à travers bois, en laissant à Dolé le capitaine CRABÉ avec 83 hommes et un canon pour masquer et protéger son mouvement.

Le lendemain, 11 mai, pendant que le détachement CRABÉ reculait lentement jusqu'au Trou-du-Chien devant les forces supérieures de Palème et de Jaquet, le commandant MERLEN parvenait au Palmiste, en délogeait un détachement de rebelles et s'établissait à Anglet (3).

PRUD'HOMME et l'enseigne Losach, pour tenter un accord. Mais ces deux officiers et les matelots de leur chaloupe furent jetés dans les cachots du fort.

(1) Richepanse forçait le pont de Nozières avec tous les grenadiers de l'armée pendant que Gobert et Pelage passaient à gué la rivière des Pères avec la 66e demi-brigade et s'emparaient de la batterie des Irois. Notre succès sauva les blessés de la Basse-Terre, barricadés dans leurs maisons pour échapper au massacre et au pillage.

(2) C'est dans ce combat du Palmiste que le capitaine Etienne PIED-NOIR, de Cloyes (Eure-et-Loir), fut blessé.

(3) Après avoir inquiété le détachement CRABÉ à Dolé, Palème laissa

C'est là qu'il fut rejoint, le 13 mai, par le général Seriziat, arrivant à marches forcées de la Pointe-à-Pitre avec le bataillon expéditionnaire (1).

Notre brave colonne, ainsi renforcée, put s'emparer du morne Houël, défendu par deux pièces de 18, déloger les révoltés de l'habitation Legraët et prendre position sur les hauteurs qui dominent la Basse-Terre.

Dès lors, toute l'armée de la Guadeloupe se trouvait concentrée autour du fort Saint-Charles.

Le général Seriziat, avec le bataillon expéditionnaire et la 15e demi-brigade, fut chargé de garder le secteur compris entre la rivière des Pères et celle des Galions.

Le commandant MERLEN cantonna ses compagnies à l'Espérance, à Belost et Monrepos (2).

Les travaux du siège furent activement poussés (3) et, le 1er prairial (21 mai), nos trente bouches à feu vomirent leurs projectiles sur les bastions ennemis.

Le lendemain au soir, toutes les pièces des rebelles étaient démontées ou enterrées sous les décombres.

Aussi, vers 8 heures (soirée du 2 prairial), Delgrès, sentant qu'il ne pouvait plus tenir, évacua le fort par la poterne des Galions et gagna les hauteurs de Matouba, suivi de 400 hommes de troupe régulière et d'une foule de noirs en armes (4).

Jaquet pour continuer la lutte et courut attaquer le commandant MERLEN au Palmiste. Sa présomption fut châtiée, et, battu, il se vengea en allumant partout des incendies.

(1) Le 11, le général Seriziat rencontre CRABÉ à Capesterre. Le lendemain ils atteignent ensemble Trois-Rivières et y trouvent les blessés de MERLEN égorgés ou horriblement mutilés (pieds, mains, nez coupés); ils se vengèrent en passant par les armes les nègres qui se trouvaient là.

(2) V. *Histoire de la Guadeloupe*, par M. A. Lacour.

(3) Le 18 mai, les assiégés tentèrent une sortie sur l'habitation Legraët et les tranchées, mais ils furent ramenés tambour battant.

(4) Delgrès avait tout préparé pour faire sauter la poudrière du fort, afin d'y ensevelir les 15 prisonniers qu'il y avait enfermés. Mais le capitaine PRUD'HOMME avait pu se ménager des intelligences avec des officiers mulâtres demeurés par force avec Delgrès. Ces officiers lui ouvrirent la porte du cachot. Il courut à la poudrière, enleva la mèche,

Pendant ce temps, Ignace se dirigeait sur la Pointe-à-Pitre, pour surprendre et incendier la ville.

Mais une partie des insurgés s'était sauvée dans les mornes de la Pointe du Vieux Fort. Ils y furent cernés par 300 hommes de la 15e demi-brigade.

Enfin, quelques jours plus tard, le 8 prairial (28 mai), les révoltés, se voyant forcés dans leur dernier refuge (l'habitation d'Anglemont), se firent sauter au nombre de 3 ou 400, parmi lesquels on reconnut les cadavres de Delgrès et de ses officiers.

Cette dernière affaire, précédée de la victoire du général Gobert à la redoute de Braimbridge, anéantit le parti de l'insurrection.

Le général Richepanse n'eut plus à donner ses soins qu'au rétablissement du bon ordre et de la tranquillité.

Par malheur, la fin des travaux du commandant en chef devait être aussi le terme de son honorable carrière.

Il succomba le 3 septembre 1802 à la maladie du climat, ayant assez vécu pour sa gloire, mais trop peu pour le bonheur de la Guadeloupe, dont il regretta de ne pouvoir réparer les désastres (1) (2).

Les troupes eurent cependant encore à poursuivre les nègres insoumis dans l'intérieur de l'île. Puis le fléau du pays s'abattit lourdement sur nos malheureux bataillons. Rendons justice à nos braves soldats en disant que ni la fièvre jaune, ni les fatigues, ni les privations ne purent émousser leur courage ni lasser leur constance.

Il fallut bien souvent combler les vides creusés par le mal. Le 2 mai 1803, les débris du 82e furent incorporés

---

délivra les prisonniers, abaissa le pont-levis et s'arma pour résister à la rentrée des révoltés. Le général en chef le combla d'éloges.

(1) Tous ces détails et ce passage sont empruntés au remarquable ouvrage du colonel Boyer-Peyreleau sur les Antilles françaises.

(2) Voulant éterniser le souvenir des exploits de ce général, le gouvernement décréta, le 30 mars 1803, que le fort Saint-Charles, où ses restes avaient été déposés, porterait désormais le nom de fort Richepanse.

dans le 3e bataillon de la 15e demi-brigade, qui avait été installée à Tabago (1).

Enfin, au mois de septembre 1803, ce qui restait de la 15e demi-brigade et de la 79e fut versé dans la 66e, qui occupait alors la Guadeloupe, sous les ordres du commandant CAMBRIELS (2).

Une bonne partie de ces survivants de la 15e devaient plus tard (6 février 1806) trouver une mort glorieuse sur les navires du contre-amiral de Lesseigues, dans le désastre naval de Santo-Dominguo (3).

ANNÉE 1803

La 15e demi-brigade ne comprenait plus que deux bataillons (le 1er et le 2e), qui tenaient garnison à Brest.

Le décret du 23 septembre 1803 (vendémiaire an XII) supprima les demi-brigades et reconstitua les régiments.

L'infanterie fut alors composée de quatre-vingt-dix régiments de ligne (dont dix-neuf à quatre bataillons et soixante et onze à trois bataillons) et de vingt-sept régiments d'infanterie légère.

Chaque régiment était commandé par un colonel.

La 15e demi-brigade réunit ses deux bataillons aux deux de la 107e demi-brigade, et le nouveau corps ainsi formé prit le nom de : 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

---

(1) V. *Historique du 82e de ligne.*

(2) Nous avons relevé, sur le contrôle des archives de la guerre, 20 tués pendant l'expédition (du 19 floréal au 30 prairial). Le 3e bataillon de la 15e demi-brigade (commandant MERLEN) comptait à sa formation (an X) 729 hommes. Il en avait, au débarquement 678, on en avait incorporé, depuis, 778 venant de différents corps; total, 1.456 hommes. Au 1er vendémiaire an XII (23 septembre 1803), époque de l'amalgame avec la 66e, on comptait 802 morts et 46 disparitions. Le bilan des officiers est également édifiant. Ils étaient 25 au débarquement. On en incorpora, de divers corps, 44; enfin 12 sous-officiers furent promus officiers; total 81. Au 1er vendémiaire, 30 étaient morts et 2 réformés. Parmi les morts, le capitaine adjudant-major TROTIN (21 thermidor an X) et le capitaine PRÉVOST (18 messidor an X).

(3) V. *Batailles navales*, par O. Troude.

Le 23 octobre 1803, le général Darmagnac signait le procès-verbal d'organisation du régiment, dont le commandement fut confié au colonel FAURE (Jean-Baptiste-Raymond), ancien chef de la 15e demi-brigade.

Chaque bataillon comprenait neuf compagnies dont une de grenadiers.

Les quatre bataillons furent tout d'abord maintenus à Brest (1) et affectés à la 13e division militaire, rassemblée en décembre 1803 et destinée à prendre part à la grande expédition projetée contre l'Angleterre,

Le 15e régiment d'infanterie, cantonné sur les vaisseaux pendant les années 1803 et 1804, fut occupé aux travaux de l'arsenal de Brest.

COLONEL BENOÎT-HILAIRE REYNAUD

(6 avril 1804).

Au mois de décembre 1804, son nouveau colonel (2) reçut l'ordre d'envoyer une députation de 16 hommes aux fêtes du couronnement de l'empereur. Le 5 décembre, troisième jour des fêtes, eut lieu la distribution solennelle des drapeaux. La cérémonie fut très imposante. Les représentants de tous les corps vinrent recevoir les aigles au pied d'un trône magnifique, élevé devant l'Ecole militaire.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour le défendre, s'écria Napoléon, et de le maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire! Vous le jurez!...

— Nous le jurons! » répondirent aussitôt les colonels et les délégués des régiments, en élevant les aigles dans les

(1) Les quatre chefs de bataillon étaient MM. JEANNOT, PLAZANET, LIMOUZIN, LANGLOIS. Le commandant LEMAIRE, arrivant des Antilles, fut mis à la suite. Le major (création nouvelle correspondant au grade actuel de lieutenant-colonel) ne fut nommé que quelques jours après (11 brumaire an XII); ce fut M. DEIN. Le commandant MERLEN était passé au 66e de ligne.

(2) Benoît-Hilaire REYNAUD remplace, le 6 avril 1804, le colonel FAURE admis à la retraite.

airs et en mêlant leurs acclamations à la voix du canon et au bruit des fanfares (1).

Ces drapeaux ne devaient pas tarder à recevoir la consécration des victoires.

On se croyait encore, en 1804, à la veille de la grande entreprise contre l'Angleterre. Pourtant, pendant l'été de 1805, tout changeait subitement de face.

Le cabinet britannique avait préparé une nouvelle et formidable coalition en Europe, n'attendant qu'une occasion pour se dresser devant le nouvel empereur. Napoléon lui fournit le prétexte en posant sur sa tête la couronne d'Italie et en annexant Gênes à la France.

Les puissances coalisées prirent alors une attitude résolument hostile, sans chercher à dissimuler plus longtemps leurs armements.

Mais Napoléon fut prompt à prendre ses mesures; il n'était pas surpris. Pendant la période de paix continentale, les camps d'instruction avaient admirablement préparé ces troupes superbes qui formèrent la grande armée et qui allaient s'acquérir une gloire incomparable pendant la campagne de 1805.

Année 1805

« A vrai dire, cette campagne, qui ramenait subitement Napoléon de la Manche sur le Danube, n'était pas seulement la compensation éclatante d'une expédition contrariée. Déjà elle portait en elle tout l'empire. C'était l'évolution instantanée, décisive, d'une politique qui, après avoir voulu saisir l'Angleterre corps à corps jusque dans son île et ayant été détournée de son but, allait poursuivre, pendant dix ans, la grande ennemie à travers une série de coalitions et de guerres européennes.

« C'est la clef de l'histoire de l'Empire (2). »

(1) *Souvenirs intimes d'un volontaire de 1791* (publication de la Réunion des officiers).

(2) *Correspondance du maréchal Davout*, par Charles de Mazade, de l'Académie française.

Le 15e régiment d'infanterie devait ignorer les brillants triomphes de cette mémorable campagne.

Pendant que la Grande Armée abandonnait les côtes pour se porter au cœur du continent, le régiment restait à Brest, avec le 37e de ligne, pour mettre le port et l'escadre à l'abri d'un coup de main (ordre du jour de septembre 1805).

Année 1806

Enfin, l'année suivante, les vainqueurs d'Austerlitz entreprenaient une nouvelle et foudroyante campagne (1806) qui allait aboutir au coup de foudre de Iéna-Auerstaedt (14 octobre).

En un mois il ne resta plus rien des 160.000 hommes de l'armée prussienne : tout était désorganisé, dispersé ou détruit.

Cependant, si la victoire s'était plue à couronner nos aigles sur tous les champs de bataille, les privations, les fatigues et la mort avaient creusé bien des vides dans les rangs de ceux qu'on pouvait justement nommer « les premiers soldats du monde ».

Napoléon, d'ailleurs, ne songeait pas à la paix.

Exalté par le sentiment de sa puissance, il publiait à Berlin, le 21 novembre, le fameux décret du Blocus continental, et, sans se laisser arrêter par les difficultés d'une campagne d'hiver, il entrait résolument en Pologne. C'était déclarer la guerre à la Russie. Une nouvelle campagne allait commencer.

En prévision de ces graves événements, l'empereur avait pris des mesures pour renforcer la Grande Armée (1).

(1) Dès le 22 septembre 1806, Napoléon écrivait au général Lacuée : « Je vais apppeler une réserve de 30.000 hommes, il faut que le décret soit prêt, etc. » On ferait partir en plus le 15e, le 47e, le 70e et le 86e, ainsi que les 5e, 25e et 26e divisions.

Année 1807

Au mois de janvier 1807, le colonel du 15e régiment de ligne recevait l'ordre de partir pour Paris avec les deux premiers bataillons (1), que l'on devait transporter en poste jusqu'à Mayence.

De Mayence nos soldats furent acheminés sur Berlin.

Peu de temps après, au commencement d'avril, le général Clarke (gouverneur de Berlin) envoyait le colonel Reynaud et ses deux bataillons à Zehdenick, pour gagner ensuite Passewalk, où se trouvait déjà le général Grandjean attendant la réunion de tout le 8e corps (Mortier) (2). C'est qu'en effet le duc de Trévise allait entreprendre de chasser les Suédois au delà de la Peene (3).

L'ennemi était établi entre l'Oder et Friedland; il avait concentré la plus grande partie de ses forces au centre, et ses têtes de colonne se montraient partout : à Falkenwald, Stolzembourg, Stadsfort, Billing et Dargnitz.

Combat de Billing et Ferdinandshoff-Anklam (16 avril 1807).

Le commandant du 8e corps résolut de se porter en masse sur le centre de son adversaire, sans s'inquiéter de ses derrières (4).

En conséquence, le 16 avril, à la pointe du jour, toutes les troupes du maréchal Mortier furent dirigées sur Billing. Le 15e de ligne formait l'avant-garde.

Le village fut facilement enlevé; mais les Suédois, qui s'étaient faiblement défendus jusque-là, avaient solidement organisé la position de Ferdinandshoff, à laquelle

(1) Les 3e et 4e bataillons restèrent à Brest.

(2) Le 11 avril, le général Clarke donnait au général Vergès l'ordre de joindre les deux bataillons du 15e (à l'effectif de 1.800 hommes) à la division du général Grandjean.

(3) Quatorze mille Suédois, qui tentaient une diversion sur Stettin sous les ordres du baron d'Essen.

(4) Voy. Rapport officiel du maréchal Mortier, duc de Trévise; Correspondance de la campagne de 1807. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

on ne peut accéder qu'en suivant une route bordée, des deux côtés, par d'immenses marais.

Sans se laisser intimider par le danger, le 15e de ligne, ne pouvant se déployer sur cet étroit défilé, se forme en colonne par pelotons et se lance avec une étonnante intrépidité à l'assaut des retranchements ennemis (1).

Les Suédois se défendent avec une énergie peu commune. La lutte est acharnée. Nos jeunes soldats, conduits par de vaillants officiers, se montrent dignes de leurs aînés de Biberach, d'Ampfingen et de Hohenlinden.

Défiant une véritable pluie de balles et de mitraille, ils chargent audacieusement les vieux bataillons suédois.

A leur tête se distinguent le capitaine de grenadiers Boursin (2), donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid, et le brave sergent Rey de Vissec (3), dont la brillante conduite entraîne les moins ardents.

Enfin le succès répond à nos efforts. Le village est à nous, avec 400 prisonniers.

Cependant, l'ennemi résiste encore en arrière de Langdam : il faut livrer un nouveau et sanglant combat pour le rejeter sur Alt-Cosenen.

Malgré tout, les Suédois, qui espèrent toujours voir le corps de Cardell arriver à leur secours, cherchent à nous arrêter le plus longtemps possible.

Sous un ouragan de pluie et de grêle, la division Grandjean, harassée de fatigue, se déploie une troisième fois pour l'attaque.

---

(1) « L'attaque du 16 s'est faite par le 15e de ligne, en colonne, sur la grand'route d'Anklam. Ce corps s'est très bien montré, ainsi que Nassau. » (Rapport du général Clarke à l'empereur.) Voir aussi le rapport du maréchal Mortier, duc de Trévise, rapport très élogieux, auquel nous avons emprunté tous ces détails.

(2) « Le capitaine de grenadiers Boursin a constamment donné l'exemple du sang-froid et du courage, en tête de sa compagnie, et principalement à l'attaque de Ferdinandshoff. » (Citation du général Mortier.) — Etat des officiers qui se sont le plus distingués aux affaires des 16 et 17 avril 1807.

(3) « Le jeune sergent Rey de Vissec, de la 1re compagnie du 1er bataillon, s'est conduit avec distinction. » (Rapport du maréchal Mortier.)

Après un engagement très vif, nos adversaires durent reculer jusqu'à Ancklam ; mais, comme le duc de Trévise y parvenait en même temps qu'eux, ils ne purent s'y installer.

Le baron d'Essen, craignant d'être coupé de sa ligne de retraite, se hâta de repasser la Peene, pendant que son arrière-garde se faisait sabrer par nos cavaliers (1).

Il était 9 heures du soir et le combat durait depuis deux heures du matin.

« Je ne puis assez me louer des troupes, écrivait le maréchal Mortier. Elles ont supporté avec la plus grande résignation les marches forcées qu'elles viennent de faire.

» Le 15e, entre autres, composé d'hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas encore vu le feu, a fait avec beaucoup d'impétuosité et de sang-froid l'attaque de Billing et de Ferdinandshoff (2). »

Le lendemain, 17, la brigade Veaux (3) vint attaquer dans Ukermonde le corps de Cardell, le sépara du reste de l'armée ennemie et le rejeta à la mer.

Les Suédois ne durent leur salut qu'à la présence de leur flottille, qui croisait dans le Kleine-Haff et put les recueillir.

Le baron d'Essen, comprenant alors le danger de sa situation, demanda un armistice. Le maréchal Mortier le lui accorda. Il fut signé le 18 avril et complété, le 29 avril, par un article additionnel.

Notre succès nous avait livré 1.200 prisonniers, 6 pièces de canon et les îles d'Usedom et de Wollin. De plus, les Suédois s'engageaient formellement à ne plus secourir ni Colberg, ni Dantzig.

---

(1) Les hussards hollandais et le 3e chasseurs à cheval français.

(2) Correspondance officielle de la campagne de 1807. Rapport du maréchal Mortier. Archives historiques du ministère de la guerre.

(3) A laquelle appartenait le 15e de ligne.

BATAILLE DE FRIEDLAND (14 juin 1807)

Inscrite au drapeau du 15e.

Le 15e était cantonné à Stettin lorsque l'empereur forma le corps d'observation du maréchal Brune.

Le 8e corps, ainsi remplacé en Poméranie, fut rapproché du grand théâtre de la guerre.

Il avait subi, entre temps, d'importantes modifications (1).

L'organisation du 8 mai affecta le 15e et le 58e de ligne à la 2e brigade (Veaux) de la 1re division (Dupas).

Cette brigade quitta Stettin le 12 mai et s'établit, le 25, à l'abbaye d'Oliva (2), près de Dantzig, pour s'opposer aux entreprises d'une escadre anglo-russe qui se montrait en vue de la côte.

Cependant, des événements plus graves se préparaient d'autre part : l'armée russe et l'armée française étaient à la veille d'une terrible collision.

Le général Benningsen, confiant dans les renforts qu'il avait reçus, voulait profiter de la belle saison pour reprendre l'offensive.

Mais ses premières attaques échouèrent partout contre les retranchements que chaque division française avait élevés pour protéger son camp.

Napoléon, d'ailleurs, voulait en finir d'un seul coup avec cette armée russe, qui ne recherchait que les engagements partiels. Il résolut, en conséquence, de concentrer toutes ses forces en une masse imposante qui s'ébranlerait, vers le 10 juin, se porterait sur l'Alle, en descendrait le cours,

(1) Le 8e corps se composait, à l'origine, de la division Dupas (quatre régiments français) et de deux régiments hollandais, avec quatre compagnies d'artillerie. Le 31 mai, il s'augmenta de la division polonaise Dombrowski.

(2) La ville de Dantzig avait capitulé la veille (24 mai).

et tâcherait de couper Benningsen de Kœnigsberg, pour rejeter son armée sur le Niémen.

Or, tandis que Napoléon se préparait, les Russes, décidés à nous prévenir, devançaient de cinq jours le mouvement des Français (1).

Le duc de Trévise avait reçu l'ordre de presser sa marche sur Mohrungen, afin de s'y trouver le 7 juin. L'empereur avait, en outre, prescrit que chaque corps fût pourvu de quatorze jours de vivres à la date du 10 juin (quatre dans le sac, dix sur les caissons).

Le 8, en effet, la division Dupas bivouaque à Mohrungen. Le lendemain, elle suit le corps de Lannes ; mais, retardée par plus de 6.000 voitures qui encombrent la route, elle n'arrive qu'à 7 h. 1/2 du soir à Kwetz (près de Glottau), où elle établit son camp. Le 10 juin, notre tête de colonne rencontre l'ennemi près d'Heilsberg. Cet engagement peut être le début d'une grande bataille. Aussi Napoléon, arrivé le soir sur la position, se prépare-t-il à une lutte décisive pour le lendemain.

Cependant, les Russes profitent de la nuit pour décamper. Benningsen craignait de perdre à la fois une journée et une bataille et ne voulait pas s'exposer à venir trop tard au secours de Kœnigsberg, peut-être à moitié détruit (2).

Enfin, dans la nuit du 13 au 14, l'empereur, installé à Preussich-Eylau, ordonne au maréchal Lannes de s'avancer sur Friedland.

Le duc de Trévise (8e corps) doit se porter sans retard à Domnau pour le soutenir.

Il est à peine jour et déjà le duc de Montebello se bute contre l'ennemi, vers Posthenen.

L'armée russe s'était déployée, pendant la nuit, sur un front d'environ 2.000 toises (de Stortlach à Heinrichsdorf), ayant, sur toute la longueur, une rivière à dos (l'Alle) et, pour unique retraite, une ville étroite (Friedland), avec un

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, p. 583.

(2) Dominique Ravy, *Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de* 1805, 1806, 1807.

pont à franchir (1). Cette armée manifestait une grande confiance dans la victoire.

Quoi qu'il en soit, tandis que les grenadiers d'Oudinot attaquent les bois de Stortlach et que les batteries de sa division ouvrent le feu, le maréchal Lannes prend ses dispositions pour tenir, coûte que coûte, jusqu'à l'arrivée des renforts.

« A 8 heures du matin, Napoléon, qui a entendu le canon, passe au milieu de ses troupes. Il a sa capote grise.

« Oudinot et Lannes, dit-il aux soldats, ont toute l'armée russe sur les bras. Vous serez là pour la bataille; je compte sur vous. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo. »

Puis, s'adressant au général commandant l'artillerie:

« Combien de pièces avez-vous, Sénarmont?

— Trente-six, sire.

— C'est bien ; il faudra chauffer; le Russe aime les boulets » (1).

En arrivant sur le champ de bataille, l'empereur rencontre Oudinot.

« Je vous amène l'armée, lui dit-il; elle me suit. Où donc est l'Alle? (Elle était alors cachée à sa vue par les mouvements du terrain.)

— Là, derrière l'ennemi », répond le général. Puis, dans son rude langage de soldat:

« Je lui mettrais le cul à l'eau, si j'avais du monde mais j'ai usé mes grenadiers » (2).

Enfin, vers 9 heures, voici la division Dupas qui arrive en toute hâte ; elle comprend le 4e léger, le 15e et le 58e de ligne, qui s'établissent entre Posthenen et Heinrichsdorff (3).

A peine déployés, ces braves régiments sont attaqués

(1) *Campagnes de Napoléon.*

(2) *Ibid.*

(3) Le 15e est posté vers Heinrichsdorff. La division Verdier, retardée dans sa marche, ne put arriver qu'une heure après. Le 8e corps avait quitté Lampach à 1 heure du matin et se trouva exposé au feu depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 h. 1/2 du soir. (V. Rapport du général Mortier. Archives de la guerre.)

par une forte colonne d'infanterie. Le maréchal Mortier, qui vient de les rejoindre, a son cheval tué par un boulet.

Cependant, les bataillons de Gortschakoff, décimés par le feu terrible de nos fantassins, tourbillonnent et reculent, harcelés par la cavalerie de Grouchy.

La situation n'en est pas moins critique. Malgré la brillante intervention de la division Dupas, le corps du maréchal Lannes, qui lutte depuis l'aurore, est à bout de forces. Le duc de Montebello envoie dépêche sur dépêche pour demander du secours.

Du reste Napoléon, qui a reconnu le champ de bataille, vient de donner ses ordres. Il est midi.

« Le maréchal Ney prendra la droite, appuyant la position actuelle du duc de Reggio. Son point de direction sera le clocher de Friedland. Le maréchal Lannes se maintiendra au centre et le maréchal Mortier formera l'aile gauche, tenant Heinrichsdorff et la route de Kœnigsberg.

« Le corps du duc de Bellune et la garde seront en réserve.

« Le mouvement se fera par la droite en pivotant sur la gauche.

« Ce sera donc le duc d'Elchingen qui aura l'initiative du mouvement. Il ne commencera que sur l'ordre de l'empereur.

« Toutes les montres sont réglées sur celle de Napoléon.

« A 5 heures précises, un premier coup de canon donne le signal, répété par trois salves d'une batterie de vingt pièces (1). »

Alors s'engage un furieux combat d'artillerie.

Le village de Friedland est en flammes.

Le duc d'Elchingen continue d'avancer malgré la charge héroïque de la garde impériale russe, qui arrête un instant son mouvement.

---

(1) Dominique Ravy, *Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de* 1805, 1806, et 1807.

Pourtant, Gortschakoff, qui sent le danger, tente d'enfoncer notre gauche, vers Heinrichsdorff (1).

Mais le maréchal Mortier, avec le 15e de ligne et les fusiliers de la garde, leur oppose une muraille de fer (2).

L'aile droite russe est forcée de rétrograder sur Friedland.

Malheureusement pour ces braves, la ville est déjà occupée par les Français. C'est une épouvantable mêlée. Les rues sont jonchées de cadavres.

Et voici que le 8e corps, à son tour, s'élance au pas de charge sur les débris de ces infortunés bataillons et les rejette dans l'Alle, où plusieurs milliers d'hommes périssent. Quelques détachements seulement parviennent à s'échapper par les gués et par la route de Kœnigsberg.

Le feu ne cesse qu'à la nuit, vers 10 heures.

Tels sont les épisodes les plus marquants de cette journée fameuse, où le 15e s'acquit une si juste réputation de vaillance et de fermeté.

« Tous les régiments du 8e corps se sont couverts de gloire, écrivait à l'empereur le maréchal Mortier.

« Et l'on doit, peut-être, à la résistance opiniâtre du 15e de ligne, qui a particulièrement souffert, d'avoir pu conserver notre position contre l'attaque réitérée de nombreuses colonnes de cavalerie et d'infanterie russes (3) ».

D'ailleurs, dans cette lutte gigantesque de deux armées si dignes l'une de l'autre par leur valeur et leur constance, les troupes du duc de Trévise avaient été singulièrement éprouvées.

Faut-il donner des chiffres? Ils sont, hélas! bien éloquents.

(1) Le 15e de ligne défendait ce village. L'empereur avait donné l'ordre d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

(2) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire,* t. VII. Rapport du maréchal Mortier à l'empereur.

(3) Rapport du maréchal Mortier à l'empereur, 16 juin. (Correspondance officielle de la campagne de 1807.) (Archives historiques du ministère de la guerre.)

On dut compter au 8e corps 14 officiers tués, 91 blessés ; 411 hommes tués, 2.094 blessés.

Le 15e régiment d'infanterie avait, pour sa part, la moitié des morts (8 officiers et 205 hommes) et plus du tiers des blessés (32 officiers et 707 hommes) (1).

Du reste, le rapport du maréchal Mortier ne tarit pas d'éloges pour les hauts faits de ses officiers et de ses soldats.

Il cite, au premier rang, le général Dupas et l'intrépide colonel Reynaud, du 15e de ligne, qui fut blessé à la tête de son brave régiment (2).

C'était, à vrai dire, une victoire complète, qui retrouvait tout l'éclat de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna (3).

L'armée russe avait laissé, sur le champ de bataille, 25 généraux, près de 20,000 hommes et 80 pièces de canon.

A la nouvelle de ce désastre, Kœnigsberg fut abandonné et le maréchal Soult put entrer dans la place, où l'on trouva d'immenses approvisionnements.

L'ennemi s'était réfugié derrière le Niémen, lorsque s'ouvrirent les négociations qui amenèrent l'armistice du 22 juin et le traité de paix de Tilsitt, signé le 8 juillet.

L'entrevue de Tilsitt avait cimenté une intime alliance entre la France et la Russie ; mais la Prusse était sacrifiée. Nous en subirons les conséquences en 1813.

Quoi qu'il en soit, le rôle de la Grande Armée paraissait terminé.

---

(1) Voici les noms des officiers tués ou mortellement blessés : capitaine Lainé ; capitaine adjudant-major Arau ; capitaines Trefcon, Fauré, Seroux ; lieutenant Fririon, mort le 22 ; sous-lieutenant Gestas, mort le 6 juillet ; lieutenant Thouret, mort le 24 décembre. (On lira la liste des blessés à l'appendice.)

(2) L'armée française coucha sur le champ de bataille ; la plus grande partie bivouaqua, près de Friedland, sur la rive gauche de l'Albe.

(3) Pour établir ce récit, nous avons puisé aux sources suivantes : *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par A. Thiers ; *Histoire des campagnes de Napoléon*, par Charles Picquet ; *Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de* 1805, 1806 *et* 1807, par Dominique Ravy ; Correspondance officielle de la campagne de 1807 (Archives historiques de la guerre). Correspondance de Napoléon Ier. Rapport du maréchal Mortier (Archives de la guerre).

En exécution d'une convention dite d'évacuation, signée le 12 juillet, la division Dupas, tout d'abord cantonnée en Pologne, est dirigée sur Stettin, et, de là, sur la Hollande.

Au mois de décembre 1807, elle est établie à Wesel. Le 15e de ligne reçoit l'ordre de rentrer à Brest. Le régiment n'arrive dans cette ville qu'à la fin de février 1808. Il n'y trouve plus les deux bataillons qu'il y avait laissés (3e et 4e). Voyons ce qu'ils sont devenus.

CAMPAGNE DE PORTUGAL (1807-1808)

3e bataillon du 15e.

Nous avons dit plus haut que Napoléon s'était juré de détruire la puissance de l'Angleterre partout où il pourrait la rencontrer.

Cette fois-ci ce sera le Portugal qui deviendra le théâtre de la lutte.

La cour de Lisbonne se trouvait alors sous l'entière domination du cabinet britannique. C'est là que l'empereur résolut d'atteindre son irréconciliable ennemie.

Charles IV d'Espagne, fléchissant devant le vainqueur de l'Europe, promit de ne point inquiéter une armée française qui traverserait son royaume pour entrer en Portugal.

Il s'engagea même à soutenir notre expédition par la coopération de ses propres troupes.

Napoléon n'avait pas attendu ces conventions avantageuses pour préparer son action.

Depuis le mois d'août 1807, une armée de 25.000 hommes, commandée par Junot, était réunie en Béarn, sous le nom de corps d'observation de la Gironde (1).

Le dépôt du 15e régiment d'infanterie était toujours

(1) P. Giguet, *Histoire militaire de la France*, t. II, p. 218.

demeuré à Brest; mais les 3e et 4e bataillons, qui avaient d'abord figuré au camp volant de Pontivy, se séparèrent au mois d'août. Le 4e bataillon reçut l'ordre de rejoindre le dépôt, tandis que le 3e (LECOUVREUR) fut dirigé sur Bayonne, pour être affecté à la 1re brigade, général Avril, de la 1re division (Delaborde) du corps d'observation (1).

Le 18 octobre, d'après l'ordre de l'empereur, le général Junot met son armée en mouvement, sur six colonnes, se suivant à un jour de distance (2), et entre en Espagne.

On se fait difficilement une idée des souffrances qui accablèrent nos troupes durant cette longue et pénible marche sur Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Alcantara, Sobreira.

Les deux tiers des hommes étaient de jeunes conscrits : ils eurent à supporter toutes les misères. Les vivres manquaient souvent, les chemins étaient affreux, et il fallait avancer sans prendre un jour de repos.

« Ces troupes, dit le général Thiébaut, venaient de faire la marche la plus pénible et la plus affreuse que jamais une armée, s'avançant pour combattre, ait osé entreprendre. »

Néanmoins, Junot arrive le 30 novembre 1807 devant Lisbonne. Il n'est accompagné que de 1.500 hommes.

Entrée à Lisbonne (novembre-décembre 1807).

Pourtant, la cour s'est réfugiée la veille sur la flotte britannique, et cette ville de 200.000 âmes, gardée par 12.000 soldats, ne tente aucune résistance. Le général français prend possession du gouvernement et organise le pays.

Le bataillon du 15e, arrivé à Lisbonne le 1er décembre,

---

(1) Cette division comprenait : le 2e bataillon du 47e de ligne, deux bataillons du 86e, deux bataillons du 70e, le 3e bataillon du 15e, un bataillon du 4e régiment suisse. Chaque bataillon devait être complété à 1.260 hommes (140 par compagnie). Les brigades étaient commandées par les généraux Brenier et Avril.

(2) Le 15e marche à la quatrième colonne avec l'artillerie de division.

va tenir garnison au château. Il devait y demeurer tout l'hiver.

Pendant ce temps, Napoléon commettait la plus grande faute politique de son règne en s'aliénant l'Espagne par une inique et inexplicable agression dont les conséquences lui furent, plus tard, si fatales.

Le commencement de l'année 1808 avait été calme en Portugal. Mais les premiers événements de la guerre d'Espagne encouragèrent les habitants à céder aux excitations des Anglais. La population se souleva tout entière contre nous. Les régiments espagnols firent cause commune avec les Portugais, tandis que la flotte anglaise menaçait les côtes. Il fallut lutter contre l'insurrection qui cherchait à couper nos communications avec la France.

En conséquence, Junot forma deux régiments d'élite avec les voltigeurs et grenadiers de divers corps. Les grenadiers du 15e (130 hommes et 3 officiers) firent partie du 2e régiment.

Ces groupes provisoires furent confiés au général Loison pour la répression des rebelles.

Le 29 juillet, le général attaquait Evora, qu'il emportait d'assaut après un combat sanglant. L'ordre du jour du général Loison cite la belle conduite du capitaine GOUBÉ, qui commandait les grenadiers du 15e dans cette affaire, où les insurgés laissèrent 500 morts et 2.000 prisonniers, tandis que nous n'avions perdu que 90 hommes dont 3 officiers (1).

Pendant ce temps, 16.000 Anglais débarquaient à l'embouchure du Mondégo et se trouvaient bientôt renforcés de tous les bataillons insurgés, qui vinrent se concentrer auprès d'eux.

Junot, isolé dans un pays soulevé contre lui, ne put réunir que 10 à 12.000 combattants pour se défendre contre les troupes anglaises, portugaises et espagnoles, qui le menaçaient de toutes parts.

(1) Le lieutenant RICHARD fut blessé dans cette affaire. Il devait l'être encore un mois plus tard à la bataille de Vimeiro.

C'en était fait de notre armée d'occupation. On combattit cependant; on combattit pour l'honneur.

Ce fut la bataille de Vimeiro (20 août), échec, c'est vrai, mais échec glorieux. A 2 heures de l'après-midi, l'armée française battait en retraite dans un ordre parfait, se dirigeant sur Lisbonne (1) pour s'y renfermer et s'y défendre jusqu'à la mort.

« Les plus jeunes ont mérité ce jour-là le titre de vieux soldats (2). »

Or, sur ces entrefaites, notre adversaire (3), rendant hommage à la fière attitude de nos troupes, signait avec Junot la convention de Cintra (22 août), qui réglait l'évacuation du Portugal, tout en sauvant l'honneur de nos armes (4).

Le corps expéditionnaire, rapatrié par la flotte anglaise, fut débarqué à La Rochelle.

Le bataillon du 15e (3e bataillon) fut alors dirigé sur Bordeaux, où se formait le 8e corps de l'armée d'Espagne, dont l'empereur se proposait de partager le commandement avec Junot duc d'Abrantès.

Mais, à peine entré en Espagne, ce corps était dissous (2 janvier 1809) et ses éléments allaient renforcer les autres corps, en particulier le 2e qui fut porté à cinq divisions.

Le bataillon du 15e reçut l'ordre de rejoindre le gros du régiment, qui faisait partie de la 1re division (Merle) du 2e corps d'armée (Soult).

Avant de suivre le régiment dans cette nouvelle campagne, voyons ce que sont devenus les trois autres batail-

---

(1) Les lignes de Torrès-Vedras avaient été forcées par les Anglais.

(2) Rapport du général Loison.

(3) Le général en chef Dalrymple.

(4) La convention de Cintra, ratifiée le 1er septembre, arrête que : « l'armée française sera transportée par mer en France, avec ses armes, ses chevaux, ses bagages, ses munitions, par les soins de la marine anglaise, et qu'à aucun titre elle ne sera considérée comme prisonnière de guerre ».

lons, pendant que le 3e se comportait si vaillamment en Portugal.

Nous avons laissé le 4e bataillon (commandant Tancrède) à Brest, au mois d'août 1805; quant aux deux premiers, ils figuraient encore au 8e corps de la Grande Armée.

Cependant, l'empereur ne tardait pas à concentrer de nouvelles forces sur la frontière espagnole.

Aussi, le 4e bataillon du 15e fut-il bientôt appelé à la division d'observation des Pyrénées-Occidentales, qui se réunissait aux environs de Bordeaux, sous les ordres du général Mouton (1).

Peu de temps après, cette division était dirigée sur Saint-Jean-Pied-de-Port (décembre 1807) pour rejoindre le reste du corps d'armée de Dupont, qui avait reçu l'ordre de pénétrer en Espagne et de s'établir entre Vittoria et Burgos.

C'était le prélude de cette longue et funeste campagne dont l'amer souvenir hantera plus tard, comme un douloureux cauchemar, les longues veilles du prisonnier de Sainte-Hélène.

CAMPAGNE D'ESPAGNE (1808)

Napoléon, qui venait de vaincre et d'humilier l'Europe, se croyait déjà maître de la péninsule ibérique.

Les plus graves dissentiments régnaient alors à la cour de Madrid. Sous prétexte de protéger l'autorité royale de Charles IV, singulièrement menacée par les coupables agissements de son fils Ferdinand, l'empereur investit Murat du commandement en chef des armées françaises en Espagne et lui prescrit de marcher sur Madrid avec les corps de Dupont et de Moncey (1er mars 1808).

(1) Cette division était ainsi composée : 3e bataillon du 70e, 3e bataillon du 86e, 4e bataillon du 15e, un bataillon suisse et douze pièces de canon, enfin 1er et 3e bataillons du 47e.

Le désordre est à son comble; Murat parvient cependant à étouffer l'insurrection dans la capitale; mais le peuple commence à s'inquiéter de l'intervention française et, lorsqu'on apprend tout à coup l'entrevue de Bayonne et l'abdication des princes entre les mains de Napoléon, toute l'Espagne est debout pour défendre son indépendance ou mourir glorieusement pour elle (mai 1808).

Le 6 juin, l'empereur proclame Joseph Bonaparte « roi d'Espagne et des Indes ». Il faudra une armée pour le conduire jusqu'à son trône,

La junte de Séville a prêté serment à Ferdinand VII, et n'a pas craint de déclarer la guerre à l'empereur des Français.

Le maréchal Bessières est chargé d'assurer les communications, entre Bayonne et Madrid, avec les divisions Merle, Verdier et Lasalle.

Quoi qu'il en soit, Napoléon, irrité de rencontrer une pareille résistance, a résolu de châtier ce peuple héroïque qui brave sa colère. Il a déjà mandé, soit de Paris, soit des camps établis sur les côtes, le 4e léger, les 1er et 2e bataillons du 15e de ligne, le 2e et le 12e léger, les 14e et 44e de ligne (1).

Lorsque le roi Joseph partit pour Madrid (le 9 juillet), le 15e avait donc trois bataillons de guerre à l'armée d'Espagne et un bataillon en Portugal.

Un 5e bataillon (dépôt) avait été formé à Brest. Les bataillons de guerre comprenaient six compagnies : une de grenadiers, quatre de fusiliers, une de voltigeurs.

Le dépôt était à quatre compagnies (2). Chaque compa-

---

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

(2) Un capitaine désigné par le Ministre, sur la présentation de trois candidats faite par le colonel, commande le dépôt, sous les ordres du major, et, en même temps, une des quatre compagnies. Il y a en outre au dépôt un adjudant-major et deux adjudants sous-officiers chargés d'instruire les recrues.

Le 1er bataillon (commandant Langlois) et le 2e bataillon (commandant Plazanet), revenus de la Grande Armée, avaient été dirigés sur Brest en février, puis affectés au camp de Brest, lorsqu'ils reçurent l'ordre (15 juin) de partir en poste pour Bordeaux. Ils arrivent le 26 dans cette

gnie avait un effectif de 140 hommes; 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 1 caporal fourrier, 8 caporaux, 2 tambours, 121 soldats.

L'état-major du régiment comportait le nombre significatif de : 1 chirurgien-major, 4 aides-chirurgiens, 5 sous-aides-chirurgiens.

Il n'y avait plus qu'un drapeau par régiment.

Colonel Paul-Louis DEIN

(28 juin 1808).

Le colonel Reynaud, promu général le 11 mai 1808, a été remplacé à la tête du régiment par le major Dein (28 juin). Le commandant Plazanet est son successeur dans le grade de major.

Nous n'entreprendrons pas de raconter par le détail cette guerre terrible et sans merci, dont tous les jours sont marqués par une escarmouche, un combat, une bataille.

Nous nous efforcerons seulement de suivre le 15e dans les actions où il s'est le plus particulièrement distingué.

Dès le 5 juin, Napoléon avait prescrit au général Lefebvre-Desnouettes de se porter à tire d'ailes sur Saragosse avec une colonne mobile d'environ 5.000 hommes (1).

Le 4e bataillon du 15e, qui se trouvait alors à Pampelune, reçut l'ordre de quitter cette ville pour entrer dans la formation de la 2e brigade (général Habert) de cette armée légère, qui allait bientôt entreprendre le premier siège de Sarragosse (2).

---

ville et se trouvent à Bayonne le 30 juin, pour entrer dans la composition d'une division d'élite réunie sous les ordres du général Mouton et comprenant, outre ces deux bataillons, le 4e léger, le 6e bataillon de la garde de Paris et six pièces de canon.

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

(2) Le général Lefebvre-Desnouettes était parti de Pampelune le 7 juin avec 4.200 hommes (dont 900 cavaliers), six canons, sept caissons. L'infanterie, commandée par le général Habert, comprenait le 2e régiment supplémentaire des légions de réserve, un bataillon du 15e, un du 47e et un du 70e de ligne.

Colonne mobile Lefebvre-Desnouettes.

(Juin-juillet-août 1808).

Il fallut se battre le 8 juin, à Tudela, pour forcer le passage de l'Ebre défendu par les Espagnols du colonel Obispo. Mais, après un engagement assez vif, au cours duquel fut blessé le capitaine Bigot, du 15e de ligne, l'ennemi dut renoncer à nous arrêter. D'ailleurs, il ne fit qu'ajourner son projet, car, quelques jours plus tard (15 juin), la colonne mobile Lefebvre se heurtait contre 3.000 soldats indigènes appuyés par du canon et retranchés à la Maison-Blanche, près des Grandes-Ecluses, à une demi-lieue de Saragosse.

Bien que le terrain fût difficile, couvert d'oliviers, coupé de jardins clos de murs, le général Lefebvre-Desnouettes n'hésita pas à attaquer son adversaire. Le succès couronna son audace et l'ennemi, culbuté, fut obligé de se replier en désordre sur la ville où les habitants se hâtèrent de se barricader.

Ce combat opiniâtre avait coûté la vie (1) au capitaine Antoine et au sous-lieutenant Lapaire, deux officiers de mérite de notre 4e bataillon.

Affaire d'Epila (22 juin).

Cependant Palafox, voulant conjurer le danger qui menaçait Saragosse, résolut de tenter une diversion en nous coupant nos communications. C'est dans ce but qu'il dirigea (le 22 juin) un corps d'environ 4.000 hommes sur la route de Madrid à Epila.

On envoya contre eux le 1er régiment de la Vistule, le bataillon du 15e, 50 cavaliers et une pièce de canon.

Ce faible détachement, commandé par le colonel Chlo-

(1) Ces renseignements sont tirés d'un excellent ouvrage qui porte pour titre : *Sièges de la guerre d'Espagne*, 1807-10, par Belmas.

piski (1), aborda si impétueusement l'ennemi que celui-ci dut lâcher pied, laissant entre nos mains 600 hommes hors de combat et quatre pièces de canon.

Premier siège de Sarragosse (août 1808).

Néanmoins, malgré tous ces combats partiels, la capitale de l'Aragon ne put échapper aux émouvantes péripéties d'un siège régulier. Un premier assaut, tenté le 2 juillet, resta sans résultat, en dépit des sacrifices énormes qu'il nous causa. C'est dans cette meurtrière journée que périt glorieusement le capitaine Frégier du 15e régiment d'infanterie.

Il fallut donc reprendre les travaux d'approche avec une nouvelle activité pour hâter la chute de la place.

Enfin, le 3 août, notre artillerie étant approvisionnée, le général Verdier, qui conduisait les opérations du siège, fit une dernière démarche auprès du gouverneur de Saragosse pour obtenir un accord. Mais son parlementaire fut repoussé par les avant-postes espagnols.

En conséquence, le lendemain (4 août), aux premières lueurs du jour, on entendit tonner nos quarante-trois bouches à feu.

Leur effet fut merveilleux. Dès midi une grande partie des pièces de la défense étaient démontées et trois brèches praticables étaient ouvertes dans l'enceinte (2).

Les troupes destinées à donner l'assaut furent partagées en trois colonnes :

Celle de droite était confiée à la direction du général Habert. Elle comprenait une avant-garde commandée par le colonel Robert et formée par les grenadiers et voltigeurs des 15e et 16e de ligne renforcés par ceux du 1er régiment de la Vistule, et une colonne d'attaque composée du 1er régiment de la Vistule.

(1) Le colonel Chlopiski commandait le 1er régiment de la Vistule.

(2) Ces renseignements proviennent de l'ouvrage déjà cité plus haut: *Sièges de la guerre d'Espagne*, 1807, 1808, 1809, 1810, par Belmas.

Elle avait pour mission de pénétrer dans la place, par le couvent de Santa Engracia, et de s'assurer du débouché de la rue conduisant de ce couvent au Cosso.

Ce mouvement devait être soutenu par le 44e placé en réserve, tandis que le bataillon du 15e et celui du 16e avaient ordre d'attaquer le verger du couvent pour couvrir la droite du général Habert.

A 1 heure de l'après-midi, au signal de l'assaut, chaque colonne s'élance sur son objectif.

Celle du général Habert parvient à s'emparer du Cosso, et s'avance même jusqu'à la place de la Madeleine ; mais, là, devant un brusque retour offensif des défenseurs, elle est obligée de reculer. Elle se replie alors en arrière du Cosso, pour se barricader dans l'hôpital-général (1) et dans les jardins des Filles de Jérusalem. C'est à peine si la nuit peut interrompre la bataille. Le lendemain, le combat recommence de maison à maison. Tout soldat français qui paraît dans une rue tombe immédiatement sous les balles espagnoles. Les coups de feu partent de partout: des tours, des fenêtres, des balcons (2). Chaque mur est un rempart, chaque maison une citadelle.

On en était encore là le 6 août, lorsqu'on apprit, tout à coup, l'évacuation de Madrid par nos troupes.

La lutte se prolongea néanmoins, les jours suivants, sans grand avantage pour personne, malgré l'arrivée dans la ville d'un secours de 4.000 hommes, amenés par Palafox (3).

Enfin, le 13 août, le général Lefebvre recevait du roi Joseph l'ordre formel de lever le siège, dans la nuit même, et de gagner Tudela, puis Milagro (4), pour couvrir la

---

(1) V. *Sièges de la guerre d'Espagne,* par Belmas.

(2) C'est dans ces circonstances que fut blessé le capitaine Etienne Dominique (5 août).

(3) Palafox avait quitté Saragosse, le 4, dès le commencement de l'action, en traversant le Gallego à gué, pour gagner Osera. Il amena bientôt, par la route de Lerida, un renfort de 4.000 hommes, et, malgré un échec à Villa-Mayor, il put les introduire, le 9, dans la place.

(4) Derrière la rivière de l'Aragon.

gauche de l'armée française, qui se repliait sur l'Ebre (1).

C'est ainsi que le 4e bataillon du 15e de ligne se trouvait, à la fin du mois, autour de Pampelune, lorsqu'il fut appelé à Miranda, où il arriva le 11 septembre. Là, ses compagnies furent disloquées. Trois d'entre elles furent affectées au 47e de ligne, tandis que les trois autres allèrent compléter les bataillons de guerre du 15e, qu'on réorganisait en attendant l'arrivée de l'empereur.

Division d'élite Mouton. — 1er et 2e bataillons du 15e.

Pendant que le 4e bataillon se conduisait si brillamment à Saragosse, les deux premiers n'étaient pas restés inactifs.

Victoire de Médina del Rio Secco (14 juillet 1808).

Nous avons vu plus haut qu'ils appartenaient à la division d'élite confiée au général Mouton (2).

Ces bataillons prirent une part glorieuse à la victoire de Médina del Rio Secco, qui permit au roi Joseph d'entrer dans Madrid.

L'histoire en a gardé le souvenir :

« Avec de vieux régiments comme le 4e léger et le 15e de ligne, dit M. Thiers, le maréchal Bessières se sentait capable d'enfoncer tout ce qu'il avait devant lui (3). »

Ces vaillantes troupes n'ont certes pas trompé sa confiance. On le vit bien quand il s'agit d'exécuter l'attaque

(1) Le 21 août, le bataillon, fort de 411 hommes, était à Caporoso, couvrant Pampelune. (Tous ces détails sont empruntés aux *Sièges de la guerre d'Espagne*, par Belmas.)

(2) Cette division appartenait au 2e corps (maréchal Bessières). « La division infernale, que commande Mouton, écrit Belliard à Grouchy, le 6 juillet, sera demain à Burgos. »

(3) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. XXXI, p. 114.

décisive. Ce fut le capitaine Rouyre, du 15e de ligne (1), qui pénétra le premier dans Rio Secco, avec sa compagnie de voltigeurs, malgré le feu de 7 à 800 hommes qui en défendaient énergiquement l'entrée.

D'ailleurs, si tous ne purent se signaler d'une manière aussi brillante, tous méritèrent les éloges du général en chef. Laissons-lui la parole :

« L'ennemi, dit Bessières (2), a tenu assez longtemps. Le 4e d'infanterie légère s'est couvert de gloire. Le 15e de ligne, dont les voltigeurs ont beaucoup contribué à enlever la ville, a manœuvré, l'arme au bras, avec beaucoup de sang-froid.

« J'ai parcouru hier les bivouacs. On n'entend que les cris de : « Vive l'empereur ! » Les soldats du 4e et du 15e me demandent si le courrier est parti, et disent qu'ils ont fait tout leur possible pour tenir parole à l'empereur. Ils ne parlent que des bienfaits dont Sa Majesté les a comblés à leur passage à Bayonne. »

A la suite de ce beau fait d'armes le chef de bataillon Augeard, commandant le 1er bataillon du 15e, fut proposé par le général Reynaud pour la croix d'officier de la Légion d'honneur (3).

Le lieutenant adjudant-major Fages, blessé dans cette journée, fut également désigné parmi les plus dignes de recevoir les insignes de chevalier du même ordre. Mais chacun eût mérité une récompense, car chacun avait noblement fait son devoir.

Napoléon, ravi de ce succès (4), accorda au corps de Bessières cent nominations dans la Légion d'honneur,

(1) Capitaine Rouyre (Jean), né dans l'Ariège le 18 septembre 1772. Cette citation élogieuse figure sur ses états de services. (Archives administratives du dépôt de la guerre.)

(2) Voyez rapport du maréchal Bessières au major général Berthier. (Archives historiques du dépôt de la guerre.)

(3) Il était chevalier du 1er octobre 1807.

(4) L'ennemi avait laissé sur le champ de bataille 5.000 morts, 1.200 prisonniers et 18 pièces de canon.

L'armée espagnole était commandée par Blake et le marquis de la Cuesta.

ainsi réparties : cinquante pour les officiers et cinquante pour les sous-officiers, caporaux et soldats, dont quinze réservées aux conscrits de 1809 qui s'étaient le plus distingués (1).

Cependant l'empereur, s'exagérant les conséquences de cette victoire, crut toute résistance abattue et retourna bien vite à Paris. Ses espérances devaient être cruellement déçues. La guerre était loin d'être terminée.

Lorsque la malheureuse capitulation de Baylen forcera Joseph à quitter sa capitale, cette nouvelle exaltera singulièrement l'enthousiasme des Espagnols et doublera les forces de l'insurrection.

En effet, dès le mois d'août, l'armée française n'occupait plus que la ligne de l'Ebre.

Il était temps que Napoléon prît en personne la direction des opérations en Espagne.

« Je leur ai envoyé des agneaux qu'ils ont dévorés, s'écriait-il; je vais leur envoyer des loups qui les dévoreront à leur tour (2). »

La grande armée traversa la France pour porter au delà des Pyrénées ses redoutables colonnes.

Seul avec Duroc, l'empereur quitte Mont-de-Marsan pour

---

(1) La promotion du 12 novembre 1808 dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur comprit les nominations suivantes en faveur du 15e : capitaines JACOB, BARON, CHEVALLIER, DESMARETS; lieutenants SÉVIN, NARJOT; adjudant-major FAGES; sous-lieutenant GUILHEM; sergent-major DECAMP; sergents LECERF, DOYEN, DARMAY, AMIOT, GADIOT, BRACONNIER, MAURIN, VENAUD, DAVID; caporal fourrier BRUET; caporal CAROUX; grenadier DUMAY.

La promotion des 26 et 28 juin de la même année avait décerné la même distinction aux militaires du régiment dont les noms suivent :

Chef de bataillon TANCRÈDE ; capitaines ROUYRE, DEHARGUE, MARÉCHAUX, MONGROLLE ; sergents DUREUIL, LESAUX, HAN ; grenadier MICHEL

Le 17 janvier 1808, 200 hommes du 15e furent embarqués à Saint-Malo, à bord de la frégate *l'Italienne*, à destination de la Martinique. Ils étaient commandés par le capitaine AUCHER, le lieutenant Georges BLONDEAU et le sous-lieutenant Dominique CHATELAIN. Arrivés à la Martinique le 12 février 1808, ils ont été incorporés aux 26e et 82e de ligne et aux 3e et 4e régiments d'artillerie à pied.

(2) Correspondance de Napoléon Ier.

gagner Bayonne à franc étrier. Il arrive dans cette ville le 3 novembre, à 3 heures du matin.

Son plan est de marcher rapidement sur Madrid afin d'empêcher la jonction des armées ennemies.

En conséquence, Soult, qui a remplacé Bessières à la tête du 2e corps, reçoit l'ordre de se porter sans retard sur Burgos et de culbuter l'armée espagnole.

Bataille de Gamonal (10 novembre 1808).

La première rencontre a lieu le 10 novembre 1808, à Gamonal (près Burgos).

Pendant que le général Lasalle attire l'attention de l'ennemi, la division Mouton, à laquelle appartient le 15e, s'élance au pas de charge sur le bois de Gamonal, renversant tout sur son passage, poursuit l'épée dans les reins les troupes du général Belveder et arrive en même temps qu'elles à Burgos (1).

L'ennemi laisse sur le champ de bataille 2.500 hommes, 900 prisonniers, 4.000 fusils, 6 drapeaux, 30 pièces de canon. Après un nouveau succès, remporté le 19 novembre à San Vincente, le général Mouton était rappelé auprès de l'empereur, pour y reprendre ses fonctions d'aide de camp. Ce fut alors le général Merle qui prit le commandement de la division d'élite (division no 1).

Le 1er janvier, l'empereur rejoignit le maréchal Soult à Astorga.

C'est à cette époque (2 janvier) que la dissolution du 8e corps (Junot) permit enfin de réunir les quatre bataillons de guerre du 15e sous un même commandement.

---

(1) Le commandant Aubry, du 15e de ligne, fut ce jour-là l'objet d'une rare distinction. L'empereur, témoin de sa belle conduite, le nomma officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille même. Le capitaine Gruzé fut tué; les capitaines Bigot et Trefcon blessés.

CAMPAGNE DE 1809 EN GALICE ET PORTUGAL

Le régiment continua de figurer à la 1re division (Merle) du 2e corps (Soult).

Sur ces entrefaites, Napoléon, rappelé en France par les événements qui se préparent en Autriche, donne au maréchal Soult l'ordre de poursuivre l'armée anglaise dans sa retraite sur la Galice et d'empêcher, s'il est possible, son embarquement à la Corogne.

Combats de Pierros et Carcabellos (3 janvier 1809).

Le 3 janvier 1809, le 2e corps rencontre l'arrière-garde du général Moore. Après l'enlèvement du pont de Carcabellos, le général Merle, chargé de s'emparer du village de Pierros, prescrit au 4e léger d'attaquer la droite de cette forte position pendant que le 15e prononce son mouvement sur la gauche et détermine la prise du village.

Nous avions malheureusement perdu dans cette glorieuse journée un des plus brillants officiers de cavalerie de l'armée, le général Colbert, qui fut tué en dirigeant nos têtes de colonne dans les rues de Pierros.

Combat et prise de la Corogne (16 janvier).

L'armée britannique se retirait lentement sur la Corogne. On la combattit encore à El-Corgo, le 7 janvier, puis à la Corogne, le 16 janvier.

Ce jour-là, le 15e régiment d'infanterie, posté au pied de la montagne qui domine la ville, devait rester en soutien; mais il fut obligé de donner pour repousser une colonne ennemie menaçant le flanc droit de la division Mermet. On se battit avec un acharnement incroyable jusqu'à la nuit, qui permit aux vaincus d'échapper à nos poursuites et de

se réfugier à bord de leur flotte embossée dans le port (1).

Quoi qu'il en soit, le départ de l'armée anglaise nous rendait maîtres de tout le pays et, trois jours plus tard, la Corogne capitulait.

Cependant, après avoir expulsé de Galice les troupes du général Moore, il fallait maintenant se tourner contre les frontières portugaises, où les généraux Freire et Silveira organisaient une nouvelle résistance.

En conséquence, le duc de Dalmatie dirigea ses colonnes sur Oporto par la route de San Yago et de Vigo.

Dans la nuit du 15 au 16 février, l'armée française essaya de traverser le Minho, près de son embouchure. Pour protéger ce mouvement, le général Thomières voulut jeter sur la rive opposée 300 voltigeurs de la division Merle; mais l'attaque inopinée de 1.500 ennemis fit échouer cette tentative hardie, malgré le courage et le dévouement de nos voltigeurs, dont 30 à peine purent débarquer et furent immédiatement cernés par les partisans portugais (2).

On se détermina donc à remonter le Minho pour chercher un autre point de passage, vers Orense.

Cette circonstance obligea plus tard le maréchal Soult à engager nos troupes (3) dans le dangereux défilé de Chaves-Ruivaens. Ce fut à la brigade Raynaud (à laquelle appartenait le 15e) qu'incomba la mission de protéger l'artillerie pendant son écoulement à travers ces montagnes, si souvent visitées par les guérillas ennemies.

Le pays s'était soulevé derrière nous. Il fallut combattre presque tous les jours.

---

(1) Le 15e n'eut, dans cette bataille, que 2 hommes tués et 15 blessés, parmi lesquels le capitaine Rouyre, et le capitaine Marié, qui mourut le 3 juin.

(2) Il fut impossible de leur porter secours, les embarcations étant entraînées à la dérive par le reflux du fleuve. Deux barques se perdirent dans les flots, où beaucoup de braves se noyèrent, entre autres le lieutenant Narjot du 15e de ligne.

(3) Divisions Merle, Mermet, Heudelet, Delaborde, pour l'infanterie; divisions La Houssaye, Lorge et Franceschi pour la cavalerie.

Le 7 mars, le général Thomières dut se porter à Orense, avec un bataillon du 15e de ligne et un du 4e léger, pour escorter un convoi de 700 malades ou blessés évacués sur Monterey.

Enfin, le 27 mars, toutes les divisions étaient dirigées sur Oporto.

Bataille et prise d'Oporto (29 mars 1809).

Cette grande ville avait fait les mêmes apprêts que Saragosse (1); mais nos intrépides soldats n'en furent point intimidés.

Le 28, la division Merle (15e de ligne), débouchant par la route d'Infesta, prononce une vigoureuse attaque contre la gauche des Portugais.

En un clin d'œil, elle enlève les postes de la défense et s'établit dans des chemins creux et des enclos dont l'adversaire ne peut la déloger.

Le lendemain, tandis que le général Delaborde se porte sur la droite, le général Mermet sur le centre, la division Merle a l'ordre de se jeter sur les retranchements de la gauche ennemie.

Elle s'engage, vers 6 heures du matin, avec tellement d'entrain qu'elle reçoit bientôt avis de ralentir son mouvement (2).

Cependant les défenseurs, se voyant attaqués sur leurs ailes, dégarnissent leur centre, ce qui permet au général Mermet de gagner du terrain de ce côté.

C'est alors que la division Merle, achevant son mouvement tournant, déborde la gauche ennemie et s'empare des forts de la Foz et de la Mathosinos, dont presque tous les défenseurs, poursuivis jusqu'au Douro, se jettent dans

(1) Ville de 70.000 habitants, entourée d'une enceinte récemment réparée, défendue par plus de 200 pièces de canon et couverte par une armée de 60.000 hommes.

(2) Tous ces renseignements sont tirés de la correspondance du maréchal Soult sur cette campagne. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

le fleuve et s'y noient malgré l'humanité de nos soldats, émus de pitié, qui cherchent à les sauver (1).

Néanmoins, l'ennemi, refoulé dans la ville, s'enferma dans l'évêché, dans les couvents, dans les maisons.

Il fallut encore écraser cette résistance désespérée avant que la population épouvantée consentît à se soumettre.

« Dans l'attaque générale du 29 mars, dit le maréchal Soult, la division Merle enleva plus de soixante canons (2).

» La défense avait établi des obstacles si considérables qu'on fut plus étonné de les avoir franchis le lendemain que le jour même (3) ».

D'ailleurs, le duc de Dalmatie se plut à rendre justice à tous en attribuant son succès à l'éclatante valeur de ses troupes.

La brillante conduite du colonel Dein avait été fort remarquée; mais combien d'autres se signalèrent à ses côtés ! Il faudrait citer tous les officiers, tous les soldats du 15e de ligne.

Comment faire un choix ?

Le capitaine Dumas pénètre de vive force, à la tête de sa compagnie, dans une des principales redoutes, où l'ennemi, se défendant jusqu'à la mort, fut passé au fil de l'épée (4).

Un peu plus loin, le capitaine Teisseiré, conduisant ses hommes à l'assaut d'un ouvrage et se trouvant arrêté par

---

(1) Ces malheureux se jetaient dans des barques qui chaviraient bientôt sous le poids d'un chargement excessif. Nos soldats se jettent à l'eau pour en retirer des Portugais de tout âge et de tout sexe. (Voyez Lenoble.)

(2) V. Rapport général sur l'expédition de Portugal par le maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

(3) V. rapport général sur l'expédition du Portugal, par le maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

(4) Ce haut fait est cité dans les états de services du capitaine Dumas. Charles Dumas était né à Versailles le 23 septembre 1775. Lieutenant le 7 nivôse an II à la 68e demi-brigade, capitaine au 15e le 14 floréal an VIII; chevalier de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII. A la suite de la bataille d'Oporto, il fut proposé par le colonel Dein au duc de Dalmatie pour la croix d'officier.

une barricade, monte le premier par une embrasure, tue le canonnier qui continuait à pointer sa pièce, et ouvre ainsi le chemin à sa compagnie qui se jette dans le retranchement et s'en empare (1).

Pendant ce temps, le sous-lieutenant PERRET, du 15e de ligne, se couvrait de gloire en enlevant de sa propre main un drapeau à l'ennemi (2).

Enfin, le lieutenant SOUQUE se signalait également par son entrain et son intrépidité, en pénétrant, l'un des premiers, dans une redoute énergiquement défendue.

En somme, peu de journées furent aussi brillantes pour les armes françaises que celle du 29 mars 1809.

Malheureusement, le 15e de ligne avait chèrement payé sa gloire. Il comptait 3 officiers tués (capitaines BARON et VALET, sous-lieutenant COTTERELLE) et 8 blessés (commandant MOLIN; capitaines TEISSEIRÉ et PRON; lieutenants DELARUE, FAGES et PERRET; sous-lieutenants GUILHEM et COLSIN).

Les pertes de la troupe n'étaient pas moins cruelles.

Cependant, ce succès n'avait pas désarmé l'insurrection. La route que le maréchal Soult avait si laborieusement frayée se referma derrière lui.

Ney, aux prises avec le marquis de la Romana, ne put rien faire pour sauver les faibles détachements que nous avions laissés dans les postes les plus importants (3).

C'est ainsi que, le 27 mars, la garnison française de Vigo, bloquée par l'ennemi, s'était trouvée réduite à capituler. Notons à ce sujet que, parmi les vingt-trois officiers appelés à donner leur avis sur la nécessité de cette reddi-

(1) Pierre TEISSEIRÉ, né à Narbonne le 15 septembre 1766; capitaine au 15e de ligne (citation portée sur les contrôles des officiers déposés aux archives administratives du ministère de la guerre).

(2) Pierre PERRET, né à Moulins-sur-Allier le 5 octobre 1785 : sous-lieutenant au 15e de ligne, 7 janvier 1808; lieutenant au corps, 31 août 1810; capitaine, 8 février 1813; décoré le 22 juillet 1813. Blessé à la cuisse à Oporto. (Etats de services.)

(3) Presque tous ces détails sont empruntés à la correspondance du maréchal Soult. (Rapport général sur l'expédition de Portugal.)

tion, le lieutenant JOUANNIQUE, officier payeur du 15e de ligne, fut un des sept qui s'opposèrent énergiquement à cette douloureuse extrémité.

Ajoutons qu'à cette époque le commandement en chef de l'armée anglaise passait aux mains de sir Arthur Wellesley (Wellington), qui devait porter à nos armes les plus terribles coups.

Son influence s'était rapidement manifestée un peu partout dans le Portugal.

Siège de Tuy (19 février-10 août 1809).

Les hostilités reprirent bien vite une nouvelle intensité.

On avait de mauvaises nouvelles de la ville de Tuy, où le dépôt du 2e corps se trouvait cerné par un corps anglo-portugais.

Le 26 février, le capitaine GANEAU, avec 100 hommes du 15e de ligne, parvint à pénétrer dans la place, malgré mille difficultés. Ce renfort ne resta pas inactif (1).

Le 9 mars, le capitaine GANEAU exécutait une reconnaissance sur Port-Marin, lorsqu'il fut subitement assailli par le feu de trois navires anglais. Il tomba glorieusement frappé par un boulet ennemi, à la tête de son brave détachement (2).

D'ailleurs, la malheureuse garnison de Tuy, décimée par les privations et les maladies (3), était réduite à la dernière misère, lorsque son gouverneur, le général de Lamartinière, eut la joie de voir les assiégeants se retirer à l'approche de la division française Heudelet (10 avril).

---

(1) Il accompagna le commandant Nagonne dans son expédition sur Pontevedra.

(2) Voir états de services.

(3) M. LAUGIER, officier payeur du 15e de ligne, fut emporté le 22 mars par la fièvre putride qui désolait la ville. (Contrôles des officiers, conservés au dépôt de la guerre.)

Surprise d'Oporto (12 mai 1809).

Toutefois, l'heure des plus dures épreuves n'était pas éloignée.

Voici que, dans la nuit du 11 au 12 mai, Wellington, avec 20.000 hommes, surprend le passage du Douro, au-dessus d'Oporto, et se jette à l'improviste sur la ville. Les premiers Anglais débarqués se cachent dans l'enclos du Prado. Le général Foy, placé sur une éminence, en face du couvent de la Serra, avait remarqué des barques chargées de soldats (1); il en donna avis au maréchal Soult et se rendit à la caserne du 17e pour faire prendre les armes.

Puis il se porta en toute hâte avec le 17e léger au faubourg de Vallongo, où le 70e vint bientôt l'aider à contenir les Anglais.

Peu d'instants après, le 4e léger et le 15e de ligne débouchèrent de la place d'armes, en colonne serrée, la gauche en tête. Guidés par le général de la Borde (*aliàs* Delaborde), ces braves régiments chargent les Anglais à outrance et les repoussent jusqu'au bord du fleuve, sans cependant pouvoir les déloger des bâtiments qui leur servent d'appui (2).

Du reste, en ce moment, les mariniers portugais amènent des barques aux Anglais restés sur la rive droite du Douro.

La retraite est dès lors nécessaire et c'est à la brigade Raynaud (15e de ligne et 4e léger) qu'incombe le soin de la protéger en tenant tête à l'ennemi dans la ville même.

Grâce à son énergique résistance, le mouvement put s'opérer en bon ordre. Le combat ne cessa qu'à une demi-lieue d'Oporto.

Dans cette difficile circonstance, le 15e de ligne fut digne de ce qu'on attendait de lui.

---

(1) Les soldats anglais avaient ôté leurs vestes pour n'être pas reconnus. (V. *Mémoires sur les opérations des Français en Galice et Portugal*, par M. Lenoble.)

(2) Thiers, liv. XXXVI.

Pendant que l'arrière-garde se portait de Vallongo à Baltar, 25 à 30 dragons anglais vinrent se jeter en furieux sur nos soldats. Mais cette aventureuse galopade leur devint funeste. Reçus de pied ferme par la compagnie du capitaine TEISSEIRÉ, aucun d'eux ne put échapper.

Malgré tout, cette charge inopinée avait causé quelques ravages dans nos rangs.

Le capitaine TEISSEIRÉ (1), blessé lui-même au genou, vit tomber à ses côtés son sous-lieutenant, M. CAVIROT (2), deux sergents et plusieurs caporaux, sans compter de nombreux soldats tués ou blessés.

D'ailleurs, le 15e de ligne ne s'était guère ménagé dans cette laborieuse retraite. Le chef de bataillon AUBRY avait reçu deux blessures ; le capitaine AUCHER et le lieutenant AGNEL étaient aussi mais moins grièvement atteints.

Quoi qu'il en soit, il nous avait fallu abandonner cette belle place d'Oporto, dont la conquête comme la perte avaient donné tant de gloire et coûté tant de sang.

En tout cas, le maréchal Soult sauva son armée par la promptitude et l'à-propos de ses mesures. Il sacrifia sans hésitation matériel, munitions, approvisionnements.

La brigade RAYNAUD (15e de ligne et 4e léger), on s'en souvient, avait reçu l'ordre de former l'arrière-garde avec la division de cavalerie Francheschi. La tâche était lourde ; mais elle fut noblement accomplie.

En deux jours, le duc de Dalmatie (Soult), échappant à Wellington et à Silveira, avait amené toutes ses troupes à Ruivaens, à l'entrée de la gorge profonde du Cavado, dans la sierra Santa Cathalina (13 mai).

Le 15, l'armée entière se dirigeait sur Montalègre par un sentier étroit, où deux hommes pouvaient à peine passer de front. A ses pieds, le Cavado, gonflé par une pluie violente, roulait, en mugissant, au fond d'un précipice.

---

(1) Le capitaine TEISSEIRÉ, à cause de sa double blessure, fut, quelques instants après, fait prisonnier par les Anglais. (V. Matricules des officiers. Archives administratives du ministère de la guerre.

(2) Le sous-lieutenant CAVIROT mourut de ses blessures.

De l'autre côté, c'étaient des rochers à pic et des hauteurs inaccessibles, d'où partait une fusillade continuelle.

Enfin, le chemin déjà si pénible se trouvait rompu en plusieurs points par des ruisseaux débordés de leurs lits escarpés.

Tant d'obstacles retardaient inévitablement la marche, et l'ennemi arrivait à grands pas sur nos traces.

Affaire de Salamonde (16 mai).

Pour protéger la colonne, le général Reynaud, qui commandait l'arrière-garde, avait établi sur le plateau de Salamonde (au-dessus du pont de Mizarella) le 15e de ligne, le 4e léger et deux escadrons de cavalerie légère. Il allait s'engager à son tour dans la gorge du Cavado, lorsqu'il fut attaqué par 8 à 10.000 hommes, qui débouchaient en même temps de la route de Braga et de celle de Basto. La soudaineté de l'attaque, l'imminence du péril et la grande confusion produite par un orage d'une extrême violence amenèrent quelque désordre dans nos troupes. Mais le général Reynaud, ralliant derrière lui 5 à 600 braves, s'élance au cri de : « Vive l'empereur! » sur la tête de colonne ennemie, qui s'arrête net sous le coup de cette charge impétueuse. L'armée anglo-portugaise, déconcertée par cette attitude résolue, n'osa nous poursuivre dans la montagne. C'est dans cette sanglante mêlée que fut tué le capitaine Rigollet, du 15e.

Le 17 mai, le 2e corps parvenait presque en entier à Montalègre et, le lendemain, le maréchal Soult rentrait en Galice. La seconde armée de Portugal était sauvée.

La retraite qu'elle venait de faire mérite d'être placée à côté des plus célèbres.

A l'approche des Français, le marquis de la Romana lève le siège de Lugo, où s'était enfermé le général Fournier.

Le maréchal Soult gagne ensuite la province de Zamora.

Le 11 juin, le 4e et le 15e de ligne, avec l'aide du 15e dra-

gons, délogent 6.000 Portugais des hauteurs de Montefurado (route de Laronco).

Le général Loison a encore recours ce jour-là à la brigade Reynaud pour s'emparer de Ponte-Cigarosa et chasser l'ennemi du village de la Rua, où il se défend jusque dans l'église.

Arrivés au commencement de juillet à Zamora, nos soldats purent enfin goûter un peu de repos.

Réorganisation du 2e corps

(15 juillet 1809.)

Ce temps fut d'ailleurs mis à profit pour réorganiser le 2e corps.

Le 25 juillet 1809, le 15e de ligne et le 4e léger constituent la 2e brigade (général Graindorge) de la 1re division (général Merle) du 2e corps.

Le maréchal Soult reçoit le commandement de trois corps d'armée (2e, 5e et 6e) qui sont destinés à opérer en Portugal.

Talavera (27-28 juillet 1809).

Après la bataille indécise de Talavera de la Reyna, cette armée se mit à la poursuite de Grégorio de la Cuesta, qu'elle battit, le 8 août, au pont de l'Arzobispo. Le duc de Dalmatie établit ensuite ses troupes en Estramadure, où elles demeurèrent jusqu'à l'année suivante.

CAMPAGNE DE 1810

Pendant que l'empereur remportait, en Autriche, la retentissante victoire de Wagram, ses lie t nants, livrés à eux-mêmes, ne pouvaient parvenir à dompter la résistance des patriotes espagnols et portugais.

Mais, lorsque la paix fut signée avec l'Autriche (14 octobre 1809), Napoléon ramena son attention vers la péninsule ibérique.

Il résolut de faire un puissant effort pour jeter les Anglais à la mer et forma, dans ce but, une nouvelle armée, dite de Portugal, dont le commandement fut confié au maréchal Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling.

Le décret du 17 avril 1810 affectait à cette armée les 2e, 6e et 8e corps (Reynier (1), Ney, Junot), de l'ancienne armée d'Espagne.

« Masséna ne voulait pas accepter cette lourde charge. Il avait entendu parler du caractère difficile du duc d'Elchingen, et l'amour-propre du duc d'Abrantès était proverbial.

« Napoléon détruisit, une à une, les craintes du maréchal et lui fit accepter le beau commandement qui lui était destiné (2). »

Voyons quelle était la situation du 15e de ligne à cette époque.

Le régiment avait cinq bataillons en Espagne. Les 1er, 2e et 3e bataillons (commandants FERMINI, MONTFORT et AUBRY), sous les ordres du colonel DEIN (3), appartenaient à la 2e brigade (de Graindorge) de la 1re division (Merle) du 2e corps (Reynier).

Les 4e et 5e bataillons (4), sous le commandement du chef de bataillon FABRE, figuraient dans la 1re brigade (Gratien) de la 2e division (Solignac) du 8e corps d'armée (Junot) (5).

---

(1) Depuis le mois de janvier 1810, le général Reynier remplaçait à la tête du 2e corps le maréchal Soult, appelé aux fonctions de chef d'état-major du roi Joseph.

(2) *Mémoires de Masséna*, par le général Koch, t. VII.

(3) A l'effectif de 59 officiers et 1.224 hommes.

(4) Le 4e bataillon avait été reconstitué, en France; le 5e n'avait que trois compagnies. Ils fournissaient, à eux deux, un effectif de 25 officiers et 721 hommes.

(5) Le 8e corps avait été reformé en vue de cette nouvelle expédition de Portugal.

Les esprits étaient trop surexcités de part et d'autre pour que l'on n'en vînt pas bientôt aux mains (1).

Junot fut chargé de désarmer les Asturies, pendant que le général Reynier devait s'assurer de la rive droite du Tage.

Assaut et prise d'Astorga (21-23 avril 1810).

Le 8e corps eut bientôt affirmé son triomphe par la prise d'Astorga. Le capitaine Trefcon et le sous-lieutenant Beau furent blessés à l'assaut de cette place (21 avril). Leur camarade, le lieutenant Mongrolle, se signala d'une façon particulière en parvenant l'un des premiers sur la brèche pratiquée dans les remparts (2).

Affaire de Feria (8 juin).

De son côté, le 2e corps passait la Guadiana le 10 mai, à Mérida, dirigeant ses reconnaissances sur Badajoz et Olivenza.

Le 8 juin, le général Merle, avec le 4e léger et le 15e de ligne, dégage le fort de Feria assailli par 3.000 Espagnols, fait sauter le château et s'établit, le 11, à Almendralijo (3).

Bataille de Xérès de los Caballeros (5 juillet 1810).

Quelques jours plus tard, le 5 juillet, la 1re division se porte sur Xérès de los Caballeros, où 7 à 8.000 insurgés ont été signalés. La rencontre a lieu près de Salvatierra. Après

---

(1) Le 10 avril, M. Lassalle, chirurgien sous-aide-major du 15e de ligne, avait été blessé près de Rodrigo.

(2) V. Registres matricules des officiers (Archives administratives du ministère de la guerre). Le lieutenant Mongrolle fut nommé capitaine de grenadiers le 29 mai 1810. Astorga avait subi quinze jours de tranchée ouverte.

(3) Presque tous ces détails sont empruntés aux mémoires de Masséna et à la correspondance officielle du général Reynier.

avoir chassé l'ennemi de deux fortes positions, le général Merle arrête ses troupes pour leur faire reprendre haleine et donner le temps au général en chef de prononcer son mouvement tournant avec la cavalerie légère et la division Heudelet. Mais l'ardeur de nos voltigeurs, qui se sont emparés d'un mamelon où les Espagnols étaient venus les inquiéter, entraîne le général Merle à précipiter l'attaque.

Il fait battre la charge et toutes les positions sont enlevées à la baïonnette par les 2e et 4e régiments d'infanterie légère, suivis des 15e et 36e de ligne. L'ennemi prend alors la fuite, laissant 3.000 hommes sur le champ de bataille.

Affaire de Plasencia (7 août).

Presque aussitôt la prise de Ciudad-Rodrigo par le 6e corps (1) (10 juillet), le général Reynier reçoit l'ordre de s'établir entre Alcantara et Plasencia.

Le 4 août, le colonel Dein avait réparti son régiment de la façon suivante: un bataillon à Coria, un bataillon à Galisteo, un bataillon à Plasencia.

Quatre officiers et 51 hommes étaient, en outre, détachés sur le Tiétar pour assurer la correspondance.

Le 7 août, une bande de guérillas tente d'enlever Plasencia. Un de nos postes est bousculé; mais l'assaillant est heureusement arrêté par les défenseurs du pont de la Xerte.

Le commandant Montfort accourt avec le reste de son bataillon, culbute les Espagnols et les disperse dans tous les sens.

Le 15e de ligne conserve ses positions jusqu'au 10 septembre, pour escorter les convois, protéger l'évacuation des malades et garder les communications (2).

(1) Le 8e corps, en quittant la province de Léon (fin de mai) était venu appuyer le 6e corps devant Ciudad-Rodrigo. La ville, assiégée depuis le 26 mai, fut prise le 10 juillet. Le 2e corps était resté en observation pendant ce temps.

(2) Renseignements tirés de la correspondance officielle du général Reynier. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

Puis, après avoir rallié ses détachements, il va rejoindre le 2e corps, qui se porte, avec toute l'armée de Masséna, à la recherche de Wellington.

Le 20 septembre, les trois premiers bataillons du 15e régiment de ligne passent au 8e corps (Junot) et forment, avec le 65e de ligne, la 1re brigade (général Gratien) de la 2e division (général de Solignac).

Le 4e et le 5e bataillon du régiment faisaient partie du 8e corps depuis sa création. Toutefois, le 30 juillet, ces deux bataillons avaient été fondus en un seul et distraits, le 5 août, de la division Solignac pour constituer, avec trois autres bataillons provenant du 47e, du 70e et du 86e de ligne, la garnison de Ciudad-Rodrigo; on sait que cette ville formait, avec Almeida, la base d'opérations de l'armée française en Portugal.

Bataille d'Alcoba ou de Busaco (27 septembre 1810).

Cependant, Wellington continuait à battre en retraite avec ordre et fermeté, couvrant l'émigration des habitants, achevant la dévastation du pays et ne nous livrant que des combats d'arrière-garde.

Le maréchal Masséna ne put l'atteindre que le 27 septembre, vers Busaco, dans la sierra d'Alcoba.

Mais, la bravoure de nos soldats ne put triompher de l'âpreté des lieux, de la rapidité des pentes, du nombre et de la solidité des troupes anglaises établies sur les rochers abrupts de Busaco.

La situation de Masséna eût été fort compromise si l'audacieuse démonstration de Montbrun, sur les derrières de l'ennemi, n'eût pas décidé Wellington à continuer sa marche rétrograde vers Coïmbre et Lisbonne.

Le 29 septembre, le 8e corps, qui n'avait guère fait qu'assister à la bataille d'Alcoba, fut placé à l'avant-garde et se lança à la poursuite des Anglais. Il eut à combattre presque tous les jours avec les arrière-gardes ennemies.

Bataille de Coxeiras sous Sobral (13 octobre 1810).

Enfin arrivé à Coïmbre le 1er octobre, le général Junot marche, le 12, sur Sobral, qu'il emporte.

Néanmoins, le lendemain, les Portugais tentent de tourner la droite du 8e corps par Coxeiras. Le général Solignac, chargé de parer à ce danger, est sur le point d'être accablé par l'entrée en ligne d'une division anglaise, lorsque le général Gratien accourt, à la tête du 15e de ligne, tombe brusquement sur l'ennemi et rétablit le combat. C'est là que le capitaine ROUYRE, dont la réputation n'est plus à faire, se distingue encore une fois en s'emparant, avec 60 voltigeurs, d'une importante position ennemie défendue par 300 Anglais (1).

Surprises par une attaque aussi vigoureuse, les troupes anglo-portugaises se retirent précipitamment derrière Villafranca.

Cette petite ville était déserte lorsque l'armée du maréchal Masséna y entra. L'ennemi tirait de ses lignes pour empêcher les Français de s'y établir. Un enfant de 16 mois y avait été abandonné. Un des grenadiers français le recueillit. Dans le bivouac ce fut à qui prendrait soin de Fanfan (ainsi l'avait-on baptisé). Lorsque nos soldats quittèrent Villafranca, ils confièrent le petit abandonné à une vieille femme, à qui ils donnèrent tout l'argent qu'ils avaient.

Les exemples d'une aussi noble conduite ne sont heureusement pas rares dans l'armée française.

Mais nous arrivons à l'une des plus tristes périodes de cette pénible campagne.

---

(1) Cette citation est portée sur les états de services du capitaine ROUYRE (matricule du dépôt de la guerre), dont nous avons déjà signalé un brillant fait d'armes à Medina del Rio-Secco. Dans cette sanglante affaire, le capitaine ROUYRE et les lieutenants GAUTHIER et LEROUXEAU furent blessés. Le lieutenant DELARUE et le sous-lieutenant LEGENDRE furent tués. Citons aussi parmi ceux qui firent preuve du plus brillant courage, le sergent O'NEILL, qui fut blessé d'un coup de feu à la tête. (V. Etats de services.)

Wellington s'est renfermé dans les lignes de Torres-Vedras, camp inexpugnable, flanqué par le Tage et la mer, couvert d'une muraille de rochers et de 106 redoutes armées de 400 bauches à feu.

Masséna est obligé de s'arrêter devant ce formidable obstacle, dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il attend vainement des secours. Cependant, au bout de six semaines, sentant son impuissance et ne pouvant plus faire vivre son armée dans une contrée aussi ruinée, le maréchal se résout à ordonner la retraite et va s'établir entre Santarem et Thomar, où il restera tout l'hiver en face des forces alliées.

« Les misères de l'armée deviennent insupportables. Les troupes sont obligées d'enlever des troupeaux le fusil à la main. Pendant le mois de janvier 1811, ni un officier ni un soldat ne peut se procurer du pain. Si les Anglais avaient pris nettement l'offensive, c'en était fait des nôtres; ils tombaient d'inanition. » (Historique du 70e.)

Aux approches du printemps, l'armée de Portugal ne comptait plus que 28.000 fantassins en état de combattre (1).

Malgré tout, Masséna ne voulait pas abandonner le Portugal et s'avouer vaincu. Pourtant l'épuisement de ses troupes autant que l'esprit d'indépendance de ses lieutenants le déterminèrent à se diriger sur Célérico pour prendre position derrière l'Agueda.

Cette retraite commença le 5 mars et fut conduite avec tant d'habileté que l'armée n'abandonna ni canon, ni bagage, ni malade, en dépit des nombreux combats qu'eut à livrer l'arrière-garde.

---

(1) Cette armée comprenait à l'origine 72.000 hommes. Le général Drouet venait, il est vrai, d'arriver avec 12.000 hommes; mais ce secours était complètement insuffisant.

Bataille de Fuentes de Onoro (5 mai 1811).

Wellington s'était aperçu trop tard des mouvements du maréchal. Il fallut cependant livrer encore une bataille sanglante avant de sortir du Portugal.

Cette dernière rencontre eut lieu, le 5 mai, à Fuentes de Onoro. La victoire fut indécise, mais l'armée française garda ses positions pendant cinq jours, ce qui lui permit de recueillir les défenseurs d'Almeida, qui avaient pu sortir de la place après avoir fait sauter une partie des retranchements.

Marmont succède à Masséna.

Le 7 mai, Masséna remettait le commandement à Marmont, et l'armée se retirait à Ciudad-Rodrigo, où elle fut réorganisée.

Réorganisation de l'armée de Portugal

(16 mai 1811.)

Le 16 mai 1811, en exécution d'un ordre impérial daté du 8, le 15e régiment d'infanterie de ligne, qui a rallié son 4e bataillon à Ciudad-Rodrigo, reçoit en incorporation les 4es bataillons des 46e et 25e de ligne et constitue, avec le 66e régiment, la 1re brigade (général Thomières) de la 5e division (général de Maucune).

Il reste cantonné jusqu'à la fin de l'année 1811 en Estramadure, sur la frontière portugaise, luttant contre les dangers et les privations de toutes sortes, dans un pays hostile et à bout de ressources (1).

(1) Au mois d'octobre 1811, le quintal de blé se vend à Plasencia 60 francs. Un mois plus tard, il atteindra le prix de 70 francs, et même de 88 francs en certains centres de cette contrée.

Tout homme qui s'écarte isolément des cantonnements s'expose à être assassiné.

C'est ainsi que, dans la première quinzaine d'octobre, le 15e a la douleur d'apprendre successivement la disparition du capitaine CHAVANY (11 octobre), d'un caporal et d'un soldat, en l'espace de quelques jours, aux environs de Villanueva de la Vera (1).

COMMANDEMENT DU MAJOR DORNIER

(14 novembre.)

Sur ces entrefaites, le colonel DEIN, rentré en France pour y jouir d'un congé de convalescence, est provisoirement remplacé par le major DORNIER, du 69e de ligne.

ANNÉE 1812

Au commencement de l'année 1812, Wellington, se prévalant de sa supériorité numérique, s'emparait brusquement de Ciudad-Rodrigo (20 janvier 1812).

Le maréchal Marmont, qui n'avait pu prévenir ce hardi coup de main, résolut d'attendre la belle saison pour reprendre l'offensive.

Malgré ce calme apparent, il fallut, presque chaque jour, échanger des coups de fusil (2).

Belle conduite du sous-lieutenant Renard.

Le 16 janvier 1812, le sous-lieutenant RENARD (3), officier payeur du 15e de ligne, commandait, avec son camarade

---

(1) V. Mémoires du duc de Raguse.

(2) Le 29 février, le 15e avait détaché 150 hommes pour la garnison du fort d'Alba de Tormès et 150 à Rabila-Fuente, pour la correspondance. Au commencement de février (8), le 4e bataillon du régiment était fondu dans les trois autres, et le cadre (130 hommes) rentrait en France. Le sous-lieutenant DESALNEUVE fut blessé, le 18 février, à Alba de Tormès.

(3) V. Matricules des officiers (archives administratives du minis-

du 66e, un convoi de 60 convalescents sortant des hôpitaux de Valladolid, lorsqu'il fut tout à coup enveloppé, près de Pedrosa del Rey, par un parti de 200 cavaliers; avec les 35 hommes de l'escorte, il résista victorieusement, pendant deux lieues, en rase campagne, à tous les efforts de ses nombreux adversaires et fut assez heureux pour sauver sa comptabilité sur le point d'être prise par l'ennemi.

Au mois d'avril, après une inutile tentative pour reprendre Ciudad-Rodrigo, l'armée de Portugal fut ramenée dans ses cantonnements (1). Elle y demeura jusqu'au mois de juin, époque à laquelle elle dut reprendre les armes pour s'opposer à un nouveau mouvement offensif de Wellington.

Perte de Salamanque (28 juin 1812).

Le maréchal Marmont voulant, sauver Salamanque, jeta 700 hommes (dont 250 du 15e) dans les forts à peine achevés de cette place et prit position derrière le Douro.

Mais les habiles dispositions du duc de Raguse ne purent conjurer la perte de la ville. Le 28 juin, le couvent fortifié de Salamanque, le fort de Saint-Vincent, vivement pressé par les Anglais, capitulait après avoir supporté douze jours de siège et trois assauts furieux, qui avaient coûté 1.300 hommes à l'assiégeant. Cette reddition livra, aux mains de l'ennemi, 233 soldats du 15e (2).

---

tère de la guerre), état des services du sous-lieutenant RENARD (Jean-Jacques), né le 7 août 1782 à Coulombs (Eure-et-Loir), officier payeur depuis le 20 septembre 1809. Le détachement eut 5 hommes tués et 17 blessés, sans compter le sous-lieutenant RENARD, atteint lui-même d'une blessure.

(1) Le 1er bataillon du 15e à Fuente el Santo, le 2e à Balila, le 3e à Albarco. C'est à Albarco que le sous-lieutenant PICARD DU CHAMBON fut blessé, le 4 mai 1812. Dans ce même mois, le général Barbot remplace le général Thomières à la tête de la 1re brigade.

(2) Le 27, un incendie, d'une violence extrême, allumé par les boulets rouges des Anglais, avait détruit les bâtiments et tous les approvisionnements du fort Saint-Vincent. Le capitaine VICTOR, du 15e, fut blessé dans l'assaut du 28 juin. La veille, 27, le sergent-major O'NEILL, dont nous avons déjà cité la belle conduite, avait été blessé d'un coup de feu à la cuisse droite et fait prisonnier par les Anglais.

Bataille de Salamanque ou des Arapiles (22 juillet 1812).

A la suite de ce triste événement, la division Maucune regagna la rive droite du Douro.

Fort heureusement, l'arrivée d'un renfort important devait bientôt permettre à l'armée française de reprendre l'offensive (1) (2).

En effet, le 21 juillet nos troupes passent la Tormès, aux gués de Huerta et d'Eneina, pour couper la ligne de retraite de Wellington sur Ciudad-Rodrigo.

La rencontre a lieu le 22. Les Anglais semblent vouloir tenir sur la position de Téjares.

De notre côté, la 1re division, soutenue par la 3e, a l'ordre de défendre le plateau de Calvarossa, tandis que les 2e, 4e et 5e divisions se rassemblent en masse derrière les deux mamelons des Arapiles.

Vers midi, Wellington, se rendant compte de nos dispositions, veut refuser le combat et commence son mouvement de retraite en dégarnissant sa gauche (3).

C'est alors que la 5e division (à laquelle appartient le 15e) est envoyée à l'extrémité droite du plateau, avec mission de se relier aux défenseurs des Arapiles (division Bonnet).

Selon son habitude, le général Maucune se laisse entraîner par son ardeur. Le maréchal Marmont s'efforçait en vain de ralentir son mouvement lorsqu'il fut blessé et dut remettre le commandement au général Bonnet. Quelques instants après, le général Bonnet, atteint lui-même, fut remplacé par le général Clausel. Il résulta de ces fâcheuses circonstances un certain décousu dans les opérations, ce qui encouragea Wellington à tenter un retour offensif.

Vers 4 heures, la 5e division se trouvant trop en l'air fut

---

(1) Le 15 juillet, Marmont reçoit un renfort de 6.000 fantassins, 800 cavaliers et 8 pièces de canon. Depuis le 2 juillet, le général Barbot était remplacé par le général Darnaud.

(2) Se reporter aux Mémoires du duc de Raguse.

(3) Mémoires de Marmont, duc de Raguse.

attaquée et culbutée par les Anglais, qui ne purent cependant s'emparer de la forte position des Arapiles.

A la nuit, nos troupes se retirèrent en bon ordre par la route d'Alba de Tormès (1).

Cette sanglante bataille nous coûtait 6.000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le 15e, pour sa part, comptait 23 morts et 321 prisonniers. Citons, parmi les morts, le commandant VILLEMANT, le capitaine PRON; les sous-lieutenants LEROY, DE CRESSAC (mort le 14 novembre) et MASSUC (mort le 25 mars 1813 de ses blessures); et, parmi les blessés, les capitaines MARIÉ, GUIS, DÉHARGUE, PAN-LACROIX et CHEVALLIER; les lieutenants COLSIN, PERRET et ALIBERT; le sous-lieutenant LOYER; le chirurgien sous-aide-major GRANDVOINET (2).

Le lendemain, 23 juillet, l'armée française rétrogradait sur Burgos.

Le 4 août, dans un engagement près de cette ville, le capitaine BRIOIS et le lieutenant BUCHMELLER, du 15e, furent blessés mortellement (3).

Enfin, le général Clausel, laissant au général Dubreton la garde de Burgos, remit son commandement au général Souham, qui conduisit ses troupes à Briviesca, dans la vallée de l'Ebre, où nos soldats purent enfin se reposer un peu de leurs fatigues (4).

Un peu plus tard, dans la seconde quinzaine d'octobre, le corps de Souham, renforcé de deux divisions de l'armée

(1) V. Correspondance de l'armée de Portugal et Mémoires du duc de Raguse.

(2) Ces renseignements sont puisés dans les Matricules du Dépôt de la guerre et dans l'excellent recueil établi par M. Martinien, dont les indications nous ont souvent été d'une grande utilité.

(3) Le premier mourut le 9 août, le second le 19 août. Le 15e fut constamment à l'arrière-garde pendant cette retraite.

Au mois d'août, le 3e bataillon fut versé dans les deux premiers. Les cadres furent rapatriés. L'effectif était, au 1er octobre, de 1.646 hommes, dont seulement 31 officiers et 934 soldats valides. Le 4e bataillon reconstitué en France à l'effectif de 18 officiers, 736 hommes, fut également fondu dans les deux premiers au mois d'octobre.

(4) Le général Clausel souffrait de sa blessure reçue aux Arapiles.

du Nord, tente un vigoureux effort sur Burgos, force les Anglais à lever le siège de cette place (21 octobre), et les poursuit, l'épée dans les reins, jusqu'à Tordesilla.

Combat de Villamuriel (25 octobre 1812).

Le 15e de ligne, toujours à l'avant-garde avec la division Maucune, combat presque tous les jours. Il se distingue d'une façon particulière, le 25 octobre, près de Villamuriel.

Pendant qu'un aide de camp du général de Maucune (1) s'assurait que le Carrion était guéable pour l'infanterie, le lieutenant SOUQUE, à la tête des voltigeurs du 15e (2), se jetait résolument à l'eau et parvenait le premier sur la rive opposée, sous le feu d'un bataillon de chasseurs britanniques.

Les Anglais qui défendaient le pont, à gauche de ce passage, se voyant tournés, se retirèrent dans le village de Villamuriel.

Mais ils en furent bientôt délogés par nos intrépides soldats.

Le 15e, avec une partie de la brigade Pinoteau, se maintint jusqu'à la nuit dans Villamuriel.

Ce brillant fait d'armes ainsi que divers engagements près de Cabeçon, de Valladolid et de Ponte-Duero étaient chèrement payés par le régiment, qui avait perdu 65 morts et 28 blessés.

Le 25 octobre, en particulier, le capitaine LAFITTE avait été tué; le lieutenant PERRET, les sous-lieutenants PARÉ, MAURY et DAZÉ figuraient au nombre des blessés.

---

(1) M. LESUEUR, dit Lachapelle, qui devint chef de bataillon au 15e le 4 juillet 1813. En arrivant sur la rive opposée du Carrion, suivi seulement de deux officiers, dont l'un fut tué, il chargea l'ennemi et fit 20 prisonniers, dont 2 officiers.

(2) Le lieutenant André SOUQUE fut proposé et admis dans la Légion d'honneur en récompense de ce fait, qui est consigné sur ses états de services. (V. Matricule des officiers. Archives administratives du ministère de la guerre.)

Malheureusement, un violent orage retarda la marche de la colonne, ce qui permit à Wellington de nous échapper et de regagner ses camps du Portugal.

De part et d'autre on se répandit alors dans ses quartiers d'hiver, en attendant l'issue des grands événements qui se passaient au nord de l'Europe.

Année 1813.

Colonel LEVAVASSEUR

(28 janvier 1813.)

Le 28 janvier 1813, le colonel Levavasseur vient prendre le commandement du régiment (1), qui présente à cette époque un effectif de 37 officiers et 1.875 hommes, dont 35 officiers et 1.189 soldats réellement présents aux cantonnements.

Au printemps, une nouvelle démonstration de l'armée alliée nous détermine à entamer un mouvement rétrograde vers le nord.

Combat d'Estepar (12 juin 1813).

Le 12 juin, le 15° de ligne (2), vivement attaqué, près d'Estepar, par la cavalerie anglaise, la reçoit par un feu nourri et bien ajusté qui la disperse après lui avoir fait subir des pertes considérables.

Affaire de Frias (18 juin).

A quelques jours de là (18 juin), la division Maucune, en marche de Frias sur Bilbao, est assaillie par trois co-

(1) Le colonel Levavasseur succédait au colonel Dein, retraité depuis le 20 août 1812 et suppléé depuis par le major Dornier.

(2) Au mois de mars 1813, l'armée ayant été réduite à six divisions, le 15° comptait à la 1re brigade (Pinoteau) de la 5° division (Maucune).

lonnes ennemies et contrainte à la retraite. Elle se retire dans les montagnes après une résistance acharnée qui lui coûte 400 hommes. C'est dans cette affaire que furent blessés les lieutenants Farin et Descamps, du 15e régiment d'infanterie.

La 5e division ne prit aucune part à la bataille de Vittoria (21 juin), étant partie ce jour-là, à 3 heures du matin, d'Alava, pour escorter un énorme convoi dirigé sur la France.

Le 23, elle atteignait la Bidassoa, ayant continuellement fait le coup de feu.

OPÉRATIONS DU MARÉCHAL SOULT (1)

(Espagne 1813.)

Le 12 juillet 1813, toutes les troupes françaises concentrées sur la Bidassoa passaient sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie.

D'après la formation ordonnée par le décret impérial du 6 juillet, le 15e de ligne constituait, avec le 66e de ligne et le 17e léger, la 1re brigade (Pinoteau) de la 7e division (Maucune) de l'aile droite (général Reille).

Le 27 juillet, le maréchal Soult, encouragé par un premier succès près du rocher d'Arola, se portait sur Pampelune pour en faire lever le siège.

Les divisions Maucune et Lamartinière avaient ordre d'attaquer de front la position d'Ozacani, tandis que le général Clauzel chercherait à la tourner par Sorauren.

Bataille sous Pampelune (28 juillet 1813).

L'action s'engagea le 28, vers 1 heure de l'après-midi; mais l'arrivée de deux divisions anglaises, envoyées au

(1) Les détails de ces opérations sont empruntés à la correspondance officielle du maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

secours de l'armée de siège, força le duc de Dalmatie à battre en retraite sur Saint-Jean-Pied-de-Port. Ce mouvement, exécuté dans un pays difficile et devant des forces très supérieures, ne put s'achever qu'au prix des plus durs sacrifices. Le 15e de ligne fut un des régiments les plus éprouvés. Trois capitaines avaient payé de leur vie leur dévouement au drapeau : MM. DERMONCOURT, BERTRAND et ROCHE. Le colonel LEVAVASSEUR était atteint d'un coup de feu à la jambe gauche. Huit officiers étaient plus ou moins grièvement blessés; c'étaient : le chef de bataillon LESUEUR dit Lachapelle; les capitaines MARTIN, FRANCQ et MOUNET (1); le lieutenant MONNEAU, les sous-lieutenants GENESTE, GRENIER, GABAUDAN (2).

Combat près du pont d'Irun (31 août).

Le 31 août, l'armée française, rassemblée entre Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port, voulut reprendre l'offensive. Le général Reille passa la Bidassoa aux gués de Biriatou et s'empara d'une première position.

Malheureusement, la division Lamartinière et la brigade Pinoteau (15e, 66e et 17e de ligne) s'épuisèrent en héroïques efforts sans pouvoir enlever le camp de Saint-Martial. Il fallut encore une fois céder à la supériorité numérique de l'ennemi. C'est au cours de ce combat que furent blessés le capitaine FRANCQ et le lieutenant RICHARD (3).

A la suite de ces échecs les corps les plus éprouvés durent réduire le nombre de leurs bataillons. En conséquence le 2e bataillon du 15e fut fondu dans le premier et son cadre rejoignit le dépôt. Lors de cette réforme l'empe-

(1) Le capitaine MOUNET mourut de ses blessures le 30 septembre 1813.

(2) Cette retraite fut très pénible et marquée par de sanglants engagements. Le 31 juillet, la division Maucune souffrit beaucoup à Olane. Le 2 août, il fallut ouvrir un passage les armes à la main, au col d'Echalar. Le 3, la division, réduite à un millier d'hommes, arrivait à Saint-Jean-de-Luz.

(3) Tous ces détails sont empruntés à la correspondance officielle du maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

reur ne laissa plus qu'une aigle et une musique par brigade. Ce fut notre régiment qui conserva l'aigle et la musique pour la 1re brigade de la 7e division (1).

Second combat du pont d'Irun (7 octobre 1813).

Cependant, lord Wellington ne restait pas inactif. Dans la matinée du 7 octobre, les Anglais forçaient le passage de la Bidassoa et parvenaient à se rendre maîtres des positions de la Croix-des-Bouquets et de Bayonnette, malgré l'opiniâtre résistance des 7e et 8e divisions. La lutte fut acharnée de part et d'autre et causa bien des vides dans les rangs du 15e.

Le capitaine GRELLET, grièvement blessé dans cette affaire, mourut le 11 janvier suivant. Un capitaine (M. LEROUXEAU) et trois sous-lieutenants (MM. HAMELIN, BENARD et VANNIER) furent également blessés ce jour-là.

Enfin, après plusieurs sanglantes rencontres sur la Nive, le duc de Dalmatie (2) fut obligé de reculer jusqu'à l'Adour (novembre).

On combattit encore pendant tout le mois de décembre; mais la fortune de la France subissait de terribles épreuves.

100.000 Anglais, Portugais et Espagnols envahirent notre territoire, pendant que 400.000 coalisés pesaient sur la frontière du Nord.

L'heure des grandes catastrophes avait sonné.

Les revers de l'armée d'Espagne étaient le prélude des désastres de Leipzig et de Paris.

---

(1) A la date du 15 septembre, le régiment n'a plus, à l'armée d'Espagne, que 650 hommes présents.

(2) Le 10 novembre les Anglais nous attaquent sur toute la ligne. Les 7e et 9e divisions, placées à la droite, vers Saint-Jean-de-Luz, ont parfaitement défendu leurs positions et n'ont pu être entamées. Le lieutenant MAURY et le sous-lieutenant HAMELIN ont été blessés dans cette affaire. Pendant le mouvement rétrograde, le 15e fut appelé à défendre successivement le fortin de Belchenea, celui de Sainte-Anne, la redoute de Bordaguin et le plateau de Beyritz.

« Néanmoins, la France se montra admirable d'héroïsme et de dévouement. Elle se sacrifia tout entière aux intérêts de son souverain, sans calcul, sans espoir de compensation : on eût dit qu'elle avait épousé ses destinées et qu'elle était heureuse et fière de mourir pour lui (1). »

Le 16 janvier suivant (1814), la 7e division (2) reçut l'ordre de partir en poste pour Paris. Nous verrons plus loin ce qu'elle devint par la suite.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur.

29 *mai* 1810 : capitaine Silberling; sous-lieutenants Beau et Cavailler; sergent Couturier; grenadiers Castanet et Guyard.

26 *août* 1811 : chef de bataillon Fremin; capitaines Chavany, Ledineur, Blondeau et Lamotte; porte-aigle Martin; sous-lieutenant Ganabet; sergents Liotet et Conget.

9 *janvier* 1813 : capitaine Souque; fusilier Lemoine.

15 *mars* 1813 : capitaine Gaspard.

19 *mars* 1813 : capitaine Marié.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1813).

Mil huit cent treize ! C'est bien l'année la plus tragique du siècle.

Le fameux 29e Bulletin avait appris brusquement à la France la destruction de la Grande Armée. L'empereur n'était plus invincible. Pendant que nous succombions en Russie, une autre armée périssait lentement en Espagne et, à Paris même, un obscur conspirateur avait pensé s'emparer du pouvoir (4).

La campagne de 1813 s'ouvrait dans les conditions les

(1) *Mémoires de Masséna*, par le général Koch.

(2) Le général Leval avait remplacé, à la tête de la 7e division, le général Maucune, envoyé à l'armée d'Italie.

(3) Extrait de l'état général de l'ordre de la Légion d'honneur.

(4) *Souvenirs militaires* du duc de Fezensac, p. 387.

plus inquiétantes. L'Europe, humiliée, ruinée, ensanglantée, se cabrait enfin contre l'ambition démesurée de l'impérial conquérant. Les défections se préparaient de toutes parts; celle de la Prusse n'était plus douteuse. L'alliance de l'Autriche restait bien incertaine et l'épuisement de la France s'accroissait avec le nombre de ses ennemis.

L'empereur, qui avait encore foi dans son étoile, utilisa son séjour à Paris d'une manière admirable et digne de son génie. Une nouvelle armée parut à sa voix. Nos revers avaient réveillé l'orgueil national; la France voulut faire un dernier effort pour obtenir une paix honorable.

On appelait, depuis six ans, les conscrits à 19 ans; en 1813, Napoléon les appelle à 18. Au mois de février, le ministre de la guerre peut ainsi disposer de 350.000 hommes (1). Cette armée de conscrits, qui marche si gaiement à la rencontre des batailles, va bientôt s'acquérir une gloire incomparable dans cette sanglante et gigantesque épopée d'Allemagne.

« Nos troupes sont jeunes, disait l'empereur (2), je les formerai dans un camp, sur la Saale!... »

Les événements ne le lui permirent pas.

Vers la fin d'avril, toute l'armée était en mouvement.

Les 3e et 4e bataillons du 15e, reconstitués à Brest en 1812, avaient quitté cette ville le 15 février 1813, pour être dirigés sur Mayence, où ils furent bientôt incorporés dans la 2e brigade (général Buquet) de la 3e division (3) Friedericks, du 6e corps, qui se réunissait à Eisenach, sous les ordres du maréchal Marmont, duc de Raguse (11 avril).

Quelques jours après, Napoléon arrivait à Mayence et en repartait le 24 avril, pour rejoindre l'armée qui s'avançait sur Leipzig.

Le 1er mai, le 6e corps, ayant passé la Saale, reçut l'ordre

(1) Provenant des conscriptions de 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 et du premier ban de la garde nationale, qui avait été formée en cohortes en 1812 et fut mobilisée en régiments provisoires.

(2) Un jour qu'il se promenait sur la terrasse du palais de Mayence.

(3) Le 6e corps comprenait les divisions Compans, Bonnet et Friedericks. La division Friedericks portait le n° 22.

de prendre position au défilé de Ripach, à hauteur de Weissenfels.

Le lendemain, l'empereur lui prescrivit de se porter sur Pégau (1).

Bataille de Lutzen (2 mai).

L'ennemi se montra bientôt sur le plateau de Starfield. Une partie de la division Friedericks fut employée à la défense de ce village, tandis que l'autre restait en réserve, sous la main du maréchal.

Les alliés tentèrent inutilement de s'emparer de cette position. Tous leurs efforts échouèrent devant la fermeté de nos troupes.

Vers 5 h. 1/2, l'arrivée du 4e corps détermina l'empereur (2) à ordonner une charge générale.

En exécution de cet ordre, la division Friedericks se porta entre la division Compans (à sa droite) et la division Bonnet (à sa gauche).

L'ennemi ne put tenir nulle part devant cette formidable poussée. L'obscurité seule arrêta notre poursuite.

Néanmoins, au moment où nos troupes commençaient à se reposer, la cavalerie adverse se présenta inopinément; mais elle fut rapidement dispersée.

« A la suite de cet incident, les carrés furent rapprochés et échelonnés de façon à pouvoir tirer par deux côtés. La précaution n'était pas inutile, car, vers 10 heures du soir, quatre régiments de cavalerie tentèrent encore une fois de surprendre nos soldats fatigués par la lutte. Heureusement, chacun était à son poste, et l'ennemi enveloppa nos carrés de ses morts, sans pouvoir en enfoncer un seul (3). »

(1) Il se mit en marche sur neuf colonnes, en échelons, et suivit la rive droite du ravin.

(2) L'empereur était à Kaya, où se livrait une lutte acharnée pour la possession du village, qui fut cinq fois pris et repris.

(3) Mémoires de Marmont.

C'est le 6e corps qui, dans cette mémorable bataille, a tiré les premiers coups de canon et les derniers coups de fusil.

« Je ne saurais, écrivait Marmont, donner trop d'éloges aux troupes dont Sa Majesté m'a confié le commandement (1). »

Car, en effet, les conscrits de 1813 s'étaient montrés dignes des héros de la Grande Armée.

« Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, disait Napoléon, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. »

Cette victoire nous rendait maîtres de la ligne de l'Elbe. Les alliés se hâtèrent de se retirer sur la Sprée. Mais, pendant que l'empereur rentrait à Dresde avec le roi de Saxe, auquel ce succès venait de rendre sa couronne, Blücher et Wittgenstein se retranchaient à Bautzen dans une position formidable, couverte par la rivière et appuyée, d'une part, aux monts des Géants, de l'autre, aux mamelons de Némschütz.

Bataille de Bautzen (20 mai 1813).

Le 20 mai, au matin, le 6e corps, dont fait partie le 15e, traverse la Sprée sur un pont de chevalets, vis-à-vis de Nimschütz, pour attaquer le corps de Kleist sur les hauteurs de Seydau.

A 7 heures du soir, après cinq heures d'un combat acharné, le duc de Raguse a chassé l'ennemi de Bautzen et s'est rendu maître de tout le centre de la position (2).

Cependant, l'aile gauche, sous les ordres de Wittgenstein, se maintenait inébranlable derrière ses retranchements.

(1) Le 6e corps essuya pendant cette journée le feu de cent cinquante pièces de canon.

(2) La division Compans s'était emparée de Bautzen; la division Bonnet avait pris le village de Niederkayna; la division Friedericks était en réserve.

Bataille de Würtzen (21 mai 1813).

Il fallut encore combattre le lendemain 21. Vers 11 heures, le 6e corps, ayant franchi le Bloësser-Wasser, engageait une effroyable canonnade contre les redoutes de Bœschutz et, au bout de quatre heures de lutte, en délogeait les alliés, qu'il poursuivait jusqu'à Würtzen (1) (2).

Malheureusement, cette sanglante victoire, qui coûtait 30.000 hommes aux deux partis, ne semblait devoir amener aucun résultat. On ne parlait pas encore de solution pacifique.

Mais, sur ces entrefaites, l'intervention de l'Autriche assura le salut des armées alliées en obtenant de l'empereur l'armistice de Plesswitz (4 juillet).

Le 15e fut alors cantonné à Eichberg, puis, un peu plus tard, à Niederschœnfeld.

D'ailleurs, les espérances de paix disparurent bien vite.

Le congrès de Prague n'avait été qu'une duperie.

Le 11 août, les alliés dénoncèrent l'armistice et, au mépris de toutes les conventions, les Prussiens recommencèrent les hostilités dès le lendemain. Ils se sentaient plus forts depuis que le concours de l'Autriche leur était acquis.

A cette nouvelle, Napoléon dépêche immédiatement à tous ses corps d'armée l'ordre de se rapprocher de Dresde.

(1) C'est dans cette bataille que fut blessé le sous-lieutenant Marc, du 15e. Il nous a été difficile de trouver trace des officiers tués ou blessés pendant les campagnes de 1813 et 1814, les bataillons étant souvent renouvelés à l'aide d'éléments étrangers au corps et les matricules ne portant le plus souvent que la mention « disparu ».

(2) Le 6e crpso se lança les jours suivants à la poursuite de l'ennemi, par Reichenbach, Gorbitz, Essendorf. C'est à Reichenbach que fut tué le grand maréchal du palais, Géraud-Christophe de Michel, baron Duroc, duc de Frioul, ami intime de l'empereur. Quelques instants avant sa mort, dont il avait le pressentiment, il s'en ouvrait ainsi à Marmont : « Mon ami, l'empereur est insatiable de combats; nous y resterons tous : voilà notre destinée. » (Mémoires de Marmont.)

Bataille de Dresde (26 et 27 août 1813).

Par malheur, les ennemis ont pris l'avance. Le 26, 200.000 hommes des nations coalisées sont concentrés aux alentours de la ville. « Ils se sont emparés du faubourg de Pirna et crient déjà Paris ! Paris ! lorsque, tout à coup, la scène change. A 10 heures, l'empereur, arrivant au galop sur le pont de Dresde, produit une impression profonde. Depuis ce moment jusqu'au soir, ses troupes, qui le suivent, ne cessent de défiler. L'infanterie marche au pas de charge. Ces braves, passant sur le pont la tête haute, les yeux tournés vers les collines où l'ennemi se montre de toutes parts, frappent d'admiration la foule, qui les salue par des acclamations (1). »

Bientôt après, les alliés, surpris par deux attaques simultanées sur leurs flancs, sont obligés de rétrograder, laissant sur le terrain 4.000 morts et 2.000 prisonniers.

Le lendemain, 27 août, le prince de Schwartzemberg veut réparer son échec. La bataille recommence.

Le 6e corps, formant avec la jeune garde le centre de la ligne française, prend position au pied des hauteurs de Rœchnitz et de Schernitz, où l'ennemi s'est fortement retranché.

C'est là que nos soldats ont à supporter les plus pénibles conséquences de la tactique moderne en restant des heures entières immobiles sous l'incessante menace des boulets échangés entre les deux lignes.

Il fait un temps horrible; la pluie tombe à torrents. On peut à peine se servir des fusils; il faut combattre à l'arme blanche. Mais la baïonnette est le triomphe des Français. Aussi, vers 10 heures du soir, l'ennemi, en pleine déroute, abandonne entre nos mains 10.000 hommes hors de combat, 15.000 prisonniers, 40 bouches à feu.

(1) V. *Manuscrit de* 1813, par le baron Fain.

L'empereur vient de gagner une de ses plus belles batailles. C'est le dernier sourire de la victoire (1).

A la tombée de la nuit, le maréchal Marmont, qui s'apprêtait à emporter le village de Rœchnitz, fut invité à se lancer à la poursuite des alliés, dans la direction de Dippodiswald et d'Altenbourg.

Il culbuta leur arrière-garde successivement à Possendorff, à Vindiskarsdorff, à Falkenheim, et prit, dans ces divers combats, 30 pièces de canon et 7 à 800 voitures (2).

Enfin, le 1er septembre, le 6e corps, parvenu à Altenbourg, était rappelé à Dresde. Il arriva dans cette ville le 10 septembre et y demeura jusqu'au 13. Il fut ensuite envoyé à Grossenheim pour surveiller l'armée de Berlin, dont les avant-postes étaient sur l'Elster noir.

Le 25 septembre, le duc de Raguse reçut l'ordre de franchir l'Elbe à Meissen, pour prendre position à Wantewitz.

Or, deux jours plus tard, l'empereur lui prescrivait de repasser le fleuve et de se diriger sur Würtzen.

L'ennemi, s'étant aperçu de ce mouvement, résolut de l'entraver par un hardi coup de main sur la tête de pont. Mal lui en prit, car il fut prestement dispersé par la brigade Cohorn.

Affaires du pont de Meissen (27 et 28 septembre 1813).

Cependant les alliés n'avaient pas renoncé à nous disputer cette issue. Le lendemain, 28 septembre, une forte colonne, appuyée par douze pièces de canon, parvenait à

(1) Détails tirés de la correspondance officielle et des Mémoires de Marmont.

Le 6e corps fut un de ceux qui donnèrent le moins dans cette bataille. Nous n'avons pas trouvé trace des pertes du 15e.

(2) Le corps avait mis hors de combat 9 à 10.000 ennemis dans ces diverses rencontres. A son retour à Dresde, après vingt-deux jours de marche et de nombreux engagements, il n'avait perdu ni un canon ni une voiture. (V. Mémoires de Marmont.)

s'établir sur la rive droite du fleuve et tentait de nous barrer le chemin. Il fallut lui passer sur le corps. Le capitaine BLONDEAU, du 15e de ligne, à la tête de sa compagnie de grenadiers, aborda la position avec une telle intrépidité qu'il réussit à forcer la ligne adverse, fut assez heureux pour éteindre l'incendie qui commençait à consumer le pont et se défendit si énergiquement qu'il permit au reste de nos troupes d'utiliser ce précieux passage, à défaut duquel notre ligne de retraite eût été coupée (1).

Le général Friedericks, témoin de cette action d'éclat, proposa immédiatement le capitaine BLONDEAU pour la croix d'officier de la Légion d'honneur (2).

Arrivé à Vürtzen (29 septembre), le 6e corps prit la direction de Düben et de Leipzig et manœuvra autour de cette ville jusqu'au 16 octobre.

Bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813).

Napoléon, sentant la nécessité de s'assurer la route de France, était arrivé le 14 octobre à Leipzig, où se trouvaient déjà les corps de Marmont et d'Augereau. Il pensait encore avoir le temps d'écraser Schwartzemberg avant l'arrivée des autres armées alliées.

Mais le général autrichien, qui avait conscience de sa supériorité numérique, brusqua son offensive pour prévenir la jonction de toutes nos forces. On était à la veille de la plus effroyable catastrophe.

Le 16 octobre, au matin, le duc de Raguse prescrit à ses troupes de traverser Leipzig pour aller s'établir en réserve au delà de la ville.

---

(1) Ce haut fait est relaté dans les états de services du capitaine BLONDEAU. (Matricule des officiers du 15e de ligne; archives administratives du ministère de la guerre.)

Le capitaine CHAZBAUT et le sous-lieutenant DÉFY furent blessés dans le combat du 28. Le lendemain, pendant la retraite, le sous-lieutenant DESCOMBES fut aussi blessé.

(2) Il était chevalier depuis le 26 août 1811.

A peine le mouvement est-il commencé que l'ennemi débouche sur nos derrières.

Pour ne pas découvrir le flanc droit du 14e corps, resté à Lindenau, le maréchal Marmont rallie son arrière-garde et prend position aux villages de Mœkern et d'Eustritz, appuyant sa gauche à l'Elster et sa droite au ravin.

Pendant que les deux premières divisions luttent avec acharnement, à Mœkern, contre les colonnes d'York et de Langeron, la division Friedericks, placée en réserve, tient tête à plusieurs attaques sur la gauche (1).

Malheureusement, l'explosion subite de quatre caissons de 12 éteint en partie le feu de notre artillerie, ce qui nous force à rétrograder. La brigade Cohorn soutient énergiquement la retraite (2).

Le lendemain, 17, dès le matin, le 6e corps, qui s'était arrêté à Eustritz et Gohlis, s'ébranle pour repasser la Partha. L'ennemi tente vainement de s'opposer à ce mouvement.

Tandis que la division Lagrange résiste avec une admirable constance à tous les efforts du général York dans le village de Gohlis, les divisions Compans et Friedericks, formées en carrés, repoussent tous les assauts des hussards russes, des cosaques de Wassilischikow et des cavaliers prussiens, et nos troupes s'établissent sur la rive gauche de la rivière, entre Schœnfeld et Sellerhausen.

La bataille se termine par une longue canonnade, qui se prolonge jusqu'à la nuit.

Mais c'est le 18 que se décide véritablement le sort de cette terrible bataille, qui devait prendre dans l'histoire le nom de « bataille des Nations » (3).

---

(1) Le 6e corps était disposé en six échelons, la 3e division en réserve (ce corps d'armée perdit environ 6.000 hommes ce jour-là).

(2) Pour décrire cette sanglante bataille de Leipzig, nous avons eu recours aux documents suivants : Correspondance officielle de la Grande Armée (Archives historiques de la guerre) ; Rapport du maréchal Marmont (Archives historiques de la guerre) ; Relation autrichienne et allemande de la bataille de Leipzig, *Manuscrit de* 1813 du baron Fain.

(3) Autrichiens, Prussiens, Russes, Suédois, Wurtembergeois, Saxons, Français.

En effet, vers 10 heures du matin, 350.000 ennemis attaquaient les 140.000 hommes que l'empereur avait réunis autour de Leipzig.

La journée commence par une trahison. En voyant déboucher par Taucha les armées du Nord et de Silésie, la cavalerie wurtembergeoise et l'infanterie saxonne hésitent d'abord, puis abandonnent résolument Marmont pour faire cause commune avec l'ennemi. Cette hideuse défection force le général Reynier à évacuer Paunsdorf, de sorte que le 6e corps reste seul en présence de ces deux énormes colonnes.

En conséquence, le duc de Raguse dispose ses troupes en échiquier, la gauche à Schœnfeld, la droite à Volkmansdorf, le front bordé par toute son artillerie (1). Il sera soutenu par le 3e corps.

Bientôt 150 pièces de canon ouvrent le feu sur nous, et l'armée de Silésie dirige déjà son attaque sur Schœnfeld lorsque apparaît tout à coup sur notre gauche Bernadotte, à la tête de l'armée suédoise.

Malgré tout, le courage de nos soldats ne se laisse point abattre. Sept fois les alliés s'emparent du beau et grand village de Schœnfeld; sept fois nos braves bataillons le leur enlèvent.

Enfin, à la tombée de la nuit, nous restons maîtres de la position, mais au prix de quelles pertes !

« C'est à la division Lagrange et à une partie de la division Friedericks que revient toute la gloire de la défense de Schœnfeld (2).

» Le reste de la 3e division (Friedericks), qui occupait la plaine, fut exposé au feu de mitraille le plus épouvantable, sans imaginer, pendant neuf heures, de faire un pas rétrograde.

» Je ne connais pas d'éloges, écrit Marmont, dont ne soient dignes des troupes aussi braves, aussi dévouées et

(1) On se souvient que notre artillerie avait été en partie détruite lors de l'explosion du 16 octobre, à Mokern.

(2) V. Mémoires de Marmont.

qui, malgré les pertes subies l'avant-veille, n'en combattaient pas avec moins de courage (1). »

Cependant, le cercle des ennemis allait bientôt nous envelopper de toutes parts : il fallut songer à la retraite. D'ailleurs, nous n'avions plus de munitions. Et, pour protéger le passage de l'Elster, une troisième bataille était inévitable. Elle eut lieu le 19.

Durant la nuit, le 6e corps s'était retiré dans le faubourg de Halle, qu'il avait mission de défendre.

Une partie des troupes s'établit à la porte de Halle, derrière la Partha, pour couvrir la ligne de retraite sur Lindenau ; le reste fut déployé à la gauche du 11e corps (2), dans les vergers situés entre la barrière de Schœnfeld et la porte de Halle.

On était à peine formé que les alliés, encouragés par le succès, prononcèrent une vigoureuse attaque sur les 11e et 6e corps.

Nos braves soldats soutinrent vaillamment le choc de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, Blücher parvint à pénétrer entre les deux corps d'armée.

C'est alors que Marmont, se voyant d'autre part menacé par les Badois et les Saxons, qui occupaient une partie de Leipzig, dut entamer la retraite, au milieu de la plus effroyable confusion, par les boulevards de la ville déjà encombrés de troupes et de voitures. Le torrent entraîna tout le monde vers le débouché commun, la chaussée de Lindenau.

L'affolement n'eut plus de bornes lorsque le pont de l'Elster vint à sauter, laissant 12 à 15.000 hommes sur la rive droite (3).

---

(1) Rapport de Marmont (correspondance officielle), archives historiques du ministère de la guerre. Le général Friedericks fut blessé mortellement ce jour-là. Il passait, dit le général Marbot, pour le plus bel homme de l'armée. Le 15e fut fort éprouvé : le capitaine FEYDEAU fut blessé et mourut le lendemain ; le capitaine BLONDEAU et le sous-lieutenant TABOUREAU furent blessés.

(2) Le 11e corps, commandé par Macdonald, était à la barrière de Dresde.

(3) Renseignements tirés de la correspondance officielle et du rapport de Marmont. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

Avec ce qui lui restait de combattants, le duc de Raguse prit position à Markranstadt, sous les yeux de l'empereur atterré d'un tel désastre.

Ainsi se termina cette bataille de trois jours, la plus terrible des temps modernes.

Napoléon laissait sur le terrain 50.000 hommes, dont 20.000 morts, et les alliés comptaient 60.000 hommes hors de combat.

Les deux bataillons du 15e de ligne avaient perdu la moitié de leurs officiers (1).

Sept étaient tués ou mortellement blessés. C'étaient le major Rougé (mort le 19); les capitaines Feydeau (mort le 19), Paillard (mort le 19), Colsin (présumé mort), Soutoul (mort le 26); le lieutenant Decherville (mort le 6 janvier 1814), le sous-lieutenant Martin (tué le 19); étaient moins grièvement atteints : le capitaine Blondeau (blessé le 18), le lieutenant Julia (blessé le 19), le sous-lieutenant Tafoureau (blessé le 18).

Dans ces circonstances, pour sauver les débris de la Grande Armée (2), il fallait à tout prix gagner la rive gauche du Rhin, car le roi de Bavière envoyait, à marches forcées, 80.000 hommes, commandés par de Wrède, pour nous couper la retraite.

Bataille de Hanau (30 octobre 1813).

Ce fut le 30 octobre que la colonne se heurta contre l'armée bavaroise, défendant, à Hanau, les défilés de la Kintzig.

Cependant, de Wrède avait si mal pris ses mesures qu'il fut honteusement culbuté; ce qui fit dire à l'empe-

(1) Il nous a été impossible de relever les tués et blessés de la troupe. Les contrôles portent à chaque ligne la mention « disparu à Leipzig ». Souvent ces soldats ont été versés dans d'autres régiments en 1813 et 1814, et c'est sur les matricules de ces corps que l'on trouverait trace de leurs blessures.

(2) Elle était réduite à environ 60.000 hommes.

reur : « J'ai bien pu faire de de Wrède un baron, mais jamais un général (1). »

Le lendemain, l'ennemi tenta encore une fois de nous inquiéter; il n'eut pas plus de succès. Le capitaine L'HONGRE, du 15e, fut blessé dans cet engagement.

Grâce à cet avantage, les restes de l'armée française purent enfin gagner Mayence pour y repasser le Rhin.

Quel triste retour! La Grande Armée n'existait plus.

Les 3e et 4e bataillons du 15e régiment d'infanterie, qui possédaient, le 10 août précédent, un effectif de 42 officiers et 870 hommes, se trouvaient réduits à 11 officiers et 227 hommes.

Il fallut donc procéder à une nouvelle réorganisation. Le 9 novembre, les deux bataillons furent réunis pour n'en former qu'un seul, à l'effectif de 22 officiers et 212 hommes, sous les ordres du commandant SCHOULER. Ce bataillon fut affecté à la 1re brigade (baron PELLEPORT) de la 20e division (général comte LAGRANGE), qui fut établie à Frankenthal pour couvrir Strasbourg.

1814

Nous avons vu plus haut que, moins de trois mois après la grande victoire de Dresde, non seulement nous avions perdu toute l'Allemagne, mais notre frontière même était menacée, notre intégrité nationale en danger. Tout le passé glorieux de l'Empire devenait inutile.

« C'est alors que commença la plus mémorable campagne que présente l'histoire militaire, campagne où l'on vit Napoléon, avec des forces tellement disproportionnées par le nombre que toute résistance semblait impossible, avec des soldats encore inexpérimentés, des lieutenants découragés et vieillis, repousser et vaincre des ennemis nom-

(1) Le général de Wrède avait servi sous Napoléon à la tête des contingents bavarois.

breux, aguerris, se renouvelant sans cesse et combattant avec l'enthousiasme du patriotisme et l'acharnement de la haine (1). »

Situation du 15e en 1814.

Voyons quelle était la situation du 15e régiment d'infanterie au début d'une année qui devait être si célèbre.

1er *bataillon du* 15e. — On se souvient que le 1er bataillon avait quitté l'armée d'Espagne, dans le courant de janvier 1814, pour être dirigé en poste sur Paris.

Le 7 février, il se trouvait à Provins sous les ordres du colonel LEVAVASSEUR et du commandant GRUAT. C'est là qu'il fut définitivement attaché à la 1re brigade (Pinoteau) de la 1re division (Leval) du 7e corps d'armée, commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio.

2e *bataillon*. — Le 2e bataillon, dont le cadre était rentré en France à la fin d'août 1813, avait été reconstitué à la hâte et tenait garnison à Strasbourg.

3e *bataillon*. — Le 3e bataillon était sous Metz avec tout le 6e corps (Marmont, duc de Raguse) (2).

4e *bataillon*. — Le 4e bataillon, reformé pendant le mois de janvier, fut plus tard affecté à la brigade Veaux, du corps de flanqueurs confié au général de division Allix.

5e *et* 6e *bataillons*. — Enfin le 5e bataillon était toujours au dépôt, à Brest, tandis que le 6e (3) se trouvait enfermé dans Erfurth.

(1) V. *Napoléon*, par Roger Peyre (campagne de 1814).

(2) Le 6e corps porta provisoirement le nom de 20e division, après la réorganisation de janvier 1814. Le bataillon du 15e, à l'effectif de 340 hommes, faisait partie de la division Lagrange (2e de ce corps), brigade Joubert.

(3) Les 6es bataillons avaient été formés pour la garde des places fortes. Le chef de bataillon CHEVALLIER, commandant le 6e bataillon du 15e, fut blessé d'un coup de feu au bras droit dans une sortie sous Erfurth, le 9 avril 1814. Le sous-lieutenant NANTERNE, du 15e, qui se trouvait, on ne sait comment, à Dantzig, fut blessé le 25 novembre 1813, au cours de la défense de cette place.

Nous allons nous efforcer de retracer ici le rôle glorieux de chacun de ces détachements du régiment.

Suivons d'abord le 3e bataillon, qui fut le plus éprouvé de tous.

A la fin de janvier, l'armée alliée avait passé le Rhin à Bâle et s'avançait sur Chaumont par Joinville (Wittgenstein) et par Saint-Dizier (Sacken et York).

Pendant ce temps, Marmont quittait la ligne de la Meuse et se dirigeait sur Vitry, pour se rapprocher de l'Empereur (1).

Le 30 janvier, après un engagement à Saint-Dizier avec l'avant-garde d'York, le 6e corps se porte sur Brienne, où il arrive non sans avoir échappé miraculeusement aux trois corps ennemis qui avaient bousculé notre arrière-garde à Montier-en-Der.

Bataille de la Rothière (1er février).

Le 1er février, Napoléon attaque, à la Rothière, les forces réunies de Schwartzemberg et de Blücher. La division Lagrange défend énergiquement la position de Chaumesnil. La brigade Joubert (15e de ligne) se couvre de gloire par sa belle résistance à la ferme de la Chaise. Abordée par quatre bataillons ennemis, elle ne recule que devant l'entrée en ligne de toute la division Rechberg (2), débouchant de la forêt de Soulaines, et se replie en bon ordre sur le bois d'Ajou, malgré les charges furieuses de la cavalerie de Spleny, qui ne peut parvenir à l'entamer.

Combat de Rosnay (2 février).

Le lendemain, le 6e corps reçoit l'ordre de se diriger sur les villages de Perthes et de Rosnay. Le passage de la

(1) Qui n'avait avec lui que les corps de Victor et de Ney.

(2) V. Mémoires et rapports de Marmont, ainsi que le *Journal des marches et opérations du 6e corps*, par le général Fabvier.

Voire, au pont de Rosnay, est inquiété par la poursuite de la colonne de Wrède. Mais nos troupes, retranchées dans les maisons et l'église, tiennent vaillamment tête à l'ennemi, qui n'ose plus trop s'avancer.

Profitant alors du brouillard qui commence à obscurcir l'horizon, le duc de Raguse se retire sur Ramerupt. Le 5 il arrive à Méry, le 6, à Nogent-sur-Seine.

Bataille de Champaubert (10 février 1814).

Deux jours après, le maréchal Marmont fait une démonstration sur Sézanne et se retrouve, le 10, en présence de l'armée de Silésie, près de Champaubert.

Le corps russe d'Olsouvief occupait le village de Bayes, reliant les troupes de Sacken, établies à Montmirail, à celles de Kleist, arrêtées à Vertus.

La division Lagrange, à laquelle appartenait le 3e bataillon du 15e de ligne, ayant traversé pendant la nuit la forêt de Traconne et les marais de Saint-Gond, s'emparait, dès le matin, du pont de Saint-Prix et refoulait la première ligne russe jusqu'à Bayes; puis, comme l'ennemi se ralliait et se défendait opiniâtrement dans deux fermes et un petit bois, le général Lagrange, attaquant son flanc droit, le rejetait en désordre sur Champaubert et complétait ainsi le succès de la journée en coupant en deux l'armée de Blücher.

Napoléon crut avoir ressaisi la victoire.

« Si demain, disait-il, nous avons encore un succès comme celui-là contre Sacken, l'ennemi repassera le Rhin plus vite qu'il ne l'a passé. »

Cependant, la véritable position défensive était à Etoges. Aussi Marmont se hâta-t-il de l'occuper (1) (2).

---

(1) Les sources auxquelles nous avons puisé nos renseignements pour écrire cette campagne sont : 1° le *Journal de la marche du 6e corps*, par le général Fabvier; 2° *Campagne de* 1814, par Koch; 3° *Journal historique de la division Leval*, par le général Maulmont ; 4° La correspondance officielle (archives historiques de la guerre) ; 5° Mémoires de Marmont.

(2) Le 15e perdit dans cette bataille deux officiers : le capitaine GRUZÉ

Les choses en étaient là lorsque, le 13 février, le duc de Raguse vit paraître devant lui 20.000 hommes de Blücher.

Ne se sentant pas en force, il se retira lentement sur Montmirail, sous la protection de la cavalerie de Grouchy.

Mais, à moitié chemin, le 6e corps recevait de l'empereur l'ordre de s'établir sur le plateau, en arrière de Vauchamps.

Victoire de Vauchamps (14 février 1814).

Le 14 février, l'ennemi, ne croyant plus à une résistance sérieuse, s'engage dans le village et commence à en déboucher quand il est, tout à coup, arrêté par le feu meurtrier de nos bataillons.

Marmont profite immédiatement de l'hésitation de l'adversaire pour reprendre franchement l'offensive. En un clin d'œil Vauchamps est enveloppé, les Prussiens et les Russes en pleine déroute.

La division Lagrange se lance alors à la poursuite des alliés, qui s'enfuient vers Etoges, rudement accompagnés par les cavaliers de Grouchy (1).

Enfin, pendant la nuit, le 6e corps, renforcé de la division Leval, traverse la forêt de Champaubert, surprend et détruit la division du prince Ourousof, qui bivouaquait à Etoges (2).

Les jours suivants se passent en marches entre Montmirail et Sézanne.

---

et le sous-lieutenant LECŒUVRE. Le lieutenant GUYOT DE FERRANDIÈRE fut blessé.

(1) Le 15e eut, à notre connaissance, un officier blessé, le capitaine NORMAND. La division Leval était venue soutenir les divisions Lagrange et Ricard. La division Lagrange était en colonne par régiments, à droite de la route.

(2) La division Leval, détachée par Oudinot, n'avait pas vu l'ennemi depuis son départ d'Espagne. Elle était impatiente de se signaler. Ce fut elle qui fut chargée de l'attaque de nuit. On n'a pas oublié que le 1er bataillon du 15e faisait partie de cette division.

Pourtant, le 25, Blücher se représente devant nous (près de Sézanne).

Le duc de Raguse recule sur Jouarre, pour se relier au duc de Trévise.

A partir de ce moment, les deux maréchaux se tournent contre le corps de Kleist, isolé sur la rive droite de l'Ourcq, et le mènent tambour battant jusque sous les murs de Soissons (1).

Par malheur, la capitulation de cette ville (5 mars) fait perdre tout le fruit d'une aussi belle manœuvre.

C'est le moment critique de la campagne. De ce jour la fortune abandonne définitivement l'empereur.

Le 10 mars, le 6e corps, très maltraité la veille au cours du combat de nuit d'Athies, se retire à Bery-au-Bac et se dirige ensuite sur Fismes et Reims.

Bataille de Reims (13 mars).

Le 13, vers 4 heures du soir, Marmont rencontre l'ennemi posté sur les hauteurs de Tinqueux et couvert, à sa droite, par la Vesle. Le maréchal dispose alors ses troupes en colonne par bataillon sur la chaussée, surprend et enlève deux bataillons russes, force la gauche de la ligne adverse et parvient à s'emparer des premières maisons du faubourg (2).

Bataille de Sommesous, près la Fère-Champenoise (25 mars).

Le lendemain matin, les alliés avaient évacué la ville. Après ce succès, le 6e corps se replia sur Bery-au-Bac et Fismes. C'est là qu'il reçut l'ordre de rejoindre Napoléon vers Sommesous.

---

(1) Le 5 mai, le capitaine Leprêtre fut blessé pendant la démonstration sur Soissons.

(2) Le sous-lieutenant L'Heureux fut blessé, le 13 mars, devant Reims.

Or, le 25 mars, le duc de Raguse, au lieu de trouver l'empereur, se heurtait à l'armée de Bohême sur le plateau de Soudé-Sainte Croix.

Surpris et culbuté dans le ravin de Connautray, le 6e corps fut sauvé par la diversion de la division Pacthod et put s'échapper, avec le corps de Mortier, par le village et le bois d'Allemant pour gagner la route de la Ferté-Gaucher.

Combat de Moutils. — Retraite sur Provins (26 mars).

Cependant, en arrivant à quelque distance de cette ville, on apprit la présence des troupes de York et de Kleist sur la rive droite du grand Morin. Il fallut se rabattre sur Provins; mais la retraite ne se fit pas sans difficulté.

La brigade Joubert (à laquelle appartenait le 3e bataillon du 15e) se dévoua pour assurer le salut du reste de l'armée (Mortier et Marmont).

Furieusement attaquée dans le village de Moutils par 6.000 Bavarois et vingt pièces de canon, elle eut la gloire de repousser tous leurs assauts et profita des ténèbres de la nuit pour courir à Provins, où elle entra même avant le gros de la colonne. « On revit avec joie ces mille braves et leurs deux canons, car on les croyait assurément perdus (1) ». C'est dans cet héroïque combat que le sous-lieutenant Trubert fut blessé à mort.

Echappant ainsi aux poursuites de l'ennemi, les ducs de Raguse et de Trévise se dirigèrent en toute hâte sur Paris. Malheureusement, les alliés arrivèrent en même temps qu'eux sous les murs de la capitale.

Avec une armée d'à peine 24.000 hommes, les maréchaux Mortier et Marmont allaient avoir à lutter contre plus de 150.000 coalisés.

(1) Ces renseignements sont empruntés au *Journal des opérations du 6e corps*, par le colonel Fabvier. (Archives du ministère de la guerre.)

Rôle du 1er bataillon du 15e pendant la campagne de 1814.

Avant de rappeler les gloires et les tristesses de la bataille de Paris, recherchons les traces de notre 1er bataillon, que nous savons figurer à la 1re brigade de la 7e division (Leval) (1).

Le 11 février, cette division reçoit l'ordre de quitter Provins pour se porter sur Montmirail. La retraite du duc de Tarente l'empêche d'exécuter son mouvement.

Nous la retrouvons quelques jours plus tard, le 14, à Etoges, où elle complète la victoire de Vauchamps en tombant, au milieu de la nuit, sur les bivouacs de la division russe Ourouzof, qu'elle culbute et taille en pièces.

Après ce beau fait d'armes, elle va rejoindre, près de Bar-sur-Aube, le corps d'armée du maréchal Oudinot, qui refoule de Wrède derrière l'Aube (26 février), au pont de Dolancourt.

Bataille de Bar-sur-Aube (27 février 1814).

Néanmoins le lendemain, 27, Schwartzemberg reprend l'offensive. Le comte de Wrède doit attaquer Bar, tandis que Wittgenstein s'efforcera de tourner notre gauche par Arentières, Vernonfays, Arsonval. Vers 10 heures, le mouvement se dessine nettement. C'est alors que, pour parer à ce danger, la division Leval opère un changement de front par brigade et s'avance, par bataillons en masse, sur les pentes de Vernonfays.

La journée commence par un succès. La brigade Montfort bouscule les chasseurs russes et les rejette dans le ravin de Lévigny, pendant que la brigade Chassé débouche sur le plateau de Vernonfays.

---

(1) Bien que cette division fût devenue la 1re du 7e corps (Oudinot), on continua longtemps à la désigner sous le nom de 7e division. La brigade Pinoteau comprenait un bataillon du 66e, un du 15e et le 17e léger.

Cette division était à Provins depuis le 7 février.

L'avantage nous semble assuré lorsqu'un retour offensif du prince Gortchakoff refoule nos deux brigades dans le bois de la « Tête-à-Cerf ».

Mais la brigade Pinoteau (15e de ligne), tenue jusque-là en réserve, s'élance à leur secours et charge l'ennemi avec un tel entrain qu'en un clin d'œil le combat est rétabli (1).

Malgré ce succès, il fallut céder au nombre et la division Leval dut repasser l'Aube, au pont de Dolancourt, pour gagner Vendeuvres et Magnifouchard. Le 1er bataillon du 15e de ligne, qui avait si vaillamment lutté contre les Russes de Gortchakoff, avait chèrement payé sa gloire. Il comptait, à la fin de la bataille, 7 officiers blessés: MM. le capitaine LEROUXEAU; le lieutenant-adjudant-major PELLETIER; les lieutenants GIRAULT et SALVIAT; les sous-lieutenants BIDARD, LECOMTE et FAVART.

Le 2 mars, le duc de Reggio rejoignait à Troyes le duc de Tarente (Macdonald) (2).

Deux jours après (le 4), la marche en avant du prince Schwartzemberg nous obligeait à évacuer cette ville.

Ce fut au 7e corps (Oudinot) qu'incomba la mission de protéger la retraite. Il le fit avec sa valeur ordinaire.

Le 6 mars, l'armée du duc de Tarente avait repassé la Seine et s'échelonnait jusqu'à Provins.

Elle conserva pendant huit jours les mêmes positions.

Combat de Cormeron, près Provins (16 mars 1814).

Enfin, le 15, l'ennemi sembla vouloir nous attaquer. En conséquence, la division Leval fut déployée au nord de Provins, en arrière des villages de Léchelle et de Cormeron.

Le lendemain, les Russes enlèvent Cormeron; mais la

(1) Ces renseignements ont pour source les documents suivants : 1° *Journal historique de la division Leval*, par le général Maulmont; 2° 1814, par Koch; 3° Correspondance officielle (Archives de la guerre).

(2) Le maréchal Macdonald prit le commandement en chef des deux corps d'armée ainsi réunis.

1re division (Leval) les déloge du village et se replie lentement devant le prince de Wurtemberg, dont elle arrête la poursuite (1).

Le 17, Macdonald prend position entre Cucharmoy et Donnemarie. L'armée de Bohême ne tente rien contre nous.

Les choses en sont encore là lorsque Schwartzemberg, apprenant l'arrivée de l'empereur, disparaît subitement et rétrograde vers l'Aube.

Napoléon, qui vient en effet d'amener 16.000 hommes au duc de Tarente, lance toutes ses forces sur les traces de l'armée de Bohême.

Malheureusement, Blücher a pu opérer sa jonction avec Schwartzemberg; de sorte que, le 21, on se heurte à toute l'armée alliée, établie d'une façon formidable entre la Barbuisse et l'Aube.

Défense d'Arcis-sur-Aube (21 mars 1814).

C'eût été une folie que d'aborder ces 100.000 coalisés. Il était donc urgent de reculer derrière l'Aube. Mais nous n'avions qu'une seule ligne de retraite, le pont d'Arcis.

Le duc de Reggio fut, encore une fois, chargé de tenir tête à l'ennemi pendant l'exécution de ce difficile mouvement.

Après une belle résistance contre les trois colonnes du prince royal de Wurtemberg, le maréchal Oudinot fut contraint de repasser la rivière (2).

Le lendemain, 22, le comte Giulay tenta de forcer le pont. La brigade Maulmont, retranchée sur la rive gauche, repoussa toutes ses attaques (3).

---

(1) On se souvient que la 7e division dont faisait partie le 15e (1er bataillon) était devenue 1re division du 7e corps (Oudinot). C'est ce jour-là que fut blessé le lieutenant Richard.

(2) Le général Leval fut blessé sur le pont, à six pas de l'ennemi. Le général Maulmont eut un cheval tué sous lui.

(3) Le général Maulmont remplaçait le général baron Pinoteau, blessé, le 27 février, à Bar-sur-Aube. Le 15e était donc sous ses ordres.

Cependant, l'empereur avait résolu de faire une audacieuse démonstration sur les derrières de Schwartzemberg.

Le 7e corps le suivit dans la direction de Saint-Dizier et de Vassy, continuellement harcelé par les coureurs alliés.

Le 29 mars, ce fut la division Leval qui délogea l'ennemi de Saint-Dizier, en lui faisant 3.000 prisonniers (1).

D'ailleurs, on ne s'attarda pas dans ces régions. Il fallait en toute hâte reprendre la route de Paris, dont les nouvelles s'aggravaient de jour en jour.

Le 5 avril, le duc de Reggio, arrivé à Fontainebleau, apprenait l'abdication de l'empereur.

ROLE DU 4e BATAILLON DU 15e DURANT LA CAMPAGNE DE 1814

Pendant que les 1er et 3e bataillons du 15e de ligne accomplissaient si noblement leur tâche, qu'était devenu le 4e ?

D'abord destiné à la 2e division de réserve, formée à Paris, ce bataillon fut, plus tard, dirigé sur Troyes, où il arriva le 27 janvier, pour être attaché à la brigade Veaux du corps de flanqueurs commandé par le général Allix (2).

La colonne Allix avait été chargée de défendre la ligne de l'Yonne.

Bataille de Sens (11 février 1814).

Le 11 février, elle était établie à Sens, lorsqu'elle fut attaquée, vers 5 heures du matin, par toute l'avant-garde autrichienne composée d'environ 10.000 hommes et de 15 pièces de canon. La lutte fut acharnée, mais, à 6 h. 1/2 du

(1) V. *Journal historique de la division Leval,* par le général Maulmont.

(2) Ce corps comprenait quatre bataillons et un escadron, au total 1.450 hommes. Il devait avoir Auxerre pour centre d'opérations, afin de couvrir le flanc droit des armées françaises.

soir, la trahison d'un indigne citoyen permit aux alliés de pénétrer dans la place (1).

Force nous fut d'évacuer la ville. Du moins la retraite se fit-elle dans le plus grand ordre.

Les braves défenseurs de Sens se retirèrent sur Pont-sur-Yonne, ne laissant aucun prisonnier aux mains de l'ennemi.

Le rapport du général Allix est fort élogieux pour l'infanterie de la brigade Veaux, dont il se plaît à reconnaître la brillante conduite dans ces périlleuses circonstances.

Le 4e bataillon du 15e de ligne, à qui revenait une partie de la gloire de cette honorable défense, avait deux officiers hors de combat : le sous-lieutenant SOULAS, tué sur place, et le sous-lieutenant BAILLY, blessé.

Ce fut, d'ailleurs, le seul engagement sérieux auquel la division Allix fut appelée à prendre part. Elle demeura presque constamment immobilisée derrière l'Yonne, entre Auxerre et Montereau, pour interdire aux Autrichiens tout mouvement tournant de ce côté.

Elle s'y trouvait encore à la fin mars, au moment de la crise finale de la campagne.

Pendant ce temps, le 6e bataillon se défendait dans Erfurth (2), le 2e dans Strasbourg; quant au 5e, il n'avait pas quitté Brest (dépôt).

---

(1) On aurait pu conserver la ville si quelqu'un n'avait indiqué à l'ennemi une entrée cachée, donnant accès dans le collège qui est adossé au mur d'enceinte. Ces renseignements sont tirés de la Correspondance officielle du ministère de la guerre (Correspondance de Pajol et rapport du général Allix). Le pillage de Sens dura neuf jours, du 11 au 20 février. « Suprême ironie ! En quittant cette ville, où il avait présidé au pillage, le prince héritier de Wurtemberg, beau comme un jeune dieu, réquisitionnait vingt-quatre paires de gants blancs. » (*La France en* 1814, par Henri Houssaye.)

(2) Nous avons dit plus haut que le chef de bataillon CHEVALLIER, commandant le 6e bataillon du 15e, avait reçu un coup de feu au bras droit, dans une sortie autour d'Erfurth, le 9 avril 1814.

Bataille de Paris.

En arrivant à Charenton, le 29 mars, vers midi, les maréchaux Marmont et Mortier avaient reçu du roi Joseph l'ordre de prendre immédiatement leurs dispositions pour disputer la capitale aux 150.000 alliés qui se ruaient sur elle.

Le duc de Raguse devait défendre tout le secteur compris entre la Marne, Belleville et Romainville (1).

A cet effet, dès le lendemain matin, la division Lagrange était déployée à cheval sur la route de Belleville à Romainville : la brigade Fournier à droite, la brigade Joubert (15e de ligne) à gauche. La division Ricard restait en réserve, massée en colonnes derrière la butte des Tourelles.

Après avoir tout d'abord chassé Rajefsky du plateau de Romainville et l'avoir repoussé jusque vers Pantin et Noisy, les 1.200 hommes de Lagrange durent reculer devant l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi; de sorte qu'à midi, les troupes d'Helfreich et de Mezenzoff reprenaient pied sur le plateau et s'emparaient de Ménilmontant. Quelques bataillons russes parvenaient même à tourner le parc des Bruyères.

Dans cet instant critique le maréchal Marmont n'hésite pas à se mettre en personne à la tête de la brigade Clavel et fond sur les grenadiers russes; mais, pris en flanc par les chevaliers-gardes de Miloradowitch, il est décidément obligé de rétrograder jusqu'à Belleville.

C'est là que, ralliant les débris des divisions Lagrange, Ricard et Padoue, il contient, avec une indomptable énergie, tous les efforts des masses ennemies débouchant sur lui.

---

(1) Les documents sur lesquels nous avons établi ce récit sont les suivants : Thiers, *Histoire de l'Empire;* Mémoires de Marmont, livre XX; *Journal historique du 6e corps*, par le colonel Fabvier; *Napoléon*, par Roger Peyre; Correspondance générale (Archives historiques du ministère de la guerre).

Cependant, dans la soirée, les grenadiers russes pénètrent, par le boulevard extérieur, entre Belleville et la barrière de ce nom. Le duc de Raguse, comprenant l'imminence du danger, réunit à la hâte une centaine d'hommes autour de lui et, ayant à ses côtés les généraux Pelleport et Meynadier, entraîne cette poignée de braves dans une charge furieuse qui bouscule les têtes de colonnes des alliés, les refoule dans la rue haute de Belleville et rétablit ainsi le combat.

La brigade Joubert reprend alors sa première position pour protéger le mouvement du reste de la division Lagrange, qui organise une nouvelle ligne de résistance dans les rues basses entourant la butte du Moulin.

Mais, comment lutter contre cette marée humaine qui monte, qui se répand, qui envahit tous les faubourgs et se glisse par toutes les issues ?

La catastrophe est fatale.

L'admirable défense des maréchaux Mortier et Marmont ne peut désormais conjurer ni la perte de la capitale, ni l'écroulement de cet empire, devant lequel tremblaient, naguère encore, tous les peuples de l'Europe.

D'ailleurs, l'impératrice et le roi de Rome ont déjà quitté Paris. Le roi Joseph ne tarde pas à les suivre, laissant au duc de Raguse l'autorisation de capituler entre les mains de l'empereur de Russie.

Ainsi devait se terminer à la lueur sinistre d'un désastre cette glorieuse et magnifique campagne de 1814.

La bataille de Paris était le soixante-septième engagement du 6e corps, depuis le 1er janvier (1). Aussi que de vides dans ses rangs ! Le 3e bataillon du 15e de ligne, qui comptait 340 hommes le 25 janvier, ne présentait plus, à la date du 1er avril, que 13 officiers et 30 hommes (2) (3).

(1) V. Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse.

(2) Situations du 25 janvier et du 1er avril (Archives de la guerre).

(3) D'après les conventions de l'armistice, le 3e bataillon du 15e (6e corps) se retira d'abord à Essonne, puis à Rouen; le 1er bataillon (7e corps) à Villers-en-Brie, puis à Evreux; le 4e bataillon (division Allix) à Sens, puis à Chartres; le 6e bataillon, venant d'Erfurth, et le

Ces chiffres se passent de commentaires, ils affirment assez que, si les alliés sont entrés dans la capitale, ce n'est qu'en franchissant des monceaux de cadavres.

1815 (Cent-Jours : 20 mars-22 juin).

L'épopée napoléonienne touche à sa fin.

En 1815, elle trouble encore une fois la paix du vieux continent pour disparaître définitivement dans le sanglant et glorieux épilogue de Waterloo.

Lorsqu'au mois de mars 1815, la nouvelle de l'audacieux retour de l'empereur retentit en France comme un coup de foudre, le 15e régiment d'infanterie, qui tenait alors garnison à Saint-Malo, reçut l'ordre de diriger deux bataillons sur Paris; mais ce renfort dut s'arrêter à Alençon, en apprenant l'arrivée de Napoléon aux Tuileries (20 mars).

Comme on pouvait le prévoir, la guerre allait bientôt recommencer.

Le régiment fut affecté au corps d'observation du comte de Lobau (6e corps); c'est ce qui l'empêcha de prendre part à la campagne de Belgique.

Au mois de septembre, le colonel LEVAVASSEUR était avec son 1er bataillon à Brissac; le 2e occupait Erigné, tandis que le 3e se trouvait à Nantes.

C'est là que fut licencié le 15e régiment d'infanterie, qui ne survécut pas ainsi aux institutions de cet empire pour lequel il n'avait marchandé son sang ni dans les enivrements de la victoire, ni dans les heures sombres de la défaite.

2e, parti de Strasbourg, ne rejoignirent qu'à la fin d'août les débris des quatre autres, alors réunis à Brest.

D'ailleurs, dès le mois de juin, le régiment, qui avait reçu en incorporation le 140e de ligne et les dépôts des 1er, 2e et 3e régiments de tirailleurs, avait été réorganisé à trois bataillons.

TROISIÈME PARTIE

Depuis la formation des légions départementales (1816) jusqu'à nos jours.

LÉGION DU FINISTÈRE OU 27ᵉ LÉGION (1ᵉʳ MARS 1816-23 OCTOBRE 1820)

15ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE DEPUIS LE 23 OCTOBRE 1820 JUSQU'A NOS JOURS

TROISIEME PARTIE

Histoire du 15e régiment d'infanterie depuis la formation des légions départementales (1816) jusqu'à nos jours. — Légion du Finistère ou 27e légion (1er mars 1816-23 octobre 1820). — 15e régiment d'infanterie de ligne (depuis le 23 octobre 1820 jusqu'à nos jours).

Après le licenciement de l'ancienne armée impériale, il fallut songer à réorganiser les forces du royaume sur de nouvelles bases.

S'inspirant à la fois des plus vieux souvenirs de la monarchie et du principe républicain du mélange des différentes armes, le gouvernement, qui supprimait les régiments, les remplaça par des légions, où devaient se trouver, réunies en un seul corps, cavalerie, artillerie, infanterie (1).

Chacune de ces légions fut constituée dans un département dont elle prit le nom, et qui lui fournit exclusivement son contingent. Les officiers seuls étaient dispensés de l'obligation d'appartenir à la région.

---

(1) Deux bataillons d'infanterie de ligne, un bataillon de chasseurs à pied, trois cadres de compagnie de dépôt, une compagnie d'éclaireurs à cheval (qui ne fut pas formée), une compagnie d'artillerie.

Création de la légion du Finistère

(1er mars 1816.)

Colonel DE LA FRUGLAYE

(11 octobre 1815).

Colonel DE RASCAS DE CHATEAUREDON

(25 décembre 1816).

C'est ainsi qu'en exécution de l'ordonnance royale du 3 août 1815 (1), de l'instruction ministérielle du 5 septembre et des lettres de Son Excellence le Ministre de la guerre, la légion du Finistère, portant le numéro 27, fut formée à Quimper le 1er mars 1816, à l'effectif de 402 hommes (2), sous le commandement du comte DE LA FRUGLAYE, qui fut remplacé, le 25 décembre suivant (3), par le baron DE RASCAS DE CHATEAUREDON.

Trois ans plus tard, la 27e légion fut enfin portée au complet normal déterminé par l'ordonnance du 3 août 1815. L'opération se fit à l'aide de contingents fournis par les classes 1816 et 1817. Cette réorganisation entraîna le rétablissement de la musique.

Depuis la première formation (1816), le dépôt seul restait à Quimper; les 1er et 2e bataillons tenaient garnison à Belle-Isle-en-Mer, tandis que le 3e était caserné à Port-Louis.

Au mois d'octobre 1819, le 1er bataillon fut envoyé à

---

(1) Ordonnance fixant l'organisation de l'infanterie en légions départementales.

(2) On ne forma à cette date qu'un seul bataillon. Le chiffre de 402 hommes était le complet déterminé, pour l'année 1816, par une décision royale, certifiée, le 23 janvier 1816, par le Ministre de la guerre. Presque tous les hommes provenaient de l'ancienne armée impériale licenciée. Pour l'uniforme de cette légion, voyez l'appendice n° 1.

(3) Le colonel DE LA FRUGLAYE fut retraité, le 18 décembre 1816, avec le grade honorifique de maréchal de camp.

Dieppe, les deux autres au Havre. Ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, au mois de février 1820, les trois bataillons de la légion du Finistère vinrent se réunir à Valenciennes. C'est là qu'ils apprirent la promulgation de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820, qui supprimait ces corps hétérogènes et décrétait la reconstitution des régiments.

La nouvelle organisation comportait soixante régiments d'infanterie de ligne (1) et vingt régiments d'infanterie légère.

Formation du 15e régiment d'infanterie de ligne

(25 décembre 1820.)

Colonel baron DE RASCAS

D'après les ordres du Ministre de la guerre, le lieutenant général comte Barrois présida lui-même à la métamorphose de la 27e légion, qui devint dès lors 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE, ainsi qu'il appert du procès-verbal signé à Valenciennes, le 25 décembre 1820 (2).

Un an plus tard (octobre 1821), le régiment fut dirigé sur Givet (3), qu'il quitta au mois de mars 1822 pour rejoindre son dépôt en formation à Paris.

---

(1) Les quarante premiers avaient trois bataillons; chacun de ces trois bataillons comportait huit compagnies, dont deux d'élite et six de fusiliers.

(2) V. Procès-verbal de formation (Archives de la guerre.)

(3) Le 15e arriva à Givet avec un effectif de 72 officiers et 1.208 hommes. Il n'est pas sans intérêt de citer ici le cas du lieutenant Richard, de la 27e légion, qui était entré au service dans la 15e demi-brigade, avait conquis tous ses grades dans ce corps devenu 15e régiment d'infanterie de ligne, et se trouvait encore faire partie de cette légion du Finistère qui devait bientôt reprendre le nom de son ancien régiment. En 1823 nous retrouvons cet officier capitaine adjudant-major au 15e régiment d'infanterie de ligne.

GUERRE D'ESPAGNE (1823) (1).

Le 15e régiment d'infanterie de ligne était encore en garnison à Paris lorsque éclata la guerre d'Espagne.

L'anarchie la plus complète régnait alors dans ce pays. L'impopularité croissante de Ferdinand VII menaçait de lui faire perdre encore une fois sa couronne.

La monarchie française, huit ans après sa restauration, avait reconquis sa place dans les conseils de l'Europe; elle voulait la reconquérir aussi sur les champs de bataille, car elle avait hâte de rendre au drapeau blanc son prestige évanoui.

Voilà pourquoi, le 28 janvier 1823, à l'ouverture de la session législative, le discours du trône annonça « qu'une armée de 100.000 hommes, commandée par un prince de la famille royale, allait au secours du petit-fils d'Henri IV, pour lui conserver sa couronne d'Espagne, préserver son beau royaume de la ruine et le réconcilier avec l'Europe ».

» Ces paroles furent acclamées par la grande majorité des pairs et des députés. Elles comblaient les vœux des royalistes, qui n'auraient pas toléré plus longtemps que le ministère abandonnât la cause de la légitimité (2). »

En conséquence, le duc d'Angoulême quitta Paris le 14 mars pour aller prendre le commandement de l'expédition.

L'armée d'Espagne, qui se concentrait depuis un mois à Bayonne, franchit la frontière le 7 avril 1823.

Le 15e régiment d'infanterie (3), affecté à la 2e brigade

---

(1) Les renseignements sur cette campagne proviennent du Rapport historique sur les mouvements opérés par le corps et les affaires auxquelles la troupe a pris part. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

(2) Ernest Daudet, *Histoire de la Restauration*, p. 297.

(3) Le régiment était parti de Paris le 31 janvier 1823 pour se rendre à Bayonne, où il séjourna un mois. En passant à Limoges, le dépôt, commandé par le major de Lavit, reçut l'ordre d'y rester.

Le 15e entra en campagne avec un effectif de 66 officiers et 1.599 sous-officiers et soldats.

(maréchal de camp, baron d'Albignac) de la 2e division (lieutenant-général comte Bourck) du 1er corps d'armée (maréchal Oudinot, duc de Reggio), fut, dès le premier jour, chargé d'une mission spéciale. Après avoir traversé la Bidassoa sur un pont de bateaux, il fut dirigé, avec 100 cavaliers du 1er hussards, sur la ville de Passage pour en déloger un parti ennemi. Mais la petite colonne n'eut pas à combattre.

Les cloches des villages, en saluant de leurs joyeux carillons l'arrivée de nos troupes, donnèrent l'éveil aux constitutionnels, qui s'embarquèrent à la hâte et s'éloignèrent rapidement de la côte.

Le lendemain, 8 avril, le colonel DE RASCAS, ayant appris que quelques détachements espagnols parcouraient la campagne et enlevaient le bétail pour approvisionner Saint-Sébastien, envoya l'ordre à sa 1re compagnie de voltigeurs de donner la chasse à ces partisans et de les refouler jusque sur la montagne qui domine la ville.

Le régiment suivait d'ailleurs la même direction. Il parut, le 9 avril, à 8 heures du soir, devant la place de Saint-Sébastien, y demeura jusqu'au 15, et fut, à cette date, dirigé sur Vittoria.

Du reste, il ne devait y faire qu'une courte halte et se porter rapidement sur Santander.

Ergonas (27 avril 1823).

Le 27 avril, à Ergonas, les voltigeurs du 15e (3e compagnie et une partie de la 2e) se heurtent aux avant-postes de la garnison de Santona; ils les bousculent et les refoulent jusqu'à l'arsenal de cette place, qui se trouve, dès lors, privée de toute communication avec les campagnes environnantes.

La marche se continue ensuite sur Santander (1), où le

(1) Les pluies torrentielles du 30 avril avaient grossi plusieurs torrents que les troupes durent passer à gué.

régiment arrive le 1er mai, pour en repartir, quatre jours après, à destination de Burgos (3).

La division s'y trouvait concentrée. Le 21 mai, le général comte Bourck fit, avec toutes ses forces, une démonstration sur Léon; mais les troupes constitutionnelles qui gardaient cette place se retirèrent à l'approche de la division française, qui séjourna dans la ville jusqu'au 20 juin.

C'est à cette époque (21 juin) que le régiment, réuni tout entier à Casabajal de la Léna, reçut l'ordre de poursuivre, par la route d'Oviédo, le corps ennemi qui s'était jeté dans les Asturies.

Combat de Pajarès (nuit du 22 au 23 juin).

Le lendemain (22 juin), le 15e, établi à Pajarès, avait détaché sa première compagnie de voltigeurs au village de Flordaceos, situé à une lieue plus loin. Pendant la nuit, cette compagnie d'avant-postes fut vivement, mais vainement attaquée par une reconnaissance espagnole. Celle-ci dut battre en retraite devant l'énergique attitude de nos voltigeurs.

Combats de Campomanès et Ponte de Hiero (23 juin).

Le combat de Flordaceos n'était que le prélude de la rencontre générale qui devait avoir lieu dans la journée.

Tandis que le 2e bataillon, formant la colonne de gauche, tourne et enlève la position de Campomanès, les deux autres bataillons (1er et 2e) délogent l'ennemi de Ponte de Hiero, malgré la résistance acharnée des défenseurs, qui ont coupé la chaussée et barricadé le village (2).

La déroute des Espagnols est complète. C'est avec bien

---

(1) Arrive à Burgos le 13 mai et en part le 22 mai; arrive à Léon le 5 juin.

(2) Les forces ennemies, commandées par le général Palaréa, se composaient de 1.600 hommes.

de la peine que le général Paläréa parvient à rallier 300 hommes, avec lesquels il s'enfonce dans la Galice.

Ce beau fait d'armes, tout à l'honneur du régiment, est mentionné dans le Bulletin du 30 juin. Le même document mentionne également les noms des militaires du corps qui se sont le plus particulièrement distingués ce jour-là. Nous nous ferions un scrupule d'en omettre la liste :

C'est d'abord le lieutenant-colonel baron DE MONTCHOISY; puis les capitaines ALLAIN, COUSIN et BALZA; les sergents-majors CHEVALIER et PAGÈS (1); les sergents REVOALE, LEPEULE, SAUNIER, AMIOT; le caporal FAVIER; enfin, le grenadier MASSON.

Rien ne s'opposait plus à notre marche sur Oviédo : le 15e arriva dans cette ville le 27 juin. Toutefois, dès le 5 juillet, le régiment se remettait en marche avec la colonne mobile du maréchal de camp baron Hubert pour faire une expédition en Galice.

Lorsque les défenseurs du Ferrol apprirent l'approche de cette colonne, ils renoncèrent à toute résistance et s'empressèrent de capituler.

Le 15e fit son entrée dans la place le 15 juillet. Il y demeura, pendant tout le siège de la Corogne, pour surveiller la côte et empêcher toute communication par mer avec cette ville.

Cependant, la garnison ayant mis bas les armes dans les premiers jours de septembre, le régiment vint rejoindre, à la Corogne, le reste de la division (10 septembre).

Quelque temps après, le général comte Bourck recevait l'ordre de quitter la Galice pour aller assiéger Ciudad-Rodrigo. En route, par suite d'instructions nouvelles, la 2e division dut modifier son itinéraire et se diriger sur Madrid, où elle arriva le 22 octobre (2).

---

(1) François PAGÈS, né dans l'Aveyron, cité dans ce Bulletin n° 17 pour sa belle conduite à Campomanès (23 juin), fut nommé sous-lieutenant au corps le 25 novembre 1823.

(2) Le régiment se portait à Ciudad-Rodrigo par Astorga, Zamora, Salamanca. A Baccara (2 lieues de Ciudad-Rodrigo), il reçoit l'ordre de reprendre la route de Salamanca (7 octobre). Il séjourne à Ségovie

Pendant son séjour dans la capitale, le 15e, qui avait été affecté à la division du lieutenant général baron Ordonneau, fut chargé d'escorter le roi Ferdinand VII à Tolède, à Aranjuez et à Sacédon (1).

Lorsque, au mois de septembre 1824, la division de Madrid fut rappelée en France, le régiment fut envoyé à Cadix (2) pour renforcer la 3e brigade (3) de la division Foissac-Latour.

Rentrée en France (1828).

En 1828, le corps d'occupation devait être rapatrié. Le 15e partit de Cadix avec la 2e colonne de marche, le 23 septembre, se dirigeant sur Bayonne, puis sur Nantes, où il réjoignit son dépôt le 20 décembre, après quatre-vingt-neuf jours de marche (4).

Bien que cette expédition d'Espagne n'ait pas été meurtrière, elle fut cependant très pénible ; mais nos troupes donnèrent, en toute occasion, l'exemple de l'énergie, du courage et de la plus exacte discipline.

---

les 16 et 17 et gagne ensuite Madrid. A partir du 15 novembre 1823, le 15e fait partie du corps d'occupation.

(1) Le 5 mars 1824, le cadre du 2e bataillon désigné par le sort pour rentrer en France, partit de Madrid pour se rendre à Auch, où le dépôt, venu de Limoges, resta jusqu'au 6 décembre de la même année et fut ensuite envoyé au Château (île d'Oléron).

(2) Le régiment, parti de Madrid le 7 septembre, arrive à Cadix le 7 octobre.

(3) Commandée par le maréchal de camp Mouton. L'année suivante le lieutenant général Gudin remplaça le lieutenant général Foissac-Latour.

(4) Le 22 mars 1827, le 2 bataillon et le dépôt avaient reçu l'ordre de quitter l'île d'Oléron pour se rendre à Périgueux, où ils arrivèrent le 31 mars. Ils se remirent en marche le 24 mai de la même année à destination de Nantes, où ils arrivèrent le 6 juin.

CONQUÊTE D'ALGER

Une question bien autrement brûlante préoccupait alors tous les esprits sérieux, reléguant au second plan les incessantes discussions auxquelles donnaient lieu, depuis déjà deux ans, les affaires algériennes (1).

Après avoir gravement outragé notre consul, M. Deval (avril 1827), le dey d'Alger, Hussein, venait de mettre le comble à l'insulte en faisant canonner, au mépris du droit des gens, le vaisseau *la Provence,* emportant, sous pavillon parlementaire, le contre-amiral de la Bretonnière, qui venait de faire une dernière mais infructueuse tentative de conciliation.

En présence de tels événements, toute hésitation disparut. Il s'agissait de venger l'injure faite à la France. Le gouvernement royal résolut d'agir directement par ses armes, sans faire appel à aucun secours étranger (2). A la fin de janvier 1830, l'expédition était décidée. Les préparatifs en furent poussés avec la plus grande activité.

---

(1) Nous avons puisé, pour cette campagne, aux sources suivantes : 1° Journal historique du corps (pour cette campagne), rapports ; 2° Histoire manuscrite de cette expédition (auteur anonyme), conservée aux Archives historiques de la guerre, ouvrage presque entièrement reproduit dans la *Conquête d'Alger,* de Camille Rousset ; 3° *Conquête d'Alger,* par Alfred Nettement ; 4° *Histoire de la Restauration,* par E. Daudet ; 5° *Histoire de la Restauration,* par E. Hamel ; 6° *Journal d'un officier supérieur* de la 2e division de l'armée d'Afrique ; 7° *Journal d'un officier de l'armée d'Afrique* (Desprez).

(2) L'Angleterre voyait avec jalousie la France entreprendre cette expédition. Dans un entretien entre l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stuart, et le baron d'Haussez, l'ambassadeur ayant donné à entendre que son gouvernement pourrait s'opposer à notre expédition, le ministre français s'emporta et lui répondit :

« Mylord, la France se f.... de l'Angleterre ! » Enfin, lord Aberdeen, qui s'était fait, auprès du duc de Laval, l'interprète de ces griefs, reçut de lui cette fière réponse :

« J'ignore, mylord, ce que vous pouvez espérer de la générosité de la France, mais ce que je sais, c'est que vous n'obtiendrez jamais rien par les menaces. »

Le Grande Bretagne se le tint pour dit.

L'armée, composée de 37,000 hommes et de 4.000 chevaux, comprenait trois divisions commandées par les lieutenants généraux baron Berthezène, comte de Loverdo, et duc des Cars. Chaque division était à trois brigades.

Le commandement en chef fut donné au général de Bourmont, ministre de la guerre. M. de Bourmont n'avait pas sollicité cet honneur, ce fut Charles X qui le lui offrit; il l'accepta avec la reconnaissance d'un soldat qui espérait racheter, par un triomphe militaire, l'impopularité attachée à son nom.

« L'histoire, qui, dans le passé, avait été sévère pour ce général, doit à sa mémoire de rappeler que, dans l'expédition d'Alger, il se couvrit de gloire, révéla d'incontestables qualités militaires et de patriotiques vertus, qui ne faillirent pas, même le jour où il eut la douleur de voir l'un de ses fils mortellement blessé à ses côtés (1). »

Le 10 mai, le commandant en chef adressait à ses troupes une proclamation chaleureuse :

« Soldats, l'insulte faite au pavillon français vous appelle au delà des mers. C'est pour le venger qu'au signal donné du haut du trône vous avez tous brûlé de courir aux armes....

» Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous; leurs vœux vous accompagnent.

» La cause de la France est celle de l'humanité.

» Montrez-vous dignes de votre noble mission. »

Ils le furent en effet.

Colonel Anatole MANGIN

(28 mars 1830).

Les deux bataillons de guerre (2) du 15e régiment d'in-

(1) *Histoire de la Restauration*, par Ernest Daudet, p. 421.

(2) Le lieutenant général comte d'Espinois, présida lui-même à l'organisation de ces deux bataillons de guerre. « Le choix des régiments destinés à passer en Afrique n'eut rien d'arbitraire, dit Camille Rousset; Les services rendus en Espagne et en Morée, les qualités acquises et prouvées dans les camps d'instruction furent les titres les plus sérieux à la préférence du ministre. »

fanterie avaient quitté Nantes les 26 et 27 mars, à l'effectif de 61 officiers et 1.450 hommes. Ils passèrent à Lyon les 20 et 21 avril. C'est là que le colonel DE RASCAS reçut l'ordre de rentrer dans ses foyers pour y attendre la fixation de sa retraite. Il fut remplacé, dans son commandement, par le colonel MANGIN.

Arrivé à Toulon le 13 mai, le régiment s'embarqua le même jour. Il fut réparti sur le *Trident,* la *Guerrière,* la *Didon* et l'*Herminie* (1).

Le 15e était affecté à la brigade Monck d'Uzer de la division Loverdo (2e division) (2).

Retenue par des vents contraires, la flotte ne mit à la voile que le 25 mai.

« La rade de Toulon offrit, ce jour-là, un spectacle admirable : ces centaines de navires, les uniformes, l'éclat des armes, les clameurs enthousiastes de la population groupée sur le port, le mouvement d'une armée qui s'ébranle, et le ciel méridional sur une mer vermeille, tel fut le magique décor que les habitants de Toulon purent contempler (3). »

Dispersée d'abord par une bourrasque, l'escadre jeta l'ancre, le 13 juin, dans la baie de Sidi-Ferruch, à 5 lieues d'Alger.

Le vice-amiral Duperré s'était fort exagéré les difficultés du débarquement des troupes. Son habileté pratique les surmonta si bien qu'en moins d'une demi-journée tout fut terminé.

Le mouvement commença, dès 4 heures du matin, par la division Berthezène, bientôt suivie de la division Loverdo.

---

(1) Le *Trident,* commandé par l'amiral de Rosamel; la *Didon,* par le capitaine de Villeneuve-Bargemont; la *Guerrière,* par le capitaine Rabaudy.

(2) Chaque division comprenait trois brigades. La division Loverdo se composait ainsi : 1re brigade, maréchal de camp Monck d'Uzer; 2e brigade, maréchal de camp de Damrémont; 3e brigade, maréchal de camp Collomb d'Arcine. La flotte et la flottille de débarquement comprenaient 124 bâtiments.

(3) *Histoire de la Restauration* par E. Daudet, page 423.

Combat de Sidi-Ferruch (14 juin 1830).

Vers 5 heures, les premiers coups de fusil se font entendre. Ce sont les Arabes embusqués dans les broussailles qui nous envoient quelques balles et disparaissent.

Peu d'instants après, un combat d'artillerie s'engage entre une batterie turque (1) et les douze pièces de montagne que notre infanterie a traînées à bras.

Le général de Bourmont vient de prendre terre à la pointe de Torre-Chica; il donne immédiatement l'ordre au général Berthezène de se porter sur la batterie ennemie.

Sans se laisser intimider par les charges furieuses de 5 ou 600 cavaliers arabes, au teint fauve, aux vêtements flottants, galopant et hurlant, debout sur leurs étriers, et faisant feu sans ralentir l'allure de leurs chevaux, nos colonnes gravissent résolument, baïonnette au canon, les pentes du mamelon, que les canonniers turcs se hâtent d'abandonner pour s'enfuir en désordre vers le plateau de Staouëli (2).

Cette manœuvre dégarnissait notre flanc gauche; aussi, vers 10 heures, la brigade Monck d'Uzer fut-elle dirigée de ce côté pour surveiller la plage de l'est, pendant que la brigade d'Arcine gardait l'artillerie.

Le 15e couvrait sa marche d'un rideau d'éclaireurs fournis par les compagnies d'élite. Bien qu'il n'y eût pas d'attaque sérieuse de ce côté, quelques balles ennemies firent des victimes dans nos rangs; c'est ainsi que furent blessés les grenadiers Bourlés et Liorzou, le voltigeur Dolonais et le fusilier Rivière (3).

(1) Cette batterie se composait de pièces de gros calibre et de mortiers disposés sur un mamelon distant d'environ 1.200 mètres de la plage.

(2) Détails empruntés à l'ouvrage de Camille Rousset et à l'histoire manuscrite (anonyme) conservée au ministère de la guerre et dont s'est inspiré l'auteur de la *Conquête de l'Algérie*.

(3) Nous avons relevé le nom de ces quatre blessés sur les registres matricules du corps.

Cependant, les Arabes ayant disparu, la division Loverdo vint rejoindre, en avant de la position conquise, les deux brigades du général Berthezène.

Tel fut notre premier succès sur cette terre d'Afrique, où notre armée aura l'éternel honneur d'avoir planté, avec le drapeau de la France, le premier jalon de la civilisation moderne.

Dans l'après-midi, la 3e division, qui avait aussi achevé son débarquement, s'installa dans la presqu'île même, tandis que les deux premières établissaient leurs bivouacs sur les emplacements qu'elles occupaient depuis la retraite de l'ennemi, c'est-à-dire à plus d'un kilomètre vers le sud-est.

Le 15e de ligne disposa ses tentes à l'extrême droite de la ligne française.

Jusqu'au 18 juin, la campagne consista en une longue série d'escarmouches entre nos soldats et les cavaliers arabes, qui se jetaient à tout instant sur les avant-postes (1).

Beau trait du sergent Philip, du 15e de ligne.

« Dans la journée du 18, dit Camille Rousset, de gros nuages de poussière signalèrent l'arrivée de fortes colonnes mêlées de cavaliers et de fantassins. Vers le soir, cinq Arabes se présentèrent aux avant-postes du régiment (2). Le principal d'entre eux était le cheik de la tribu des Beni-Mediah (3). On lui envoya un interprète. »

Mais, comme ces indigènes ne semblaient pas oser s'approcher, le sergent Philip, de la 6e compagnie du 1er bataillon du 15e de ligne, s'offrit en otage et vainquit ainsi la défiance des Arabes.

(1) Le 15 juin l'adjudant Merveilleux, du 15e, reçut dans une de ces attaques un coup de feu au jarret gauche qui lui coupa l'artère. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 27 décembre suivant.

(2) Camille Rousset écrit : « aux avant-postes du 15e ».

(3) Le cheik des Beni-Mediah, accompagné de son fils et de trois cavaliers arabes. (*Journal d'un officier supérieur de la 2e division de l'armée d'Afrique.*)

Ceux-ci se dirent envoyés par leur tribu pour traiter avec les Français et promettaient de se retirer dans la montagne si nous prenions l'engagement de respecter leur religion, leurs femmes et leurs troupeaux.

Le dévouement du sergent PHILIP est d'autant plus méritoire qu'il avait tout à craindre d'ennemis aussi barbares.

Ce cheik et ses compagnons ne firent d'ailleurs aucune difficulté pour donner au général de Loverdo les renseignements les plus précis sur les dispositions des Turcs (1).

L'agha Ibrahim, dirent-ils, venait d'appeler au camp de Staouëli 5.000 janissaires, autant de Coulouglis, 10.000 Maures d'Alger, 30.000 Arabes des beys de Tittery, de Constantine et d'Oran, enfin 8 ou 10.000 Kabyles.

On n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Bataille de Staouëli (19 juin 1830).

Les positions prises, dès le 14, par les divisions Berthezène et Loverdo n'avaient pas été sensiblement modifiées.

Le 15e de ligne, toujours à l'extrême droite, se reliait à gauche avec le 48e. Cette brigade, placée dans un coude de l'oued Bridja, se trouvait couverte sur son front et son flanc par le ravin au fond duquel coule ce ruisseau. Mais un espace d'environ 800 mètres restait accessible à l'ennemi, entre les bivouacs du 15e et la mer. On le fit heureusement garder par une batterie de montagne (2).

Le 19 juin, dès l'aube, les Arabes, profitant d'un épais brouillard, se rapprochent lentement de nos positions. A 3 heures du matin, quelques coups de feu retentissent du

(1) On put constater le lendemain l'exactitude de ces renseignements. Tous ces faits sont relatés dans l'excellent ouvrage, manuscrit et anonyme, sur la conquête d'Alger, qui est conservé aux archives historiques du ministère de la guerre.

(2) Cette batterie de montagne était commandée par le capitaine LELIÈVRE.

côté de la brigade d'Uzer (15e et 48e). La fusillade s'anime rapidement et s'étend bientôt sur toute la ligne des avant-postes.

Pendant que les tirailleurs ennemis attirent ainsi notre attention, l'agha charge deux fortes colonnes de surprendre et de tourner nos deux ailes.

En effet, vers 5 heures, le brouillard commence à tomber et l'on peut apercevoir sur les pentes des hauteurs voisines une nuée d'ennemis qui s'avance rapidement contre notre droite. Ce sont les troupes du bey de Constantine.

Cette colonne, laissant 2 à 3.000 hommes aux prises avec la brigade Damrémont, se jette résolument sur la brigade Monck d'Uzer, que l'absence de la brigade d'Arcine laisse sans appui (1).

En un instant, les Kabyles, escaladant les escarpements du ravin, se dressent devant le front du 48e, pendant que les janissaires et les Arabes, bravant le feu de notre artillerie, cherchent à tourner la droite du 15e et à s'emparer de la batterie de montagne. Dans ce danger pressant, le colonel Mangin réunit à la hâte deux compagnies du 15e et du 48e, qui se ruent à la baïonnette sur les masses ennemies à peine arrêtées par une dernière salve à mitraille de nos canons (2).

L'attaque est menée avec un tel entrain qu'en un clin d'œil les soldats du bey sont culbutés dans le ravin et rejetés au delà de l'oued Bridja.

Mais les Arabes se rallient sur le plateau en avant de la kouba de Staouëli. Le général de Loverdo envoie immédiatement l'ordre aux colonels MANGIN (15e) et Leridan (48e) de les débusquer de cette position. A 9 heures, le 15e

(1) La 3e brigade (Collomb d'Arcine) de la division Loverdo avait été envoyée en réserve générale derrière la gauche de la division Berthezène, que l'on croyait devoir supporter les plus grands efforts de l'ennemi.

(2) Les compagnies du 48e sont commandées par le commandant Blanchard-Duval, celles du 15e par le commandant ALLAIN. Ces deux colonnes sont commandées par le colonel MANGIN, du 15e.

et le 48e ont accompli leur tâche; les indigènes sont obligés de nous abandonner le terrain.

La division Loverdo s'arrête sur place, attendant vainement des ordres.

C'est que, pendant ce temps, l'agha Ibrahim, à la tête des meilleures troupes de la Régence, livre un combat terrible à notre extrême gauche.

La brigade Clouet n'est sauvée que par l'énergique et intelligente intervention du général Collomb d'Arcine, qui rétablit le combat et entraîne toute la division Berthezène à reprendre une vigoureuse offensive (1).

Enfin, vers 10 heures, le général de Bourmont fait prévenir le comte de Loverdo qu'on va attaquer les batteries et le camp ennemis et lui prescrit de se conformer au mouvement général en exécutant une grande conversion à gauche.

Les deux brigades s'ébranlent en colonnes par division, à distance de peloton. Mais la brigade d'Uzer, qui se trouve à l'aile marchante, a beaucoup de peine à suivre, étant obligée d'emmener avec elle les obusiers de montagne, qu'il faut faire traîner par des hommes, à la bricole, faute de chevaux (2).

Le 48e et le 15e longent, l'un la rive droite, l'autre la rive gauche du ruisseau encaissé descendant des hauteurs de Sidi-Khalef. Le colonel MANGIN couvre son flanc droit à l'aide de ses compagnies de voltigeurs.

On arrive ainsi, après mille difficultés, à gagner une posi-

(1) Le 28e, débordé de toutes parts, allait être écrasé lorsque le général d'Arcine, sans attendre d'ordre, comprenant, malgré la brume qui cachait ce spectacle, qu'une lutte terrible se livrait de ce côté, court au colonel du 29e, lui donne l'ordre de marcher avec tout son monde et, sans plus attendre, enlevant au pas de course les voltigeurs du 1er bataillon, il les guide lui-même, au galop de son cheval, vers le lieu du combat et dégage le 28e, à bout de forces. (L'auteur de cet historique s'honore d'être le petit-neveu du général comte Collomb d'Arcine.)

(2) Les pièces et les affûts, démontés, sont traînés à la bricole; les caisses de munitions sont portées à dos d'homme.

tion avantageuse, sur la gauche du camp de Staouëli, dont le général en chef conduit l'attaque en personne.

Nos obusiers ouvrent alors le feu et, bientôt après, nous sommes complètement maîtres du terrain. Vers midi, l'armée de l'agha, en pleine déroute, s'enfuit en désordre dans la direction d'Alger, laissant derrière elle son camp rempli de richesses et de munitions.

Il faut dire à l'honneur de nos soldats que, dans la prise du camp de Staouëli, on n'eut à regretter aucun acte de pillage. Lorsque le comte de Bourmont vint le visiter, il y trouva tout ce qu'avaient abandonné les vaincus, tout ce qu'avaient respecté les vainqueurs.

Cette belle victoire, qui décida, pour ainsi dire, du succès de l'expédition, eut d'ailleurs des résultats immédiats, qui, pour être plus prosaïques, n'en furent pas moins goûtés.

« Depuis un mois, les troupes n'avaient mangé que de la viande salée. Le soir de la bataille, chaque compagnie reçut deux moutons, du riz, du café, dépouilles opimes de l'ennemi. On célébra joyeusement la victoire, on but aux succès futurs, et, le lendemain, quand l'ordre du jour adressé à l'armée par le général en chef fut lu devant les régiments, ils applaudirent particulièrement ce passage : « La milice turque avait cru qu'il était aussi facile de » nous vaincre que de nous outrager; une entière défaite » l'a désabusée; c'est désormais dans l'enceinte d'Alger » que nous aurons à combattre (1). »

La belle conduite du colonel MANGIN (2) avait été très remarquée. Il eut l'honneur d'être cité, avec le lieutenant Lévêque, dans le bulletin du comte de Bourmont. Il en attribua d'ailleurs tout le mérite à son brave régiment.

« Le colonel du 15e, écrit-il dans son rapport, se loue particulièrement de la manière dont MM. les capitaines LODOYER et BISSON ont dirigé leurs compagnies de voltigeurs; ils ont été dignement secondés par leurs officiers

(1) Camille Rousset, *Conquête d'Alger.*

(2) L'état-major du 15e comprenait le colonel MANGIN, le lieutenant-colonel DURIS, les chefs de bataillon LAURENT et ALLAIN.

et, notamment, par MM. Lévêque et Ducos de la Hitte Chacun a fait son devoir. Cependant, au milieu de tant de braves, le voltigeur Sauvage a trouvé moyen de faire remarquer son intrépidité. Il a tué de sa main plusieurs ennemis et, déjà dans une affaire précédente, il avait eu l'occasion de se distinguer. Le voltigeur Noaillac, les fusiliers Bodilis et Guibon méritent aussi d'être cités : quoique blessés, ils n'ont pas cessé de combattre et de donner l'exemple du courage et du dévouement (1). »

Le régiment s'était en effet montré digne de son intrépide colonel, et s'il n'eut qu'une cinquantaine d'hommes hors de combat, c'est qu'en dehors de l'attaque furieuse du matin, les Arabes, démoralisés, reculèrent constamment devant nous et n'entretinrent plus la lutte que par une fusillade à longue portée assez mal ajustée (2).

La nouvelle de la bataille de Staouëli jeta l'épouvante dans Alger. Hussein Dey était terrifié. Il redoutait de voir apparaître les vainqueurs aux portes de la ville, protégées seulement par le fort l'Empereur (Sultan Kalassi), vieille construction du XIVe siècle qu'il jugeait, il est vrai, imprenable.

L'armée française et son chef n'avaient effectivement qu'un désir, celui de se porter, le plus vite possible, sur Alger; mais il fallut attendre, sur le théâtre de la victoire, les chevaux, l'artillerie de siège, les vivres et les munitions, dont le débarquement avait été jusque-là rendu impossible par de violentes tempêtes.

Quoi qu'il en soit, deux brigades par division furent chargées d'occuper les hautes croupes de la Bouzaréah et tout le massif montagneux qui domine Alger et Fort-l'Empereur.

Quant à la brigade Monck d'Uzer (15e et 48e), elle reçut

(1) Rapport du colonel Mangin.

(2) Sur les 533 hommes hors de combat du côté des Français, le 15e en avait 40, presque tous voltigeurs ou grenadiers, et 2 caporaux (Duten et Destephen), ainsi qu'un sergent (Labarbe). Nous avons relevé ces noms sur les registres matricules du corps (Archives administratives de la guerre).

l'ordre (25 juin) d'aller garder le camp retranché de Sidi Ferruch (1).

Cependant, l'ennemi, revenu de sa première stupeur, devint plus entreprenant. Chaque jour il fallut combattre (2).

Enfin, le 1er juillet, le comte de Bourmont prescrivit aux 15e et 48e de ligne de rejoindre le reste de la division Loverdo, pour prendre part aux travaux de siège.

Le général Monck d'Uzer établit sa brigade en avant du consulat de Hollande (3).

Prise de Fort-l'Empereur (4 juillet 1830).

Dans la soirée du 3, les troupes furent averties qu'à la pointe du jour une fusée, tirée du quartier général, signifierait aux batteries l'ordre de commencer le feu toutes ensemble.

Or, voici que, vers 3 heures du matin, des bruits de combat éclatent au milieu de la ligne. Ce sont les Turcs qui tentent une surprise sur la batterie du Dauphin. Heureusement, l'éveil est donné par les canonniers et les gardes de tranchée. On se bat déjà corps à corps sur le parapet, lorsque le lieutenant Perrier, arrivant avec un piquet du 15e, fond sur l'ennemi à la baïonnette, le culbute et le poursuit à coups de fusil jusqu'au fort (4).

(1) De son côté, la brigade Collomb d'Arcine était préposée à la garde du camp de Staouëli, de sorte que les trois brigades de la division Loverdo se trouvèrent séparées.

(2) Au combat de Sidi Khalef, le lieutenant Amédée de Bourmont tomba frappé à mort d'une balle en pleine poitrine et succomba quelques jours après (le 7 juillet). C'était le second des quatre fils qui avaient suivi leur père dans cette expédition.

(3) Ces renseignements proviennent du journal historique du corps de cette campagne. A partir du 3, chaque régiment envoya un certain nombre de travailleurs et de gardes à la tranchée, en proportion de son effectif. Le 3, le colonel Mangin releva le colonel du 49e à la tranchée.

(4) Le journal historique du corps mentionne le sang-froid et la belle conduite du lieutenant Yves Perrier dans cette affaire. Il existait un autre lieutenant du 15e qui s'appelait Auguste Perrier.

La lutte avait été tellement acharnée que notre petit détachement comptait 6 hommes hors de combat, dont 3 tués sur place.

Une journée si bien commencée devait finir encore mieux.

En effet, toute l'armée salua de ses joyeuses clameurs la diane matinale, battue par le canon.

La véritable partie se jouait entre l'artillerie de terre et la vieille forteresse de Sultan Kalassi (fort l'Empereur).

Pourtant, à 10 heures du matin, le château demeura silencieux. On allait le battre en brèche, lorsque, tout à coup, une flamme jaillit, une puissante détonation secoua la terre, puis on ne vit plus rien. Enfin, au-dessous du nuage de fumée noire qui continuait à s'élever et à s'étendre, on commença d'apercevoir le fort l'Empereur ruiné par l'explosion de son magasin à poudre (1).

La brigade Monck d'Uzer se trouvait, à ce moment, en arrière de la batterie du Roi.

Le colonel Mangin, du 15e, et le capitaine d'état-major Conrad se précipitèrent aussitôt hors des tranchées et entrèrent les premiers dans les débris fumants du fort (2).

Le principal point d'appui de la défense était anéanti.

Reddition d'Alger (4 juillet 1830). — **Nom inscrit sur le drapeau.**

Pendant que l'artillerie française achevait la victoire en éteignant le feu du fort Bab-Azoum, Hussein-Dey tentait

(1) Le khaznadj avait pris la résolution violente d'enlever à l'assiégeant le prix de sa victoire en ne lui laissant que des ruines.

(2) Ces renseignements sont tirés de l'historique de la campagne, du *Journal d'un officier supérieur de la 2e division de l'armée d'Afrique*, de la *Conquête d'Alger*, par Nettement, de celle de Camille Rousset, du *Journal d'un officier de l'armée d'Afrique* (Desprez) et de l'histoire manuscrite, conservée aux archives historiques de la guerre. « Un artilleur, en entrant dans le fort, enleva sa chemise, la hissa au sommet d'un dattier resté debout dans le fort, improvisant ainsi un drapeau qui apprit à l'armée et à la flotte que Sultan-Kalassi était en notre possession. » (*Histoire de la Restauration*, par E. Hamel.)

vainement de négocier. Enfin, à 3 heures du soir, se sentant définitivement vaincu, il se rendait à discrétion (1).

Le lendemain, à midi, les portes de la ville s'ouvraient devant notre armée triomphante, et, à 2 heures, le drapeau de la France flottait sur le palais du dey.

« Les richesses trouvées dans la kasbah compensaient au delà les frais de l'expédition. La nouvelle de cet éclatant succès causa en France une joie universelle. Il n'en pouvait être autrement dans un pays où, plus que partout ailleurs, on est sensible à la gloire des armes (2). »

D'abord campé près de la kasbah, le régiment fut bientôt caserné dans la ville (25 juillet). Cinq compagnies du 2e bataillon occupèrent le fort Bab-Azoum.

Le 15e conserva ses positions jusqu'au 10 novembre.

Pendant ce temps, de graves évènements se passaient en France. Le roi Charles X, obligé de se retirer en Angleterre, avait pour successeur le duc d'Orléans, appelé au trône par les deux Chambres, sous le titre de Louis-Philippe Ier, roi des Français (2-9 août 1830).

Le 2 septembre, le vaisseau de guerre *l'Algésiras* débarquait à Alger le général Clausel, désigné par le nouveau gouvernement pour remplacer le maréchal de Bourmont à la tête de l'armée d'Afrique (3).

Le lendemain, l'ancien commandant en chef s'embarquait, avec deux de ses fils, sur un petit bâtiment autrichien, à destination de Malaga (4), quittant pour toujours

---

(1) Le régiment ne fit ce jour-là que des pertes insignifiantes. Nous n'avons pu relever sur les contrôles que les noms suivants d'hommes mis hors de combat du 3 au 4 janvier 1830 : caporal PRIOU ; voltigeurs LEGALL et TAGUET ; fusiliers MÉTAIN, FURAUD, BOURDIL, MENGELLE, BERNARD, BONNEAU, CHOLOUX, NEVEU et LEMÉE.

(2) V. *Histoire de la Restauration,* par E. Hamel.

(3) M. le comte de Bourmont avait été élevé à la dignité de maréchal de France, par ordonnance royale du 14 juillet.

(4) Le maréchal désirait se retirer à l'étranger. L'amiral Duperré lui refusa un navire de l'Etat pour le conduire ailleurs qu'en France.

« Ce fut un spectacle étrange, écrit J.-J.-E. Roy dans son *Histoire de l'Algérie,* que celui de ce vieux soldat abandonnant pour jamais le sol qu'il venait de conquérir, et quittant avec si peu d'éclat la ville

cette terre, qui lui avait valu tant de gloire et causé de si poignantes et inconsolables douleurs.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE MÉDÉAH

(Novembre 1830.)

Le général Clausel était arrivé en Algérie très décidé, non seulement à garder notre conquête, mais encore à l'étendre en soumettant les tribus indociles qui venaient audacieusement menacer nos troupes jusqu'aux portes d'Alger.

Or, depuis le commencement d'octobre, des bruits inquiétants circulaient dans la ville. On savait, en effet, que le bey de Titteri s'était déjà montré, à la tête de forces considérables, au cœur même de la Métidja. Pour rendre au pays l'ordre, et aux Européens la sécurité, c'était à Médéah même qu'il fallait atteindre et châtier l'insolent Mustapha bou Mezrag (1).

Un premier corps expéditionnaire fut organisé dans ce but (12 novembre), sous le commandement du général Boyer.

Il comprenait trois brigades (2). Chaque régiment fournit un bataillon de 520 hommes. Le bataillon du 15e et celui du 29e formaient le 2e régiment de marche (colonel MANGIN) de la 2e brigade (Monck d'Uzer).

Parties de leurs cantonnements le 17 novembre, à la pointe du jour, nos troupes établirent leur bivouac sur l'emplacement du marché de Bou-Farik. Il plut toute la nuit ; le silence ne fut troublé que par le glapissement des chacals.

---

dans laquelle il était entré en triomphateur peu de jours auparavant. »

(1) Un premier engagement avait eu lieu le 4 octobre ; le bey avait été refoulé sur Blidah.

(2) Achard, Monck d'Uzer et Hurel.

Le dépôt et le 3e bataillon du 15e se trouvaient depuis le mois de novembre à Angoulême, où le maréchal de camp Revest organisa le 4e bataillon (15 novembre).

Le lendemain, 18, les feux de cuisine eurent de la peine à s'allumer ; les hommes ne purent manger la soupe que très tard, de sorte que la marche ne fut reprise que vers midi.

Il fallut enlever Blidah de vive force. Ce fut l'affaire de la 1re brigade, soutenue par les bataillons du général Monck d'Uzer.

Les troupes victorieuses pillèrent la ville pour punir les habitants de leur mauvaise foi.

Le 20 novembre, la colonne (1) s'avança vers l'Atlas. S'étant arrêtée sur les bords de la Chiffa, elle ne reprit son mouvement que le lendemain, à 6 heures du matin.

Deux heures après, l'avant-garde débouchait sur un plateau d'où les regards émerveillés découvraient à l'horizon le bleu profond de la mer.

Devant ce spectacle grandiose, le général Clausel fait masser ses troupes, déployer les drapeaux et saluer la France d'une salve de vingt-cinq coups de canon. Puis, l'ascension se continue.

Attaque du col ou Tenia de Mouzaïa (21 novembre 1830).

Bientôt se présente devant nous la formidable position du col de Mouzaïa. Les forces réunies du bey de Tittery veulent nous en disputer le passage. Contenir l'ennemi de front, le débusquer par sa droite en s'élevant résolument par les crêtes jusqu'aux mamelons qu'il occupe, c'est l'unique manœuvre que permette le terrain.

Le bataillon du 37e et celui du 15e sont chargés d'attaquer directement le col.

Après avoir dégagé la compagnie Lafare, du 37e, repoussée dans une attaque sur le flanc gauche de l'ennemi, les soldats du 15e, entendant tout à coup battre la charge, se précipitent sur les traces du 37e qui escalade le col sous une grêle de balles (2). En un instant, le bey, ses Turcs,

(1) Diminuée de deux bataillons laissés à Blidah.

(2) Le bataillon du 37e était conduit par le commandant Ducros. Le

ses Arabes, sont abordés, refoulés, culbutés, aux acclamations des bataillons du 20e, du 28e et du 14e, qui viennent d'apparaître sur la gauche.

Il est 4 heures. Désormais la route de Médéah nous est ouverte.

Le bataillon du 15e passe la nuit sur les positions dont il s'est emparé.

A la suite de ce beau fait d'armes, le commandant ALLAIN, du 15e de ligne, est nommé officier de la Légion d'honneur, deux sous-officiers reçoivent la croix de chevalier et le colonel MANGIN a l'honneur d'une élogieuse citation dans le rapport du général en chef (1).

Pendant que la colonne continuait son mouvement sur Médéah, la brigade Monck d'Uzer fut chargée de garder ce col de Tenia, qui devait être si souvent arrosé du sang français.

Lorsque le général Clausel revint, le 26 novembre, ramenant sous bonne escorte le fameux bey Bou-Mezrag, il trouva nos braves soldats épuisés de fatigue et de faim : depuis deux jours, ils ne vivaient guère que de glands doux cuits dans la cendre. La brigade Hurel dut partager ses vivres avec les bataillons du général Monck d'Uzer avant de continuer sa marche sur Blidah.

Au milieu de la nuit l'ordre arriva de quitter le col et de rejoindre, au plus vite, le reste du corps expéditionnaire, qui se retirait rapidement sur Alger. Le colonel MANGIN commandait l'arrière-garde, formée par le 15e. Le 28, tandis qu'il protégeait la traversée et l'évacuation de Blidah, il dut détacher le commandant ALLAIN avec trois

---

premier Français arrivé au col était un jeune officier d'état-major, aide de camp du général Achard, le lieutenant de Mac-Mahon.

Pour tous ces détails, voir l'histoire anonyme et manuscrite du ministère de la guerre, qui se trouve presque en entier reproduite dans l'ouvrage de M. Camille Rousset.

(1) Nous n'avons pu relever sur les contrôles que le nom de quatre blessés : le sergent BOIVIN, blessé à la cuisse; le caporal GIBERTAND (coup de sabre à la jambe); les soldats THIBAULT et SOUBRIÉ. En raison de l'acharnement du combat nous pensions trouver trace de victimes plus nombreuses.

compagnies de voltigeurs (dont celle du 15e), pour tenir en respect les partis de Bédouins à allure hostile qui se montraient tantôt à un point, tantôt à un autre. Grâce à ces mesures la retraite s'effectua sans incident.

Le 29 novembre, vers midi, nos troupes rentraient dans leurs cantonnements. La population juive d'Alger s'était portée à leur rencontre, avec des acclamations pour les vainqueurs et des injures pour les vaincus (1).

Mais, quelques jours après, le général Clausel recevait les nouvelles les plus inquiétantes de la garnison de Médéah. Il était indispensable de secourir et de ravitailler cette place dans le plus bref délai (2).

On en confia la mission au général Boyer. Sa division comprenait deux brigades (Achard et d'Uzer). Le 2e bataillon du 15e fut affecté à la 2e brigade. Il formait, avec un bataillon du 6e de ligne, le régiment de marche commandé par le colonel Mangin.

La colonne avait ordre de franchir en trois jours la distance qui sépare Alger de Médéah (3).

Elle se mit en marche le 7 décembre, par un temps épouvantable. Une pluie torrentielle (la pluie d'Afrique) n'avait pas cessé de tomber depuis le 20 novembre. La route fut extrêmement pénible. Le convoi avait été confié à la brigade Monck d'Uzer. Le 6e de ligne marchait en tête, le 23e en queue, et le 15e formait le gros de l'escorte.

Retardée par le mauvais état du chemin, cette malheureuse brigade ne put arriver à Médéah que le 11 au matin, après avoir échappé aux plus grands dangers. Ce fut miracle qu'elle ait pu amener son convoi jusqu'à destination (4).

(1) Se reporter à *Conquête de l'Algérie*, par Camille Rousset.

(2) Le bruit courait que les Kabyles devaient faire, le 9 décembre, une nouvelle tentative contre nos bataillons laissés à Médéah.

(3) Chaque homme avait sur lui 80 cartouches. On emportait, en outre, une réserve de 250.000 cartouches. Le convoi portait du vin, de l'eau-de-vie, de l'argent, des armes, deux obusiers de montagne, un matériel d'hôpital.

(4) Pendant cette marche épouvantable, par une nuit obscure et dans

Le 15e de ligne établit son bivouac en avant et à gauche de l'aqueduc.

Enfin, après deux jours de repos, la division se remit en mouvement pour regagner Alger. Elle y parvint sans avoir été inquiétée par l'ennemi, mais non sans avoir supporté les plus grandes fatigues et des souffrances inouïes (1).

Le 16 décembre, 80 sous-officiers ou soldats du 15e étaient déclarés incapables de faire aucun service pendant plusieurs jours par suite de leur complet épuisement.

Durant ce temps, le général Clausel s'efforçait d'entretenir les relations les plus amicales avec le bey de Tunis et celui d'Oran. Il eut même la courtoisie d'envoyer la musique du 15e de ligne à Tunis, où elle se fit entendre pendant près de trois semaines (2). C'est à la même époque qu'une compagnie du régiment fut embarquée pour Mers el Kébir, où elle occupa le fort Saint-Grégoire.

Quoi qu'il en soit, notre conquête était encore bien mal assise. L'illusion n'était pas possible : en dehors d'Alger, où nos troupes étaient en force, nous n'étions maîtres nulle part. Et voici qu'on parlait de rappeler en France une partie de l'armée d'Afrique ! Cette nouvelle avait jeté la panique dans la ville. Les Juifs tremblaient, les Maures relevaient la tête.

Sur ces entrefaites, le général Danlion, commandant la place de Médéah, réduit à la dernière extrémité, inquiet même pour sa retraite, demandait qu'on vînt à sa rencontre, au moins jusqu'au Tenia de Mouzaïa.

Une colonne s'organisa dans ce but, sous le commandement du général Achard. Le 1er bataillon du 15e en fit par-

---

les chemins défoncés, les hommes égarés erraient par pelotons épars, marchant au hasard sur des feux qui se trouvèrent, par bonheur, être ceux des bivouacs de Médéah.

(1) Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1830, le thermomètre était subitement descendu à 2 degrés, tandis qu'arrivait une bourrasque furieuse accompagnée de pluie et de grêle.

(2) Elle avait été amenée à Tunis par M. l'adjudant-major Bousquet.

tie (1). Grâce à cette escorte, la malheureuse garnison de Médéah put se retirer sans encombre. La brigade Achard était de retour à Alger le 4 janvier 1831.

Toutes nos troupes se trouvaient alors concentrées autour de la ville. Leur composition allait bientôt subir de graves modifications.

En effet, le 21 février, l'armée d'Afrique cessait d'exister. Elle devait être remplacée par une division d'occupation confiée au commandement du lieutenant général Berthezène, qui arrivait le jour même à bord de la corvette *Perle* (2).

En conséquence, une partie des troupes dut se disposer à rentrer en France.

Le corps d'occupation restait ainsi composé :

1re brigade (maréchal de camp Danlion) : 15e et 28e de ligne; 1er bataillon de zouaves.

2e brigade (maréchal de camp de Feuchères) : 20e et 30e de ligne.

Il y avait en outre trois escadrons de cavalerie, sept batteries d'artillerie, une compagnie du train, une compagnie de sapeurs.

Chacun des régiments de ligne devait être complété à trois bataillons (3) et compter environ 2.500 hommes à l'effectif.

Le 3e bataillon du 15e arriva de France le 1er mars.

Le même jour, les deux bataillons du régiment passaient sous les ordres du maréchal de camp Buchet, pour prendre part à une reconnaissance, dirigée par le général Berthezène, à travers la plaine de la Métidja. Le 5 mars, la colonne rentra dans ses cantonnements sans avoir tiré un coup de fusil. Cependant, le 15e avait éprouvé la perte du voltigeur Berry. On sut, plus tard, que cet infortuné,

---

(1) C'était une brigade de quatre bataillons. Elle partit d'Alger le 29 décembre.

(2) Le général Clausel s'embarqua le lendemain sur la frégate *Armide*.

(3) Le 3e bataillon du 15e, parti de Tarascon, où se trouvait alors le dépôt, le 12 février 1831, s'embarquait le 20 à Toulon sur le *Rhône* et la *Dordogne* et arrivait à Alger le 1er mars.

s'étant écarté pendant une halte, sur la rive droite de la Chiffa, avait été surpris et massacré par les indigènes. On peut juger par cet exemple de la sécurité qui régnait alors dans la contrée.

D'ailleurs, les brigandages des Bédouins aussi bien que les audacieuses incursions de la turbulente tribu des Beni Sala glaçaient de terreur les peuplades fidèles aux Français.

Reconnaissance de la Chiffa (7-13 mai 1831).

Le 2e bataillon du 15e fut bientôt appelé à marcher de nouveau contre ces bandes de pillards et d'assassins (7-13 mai); mais, comme toujours, l'alarme était donnée : l'ennemi nous échappa (1).

Malgré ces incessantes reconnaissances, le colonel Mangin ne négligeait aucune occasion d'entretenir le zèle et la bonne instruction de ses hommes.

C'est ainsi que nous voyons, le 15 juin, les soldats qui se sont le plus distingués au tir se disputer, à la cible, les trois prix accordés par le gouvernement (2).

TROISIÈME EXPÉDITION SUR MÉDÉAH

(Juin-juillet 1831.)

Vers cette époque, le général Berthezène apprenait que le jeune Ouled bou Mezrag, fils aîné de l'ancien bey de Tittery, relevant insolemment l'étendard de la révolte,

(1) C'est au cours de cette expédition qu'on trouva, dans un marabout, les restes du malheureux voltigeur Berry, assassiné le 2 mars.

(2) Ce détail nous est donné par le journal historique du corps pendant l'expédition d'Algérie. Voici les noms des vainqueurs de ce concours : 1er prix, Audebrand (1re compagnie du 1er bataillon); 2e prix, Houquet (4e compagnie du 2e bataillon); 3e prix *ex æquo*, Toularastel, grenadier du 2e bataillon, et Menard, grenadier du 3e bataillon.

On lit, d'autre part, dans ce journal que, du 16 au 19 mai, le lieute-

prêchait partout la guerre sainte et venait de planter ses tentes chez les Rhigha, la plus puissante des tribus insoumises.

Des ordres sont immédiatement donnés pour l'organisation d'une colonne expéditionnaire (1).

Le 15e fournit six compagnies d'élite, qui forment, avec quatre autres compagnies du 28e, le bataillon d'élite commandé par le chef de bataillon Dufour et affecté à la brigade Buchet.

On se met en marche le 25 juin. Le bataillon Dufour est à l'avant-garde. Il arrive le 29 à Médéah sans incident et s'installe dans la ville avec le quartier général.

Pendant ce temps, l'insurrection gagnait, s'étendait, prenait feu comme une traînée de poudre. Le 30 au soir, l'illusion n'était plus possible : pour ne pas être bloqué et affamé dans la place, il faudra combattre.

Combat du plateau de Aouara (1er juillet 1831).

Le 1er juillet, à 3 heures du matin, la division quitte Médéah, ne laissant pour garder la ville qu'un détachement de trois compagnies, sous les ordres du capitaine DE CONDÉ, du 15e (2).

La direction générale de l'attaque est la ruine romaine qui signale le plateau de Aouara. On s'y porte en trois colonnes.

---

nant GODARD fait une reconnaissance topographique avec 40 hommes de la 5e compagnie du 1er bataillon. Du 24 au 28 mai, nouvelle reconnaissance topographique exécutée par le sous-lieutenant WALSH avec 40 hommes de la 6e compagnie du 1er bataillon.

Enfin, le 27 mai, un capitaine, un sous-lieutenant et 60 hommes vont couper les foins de Staouëli et rentrent le 10 mai.

(1) La colonne fut organisée en deux brigades (Buchet et de Feuchères). Elle comprenait 4.500 hommes. On emportait huit jours de vivres. Le général Berthezène prenait lui-même le commandement.

(2) La 3e compagnie de voltigeurs et la 3e compagnie de grenadiers du 15e, ainsi qu'une compagnie du 28e. Il ne reste donc dans la colonne que les deux 1res compagnies de grenadiers et les deux 1res de voltigeurs.

Le bataillon Dufour, qui constitue la colonne du centre, est sous la direction immédiate du général en chef. Il brûle et détruit tout sur son passage, d'après les prescriptions formelles qui lui ont été données.

Tant que nous avançons en plaine, l'ennemi se retire lentement devant nous ; mais il semble décidé à nous arrêter sur les hauteurs de Aouara.

Bientôt, en effet, la fusillade s'engage. La 1re compagnie de grenadiers du 15e, éclairant le bataillon d'élite, prend pied sur le plateau assez à temps pour soutenir les chasseurs algériens, qui chargent les Arabes et viennent ensuite se reformer derrière elle. D'ailleurs, la colonne du centre se rapproche au pas de course. En attendant, le capitaine LEVELING, couvert à droite par une compagnie de voltigeurs du 28e, détache sur sa gauche une section sous les ordres de son lieutenant (1). Enfin, le commandant DUFOUR arrive heureusement à l'aide de nos braves grenadiers, qui tiennent tête à des forces dix fois supérieures. La compagnie LEVELING (du 15e) est alors relevée par une compagnie du 20e.

Toutefois, nos deux compagnies de grenadiers restent en échelons à droite, pour appuyer les voltigeurs du 28e.

Cette masse d'Arabes et de Kabyles, quoique rejetée sur l'autre versant, ne se disperse pas. Ne pouvant les suivre indéfiniment, nous devons songer à la retraite. Il est 3 heures du soir.

Le bataillon d'élite a, cette fois-ci, les honneurs de l'arrière-garde.

Or, voici que le tableau change subitement :

Le mouvement est à peine commencé que les compagnies d'arrière-garde sont assaillies par des hordes d'ennemis, bondissant, refluant, tourbillonnant autour d'elles, comme les flots autour d'un récif. Les voltigeurs et grenadiers du 28e, qui sont à l'extrême arrière-garde, courent les

(1) Ces détails sont empruntés au journal historique des opérations du régiment en 1831.

plus grands dangers et ne doivent leur salut qu'à l'intervention de deux compagnies du 15e (1).

On regagne ainsi Médéah, tant bien que mal.

Le but de l'expédition n'en est pas moins manqué. Il faut même se replier sans retard sur Alger.

Retraite et combat de nuit au Tenia de Mouzaïa
(2 et 3 juillet 1831).

La colonne se remet en marche, le 2 juillet, à 4 heures du soir. Elle est précédée par deux compagnies du 15e et protégée, sur sa droite, par une compagnie de grenadiers en flanc-garde (2).

Le bruit court que les Arabes doivent attaquer notre bivouac au milieu de la nuit. Pour les tromper, on allume des feux à Zeboudj Azara et l'on reprend la route du Tenia dans le plus grand silence.

« Tout à coup, vers minuit, un cri strident, prolongé, lugubre, fait tressaillir les plus braves ; c'est un cri de femme, un signal ; des hurlements y répondent, puis des coups de fusil éclatent. Ce sont les Arabes ; mais, trompés par notre fausse manœuvre, ils ne sont pas encore en nombre. Tout en combattant nous gagnons le col (3). »

Pourtant, au jour naissant, les hauteurs avoisinantes sont envahies par une nuée de burnous.

Une lutte des plus vives s'engage alors dans l'étroit défilé. La confusion est extrême. On se bat corps à corps. Le capitaine Lavie, le capitaine Lodoyer, le lieutenant Proust, le sergent Houdin, le grenadier Praud se distinguent parmi les plus braves.

Un moment de panique menace de changer la retraite

(1) 1re et 2e compagnies de voltigeurs du 15e détachées à l'arrière-garde, l'une à droite, l'autre à gauche.

(2) La 1re compagnie de grenadiers est en tête et à gauche ; la 3e compagnie de voltigeurs en tête et à droite ; le 3e compagnie de grenadiers observe l'ennemi sur le flanc droit. (V. Journal historique du 15e.)

(3) Se reporter à l'histoire de Camille Rousset, *Conquête de l'Algérie*.

en désastre. L'énergie du général en chef parvient à conjurer ce danger. Enfin, vers midi, la colonne épuisée arrive à Haouch Mouzaïa, où elle peut se reformer et se reposer sous la protection d'un bataillon du 30e.

Malgré tout, les Bédouins nous suivaient toujours en nous harcelant sans cesse ; il fallut échanger des coups de feu jusqu'aux portes d'Alger, où le général Berthezène fit sa rentrée le 4 juillet.

A la suite de ces trois journées de fatigue et de combat, le commandant en chef se plut à reconnaître la bonne contenance de nos compagnies d'élite et voulut bien citer à l'ordre de la division la brillante conduite du lieutenant Proust, des voltigeurs du 15e (1).

A côté de cet officier, nous devons mentionner tout particulièrement l'intrépide grenadier Praud (2), qui s'est signalé par son indomptable courage. Quoique déjà blessé deux fois, dans la nuit du 2 au 3 juillet, ce vaillant soldat ne consentit à se retirer à l'ambulance qu'après avoir reçu une troisième blessure pendant la traversée de la Métidja (4 juillet).

Mais, hélas! les tristes résultats de cette dernière et malheureuse expédition ne se firent pas attendre. Née devant Médéah, l'insurrection atteignit bientôt l'Atlas et, comme une avalanche, s'abattit sur la plaine.

La Métidja fut envahie, à l'est, par le fameux Ben Zamoun et, à l'ouest, par le jeune et remuant Ouled bou

---

(1) Les états de service du lieutenant Proust ne donnent pas le détail de cette citation. Pierre-Michel-Eugène Proust, né à Vendôme, le 9 juin 1802 : engagé au 15e, 4 février 1823; caporal fourrier, 9 février 1824; sergent fourrier en 1825; sergent-major en 1826; adjudant en 1830; sous-lieutenant, 12 octobre 1830.

(2) Praud reçut un coup de feu à la jambe gauche le 2 juillet, un autre à la même jambe dans la matinée du 3 et un coup de feu à la tête le 4, dans la Métidja. Furent également blessés : le capitaine Lavie (cuisse droite traversée par une balle); le capitaine Lodoyer, qui eut un œil emporté par une balle; le sergent Houdin; les grenadiers Lebreton, Pourquery, Enot, Bertrand, Fageuille; les voltigeurs Carrière, Touellec, Grosbois, Grimard, Labat, Léauté, Leclerc, Lefrioc, Blanchet.

Mezrag. Il ne s'agissait plus de soumettre les tribus indociles, il fallait se défendre aux portes mêmes d'Alger.

Affaires de la ferme modèle et de Sidi-Arzine (18 juillet 1331),

Le 17 juillet, le bataillon Cassaigne, du 30e, se trouva bloqué dans la ferme modèle.

Le lendemain, une colonne fut envoyée pour le dégager.

Le colonel MANGIN, le chef de bataillon KOLB et la plus grande partie du 15e de ligne faisaient partie de cette brigade, commandée par le général de Feuchères (1).

Les Kabyles ne purent résister à l'élan de nos troupes. Leurs bandes, rompues et décimées, se rallièrent au camp de Sidi Arzine, puis s'enfoncèrent précipitamment dans la montagne.

Combat de Birtouta et de Boufarick (22 juillet 1831).

Rien n'était fini cependant; après les Kabyles de Ben Zamoun, ce furent les Arabes de Ouled bou Mezrag qui vinrent planter leurs tentes jusqu'à Boufarick.

Le 22 juillet, un bataillon du régiment, sous les ordres du commandant DUFOUR et du colonel MANGIN, fut encore appelé à l'honneur de marcher contre l'ennemi. Ce fut la dernière de ses glorieuses prises d'armes sur la terre d'Afrique.

Culbutés par l'infanterie, terrifiés par l'artillerie, poursuivis par la cavalerie, les Arabes vaincus, mais non soumis, se dispersèrent et disparurent derrière l'Atlas (2).

---

(1) La compagnie de voltigeurs du 1er bataillon, les grenadiers et voltigeurs du 2e bataillon et sept compagnies du 3e bataillon du 15e prenaient part à cette expédition. Le 2 août, le 4e bataillon du régiment s'était embarqué sur la *Bellone* et le *Finistère;* il arrivait le 9 à Alger. Il ne restait donc alors en France que la compagnie hors rang, le major et deux officiers comptables. (V. Journal historique du corps.)

(2) Dans la colonne du 22 juillet, l'excessive chaleur et l'usage immodéré de l'eau causèrent la mort subite du soldat HALGAND.

La fin de l'année fut plus tranquille. La lutte prit un autre caractère et ne se traduisit plus que par des agressions particulières, hélas ! trop souvent réitérées. C'est ainsi que le sous-lieutenant QUERNÉ fut blessé, le 6 décembre 1831, étant de garde à l'une des portes d'Alger (1).

Sur ces entrefaites, d'importants changements survinrent dans le gouvernement d'Alger : chef, troupes, administration, tout fut renouvelé de fond en comble.

Retour en France (décembre 1831 - janvier 1832).

Tandis que le lieutenant général Savary, duc de Rovigo, remplaçait le général Berthezène à la tête du corps d'occupation, trois régiments (le 15e, le 28e et le 30e de ligne) recevaient l'ordre de rentrer directement en France.

L'embarquement commença le 25 décembre. Le 15e de ligne, transporté en cinq détachements successifs, se trouva tout entier réuni, au mois de février 1832, à Toulon et à la Seyne.

ANNÉES 1832-1833

Le 15e reçoit un nouveau drapeau (29 mai 1832).

Au commencement de mars, le régiment fut dirigé sur Grenoble, où de regrettables désordres troublaient alors la tranquillité publique.

A peine arrivé dans cette garnison, le colonel MANGIN dut se rendre à Lyon, accompagné de sa musique et de quatre compagnies d'élite, pour y recevoir des mains de Son Altesse Royale le duc d'Orléans le nouveau drapeau

(1) QUERNÉ (François), blessé d'un coup de feu à la jambe gauche, étant de garde à Alger le 6 décembre 1831. Il était sous-lieutenant depuis le 7 septembre 1831. (V. Etats de services, matricules des officiers. Dépôt de la guerre.)

du 15e, qui fut rapporté à Grenoble sous cette escorte d'honneur.

Enfin, au mois de novembre, deux compagnies de grenadiers (3e et 4e) et deux compagnies de voltigeurs (3e et 4e) du régiment furent envoyées à l'armée de l'Est, qui se rassemblait sur la Meuse. Mais la dislocation de ce corps d'observation leur permit de rejoindre leur garnison dès le mois de février 1833 (1).

Année 1834

ÉVÉNEMENTS DE LYON ET DE GRENOBLE

Pendant l'hiver de l'année 1834, le 15e fut désigné pour fournir des détachements à Pontcharra et Chapareillan, afin d'assurer la neutralité du territoire français à l'occasion d'une tentative faite sur les frontières de Savoie par des réfugiés piémontais (2).

Insurrection de Lyon (9-15 avril 1834).

Peu de temps après (avril 1834), le lieutenant général baron Aymard (3) prescrivait au colonel Mangin de mettre immédiatement en route deux bataillons avec ordre de se porter, à marches forcées, sur Lyon, pour aider à la répression d'un mouvement insurrectionnel, dont la gravité

(1) Le 1er septembre 1833, le général baron Aymard procéda à la suppression de quatre compagnies du 4e bataillon (ordonnance royale du 5 juillet 1833) et à la formation du 4e demi-bataillon, qui fut commandé par le chef de bataillon Leveling et prit le nom de bataillon de réserve et de recrutement du département de l'Isère. Ce bataillon fut d'ailleurs aussi supprimé le 5 avril 1834.

(2) Ces détachements étaient de retour le 8 février.

(3) Commandant la 7e division militaire.

pouvait, à juste titre, inquiéter les esprits les plus calmes (1).

Les agitateurs avaient espéré que la sédition de Lyon amènerait un soulèvement général en France. Tout avait été mis en œuvre pour corrompre l'esprit de l'armée. Des proclamations et des pamphlets incendiaires avaient été répandus dans les rangs. Le 11 avril, à Vienne, au passage de notre détachement, un parti d'ouvriers tenta même d'entraver la marche de la troupe. Toutefois, après deux sommations, ce rassemblement se dispersa et notre colonne se dirigea en toute hâte sur le faubourg de la Guillotière, où elle arriva à 11 heures du soir (2). On se battait dans les rues depuis trois jours et, si la garnison avait reconquis une partie de la ville, les émeutiers conservaient encore de solides points d'appui.

Le 13, il fallut leur enlever Fourvières, et l'on mit ensuite quarante-huit heures à les déloger de la Croix-Rousse (14 et 15 avril). Nos soldats furent partout admirables de calme et de patience, malgré les fatigues, les insultes et les dangers auxquels ils restèrent exposés pendant ces lugubres journées (3). Deux grenadiers du régiment furent blessés par les balles des factieux.

---

(1) Les chefs des mutuellistes devaient être jugés le 5 avril. La salle fut envahie et 2.000 personnes firent lever la séance. Le 9, le procès reprit; un service d'ordre avait été organisé. Mais, pendant la séance, les factieux élevèrent des barricades et, quand on voulut les faire évacuer, un coup de pistolet tiré sur un commissaire de police fut le signal de l'insurrection. (V. rapport du ministre de la guerre au roi.)

(2) Le 11 avril, à 6 heures du soir, le sous-préfet de Vienne écrivait au général gouverneur de Lyon ce qui suit :

« Un demi-bataillon du 15e de ligne a passé à 4 heures. Je l'ai dirigé sur la Guillotière en lui indiquant les obstacles et le prévenant que je vous avertissais de son arrivée par là, vers 11 heures. Une trentaine d'ouvriers de Lyon et des serruriers de Vienne ont tenté d'entraver la marche de la troupe. J'ai fait les sommations; mais, à la deuxième, tout s'est dispersé. » (Correspondance générale, avril 1834, Dépôt de la guerre.)

Il n'y eut que le 2e bataillon du 15e qui vint à Lyon, car le colonel Mangin dut garder les autres pour contenir les émeutiers de Grenoble.

(3) On lit dans le rapport du Ministre de la guerre (maréchal duc de

Quand la tranquillité fut enfin assurée à Lyon, le 2e bataillon du 15e put regagner ses garnisons (1).

Troubles à Grenoble (11-12 avril 1834).

Malheureusement, ces tristes événements avaient eu un grave retentissement à Grenoble. Les troubles commencèrent le 11 avril (2) et prirent, dès le lendemain, des proportions inattendues.

En effet, le 12, à 7 heures du matin, des coups de feu partirent du faubourg Saint-Michel et le plomb vint à pleuvoir sur les remparts de la porte de Bonne. Le sous-lieutenant QUERNÉ (du 15e), qui était de garde à ce poste, et qui se trouvait déjà exposé à la fusillade du dehors, vit, tout à coup, déboucher de l'intérieur de la ville une foule d'environ 200 insurgés, accourant vers lui avec des vociférations et des cris de mort, dans le but évident de l'intimider et de désarmer son poste. Pour toute réponse, cet officier ferme et vigoureux fit charger les armes de sa troupe et la tint prête à faire feu (3).

Les émeutiers, intimidés par cette mâle contenance, s'arrêtèrent court. Pendant ce temps, le fusilier ANDRAL (4),

---

Dalmatie) : « Dans la lutte sanglante du 9 au 15, il faut mettre en parallèle la patience et le calme de la troupe avec la conduite des insurgés, qui n'ont pas craint, retranchés derrière une barricade, de tirer sur un convoi de blessés, que le commandant CUSSAC escortait à l'hôtel de ville. (Il y eut dans ce convoi un sergent et un grenadier tués et deux soldats blessés.) Cette hypocrite pitié des fauteurs de faction pour le sang français quand ce sang est celui des rebelles, semble se changer en cruelle indifférence quand le sang qui coule est celui de soldats tués à bout portant ou visés du haut des fenêtres et des toits. »

(1) Ce bataillon n'était pas à Grenoble avec le gros du régiment. Il occupait Valence et Montélimar.

(2) Le 11, des militaires isolés furent désarmés par des séditieux.

(3) Ce fait et le suivant sont empruntés au rapport du Ministre de la guerre sur les événements de Lyon et Grenoble. On se souvient que le sous-lieutenant QUERNÉ avait déjà été l'objet d'une attaque étant de garde à l'une des portes d'Alger, en 1831.

(4) Le soldat ANDRAL appartenait au 15e.

du 15e, en faction au-dessus de la porte de Bonne, était assailli par une trentaine de misérables qui s'efforcèrent de lui arracher son fusil.

Mais ce jeune soldat se défendit avec une telle intrépidité qu'il put conserver son arme jusqu'à ce qu'on vînt le dégager (1).

Informé de ces tentatives criminelles, le général Saint-Michel envoya immédiatement secourir le poste du lieutenant QUERNÉ.

Enfin, vers le soir, les moyens employés par l'autorité militaire pour éviter les collisions ramenèrent le calme à Grenoble (2).

« Dans ces difficiles circonstances, écrit le Ministre de la guerre, le 15e et le 21e de ligne ont rivalisé de zèle et de dévouement.

» L'armée a vaillamment défendu les lois, l'Etat, la paix publique et tous les intérêts sociaux attaqués à force ouverte. »

A l'automne (octobre 1834), tout le régiment, réuni à Grenoble, quitta cette ville pour aller tenir garnison dans les Alpes (3).

---

(1) Tous ces renseignements proviennent du rapport au roi par le duc de Dalmatie, ministre de la guerre.

(2) M. MANGIN, colonel du 15e de ligne, a été constamment à la tête de son régiment, se trouvant partout où il y avait des factieux à contenir. « M. MANGIN se distingua par une grande capacité jointe à une énergie et à une présence d'esprit remarquables. Il a de nombreux titres à l'avancement. » (Rapport du préfet de l'Isère sur les événements de Grenoble.) (V. Correspondance générale, 26 avril 1834, Dépôt de la guerre.)

(3) A Briançon, Embrun, Montdauphin et Gap. (Ordre du 4 octobre 1834.)

1835-1854

COLONEL ETIENNE MARCEL

(11 janvier 1836.)

Le 31 décembre 1835, le colonel MANGIN reçut la juste récompense de son mérite et de ses talents. Le 15e apprit presque en même temps sa promotion au grade de maréchal de camp et son remplacement par M. MARCEL, qui exerçait depuis cinq ans le commandement en second (1).

Six mois après, le régiment s'éloigna de la frontière italienne pour se rendre à Phalsbourg. Il y arriva au commencement de juillet, avec un effectif de 61 officiers et 1.648 hommes.

Le 2e bataillon fut détaché à Bitche et une partie du 3e à Marsal.

COLONEL JEAN-ANDRÉ-LOUIS BRUNET

(26 octobre 1845).

COLONEL AMÉDÉE ALAIS

(2 avril 1851).

A partir de cette époque, nous ne trouvons plus qu'une interminable série de changements de garnison (2). Il

---

(1) MARCEL (Etienne) était lieutenant-colonel du 15e depuis le 27 janvier 1831 (venant du 48e). Il fut nommé colonel du 41e de ligne le 31 décembre 1845 et permuta de ce commandement à celui du 15e le 11 janvier 1836. Il devint plus tard général de division. (V. Appendice.)

(2) De Phalsbourg, le régiment se rendit à Nancy et Toul (novembre 1836); puis au camp de Compiègne (août 1837); à Sedan (mai 1838); à Paris, Versailles et Vincennes (1839); enfin à Tours, au Mans et Laval de 1839 à 1841; à Périgueux (décembre 1841); à Cahors et Rodez (décembre 1842); à Grenoble (mai 1845). Retour au camp de Compiègne (août 1847); à Rueil et Montrouge (décembre 1847); à Metz, à Longwy,

serait fastidieux d'accompagner nos soldats dans leurs incessantes pérégrinations à travers la France et de suivre leur trace de Lorraine en Bretagne, de Bretagne en Gascogne, de Gascogne en Dauphiné, de Dauphiné en Lorraine, de Lorraine en Normandie et de Normandie en Berry, pour les retrouver à Lyon vers la fin de l'année 1854; disons seulement que, au cours de cette longue période de paix continentale, le 15e, qui avait changé deux fois de colonel (1), n'eut l'occasion de prendre les armes que pour aller rétablir l'ordre à Paris, pendant les journées de juin 1848. Le sous-lieutenant ARTHUIS fut blessé à l'enlèvement de la barricade de Saint-Ambroise, à Popincourt (2).

CAMPAGNE DE CRIMÉE (3)

(1854-1856.)

L'avènement de l'Empire, avec ses traditions de gloire militaire, devait ouvrir une nouvelle carrière à l'activité de nos troupes.

Toutes les puissances avaient alors les yeux fixés sur

à Montmédy et Stenay (printemps 1848); à Paris (juin 1848); à Laval et Caen (juin 1850); à Châteauroux (juin 1852); à Bourges, Nevers et Issoudun avec détachements à Moulins, Clamecy, Saint-Amand et Vichy (1852-1854); à Lyon et Privas (juin 1854).

(1) Le colonel BRUNET avait été nommé général de brigade. (V. Appendice.)

(2) Les sous-lieutenants BERGER et ARTHUIS méritèrent une mention honorable pour le courage, le dévouement et l'énergie dont ils firent preuve en combattant pour la défense de l'ordre pendant les journées des 23, 24, 25 et 26 juin 1848. (Certifié par le Ministre de la guerre le 30 mars 1850.)

(3) Nous avons consulté pour cette campagne les ouvrages et documents suivants : Historique du corps, établi succinctement, à Brest, le 11 janvier 1863; Journal des marches et opérations de la division d'Aurelle (atlas du Dépôt de la guerre, campagne d'Orient); Rapport du général d'Aurelle sur l'assaut de Sébastopol (correspondance officielle de la campagne); la *guerre de Crimée*, par Camille Rousset; *Journal humoristique du siège de Sébastopol*, par un artilleur; *Souvenirs de la guerre de Crimée*, par le général Fay.

l'Orient, d'où venait de jaillir l'étincelle qui rallumait le feu de la guerre en Europe.

Déjà la question des « Lieux Saints » avait fait pressentir les plus graves complications, lorsque l'invasion des troupes russes dans les provinces danubiennes et surtout le désastre de la flotte turque à Sinope (1) firent évanouir tout espoir de solution pacifique.

Le 27 mars 1854, la guerre était déclarée à la Russie. On réunit à la hâte un corps d'armée, qui comprenait deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie (2). Il fut immédiatement transporté à Gallipoli. Ce n'était d'ailleurs que le petit noyau de l'armée qui, l'année, suivante, à la prise de Sébastopol, se composait de plus de 120.000 hommes.

A la vérité, la Turquie ne pouvait être qu'une étape sur le chemin de Crimée, car c'était à Sébastopol qu'il fallait aller détruire l'influence de la Russie sur la mer Noire.

Le gouvernement impérial le comprit bien vite, et, le 14 septembre, le corps expéditionnaire débarquait sur la plage d'Old-Fort (3).

Au commencement d'octobre 1854, on entama devant Sébastopol les travaux préparatoires de ce siège, qui ne devait manquer ni de difficultés ni de grandeur.

Départ pour la Crimée (1855).

Le 15e régiment d'infanterie ne fut appelé sur le théâtre de la guerre qu'au dernier acte de ce drame sanglant.

Il se trouvait à Lyon lorsqu'il fut avisé de se rendre à

(1) L'amiral russe Nakhimof venait de surprendre et de détruire la flotte turque, à l'ancre dans la rade de Sinope (mer Noire), 30 novembre 1853.

(2) Le maréchal Leroy de Saint-Arnaud commandait ce corps d'armée. Les généraux Canrobert et Bosquet commandaient les deux divisions d'infanterie et le général comte d'Allonville avait sous ses ordres la brigade de cavalerie.

(3) A 4 lieues au sud d'Eupatoria et à 14 au nord de Sébastopol.

Toulon, pour s'embarquer à destination de Constantinople.

Transportés sur l'*Iéna*, le *Lucifer*, le *Jupiter* et l'*Ulloa*, tous nos détachements débarquent du 14 au 17 mars et sont immédiatement dirigés sur le camp de Moslak (1), où le régiment est incorporé dans la 2e brigade (Perrin de Jonquières) de la 2e division (d'Aurelle de Paladines) de l'armée de réserve provisoirement commandée par le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

C'est là que le colonel Alais organisait son régiment à quatre bataillons dont un de dépôt.

Les trois bataillons actifs ne tardèrent pas à partir pour la Crimée, car, le 4 mai, le général Regnault de Saint-Jean d'Angely recevait par dépêche l'ordre d'embarquer ses troupes et de les diriger sur Kamiesh.

Débarquement à Kamiesh (15 mai 1855).

Onze jours plus tard, le 15e prenait terre sur cette presqu'île de Crimée, que devaient également illustrer la vaillance des vainqueurs et l'héroïsme des vaincus (2).

Aussitôt débarqué le régiment s'occupa d'installer son camp sur la plage même, au fond de la baie de Kamiesh. Les jours suivants, il fut employé à l'établissement des retranchements destinés à couvrir le camp et le port, sur une étendue d'environ 7 kilomètres

Siège de Sébastopol (1855).

Enfin, le 16 juin, de nouvelles instructions prescrivaient aux 2e et 3e bataillons du 15e de se rapprocher de Sébasto-

---

(1) Moslak, à 5 kilomètres de Constantinople.

(2) Le 15e s'était embarqué le 12 mai sur le *Jupiter*, le *Donaüwerth*, le *Christophe-Colomb*, l'*Orénoque* et le *Berthollet*. Il comptait alors à l'effectif 52 officiers et 1.532 hommes.

pol pour prendre part aux travaux du siège (1), tandis que le 1er bataillon resterait à Kamiesh, chargé de la garde des magasins.

A la fin du mois, l'état-major et la partie principale du régiment se trouvaient fixés au camp du Moulin. C'est là que nos soldats, entre deux tours de garde (2) ou de service, venaient se reposer et même se divertir, parce que dans le camp français la bonne humeur avait reconquis tous ses droits. Qui n'a pas entendu parler du légendaire « Théâtre des zouaves » et de ces programmes de comédie dont chaque rature semble tracée par le sang d'un héros?

« Lundi, 11 juin 1855, représentation extraordinaire au bénéfice des blessés des 7 et 8 juin (3).

» NOTA. — Deux amateurs ayant été tués et plusieurs blessés, on a été obligé de changer le spectacle qu'on se proposait de donner. »

Combien de fois les applaudissements de ce parterre de braves ne furent-ils pas couverts par la voix grave du canon?

Car, en réalité, si la lutte traînait en longueur, elle n'en continuait pas moins avec un égal acharnement dans les deux camps.

Cependant, le général Pélissier venait de succéder au général Canrobert (4) dans le commandement en chef. En

---

(1) Chargé d'abord de la gauche de la ligne, le 15e est envoyé le 21 juin au camp du Moulin, pour prendre le service aux attaques de droite (ouvrages Lavarande n° 1 et n° 2, parallèles avancées) et pour garder la rade de Sébastopol depuis la baie du Carénage jusqu'à la poudrière.

(2) Le tour de garde de chaque bataillon revenait tous les cinq jours.

(3) Un peu plus tard, pendant l'hiver de 1855 à 1856, le lieutenant HOFFET, du 15e de ligne (tué en 1870, à Saint-Privat), se fit connaître dans tout le camp français par des dessins humoristiques que l'on faisait autographier et distribuer dans tous les régiments. Ces dessins amusants et spirituels paraissaient chaque semaine et servaient souvent à orner le programme des représentations ou des petites fêtes que l'on organisait çà et là.

(Ce détail nous a été gracieusement communiqué par M. le général de Vanteaux, commandant la 64e brigade.)

(4) Le général Canrobert, successeur de Saint-Arnaud, avait demandé à être relevé de son commandement.

voyant à la tête de l'armée d'Orient celui qu'on surnommait familièrement « Tête de fer blanc », autant pour caractériser sa volonté que par allusion à ses cheveux blancs, chacun comprit que l'on allait riposter avec vigueur aux entreprises audacieuses de l'ennemi.

Le général avait un plan bien arrêté. « Je veux, écrivait-il, (1) d'abord et avant tout m'attaquer corps à corps à la place et conquérir, pièce par pièce, sa partie sud, à tout prix. »

Dès le commencement de juin, le nouveau commandant préparait l'exécution de son programme décisif.

Colonel Félix-Achille GUÉRIN

(11 juillet 1855).

Le colonel Guérin, qui remplaçait (2) le colonel Alais à la tête du régiment, attendait avec une légitime impatience l'occasion de prouver aux vétérans de Crimée que le 15e était toujours digne de son glorieux passé.

Il eut le regret de ne pouvoir prendre aucune part effective à la bataille de Traktir (ou de la Tchernaïa), la division d'Aurelle ayant reçu l'ordre de rester à la garde du camp (3).

Le lendemain même de notre victoire sur l'armée de secours, le cinquième bombardement de Sébastopol commençait.

De part et d'autre on sentait que le dénouement était proche. Tout fut préparé en prévision de cette crise finale.

---

(1) Note du 20 mai 1855, adressée au général Boyer.

(2) Le colonel Guérin était précédemment lieutenant-colonel au 17e léger et au 9e de ligne. Le colonel Alais, en non-activité pour infirmités temporaires, avait été admis à faire valoir ses droits à la retraite le 11 juillet 1855.

(3) Malgré son inaction apparente, le 15e avait souvent à repousser les attaques des Russes dans les combats partiels et journaliers soutenus dans les tranchées mêmes. C'est ainsi que fut blessé le commandant Kléber le 15 juillet.

Le 24 août, le 1er bataillon du 15e vint rejoindre le gros du régiment au camp du Moulin, où se trouvait réunie toute la 2e brigade, commandée depuis la veille par le général de Marolles (1).

Enfin arriva l'heure depuis si longtemps désirée. Dans une conférence réunie le 3 septembre, à la demande des généraux en chef Pélissier et Simpson, il était décidé qu'un nouveau bombardement aurait lieu le 5 et que l'assaut serait donné le 8 septembre.

Le feu s'ouvrit dans la journée du 5 avec une violence extraordinaire. La place répondit aussitôt. « Ce fut un effroyable vacarme. Deux milles bouches à feu tonnaient de part et d'autre. Jour et nuit ce bombardement furieux, sans précédent, fut continué, interrompu, repris, jetant par son intermittence les assiégés, qui ne connaissaient plus ni sommeil ni repos, dans de continuelles et énervantes inquiétudes (2) ».

Le secret le plus rigoureux avait été recommandé sur le jour et l'heure fixés pour l'assaut.

Le vendredi 7 septembre, le général Bosquet, chargé de l'attaque principale, réunit tous ses généraux et leur donna communication des ordres pour le lendemain.

L'ennemi devait être abordé sur tout le périmètre de la vaste enceinte (3).

Le général Bosquet dirigerait tous ses efforts sur Malakoff et le Petit-Redan. En conséquence, l'attaque de gauche, sur Malakoff, serait confiée au général de Mac-Mahon, tandis que l'attaque de droite, sur le Petit-Redan, serait tentée par le général Dulac, avec le concours de la

(1) Le général de Marolles fut nommé à ce commandement le 23 août, en remplacement du général Perrin de Jonquières, décédé le 31 juillet.

(2) *Histoire militaire contemporaine*, par Frédéric Canonge, t. I, p. 5.

(3) La brigade piémontaise et le 1er corps français attaqueraient le secteur de gauche (le bastion central et le bastion du Mât); les Anglais avaient pour mission de marcher sur le Grand-Redan quand nous serions maîtres de Malakoff.

brigade de Marolles et des chasseurs à pied de la garde. Enfin le général de la Motterouge aurait pour mission de se jeter sur la courtine unissant Malakoff au Petit-Redan.

Tout le service de la division d'Aurelle devait être fourni par des hommes malingres ou convalescents, de manière à conserver le plus de monde possible sous les armes (1).

Afin de prévenir toute méprise, les montres avaient été réglées sur celle du général en chef, et il était demeuré convenu qu'à midi précis on s'élancerait à l'assaut.

Assaut et prise de Sébastopol (nom inscrit au drapeau du 15e).
(8 septembre 1855).

Le lendemain, à 8 heures, après avoir mangé la soupe, les soldats du 2e corps et de la réserve accueillaient par de longues acclamations les mâles paroles du général Bosquet :

« C'est un assaut général, armée contre armée; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France. En avant donc, enfants ! A nous Malakoff et Sébastopol ! Et vive l'empereur ! »

A 9 heures, nos batteries essoufflées ralentissent leur feu pour le reprendre, un peu plus tard, avec une nouvelle intensité.

Chœur de guerre sans pareil, dont les échos se répercutent jusqu'aux rives du Bosphore.

D'ailleurs, la place ne tarde pas à accepter noblement le défi.

Pendant ce temps, le général de Marolles conduit sa brigade (15e et 96e) derrière la division Dulac, en face de son objectif, le Petit-Redan, que les Russes eux-mêmes ont baptisé du nom significatif de « bastion d'Enfer ».

(1) Dans la soirée, le bataillon du 15e qui se trouvait à la redoute Canrobert fut relevé par le 3e bataillon du 32e de ligne (de la 1re division).

Vers 11 heures, tout le monde est en silence à son poste; les tranchées regorgent de vaillants soldats, dont un grand nombre, hélas ! aura bientôt payé de sa vie le triomphe de nos armes,

« Dans les solitudes du camp, il ne reste que les malades et les éclopés, qui oublient leurs douleurs pour prêter une oreille inquiète aux bruits du champ de bataille. Çà et là, des chevaux infirmes, à la chaîne, hennissent de peur, comme s'ils craignaient que leurs maîtres ne revinssent plus.

» Au loin, les moines de Saint-Georges invoquent à genoux la vierge moscovite (1) ».

« Tout à coup, les 800 pièces de canon qui tonnaient sur Sébastopol se taisent. « En avant ! » s'écrie le général Bosquet. Une immense clameur retentit soudain; les clairons jettent fièrement dans les airs les sons aigus et saccadés de la charge; les tambours la battent avec furie.

» En un instant, nos têtes de colonnes, franchissant le fossé, s'élancent avec un irrésistible élan jusque sur les parapets. Les Russes, surpris, accourent au devant d'elles et la sanglante et dernière mêlée de ce long drame s'engage avec une incomparable énergie (2).

Après avoir emporté le Petit-Redan, la division Dulac veut tourner la deuxième ligne de défense. Mais les batteries du Nord et les canons de l'escadre ouvrent un feu terrible sur nos bataillons, qui sont définitivement rejetés dans les fossés par une charge suprême des héroïques défenseurs.

Il est environ 1 heure de l'après-midi. C'est alors que la 2e brigade (15e et 96e) reçoit l'ordre de reprendre à tout prix le bastion d'Enfer.

Le général de Marolles et le colonel Guérin (du 15e) s'élancent les premiers hors des parallèles, communiquant à tous leur magnifique entrain. Trois tranchées séparent

---

(1) *Journal humoristique du siège de Sébastopol*, par un artilleur.

(2) Ce passage est emprunté à l'ouvrage du général Fay, intitulé : *Souvenirs de la guerre de Crimée.*

encore les assaillants du but de leur attaque. Il faut les franchir sous un ouragan de mitraille et de mousqueterie partant des embrasures aussi bien que des vaisseaux russes embossés dans la rade (1).

Néanmoins nos braves soldats parviennent jusqu'au pied même de l'ouvrage. Cependant, malgré des prodiges de bravoure et de constance, il leur est impossible de pénétrer plus avant. C'est en vain que le général de Marolles veut tenter l'escalade; le commandant Lamarque, du 15e, est tué à ses côtés; lui-même tombe frappé à mort au pied d'une embrasure. Nos têtes de colonnes, écrasées par une grêle de projectiles, tourbillonnent sur elles-mêmes et perdent leur élan.

A ce moment, le colonel Guérin, qui voyait flotter le drapeau français sur la tour de Malakoff, puisait une nouvelle force dans cet encouragement. Mais nos troupes avaient éprouvé de telles pertes qu'il était difficile de les relancer à l'assaut.

Les pelotons étaient rompus et n'avaient plus la cohésion nécessaire.

En dépit de tant d'obstacles, le colonel du 15e réussit à rallier ses soldats et tente une deuxième fois l'escalade du bastion d'Enfer.

Refoulé encore par l'inébranlable fermeté des Russes, il ne se décourage pas et demande un troisième et dernier effort à son brave régiment pour s'emparer de ce terrible Redan. Hélas! toute l'énergie de nos troupes devait se briser contre la résistance des masses ennemies rassemblées derrière ces formidables retranchements !

En tout cas, si la brigade de Marolles (15e et 96e) n'avait pu couronner les crêtes, elle n'en resta pas moins, pendant cinq heures et sous une pluie de plomb, dans les fossés mêmes du bastion, pour interdire à l'ennemi toute tentative de sortie dirigée sur Malakoff. La lutte se prolongea jusqu'à la nuit, interrompue seulement vers 4 heures, par

(1) Le feu des batteries de la flotte nous prenait d'écharpe et causait beaucoup de mal.

l'explosion du magasin à poudre de la Courtine, qui engloutit une partie du 91e. Le fossé était encombré de morts et de blessés.

En somme, dans cette journée meurtrière, les alliés n'avaient pu s'emparer que de l'ouvrage de Malakoff; mais cela suffisait : nous possédions dès lors la clef de la partie sud de la place.

A 5 heures la fusillade se ralentit et, une heure plus tard, le colonel de Malherbe, qui commandait la 2e brigade en remplacement du général de Marolles, reçut l'ordre de faire opérer la retraite en utilisant les parallèles et de rallier ses deux régiments dans le ravin du Carénage, où ils passeraient la nuit.

C'est à peine si le colonel du 15e put grouper 100 hommes autour de lui.

Le régiment s'était présenté à l'attaque avec 900 hommes, dont 44 officiers; il en revenait singulièrement réduit. On comptait, en effet, 18 officiers tués ou mortellement blessés (1) et 13 blessés, 42 sous-officiers, 37 caporaux et 475 soldats hors de combat.

Pendant qu'on procédait dans chaque corps à l'appel des disparus, les Russes, comprenant qu'ils ne pouvaient plus tenir, ni dans la ville, ni dans le faubourg, que dominait également le canon de Malakoff, se décidèrent à évacuer toute la partie sud de la rade.

A minuit, on entendit de formidables explosions dans Sébastopol. Les valeureux défenseurs ne voulaient nous laisser que des ruines. Trente-cinq magasins à poudre sautèrent successivement, et bientôt le feu s'allumait dans toute la ville, dévorant le peu qui restait intact après onze mois de siège presque ininterrompu.

---

(1) Officiers tués : MM. LAMARQUE, chef de bataillon (tué aux côtés du général de Marolles); GARARD, capitaine adjudant-major; DEVELEY et DUMAY, capitaines; CASTAN, RODET, NETTER, PREUX, LONDIGNÉ et BILLY, lieutenants; TISSERAND-DELANGE et CHAUBERT, sous-lieutenants.

Officiers mortellement blessés : MM. GIBIERS et GARALON, capitaines, ETIENNE, PELLAT, DE FOUCHER et TASTAIRE, sous-lieutenants.

Les deux autres chefs de bataillon avaient été blessés auparavant. D'ailleurs, pour les blessés, se reporter à l'appendice.

Aux lueurs rougeâtres de l'incendie, on put voir les vaisseaux ennemis s'abîmer dans les flots, coulés par la main des marins russes eux-mêmes.

La brigade de Marolles pouvait revendiquer une bonne part de ce glorieux succès. Elle s'était montrée la digne rivale des vieilles divisions de siège (1).

« Au cours de cette mémorable journée, où chacun a fait fait preuve du plus brillant courage, dit le rapport du général de division, il est difficile de faire un choix parmi ceux qui méritent d'être signalés. Cependant, je crois devoir citer les noms de quelques officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement fait remarquer dans cette vaillante brigade.

» Ce sont, au 15e régiment d'infanterie : MM. le capitaine CLAUSENER (mort depuis des suites de ses blessures) ; le lieutenant DAVOUST-LANGOTIÈRE (blessé de trois balles) ; le lieutenant JALUSTRE, blessé ; le sous-lieutenant TASTAIRE (grièvement blessé) ; les sous-lieutenants HOFFET (blessé) et DE FOUCHER (blessé et amputé) ; les sergents FAURE et LALLEMAND (blessés) ; les fusiliers SCHMIDT et DUMAY (blessés). »

La belle conduite du régiment fut d'ailleurs bientôt récompensée (2).

Le colonel GUÉRIN se vit nommer officier de la Légion d'honneur, et le corps eut en partage huit croix de chevalier et vingt-quatre médailles militaires.

Le 9, quand le jour se fit, un nuage de fumée roussâtre, épaisse, nauséabonde, planait lourdement au-dessus de la cité détruite (3).

Tandis que quelques détachements pénétraient avec

---

(1) V. Journal des marches et opérations de la division d'Aurelle (Dépôt de la guerre).

(2) Le 17 septembre, le capitaine CLAUSENER est nommé chef de bataillon au 96e ; le 22 septembre le lieutenant-colonel CAPRIOL DE PÉCHASSANT est nommé colonel du 52e ; le 25 septembre le capitaine DUPRÉ est nommé chef de bataillon au 2e régiment de la légion étrangère.

Les décorations furent accordées par arrêté du 14 septembre.

(3) *La guerre de Crimée*, par Camille Rousset.

prudence dans l'intérieur de la ville, les débris du 15e se retiraient au camp d'Inkermann.

On s'occupa aussitôt de fournir des corvées pour l'enterrement des morts.

Le lendemain, à 4 heures, en présence du général d'Aurelle, la 2e brigade rendait les derniers honneurs à son ancien chef (général de Marolles) et à 24 officiers tués glorieusement pendant l'assaut.

Puis, le service reprit comme précédemment, avec cette différence qu'en raison des pertes, chaque régiment ne forma plus qu'un bataillon (1).

Lorsque l'occupation et la défense de Sébastopol furent assurées, les troupes disponibles furent réparties dans les camps.

Le 15e fut envoyé successivement aux camps de Traktir, de Kadikoï, de Mordvinoff et de Baïdar. Enfin, au milieu d'octobre, il dut retourner, avec toute la division, à son ancien emplacement, près de Kadikoï.

C'est là qu'il passa l'hiver sous la tente.

La saison d'automne avait été belle; mais elle changea brusquement, à la suite d'une tempête qui éclata du 6 au 8 décembre, et nous amena beaucoup de pluies suivies bientôt d'un froid très rigoureux.

Installé sur un mamelon exposé au vent du nord, le régiment fut particulièrement éprouvé par cette température humide et glaciale, rendue plus insupportable encore par la violence des bourrasques, qui renversaient parfois les tentes, au milieu de la nuit, laissant nos malheureux soldats sans abri contre la pluie, la neige et ce vent sibérien.

Toutes ces misères engendrèrent bien vite les bronchites, les diarrhées, le scorbut et le typhus.

Malgré les soins qu'on put prendre, malgré l'installation

(1) Le 14 septembre, le 15e avait reçu 117 hommes du 1er de ligne; le lendemain, 289 de son propre dépôt et 289 du 37e de ligne. Enfin, quelques jours après, arrivaient encore 180 hommes du 101e.

des chauffoirs et des infirmeries régimentaires, les ambulances se trouvèrent encombrées (1).

Chaque jour, par un temps glacial, plus de cent malades attendaient la visite à la porte de l'infirmerie.

Si bien qu'à la fin de l'hiver, le 15e avait sous les armes mille hommes de moins qu'au mois d'octobre (2).

Signature de la paix (30 mars 1856).

Cependant, depuis le 16 janvier, les relations diplomatiques avaient été reprises entre la France et la Russie. Enfin, le 2 avril, la voix du canon, qui avait si souvent grondé dans les combats, apportait à l'armée le message de paix. Elle était signée depuis le 30 mars 1856.

C'est alors que s'établirent entre les soldats russes et français ces rapports de bonne et franche camaraderie qui ne se démentirent jamais depuis et qui font le plus grand honneur aux deux armées, parce que cette sympathie repose sur une base solide : l'estime réciproque née du sein même de la lutte.

Revue en présence des officiers russes (17 avril).

Le 13 avril, le général Luders, commandant en chef les forces russes, invitait le maréchal Pélissier et ses officiers généraux à honorer de leur présence une revue de l'armée moscovite. Pour répondre à cet acte de haute courtoisie, le maréchal ordonna, quatre jours après (17 avril), une revue de toutes les troupes françaises laissées en Crimée (55.000 hommes) et les présenta au général Luders. Pendant le défilé, nos drapeaux, noircis par la poudre, déchi-

(1) On avait cependant distribué, au mois de janvier, à chaque soldat, une criméenne, un capuchon, une chéchia, une paire de guêtres bulgares et une paire de sabots. Beaucoup reçurent, en outre, des gilets de laine et des chaussettes provenant de dons nationaux.

(2) Renseignements tirés du Journal historique du 15e de ligne (redigé en 1871).

rés par les projectiles russes, s'inclinèrent successivement devant le général, et notre ennemi d'hier les saluait avec respect, applaudissant surtout ceux qui n'avaient arraché au combat que la hampe et quelques lambeaux.

Au mois de mai, le 15e eut la satisfaction de quitter l'insalubre camp de Kadikoï pour aller s'établir aux environs du monastère de Saint-Georges. Là, grâce à la pureté de l'air et au retour de la belle saison, on vit rapidement disparaître l'épidémie qui décimait nos malheureux bataillons depuis le commencement de l'année.

L'ère des souffrances était passée : on ne se souvint plus que de la gloire.

Retour en France (26 juin 1856).

Le 15 juin le régiment s'embarqua sur le *Fleurus*. Onze jours plus tard (le 26), il prenait terre à Marseille, d'où il fut envoyé à Lyon pour se reconstituer (1).

« Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis ces mémorables événements. Aujourd'hui, il ne reste de cette guerre que des noms de victoire, des souvenirs héroïques, des réputations noblement acquises, et les ossuaires que conserve là-bas le plateau de Chersonèse » (2).

1856-1858

Comme il a été dit plus haut, le 15e utilisa son séjour à Lyon pour reformer ses trois bataillons à huit compagnies (3).

Après cette opération, il reprit ses longs voyages à tra-

(1) Le régiment s'embarqua à Kamiesh. Il avait un effectif de 32 officiers et 1.066 hommes.

(2) V. *Histoire militaire contemporaine*, par le commandant Frédéric Canonge.

(3) Le 4e bataillon, constitué pour la campagne de Crimée, avait été supprimé depuis

vers la France. Nous le trouvons successivement à Nevers (juillet 1856), à Sathonay (novembre 1856), à Saint-Etienne (janvier 1857), à Lyon (juillet 1857), à Strasbourg (octobre 1857), à Châlons (mai 1858), à Melun et Romainville (décembre 1858).

CAMPAGNE D'ITALIE

(1859).

Causes et débuts de la guerre.

Dès la fin de l'année 1858, la question italienne se dressait menaçante à Milan, à Venise et à Paris (1).

Le 1er janvier 1859, à la réception du corps diplomatique, l'empereur Napoléon III exprimait à l'ambassadeur d'Autriche le regret que ses relations avec la cour de Vienne « ne fussent pas aussi bonnes que par le passé ».

L'orage allait d'ailleurs grandissant ; de graves complications ne tardèrent pas à surgir.

L'empereur, dont toutes les sympathies étaient acquises depuis longtemps à la cause italienne, promit son appui au roi de Sardaigne, dans le cas où l'Autriche l'attaquerait (2).

Or, le 23 avril, François-Joseph adressait au comte de Cavour un ultimatum catégorique, par lequel il accordait trois jours au gouvernement sarde pour faire savoir s'il consentait à mettre, sans délai, son armée sur le pied de paix.

C'était la guerre.

Le 3 mai, l'empereur des Français annonçait aux Chambres la déclaration de guerre.

Ajoutons que, depuis le mois de février, le ministre de la guerre avait pris ses mesures pour être à même de parer aux différentes éventualités.

---

(1) Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, page 113.

(2) Même auteur, page 114.

Le 21 avril, Napoléon III avait prescrit le rappel sous les armes de tous les hommes en congé renouvelable, avec ordre de les diriger immédiatement sur leurs dépôts par les voies rapides.

Enfin, trois jours après, Sa Majesté décidait la formation de l'armée des Alpes, qui devint bientôt l'armée d'Italie et qui comprenait quatre corps d'armée, sans compter la garde impériale (1). L'empereur se réservait le commandement en chef.

A la fin d'avril, les 3e et 4e corps franchissaient les Alpes au mont Genèvre et au mont Cenis, tandis que les deux premiers s'embarquaient à Toulon et à Marseille, à destination de Gênes.

L'état-major et les trois bataillons actifs du 15e de ligne, partis de Paris le 25 avril, prirent passage à bord du *Magellan*, du *Governolo*, du *Philippe-Auguste* et du *Rhin*, et débarquèrent à Gênes dans les journées du 29 et du 30.

Le régiment formait, avec le 21e de ligne et le 10e bataillon de chasseurs à pied, la première brigade (provisoirement sous les ordres du colonel GUÉRIN) de la 2e division (général de Ladmirault), du 1er corps d'armée, commandé par le maréchal Baraguay-d'Hilliers.

Aussitôt à terre (30 avril), les deux divisions du 1er corps furent poussées en avant.

Le 15e, constamment à l'extrême droite, était détaché, le 3 mai, à Cassano. Il y recueillit bon nombre d'habitants de Tortone qui, pris de peur, se sauvaient à l'approche d'un parti autrichien du corps de Benedeck.

Nos soldats se retranchèrent dans le village, pendant que de fortes patrouilles battaient le terrain dans la direction de l'ennemi (2).

---

(1) 1er corps, maréchal comte Baraguay-d'Hilliers; 2e corps, général comte de Mac-Mahon; 3e corps, maréchal Canrobert; 4e corps, général Niel; garde, général Regnault de Saint-Jean-d'Angely.

Un 5e corps fut bientôt formé (prince Napoléon). Les 1er, 3e et 4e corps étaient à trois divisions. De plus, il y avait deux divisions de cavalerie (Partonneaux et Desvaux).

(2) Le général de Ladmirault avait envoyé, dans la journée au colo-

La panique se prolongea jusqu'au 6 mai.

Pour rassurer les populations, le colonel GUÉRIN (du 15e), auquel on avait envoyé un officier et une section du génie, fit mettre la localité en état de défense.

On crénela les maisons, on pratiqua des coupures sur les routes et l'on fit partir, sous les yeux des paysans sardes, de nombreuses patrouilles, qui circulèrent devant le front des vedettes autrichiennes (1).

Le lendemain, la 1re division ayant relevé la 2e, le régiment repassa sur la rive gauche de la Scrivia.

Cantonné d'abord à Spinola, puis à Serravale et à Novi, il fut rappelé, le 16, à Castelnovo de la Scrivia, où la division arriva, par une pluie battante, vers 10 heures du matin.

On s'attendait à un mouvement offensif du feld-zeugmestre Gyulay (2); mais ce fut en vain. Abrités derrière le Pô et la Sésia, nos adversaires ne bougeaient plus depuis le 13.

Quant à nos troupes, elles brûlaient d'impatience de déployer leur valeur sous les yeux de Napoléon III, qui venait de signaler par une éloquente proclamation sa prise de possession du commandement en chef.

« Soldats,

« Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur; chaque

nel GUÉRIN deux chasseurs à cheval pour le prévenir en cas de besoin, et dix paires de cacolets, à tout hasard.

Le 5, le général de Ladmirault vint en personne faire une reconnaissance à Cassano.

(1) V. Journal de marche de la 2e division et de la 2e brigade. — Pour cette campagne nous avons en outre puisé nos renseignements aux sources suivantes : 1° Historique du corps établi le 11 janvier 1863; 2° Rapport des généraux sur les différentes batailles (correspondance officielle, archives historiques de la guerre); 3° Campagne de l'empereur Napoléon III en Italie, rédigée au dépôt de la guerre; 4° Renseignements dus à l'obligeance du lieutenant-colonel DE JOUFFROY D'ABBANS, commandant le 61e territorial, qui servait au 15e pendant la campagne d'Italie.

(2) Le 21 mai, le général Niol avait pris le commandement de la 1re brigade (15e et 21e).

étape vous rappelle une victoire..... Défiez-vous d'un trop grand élan, c'est la seule chose que je redoute.....

» Déjà, d'un bout à l'autre de la France, retentissent ces paroles d'un heureux augure : La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée ! »

Cependant, l'inaction des Autrichiens ne devait pas être de longue durée.

Le 20 mai, l'armée française apprit avec joie le brillant succès remporté, par la division Forey, sur le terrain déjà célèbre de Montebello.

Quelques jours après, l'empereur faisait entamer la grande marche de flanc qui amena toutes ses forces sur la ligne de la Sésia. Le 1er corps d'armée fut spécialement chargé de couvrir les derrières de l'armée et de détourner l'attention de l'ennemi pour assurer l'exécution de ce dangereux mouvement.

Enfin, le 31 mai, le maréchal Baraguay-d'Hilliers se transportait sur la rive gauche du Pô, en traversant le fleuve à Casale, et, le 2 juin, dans la soirée, il établissait ses troupes à la droite des positions occupées par le 4e corps (Niel).

Les glorieux combats de Turbigo, Buffalora et Magenta nous eurent bientôt ouvert la route de Milan. Pourtant Giulay, en se repliant sur la ligne de l'Adda, avait laissé à Melegnano la brigade Rôden avec ordre de retarder à tout prix la poursuite des alliés.

Le 15e de ligne, qui n'avait pas tiré un coup de fusil depuis le commencement de la campagne, allait de nouveau reprendre sa place sur les champs de bataille.

Le 7 juin au soir, le maréchal Baraguay-d'Hilliers recevait l'ordre de se porter, le lendemain, au delà de Milan pour aller camper sur la route de Melegnano à San-Giuliano.

En conséquence, le 8, à 5 heures du matin, la division Ladmirault quitte Magenta pour gagner Milan.

Le défilé du 1er corps d'armée dans les rues de la ville est une véritable marche triomphale. Nos troupes sont accueillies par les acclamations de la foule, qui jette à profusion les fleurs, les bouquets, les cigares : on n'avance

qu'avec peine. Les voies sont tellement encombrées qu'il faut près de trois heures pour arriver à la porte Romana. Melegnano est encore à 7 kilomètres.

Combat de Melegnano (8 juin 1859).

Cependant l'empereur vient de recueillir à Milan même de nouvelles informations, qui le décident à se rendre maître de Melegnano sans plus tarder.

Aussi le maréchal Baraguay-d'Hilliers n'accorde-t-il à ses divisions que le repos indispensable pour préparer et prendre un peu de nourriture (1) et les remet en marche, vers 4 heures, afin de brusquer l'attaque du village, qu'on dit occupé par deux brigades ennemies (2).

Arrivée à San-Giuliano, la 2e division (Ladmirault), à laquelle appartient le 15e, reçoit l'ordre de déboîter à gauche, par San-Brera et Rocca-Brivia, et de diriger ses efforts sur le flanc droit des Autrichiens.

Pendant ce temps, la 1re division devra faire une démonstration sur la ligne de retraite de l'ennemi, en passant par Mezzano et Pedriano, tandis que la 3e restera chargée de l'attaque directe par la grande route.

Vers 6 heures du soir, tout le corps d'armée est en vue de Melegnano; mais voici qu'éclate un orage épouvantable, qui paralyse tout mouvement en avant. Heureusement, cette effroyable averse se calme assez vite.

Bientôt, deux coups de canon se font entendre sur notre droite. C'est la division Bazaine qui engage la lutte. Sans attendre la fin d'un court combat d'artillerie, le 1er zouaves et le 33e de ligne s'élancent au pas de course sur le village.

---

(1) La marche avait été très pénible, à cause de la poussière. On était parti à 5 heures du matin, dans l'ordre suivant : 10e bataillon de chasseurs, 15e de ligne, 21e de ligne; puis 2e brigade (Négrier). La halte eut lieu près de San-Donato, à gauche de la route. On fit le café et l'on cuisit un peu de viande.

(2) La brigade Röden de la division Berger, et la brigade Boër de la division Lang.

V. Campagne de Napoléon III en Italie, rédigée au dépôt de la guerre.

De leur côté, le 15e de ligne et le 10e bataillon de chasseurs s'emparent de Rocca-Brivia, et, couverts par une ligne de tirailleurs, gagnent rapidement les berges de la Vestabia (ruisseau encaissé). Comme les ponts sont rompus, tout le monde, colonel en tête, se jette résolument à l'eau. Enfin, après avoir franchi cet obstacle, les soldats du 15e commencent à donner la main aux zouaves de la 3e division et parviennent aux premières clôtures extérieures de la ville.

Le colonel Guérin fait alors exécuter à ses trois bataillons un changement de direction à droite, qui a pour résultat de déborder l'ennemi et de menacer son flanc. Les Autrichiens défendent le terrain pied à pied, utilisant successivement chaque mur, chaque fossé, chaque maison et toutes les barricades préparées à l'avance. Chacun de ces obstacles devient un retranchement qu'il faut emporter à la baïonnette. Mais, malgré la résistance acharnée de la brigade de Röden, nos braves soldats, cheminant de jardin en jardin et de rue en rue, s'emparent peu à peu de tout le secteur compris entre la route et la rivière, faisant partout de nombreux prisonniers. Le 15e, les chasseurs, les zouaves, se rejoignent et se confondent, poussant devant eux les vaillants défenseurs du village.

A ce moment, le maréchal Baraguay-d'Hilliers, voyant l'impossibilité de traverser le Lambro, précipite ses troupes sur l'unique point de retraite des Autrichiens, le pont. Une effroyable mêlée s'engage ici entre les derniers bataillons ennemis, qui tentent vainement de conserver ce passage, et la colonne française, composée des zouaves, des chasseurs, de deux bataillons du 15e et de deux bataillons du 33e (1).

Après une lutte sanglante, opiniâtre, corps à corps, l'arrière-garde de la brigade Röden est dispersée, noyée ou faite prisonnière. Nous sommes définitivement maîtres de Melegnano.

(1) Tous ces renseignements proviennent du Journal des marches et opérations de la division Ladmirault, ainsi que de la Relation de la campagne rédigée par le dépôt de la guerre.

Cependant, pour achever la victoire il faudrait empêcher l'adversaire d'occuper une seconde position ; car on a dû déjà sacrifier bien du monde pour le déloger de celle-ci.

Dans ce but, le général de Ladmirault rallie rapidement quelques compagnies de chasseurs et deux bataillons du 15e, qu'il lance sur la route de Mulazzano; mais deux pièces de canon y sont déjà établies et tirent à mitraille sur nos compagnies de tête. On est obligé d'arrêter la poursuite et de s'abriter derrière les arbres, les fossés et les maisons qui bordent la chaussée, en attendant des renforts. Enfin leur arrivée entraîne une vigoureuse offensive, et une nouvelle charge à la baïonnette force les Autrichiens à se replier sous la protection de la brigade Boër, qui intervient trop tard pour conjurer la défaite.

Tout à coup, un nouvel orage, encore plus violent que le premier, éclate sur le champ de bataille, l'inonde d'une pluie torrentielle et met ainsi fin à la lutte.

« En exécutant ces différents mouvements, dit le rapport du général de division, le général commandant la 1re brigade (Niol) et le colonel du 15e ont fait preuve d'habileté, de résolution et d'une grande intelligence.

Le régiment s'était, en effet, signalé de la façon la plus brillante à côté de corps réputés comme les chasseurs et les zouaves. Il avait fait, aux abords du village, 7 à 800 prisonniers. D'ailleurs, son succès lui coûtait cher : 30 hommes tués, 5 officiers, 50 sous-officiers et soldats hors de combat.

Au premier rang, le lieutenant-colonel Schneider, puis le commandant Ardouin, les capitaines Lochner et Perrier, et le sous-lieutenant Patriarche (1).

Comme nos soldats avaient besoin de repos, l'empereur les maintint jusqu'au 11 juin sur les positions conquises.

---

(1) Le Journal de marche du 15e (journal reconstitué en 1871) porte que le régiment eut à Melegnano 4 officiers tués. Cette assertion doit provenir d'une erreur de copiste, car les matricules des officiers ne font mention d'aucun officier tué ce jour-là et signalent, en revanche, 5 officiers blessés. Si 4 de ces officiers ont pu mourir de leurs blessures, ce n'est que bien après, car nous avons les preuves que le colonel

Bataille de Solferino (24 juin 1859).

(Inscrite au drapeau du régiment.)

Pendant ce temps, le comte Giulay, ne se sentant plus assez fort pour tenir tête à Napoléon III dans les plaines de Lombardie, avait résolu de se retirer derrière la Chiese, pour attendre l'attaque des alliés sur la ligne Lonato-Castiglione. Mais l'empereur François-Joseph, qui venait de prendre le commandement des forces autrichiennes, lui ordonna de se replier jusqu'au Mincio.

La rencontre n'en fut que différée. De nombreuses reconnaissances avaient appris au grand état-major français que de forts détachements autrichiens occupaient Solferino, Cavriana et Médole.

En conséquence, les ordres donnés pour la journée du 24 fixaient les objectifs suivants :

A l'armée piémontaise, Pozzolengo;
Au 1er corps, Solférino;
Au 2e corps, Cavriana;
Au 3e corps, Médole;
Au 4e corps, Guidizzolo.

Quant à la garde, elle devait s'établir à Castiglione jusqu'à nouvel ordre.

Donc, le 24 juin, à la pointe du jour, le maréchal Baraguay-d'Hilliers met ses troupes en mouvement.

La 2e division (de Ladmirault) part la première, à 3 heures, après avoir mangé la soupe. Elle traverse Esenta et se dirige, par les crêtes (1), sur le village de Solferino, qu'on croit occupé par 5 à 6.000 ennemis.

SCHNEIDER fut nommé, le 30 juin 1859, colonel du 56e de ligne ; que le capitaine LOCHNER devint chef de bataillon ; que le sous-lieutenant PATRIARCHE fut nommé lieutenant en 1860, et que le capitaine PERRIER fut tué à Solférino. Citons, parmi ceux qui se firent remarquer par le plus brillant courage, le jeune GASTAL, enfant de troupe du 15e, récemment nommé tambour de grenadiers (16 mai 1859), qui bravait le feu pour la première fois et qui, voyant sa caisse hors de service, s'arma d'un fusil et se battit comme un lion. (V. Appendice n° 8.)

(1) Avec quatre pièces de canon.

La 1re brigade (15e, 21e de ligne, 10e bataillon de chasseurs) marche en tête (1).

Vers 6 h. 1/2, le général de Ladmirault aperçoit l'ennemi couronnant toutes les positions qui s'étagent jusqu'à Solferino. Il rassemble sa division dans la vallée de Padercini et la dispose immédiatement en trois colonnes. Celle de droite, composée du 21e de ligne, d'un bataillon du 15e (1er) et de deux compagnies de chasseurs, est confiée au général Félix Douai; elle doit agir à droite, par les hauteurs qui aboutissent au cimetière.

La moitié du 3e bataillon du 15e de ligne est détachée à la colonne de gauche (général de Négrier), destinée à la démonstration du côté de l'église.

Le reste du régiment (2e bataillon et la moitié du 3e), sous les ordres du colonel Guérin, forme, avec deux bataillons du 100e, quatre compagnies de chasseurs et quatre pièces d'artillerie, la colonne du centre, dont le général de division se réserve le commandement pour soutenir les deux autres et tenter, au moment voulu, l'attaque directe et décisive.

A 8 heures, notre petite batterie ouvre le feu.

Mais l'ennemi, débusqué des premiers contreforts, résiste opiniâtrement sur les mamelons suivants. Il faut plusieurs charges à la baïonnette pour l'en déloger.

Au lieu d'un combat d'avant-postes, c'est une bataille rangée qui commence, car les Autrichiens, en se repliant, démasquent tout à coup de nouveaux bataillons dont le tir meurtrier cause d'énormes ravages dans nos rangs.

Cependant, l'attaque des ailes parvient, peu à peu, jusqu'aux premiers retranchements du village, refoulant péniblement l'ennemi, qui ne cède le terrain que pas à pas.

Le général de Ladmirault, qui vient d'être blessé (2), envoie quelques renforts à ses bataillons les plus menacés.

---

(1) La 1re brigade n'est plus commandée par le général Niol; le général Félix Douai lui a succédé depuis le 19 juin. Cette brigade doit suivre le chemin de Santa-Maria, Barche-di-Castiglione, Barche-di-Solferino.

(2) Une balle dans l'épaule.

Puis, au bout de quelques instants, voyant l'acharnement de la lutte, il se décide à faire avancer ses réserves.

C'est au moment où il prescrit aux colonels Guérin (du 15e) et Mathieu (du 100e) de se porter en avant avec toutes leurs forces qu'il est de nouveau et plus grièvement blessé (1),

Il est 10 h. 1/2. Le général de Négrier prend alors le commandement de la division.

Il ordonne à la colonne Douai d'accentuer son mouvement tournant, en reliant son action à celle de la 3e division. Lui-même, avec les deux autres colonnes, attaquera de front les formidables positions où se sont retranchés les défenseurs de Solferino.

En effet, tandis que le 61e va dégager le 17e chasseurs fort compromis, le colonel Guérin, à la tête des 15e (deux bataillons) et 100e (deux bataillons), se porte résolument en avant, gravissant les pentes sous le feu roulant et meurtrier des Autrichiens (2).

On progresse difficilement, car il faut enlever chaque pli de terrain à la baïonnette.

Néanmoins, en dépit de tant d'obstacles, nos soldats couronnent bientôt la crête des hauteurs qui aboutissent au village.

Il reste maintenant à s'emparer du cimetière.

« Entraînés par leurs officiers, les deux bataillons du 15e s'élancent vers la position en colonne serrée, par pelotons, dans un ordre admirable. Mais, arrivés à environ 250 mètres du mur de clôture, ils sont accueillis par une grêle de balles qui couche à terre une quarantaine d'hommes des pelotons de tête (3) ».

---

(1) Une balle dans l'aine. Le général de Négrier réunit sa colonne à celle du centre.

(2) Tous ces détails ont été puisés dans le Journal des marches et opérations de la division Ladmirault, dans l'Historique du corps et dans la *Campagne de Napoléon III en Italie,* rédigée au dépôt de la guerre.

(3) Voyez le Journal historique du corps, pour cette campagne. (Archives de la guerre.)

Parmi ces premières victimes on remarque un capitaine de tirailleurs : c'est M. Groult de Saint-Paer, récemment nommé chef de bataillon au 15e, qui vient de trouver la mort des braves devant les compagnies dont il a pris le commandement le matin même (1).

Un instant rompue par cette avalanche de plomb, la colonne tourbillonne et recule pour reformer ses rangs et reprendre son élan; puis elle charge de nouveau avec un incomparable entrain. Vains efforts ! La vigueur et l'élan de nos vaillants soldats viennent se briser contre les murs fortifiés et crénelés, d'où part la plus effroyable fusillade. Officiers, sous-officiers et soldats font des prodiges de valeur et d'audace. Là, tombent glorieusement sous les balles ennemies le commandant Kléber, les capitaines de Latour et Perrier, le sous-lieutenant Tomasi, les sergents-majors Labie et Lallemand, le fourrier Lépine.

Saluons aussi avec respect cet intrépide tambour Gastal (2), à peine âgé de 18 ans, qui bat énergiquement la charge sous la mitraille ennemie jusqu'à ce qu'une blessure au flanc gauche le mette dans l'impossibilité de continuer. Rejetant alors sur son dos la caisse autrichienne dont il s'était emparé à Melegnagno, il s'arme de la carabine d'un chasseur à pied tombé à ses côtés et contribue par sa bravoure à l'enlèvement de la colline des Cyprès. C'est là qu'une nouvelle balle l'étend à terre, lui brisant l'épaule et l'omoplate gauches. En dépit de la gravité de sa blessure, il trouve encore assez de force pour se relever et suivre ses camarades à l'assaut. Honneur à cet humble héros !

Cependant, on demande instamment du canon, car il

(1) Le commandant de Saint-Paer avait été reconnu devant son bataillon, le matin même, pendant le rassemblement de la division au pied des hauteurs. Nous tenons ces détails de l'obligeance du lieutenant-colonel de Jouffroy d'Abbans, qui faisait en Italie ses débuts dans la carrière, comme officier du 15e de ligne. Quoique faisant partie du dépôt, le lieutenant de Jouffroy eut à conduire un détachement au delà des Alpes et obtint de rester aux bataillons de guerre pour faire la campagne.

(2) Voir ses états de service et la notice. (Appendice n° 8.)

faut, à tout prix, faire brèche dans ces retranchements ou renoncer à s'en emparer.

En attendant, le colonel GUÉRIN disperse ses hommes en tirailleurs et les fait coucher, tâchant de les défiler le plus possible à la terrible mousqueterie des Autrichiens (1).

Enfin, vers midi, l'artillerie parvient à se mettre en batterie, sur une hauteur, à 300 mètres du cimetière.

En un instant, le feu est ouvert et les murs de clôture volent en éclats.

Tout le monde est debout baïonnette au clair, et pour la troisième fois, nos bataillons tentent l'assaut de la redoutable position, qu'ils enlèvent au cri de : « Vive l'Empereur ! »

Au même moment, la colonne Douai (21e de ligne et 1er bataillon du 15e) pénètre aussi dans Solferino, pendant que la 3e division, soutenue par les voltigeurs de la garde, achève notre succès en délogeant l'ennemi de toute la partie sud du village

Dès lors, les Autrichiens, débordés de toutes parts, se retirent précipitamment sur Cavriana, laissant entre nos mains 14 pièces de canon et 1.500 prisonniers.

Ordre est immédiatement donné aux 1re et 3e divisions de se lancer à leur poursuite.

Quant aux troupes du général de Ladmirault, qui ont beaucoup souffert pendant l'attaque, elles sont chargées d'occuper Solferino.

Malgré notre avantage, l'empereur François-Joseph n'a pas encore perdu tout espoir, et, vers trois heures, il ordonne un retour offensif contre la droite de l'armée alliée; mais le succès ne répond guère à son attente. D'ailleurs, voici qu'éclate soudain une violente tempête, bientôt suivie d'une pluie diluvienne qui suspend complètement la lutte. Les Autrichiens profitent de cette diversion pour se replier derrière le Mincio (2).

(1) A la suite de ces différents mouvements les unités du 15e et du 100e de ligne se trouvèrent un peu mélangées; mais la valeur et l'entrain n'eurent point à en souffrir.

(2) L'armée autrichienne se retira sans être poursuivie. Ses pertes

Nos hommes n'avaient rien mangé depuis 2 h. 1/2 du matin. Aussi Napoléon prescrivit-il d'installer incontinent les bivouacs sur les positions conquises.

A 9 h. 1/2 du soir, la division de Ladmirault était établie sur le chemin de Pozzolengo, à la gauche de la 1re, qui campait au pied même de Solferino.

Telle fut cette sanglante victoire, dont le glorieux souvenir est pieusement conservé au 15e de ligne. Toutefois, si le nom de Solferino se détache aujourd'hui en lettres d'or sur le drapeau du régiment, c'est que nos aînés l'y ont inscrit d'abord avec leur sang.

Lorsqu'on se rassembla au bivouac, combien de braves manquaient à l'appel! On comptait 2 chefs de bataillon, 2 capitaines, 2 sous-lieutenants tués; 1 chef de bataillon, 3 capitaines et 4 lieutenants blessés.

En outre, plus de 250 sous-officiers, caporaux ou soldats se trouvaient hors de combat (1) (2).

Le rapport du général de division reconnut avec un légitime orgueil la belle contenance de ses régiments dans cette meurtrière journée.

« Toutes les troupes, dit-il, ont fait preuve d'un entrain et d'un courage admirables. Le colonel GUÉRIN, du 15e, et le colonel de Fontanges, du 21e, ont déployé une intelligence et une fermeté remarquables. »

COLONEL MARTIN-EDOUARD DAUDEL

(30 juin 1859).

L'effet de cette élogieuse citation ne se fit pas longtemps attendre, car, le 30 juin 1859, S. M. l'Empereur accordait

s'élevaient à 22.000 hommes tués, blessés ou prisonniers. De son côté, l'armée alliée avait perdu 17.000 hommes.

(1) Dont 75 tués.

(2) Les officiers tués étaient le commandant KLÉBER, le commandant GROULT DE SAINT-PAER, les capitaines DE LATOUR et PERRIER, les sous-lieutenants TOMASI et BEAUCOUSIN.

Officiers blessés : commandant LESÈBLE, capitaines CHAREYRE, TELMAT et BALLET; lieutenants SCHŒFFER, DUROY, LAGRANGE et GARNIER.

Le commandant LESÈBLE dut se faire désarticuler l'épaule.

au colonel GUÉRIN les étoiles de général de brigade et lui donnait pour digne successeur l'ancien lieutenant-colonel du 3e voltigeurs de la garde, M. DAUDEL.

Le lendemain de la bataille de Solferino, l'armée autrichienne avait, en presque totalité, franchi le Mincio. A la fin du mois, elle allait s'établir sur la rive gauche de l'Adige.

Le 1er juillet, l'empereur Napoléon III reprend la poursuite de l'ennemi. Le 15e de ligne, sous la conduite de son nouveau colonel, M. DAUDEL, passe le Mincio à Mozzambano et va s'installer avec toute la division à Castelnuovo del Torre, près de Peschiera. Le siège de cette place avait été résolu et devait être fait par l'armée sarde et le 1er corps d'armée (Baraguay-d'Hilliers).

Signature de la paix (12 juillet 1859).

C'est là que nos soldats apprirent, coup sur coup, la signature de l'armistice (8 juillet) et la conclusion de la paix à Villafranca (12 juillet).

Ainsi finit cette campagne d'Italie, qui, malgré son improvisation et le décousu de son exécution, fut incontestablement glorieuse pour l'armée française et pour l'empereur Napoléon III.

Retour en France.

Le 23 juillet, les troupes françaises, à l'exception du corps d'occupation, recevaient l'ordre de quitter l'Italie.

Transporté à Suze en chemin de fer, le 15e de ligne (1) traversa le Mont-Cenis et fut ensuite dirigé sur le camp de Saint-Maur, près de Charenton.

Le 14 août, il prit part au défilé triomphal de l'armée d'Italie. Son drapeau mutilé fut salué par les acclamations de la foule enthousiaste, qui rendait ainsi un éclatant et légitime hommage aux vaillants soldats de Melegnano et de Solferino.

---

(1) Le 3e bataillon ne partit que plus tard.

Quelques jours après, le 15e fut acheminé sur Rouen, où il fit une entrée solennelle (23 août).

Jamais régiment ne fut accueilli avec tant de magnificence : 3.000 hommes de garde nationale formaient la haie à 2 kilomètres de la ville. Toute la population était aux fenêtres, d'où partait une tempête d'applaudissements et de vivats. Ce fut un véritable déluge de couronnes et de bouquets. Le soir, un banquet, offert par le conseil municipal, réunissait 400 invités dans les salons de l'hôtel de ville, pendant que les jardins et les rues de Rouen offraient le spectacle d'une magnifique illumination (1).

1860-1869

Le 15e régiment d'infanterie devait rester à Rouen et Elbeuf jusqu'en 1862. A cette époque, il fut envoyé à Brest, puis successivement à Lyon (1865), Saint-Etienne (1865), Châlons (1867), Soissons, Laon et Reims (1867).

Il se trouvait au camp de Châlons lorsque son colonel, M. Daudel, fut nommé général de brigade (2 août 1869) et remplacé dans son commandement par le colonel Fraboulet de Kerléadec (2).

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE (1870-71) (3).

En 1870, la France gênait seule la Prusse dans l'accomplissement de ses desseins d'unification allemande.

---

(1) Détails empruntés au Journal historique du corps, rédigé à Brest en 1863.

(2) Au mois de septembre 1869, le régiment revint occuper Soissons, Laon, Reims et Guise.

(3) Nous avons puisé aux sources suivantes : Journal de marche de la 3e division; Journal historique du 15e, établi en 1871; Relation de la campagne par le grand état-major allemand; *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay (après en avoir contrôlé l'exactitude au moyen des archives de la guerre); Notes manuscrites venant du commandant Achet ; Renseignements obligeamment fournis par M. le lieutenant-colonel de Jouffroy d'Abbans, alors capitaine au 15e de ligne.

Depuis 1866, les rapports entre Paris et Berlin se tendaient de plus en plus, et l'opinion publique s'était justement émue des incidents successifs connus sous les noms de : « Question du Luxembourg », « Intervention française à Mentana », « Candidature Hohenzollern ».

« Ce fut celui-ci, le plus futile en quelque sorte, qui mit le feu aux poudres » (1).

Le 15 juillet, en effet, S. M. l'Empereur faisait connaître au Corps législatif « qu'il était décidé à recourir à la force pour sauvegarder les droits de la France ».

La concentration de l'armée s'opéra par les cinq grandes lignes qui reliaient Paris aux bassins de la Meuse, de la Moselle et du Rhin.

Du 21 au 23 juillet, les trois bataillons du 15e furent rassemblés à Thionville. Le régiment était affecté, avec le 2e bataillon de chasseurs à pied et le 33e de ligne, à la 1re brigade (général Pajol) de la 3e division (général de Lorencez) du 4e corps d'armée (général de Ladmirault).

Parti de Thionville le 28 juillet, le 15e fut successivement envoyé à Kédange, à Colmen, à Coume (2), à Bouzonville, Halstrof, Sainte-Barbe et Chieulles.

Bataille de Borny (14 août).

C'est là qu'était campée la 3e division lorsque, le 14 août, à 9 heures du matin, elle reçut l'ordre de se rendre, par Longeville, à Moulins-les-Metz.

La brigade Pajol, qui accompagnait l'artillerie, se mit en mouvement vers midi, passa la Moselle sur les ponts de bateaux établis à l'île Chambière (à 4 heures), puis, par suite de nouveaux ordres, dut se porter à hauteur de

(1) V. *Histoire militaire contemporaine,* par le lieutenant-colonel Canonge.

(2) Le 2 août, la 3e division pousse une reconnaissance offensive de Coume à Merten, vers Sarrelouis. Le général Pajol, avec deux bataillons du 15e et une section du génie, s'avance jusqu'au plateau qui domine Berus, qu'on dit être fortement organisé et muni d'une puissante artillerie. Mais l'ennemi n'y fut point rencontré.

Woippy, pour bivouaquer. Mais à peine le régiment commençait-il à s'installer près de Maisonneuve qu'un coup de canon se fit entendre du côté de Borny. Sans autre avertissement, la 1re brigade, laissant ses sacs au camp, se hâta de repasser la rivière, gravit au pas de course les pentes de Saint-Julien et vint se former en réserve derrière le bois de Grimont.

Vers 6 heures, l'ennemi fit une démonstration sur notre gauche. C'est alors que le général Pajol, chargé de conjurer ce danger, prit position près du pigeonnier de Grimont.

Le 15e se déploya en seconde ligne, à la gauche du bois, sous un feu nourri mais mal ajusté, qui ne lui tua heureusement qu'un seul homme.

Néanmoins, l'entrée en ligne de la 1re brigade arrêta le mouvement tournant des Prussiens.

Il était environ 7 heures du soir.

Après avoir ainsi dégagé la division Grenier, le général de Ladmirault attendit vainement des ordres pour prolonger son mouvement offensif. Ils ne vinrent pas.

D'ailleurs, la nuit commençait à s'étendre sur le champ de bataille; peu à peu le combat prit fin sur toute la ligne.

Si le régiment n'avait pas eu de pertes sérieuses, il n'en avait pas moins fait preuve de beaucoup de sang-froid et de résolution. Aussi eut-il sa part dans les récompenses.

Le commandant Chapot reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le capitaine Royer celle de chevalier. Cinq médailles militaires furent en outre accordées à des militaires du corps.

Dès que la lutte fut terminée, le maréchal Bazaine donna l'ordre aux troupes qui avaient été engagées de reprendre leur marche sur Metz.

A 2 heures du matin, la division de Lorencez était réinstallée dans ses bivouacs de la Maison-Neuve, sur la rive gauche de la Moselle. Mais, à 3 heures de l'après-midi, elle se remettait en mouvement dans la direction de Doncourt. Malheureusement, il fallut s'arrêter à Plappeville pour laisser passer les troupes et les convois envoyés de Metz à Châtel-Saint-Germain, de sorte qu'on ne put dépasser Lessy, où l'on arriva vers 9 heures du soir. Le 2e batail-

lon de chasseurs et 2 bataillons du 15e campèrent sur le plateau (entre Lessy et Lorry) (1).

Le lendemain, 16 août, devait se livrer l'une des batailles les plus meurtrières du siècle.

Bataille de Rezonville-Gravelotte ou Mars-la-Tour (16 août).

La colonne de droite de l'armée française (2) avait été tellement retardée la veille, comme nous venons de le voir, que le 4e corps n'avait pu atteindre l'emplacement qui lui était assigné. En conséquence, il devait partir pour Doncourt, dès 4 heures du matin, le 16. L'encombrement des routes ne permit pas d'exécuter cet ordre. C'est pourquoi le général de Ladmirault prit le parti de faire suivre à la division Lorencez la route de Briey par Sainte-Marie-aux-Chênes, tandis que les deux autres se dirigeaient sur Amanvillers, Vernéville et Doncourt.

Pourtant la 3e division se trouva encore arrêtée par les convois. Concentrée, depuis 6 heures du matin, autour de Lessy, elle dut passer toute la matinée sur le plateau de la Sapinière (3).

« Soudain, vers 9 heures et demie, le grondement du canon se fait entendre du côté de Rezonville. Cette canonnade durera toute la journée (4). »

Enfin, à 2 heures du soir, après une longue attente, le général de Lorencez prescrit à ses troupes de se remettre en marche sur Amanvillers. La division y arrive vers 5 heures. Pendant ce temps, le combat d'artillerie paraît redoubler d'intensité. C'est, à n'en pas douter, une véri-

(1) V. Journal de marche de la 3e division.

(2) L'armée française, après avoir passé la Moselle, s'était formée, à partir de Gravelotte, en deux colonnes pour se porter sur la Meuse. La colonne de gauche comprenait les 2e et 6e corps, la colonne de droite se composait des 3e et 4e corps, suivis de la garde et des parcs.

(3) Le 15e, le 54e et le 65e étaient entre Lessy et Lorry, le 33e au moulin Longeau, l'artillerie entre les deux brigades (V. Journal de marche de la 3e division).

(4) V. *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay, p. 418.

table bataille. Il faut donc, sans plus tarder, se rapprocher du théâtre de la lutte.

On accélère l'allure et bientôt on traverse Doncourt, puis on arrive à Bruville. Ce village est plein de blessés qui donnent quelques renseignements sur les événements de la journée. Il est 7 heures; nos soldats sont exténués (1). D'ailleurs, la nuit tombe et la canonnade cesse peu à peu. Néanmoins, la brigade Pajol gagne Gravelotte et va s'établir au bivouac, sur le coteau de Rozerieulles, en face du bois de Vaux.

« Un profond silence s'étend alors sur ce terrain où, depuis douze heures, s'entre-tuaient 300.000 combattants, où tonnaient 1.200 bouches à feu et où la mort avait fait une si riche moisson.

» Dans la paix solennelle de la nuit, il semble qu'une plainte immense monte vers le ciel, la plainte de plus de 30.000 hommes qui dorment là, rigides (1) ». Sous la tente on ne sommeilla guère, malgré la fatigue, car chacun s'attendait à reprendre dès l'aube une vigoureuse offensive.

On sait ce qu'il en advint.

Et ce fut avec un douloureux étonnement que l'armée française apprit qu'elle devait se replier jusqu'aux collines dominant la Moselle (2).

Le 4e corps (de Ladmirault) avait ordre de s'établir entre le 3e et le 6e, vers Montigny-la-Grange et Amanvillers.

Après avoir pris position entre Bruville et Doncourt, pour protéger ce mouvement rétrograde, la division Lorencez vint s'installer au bivouac, à 7 heures du soir, près de la ferme Saint-Vincent.

Cependant, le prince Frédéric-Charles, informé de notre retraite volontaire, en avait rendu compte au roi.

A cette nouvelle, le grand état-major allemand avait décidé qu'il fallait tenter de nous couper de notre ligne de retraite sur Verdun. En effet, vers la fin de la journée,

---

(1) Voir le renvoi 4 de la page 325.

(2) Bazaine établissait son armée entre les deux ravins de la Mance et de Chatel-Saint-Germain, sur un mouvement de terrain dépendant des hauteurs qui séparent l'Orne de la Moselle.

d'épais nuages de poussière signalent déjà la marche des colonnes allemandes.

Malgré tout, comme on n'a reçu aucune instruction en vue d'un combat, chacun profite de la douce température de la nuit pour se reposer. Entre 1 heure et 2 du matin, deux alertes successives causent bien un moment d'émotion, mais le calme est vite rétabli.

On constate qu'il n'y a rien et l'on se recouche sous la tente.

« Bientôt après, tout le monde se réveille aux accords vibrants d'une diane générale, saluant l'aube de ce jour fatal, qui aurait dû éclairer une victoire de la France et qui n'éclaira malheureusement qu'une retraite (1). »

D'ailleurs, personne ne bouge ; il semble que l'on ne s'attende pas à une bataille.

Bataille de Saint-Privat. — Défense des lignes d'Amanvillers (18 août 1870).

Depuis les premières heures du jour, l'armée allemande, rompant par échelons, la gauche en avant, exécute une conversion à droite pour se porter sur un front parallèle au nôtre.

Cependant rien ne trouble encore la tranquillité de nos bivouacs.

A 10 heures du matin, le 3e bataillon du 15e (commandant DE LESPINASSE) est envoyé aux avant-postes à la pointe des bois de Fèves, près des carrières de la Croix (2).

« Tout à coup, vers 11 h. 1/2, une détonation retentit du côté de Vernéville, et en même temps un obus éclate dans le camp du 4e corps (de Ladmirault). C'est le premier coup de canon d'une batterie allemande qui a eu l'audace de

(1) V. *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay.

(2) Ce bataillon, qui ne retrouva les deux autres que le lendemain, près de Woippy, fut employé d'abord à la défense de la lisière des bois de Fèves, puis envoyé en soutien d'artillerie en avant de la ferme de Marengo.

s'établir à 1.500 mètres d'Amanvillers et qui vomit aussitôt une grêle de projectiles sur l'église et le village (1). »

La division Lorencez, qui vient justement de prendre les armes pour l'appel réglementaire, dépose immédiatement ses sacs et se porte au pas gymnastique vers Amanvillers, où les divisions Grenier et de Cissey sont déjà aux prises avec l'ennemi (2).

Les deux premiers bataillons du 15e restent, ainsi qu'une batterie, au bivouac, pour garder les sacs et les bagages. Nos braves soldats rongent silencieusement leur frein. Ils prêtent une oreille attentive aux échos du champ de bataille. Le canon gronde toujours et la fusillade crépite sur tout le front.

Enfin, le général de Ladmirault, qui a besoin de toutes ses forces pour résister aux attaques réitérées du 9e corps allemand, fait appeler ses dernières réserves.

Donc, vers 1 heure du soir, le 15e de ligne et la batterie du camp débouchent à leur tour sur le plateau d'Amanvillers.

Le régiment se déploie en seconde ligne à la gauche du 65e, entre le village (3) et la ferme de Montigny-la-Grange.

Un grondement épouvantable et continu domine tous les bruits dont retentit cette immense et sanglante arène, où se mesurent deux armées formidables. C'est un duel acharné, terrible, entre les deux artilleries adverses.

Quoique couchés, nos bataillons souffrent considérablement du feu de ces quatre-vingts pièces de canon braquées contre eux.

Mais l'ennemi ne peut faire aucun progrès. Nos vaillants soldats restent de longues heures impassibles sous une

(1) V. *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay. Nous avons contrôlé l'exactitude de ce renseignement à l'aide des journaux de marche. Cette artillerie allemande se déploya au nord de la ferme de Champenois.

(2) La division Lorencez avait laissé les sacs et les bagages au bivouac.

(3) Le village d'Amanvillers.

pluie de projectiles et tiennent partout leurs positions avec la plus grande fermeté.

A 4 heures tous les officiers supérieurs du 15e sont hors de combat. C'est le capitaine adjudant-major BONNET qui prend le commandement du régiment. Bien que blessé lui-même d'un éclat d'obus au visage, il donne à tous l'exemple de la plus rare énergie.

Cependant, vers 5 heures, nos batteries épuisées, se taisent et, faute de munitions, sont obligées de se retirer.

Bientôt après, le général de Ladmirault, voyant que la division Grenier contient à grand peine les attaques furieuses des Allemands (1), prescrit à la division Lorencez de se porter à son secours. En conséquence, les 15e, 65e et 54e de ligne reçoivent l'ordre de relever les régiments de droite de la division Grenier.

Le 15e, renforcé d'un bataillon du 13e, s'avance alors au pas de course, sous une grêle de mitraille, et le combat recommence avec un acharnement sans exemple (2).

Trois fois les Hessois se lancent à l'assaut. Malgré l'appui de la 25e division tout entière, ils sont obligés de reculer. Tous leurs efforts se brisent contre l'indomptable résistance de nos troupes.

Combien d'actes héroïques ! combien de dévouements obscurs ne faudrait-il pas citer ici ! Il en est un qu'il est impossible de passer sous silence.

Le fourrier de la compagnie ACHET, transmettant un renseignement à son capitaine, roule soudain à ses pieds, mortellement frappé par une balle probablement destinée à son chef. Mais, pendant que celui-ci adresse au blessé

---

(1) Vers 6 heures, une brigade de la garde prussienne et la brigade de gauche du 3e corps de la 2e armée sont presque détruites devant Amanvillers par le feu des défenseurs du village.

(2) « A ce moment, écrit Dick de Lonlay, un régiment prussien profitant de l'épaisse fumée de la canonnade, s'approche à couvert en criant : « Ne tirez pas, nous sommes Français. » Mais le commandant Commercon, du 13e, n'a pas oublié l'odieuse manœuvre de Borny. « Ce sont des Prussiens » crie-t-il au 15e, feu à 200 mètres ! » La supercherie des Prussiens leur coûta cher. »

quelques mots de compassion, voici que de nouveau résonne la charge :

« Mon capitaine, s'écrie l'intrépide fourrier, je ne suis pas encore mort. Vive la France ! » Et, ramassant tout ce qui lui reste d'énergie, le voilà qui se relève et qui court à l'ennemi.

Hélas ! vingt pas plus loin, ses forces le trahissent et, jetant un long regard sur ces lignes prussiennes qu'il ne peut atteindre, il tombe à la renverse. Il est mort. Honneur à ce noble jeune homme qui a voulu donner à la patrie jusqu'au dernier battement de son cœur, jusqu'à la dernière goutte de son sang (1) !

D'ailleurs, ici, tous les officiers, tous les gradés donnent l'exemple de la plus admirable constance. Et le brave régiment se maintient inébranlable sous la mitraille. Cependant, à notre droite, le 6e corps (Canrobert), débordé par les Saxons, privé de tout secours, est obligé de se replier par les bois de Jaumont et de Fèves. Le 4e corps (Ladmirault) se trouve ainsi découvert de ce côté.

Néanmoins, la division Lorencez conserve ses positions et étend même ses lignes plus à droite du village d'Amanvillers.

En conséquence, deux bataillons du 33e passent de la gauche à la droite de Montigny-la-Grange, pour ne pas perdre leur liaison avec le 15e (2).

Le capitaine Bonnet, qui commande si brillamment le régiment depuis 4 heures du soir, interdit les feux à volonté et n'autorise que des feux de salve, qui causent d'épouvantables ravages dans les rangs prussiens (3).

---

(1) Cette anecdote est empruntée aux notes laissées par le commandant Achet, que sa famille nous a très gracieusement communiquées, par l'intermédiaire de M. le capitaine Destré, officier d'ordonnance de M. le général de Vanteaux. Nous regrettons de ne pas savoir le nom de ce vaillant fourrier.

(2) Détails empruntés au Journal de marche de la division et à l'Historique du 33e.

(3) V. la citation du capitaine Bonnet sur ses états de services ; pour les feux, ce détail nous a été fourni par les Notes et Souvenirs du commandant Achet, qui dit avoir constaté des effets étonnants de des-

Quoi qu'il en soit, les masses ennemies affluent et se répandent en une immense marée humaine.

Un moment le 15e, épuisé, semble prêt à faiblir.

Dans ce danger pressant, le capitaine BONNET se souvient qu'en tombant le colonel DE KERLÉADEC lui a recommandé son cher drapeau. Saisissant alors la hampe de ce précieux emblème, il l'élève et l'agite comme pour en signaler la détresse, et voici qu'à cet appel d'alarme nos braves soldats se rallient et se groupent autour de lui, opposant de nouveau un rempart inexpugnable aux assauts répétés des Allemands (1).

Du reste, un bataillon du 64e, conduit par le colonel Léger, accourt les soutenir (2).

On attend l'arrivée de la garde pour reprendre l'offensive, et bien que l'ordre ait été donné, à 7 heures, de rentrer au bivouac, le général de Lorencez, ne se sentant pas menacé, maintient encore ses troupes dans leurs emplacements.

Pourtant, vers 8 heures, la situation devient des plus critiques. Amanvillers est en flammes. Trois batteries prussiennes labourent de projectiles tout le terrain qui borde le village.

Le 15e, à bout de forces, n'ayant presque plus de cartouches, résiste avec peine aux terribles attaques de l'infanterie ennemie, qui tourne insensiblement notre droite.

« Heureusement, le 41e, conduit par le colonel Saussier, arrive au pas de course à Montigny-la-Grange. L'entrée en ligne de ce régiment, par l'obscurité, fait croire à un renfort plus considérable et relève le courage de nos soldats harassés. Un brusque retour offensif est aussitôt résolu pour reprendre les positions emportées par les Allemands.

Les tambours battent la charge et deux bataillons du

---

truction. Le capitaine BONNET, avait été, au commencement de 1870, capitaine de tir au camp de Châlons.

(1) Ce ralliement est cité comme fait remarquable dans le rapport du général de division.

(2) Détails empruntés à *Français et Allemands,* par Dick de Lonlay, p. 263.

41e se jettent à la baïonnette sur les colonnes prussiennes aux cris de : Vive la France ! Vive l'Empereur ! pendant que les compagnies du 15e brûlent leurs dernières cartouches en des salves nourries et meurtrières (1). »

Au bout d'un quart d'heure, nous avons reconquis tout le plateau compris entre Amanvillers et Montigny-la-Grange.

Mais bientôt les ténèbres de la nuit couvrent le champ de bataille, planant au-dessus des plaines ensanglantées comme un immense voile de deuil.

La fusillade cesse de toutes parts. A 9 h. 1/2 on n'entend plus rien.

Vers 10 heures, le régiment, qui a conservé sa place de bataille, reçoit l'ordre de regagner son camp de Saint-Vincent (2). Il y arrive à 11 heures et trouve tout en désordre. Les obus y sont tombés en si grand nombre qu'une partie des hommes de la garde de police ont été tués ou blessés et que beaucoup de tentes ont été renversées ou lacérées par les projectiles.

« La nuit est fort sombre, cependant l'horizon est éclairé par deux énormes torches : c'est Saint-Privat et Amanvillers que les flammes dévorent (1). »

Comme il fait froid et que chacun s'attend à une nouvelle attaque, nos malheureux soldats, exténués par dix heures de lutte, s'allongent autour des feux.

D'ailleurs, on ne se reposa guère, car vers une heure du matin de nouvelles instructions prescrivaient à la division Lorencez (3e et 4e corps) de se replier sous Metz.

Dans cette meurtrière journée du 18 août, le 4e corps (Ladmirault) s'était maintenu sur toutes ses positions, repoussant avec une indomptable énergie les attaques vingt

(1) *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay.

(2) « Le capitaine Bonnet, assis sur un tambour, fut averti que le général le demandait ; c'était pour lui donner cet ordre. Grisé par le succès de son régiment, qui avait si bien conservé ses positions, le capitaine n'ordonna qu'à regret la retraite. Il eût cependant été téméraire de rester plus longtemps là. D'ailleurs on n'avait ni vivres ni eau. » (Souvenirs du capitaine Achet.)

fois répétées de l'infanterie allemande et supportant avec une admirable constance le feu écrasant de plus de deux cents pièces de canon tonnant à la fois contre les défenseurs d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange.

La magnifique attitude du 15e de ligne, au cours de cette terrible bataille, rappelle les jours les plus glorieux de l'histoire du régiment.

Le corps entier a fait noblement son devoir; mais, s'il s'est couvert d'une gloire incomparable, c'est au prix des plus durs sacrifices; la mort a largement moissonné dans ses rangs.

Cinq cent quarante sous-officiers et soldats sont hors de combat.

Le vaillant colonel FRABOULET DE KERLÉADEC (1) est mortellement atteint. « Mes amis! s'est il écrié en tombant, je vous recommande le drapeau! »

Non loin de lui, cinq autres officiers ont payé de la vie leur dévouement à la patrie ; ce sont : MM. le lieutenant-colonel MAQUAIRE ; le chef de bataillon PARON ; les capitaines DE LA VALLIÈRE (2) et CREUSVAUX ; le sous-lieutenant GOURDEL.

Douze officiers sont blessés ; ce sont : MM. le commandant CHAPOT ; les capitaines DE FŒRSTER, POUYAUD, DE PERETTI, ACHET et HOFFET (mort le 8 septembre des suites de ses blessures) ; les lieutenants CORLIEU, DUBARD et AUGIER ; les sous-lieutenants HUGUET, CARTIER et RIGOLAGE.

Cette rude et mémorable journée valut aux sous-lieutenants RIGOLAGE et HUGUET la croix de chevalier de la Légion d'honneur et, à dix-neuf sous-officiers ou soldats, la médaille militaire.

Notre récit serait incomplet si nous ne mentionnions ici le nom des officiers dont la brillante conduite fut particulièrement remarquée.

En voici la liste :

M. le colonel FRABOULET DE KERLÉADEC ; les commandants

(1) Il mourut le 11 septembre à Metz.

(2) DE BOISGUÉRET DE LA VALLIÈRE.

Chapot et de Lespinasse; les capitaines adjudants-majors Bonnet (1) et Forest; les capitaines Hoffet, Pouyaud, Rigolage, Soumard de Villeneuve, de Pousargues, Achet; les médecins-majors Cintrat et Jacquez; les lieutenants Dubard, Hazard, de Chaptal, Thomas, de Saint-Aulaire; le sous-lieutenant Huguet (2).

Le 19, dès l'aube, en exécution des ordres donnés par le maréchal Bazaine, le 4e corps (de Ladmirault), si éprouvé la veille, va se rallier sur le plateau de Plappeville. La brigade Pajol (15e et 33e) arrive à Devant-les-Ponts vers 4 heures du matin et prend position, dans la soirée, à Tignomont, entre Lorry et Plappeville. Elle devait y rester jusqu'au 26 août.

Dans les dernières heures du jour, nos troupes reçurent le dernier courrier de Paris.

C'est donc du 19 août que date le blocus de l'armée de Metz, qui devait se terminer d'une façon si lamentable.

Fausse attaque du 26 août.

Cependant, le 26 août, nos soldats ont un instant l'espoir de prendre leur revanche. Des ordres ont été donnés pour que tous les corps d'armée se mettent en mouvement dès le matin et se portent sur la rive droite de la Moselle.

Le ciel est nuageux; la journée paraît devoir être brumeuse. Le soldat n'en a pas moins bouclé son sac avec joie.

Une amère déception l'attendait.

Vers 1 heure de l'après-midi, la division de Lorencez (3)

---

(1) Non seulement le capitaine Bonnet fut cité à l'ordre de l'armée pour avoir commandé, depuis 4 heures du soir, le 15e avec la plus grande énergie, mais il fut nommé chef de bataillon (3e bataillon) en remplacement du commandant de l'Espinasse, appelé à un autre commandement. Cette nomination date du 24 août 1870.

(2) Tous ces officiers sont cités à l'ordre de l'armée, ainsi que 16 sous-officiers et soldats du corps.

(3) Journal de marche de la 3e division (la division est partie à 6 h. 1/2 du matin, 1re brigade en tête, par les ponts de l'île Chambière).

prend position sur le plateau de Saint-Julien, près du bois de Grimont.

Le 15e de ligne est à la lisière du bois, un peu en avant du château. Les bataillons sont rangés en bataille, à 50 mètres les uns des autres (1).

Une heure, deux heures se passent sous une pluie battante. Qu'attend-on? Aucun ordre n'arrive, aucune nouvelle ne circule.

Pourtant, vers 4 heures du soir, on apprend avec surprise qu'il faut repasser la Moselle. La troisième division, consternée, désappointée, se remet en marche à 7 heures. Le 15e de ligne n'arrive à son camp qu'à 8 heures du matin, le 27.

Sur ces entrefaites, le bruit se répand que le maréchal de Mac-Mahon arrive au secours de Metz avec l'armée de Châlons. Pour calmer l'impatience des troupes, le maréchal Bazaine prescrit de recommencer l'opération avortée du 26.

Bataille de Noisseville (1er septembre).

En conséquence, le 31 août, à 6 heures du matin, le 15e de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel Guillemain, nouvellement promu, passe la Moselle et va s'établir, en seconde ligne, en avant du château de Grimont. Le 4e corps doit aborder la position de Sainte-Barbe par sa droite.

Enfin, la bataille s'engage. Bien que la division Lorencez n'ait pour ainsi dire pas combattu ce jour-là, la compagnie de partisans du 15e, commandée par le lieutenant de Couesbouc, a pu pénétrer dans le village de Servigny et s'y maintenir jusqu'au milieu de la nuit.

Dès l'aube, la 3e division va relever en première ligne la division de Cissey, qui a beaucoup souffert la veille.

A 4 heures du matin, la fusillade recommence, le

(1) V. Journal de marche de la division Lorencez. « Depuis vingt-quatre heures ces hommes n'ont pris que du café. On leur alloue une ration extraordinaire d'eau-de-vie pour le lendemain. »

canon gronde sur la droite, du côté de Noisseville. Le brouillard est si épais qu'il est impossible de distinguer l'ensemble du champ de bataille. Le 15e de ligne se fait remarquer par son calme et son sang-froid sous la grêle des obus prussiens (1).

Mais, vers 11 heures, les progrès de l'ennemi forcent le 3e et le 6e corps à battre en retraite. Bientôt le 4e doit rétrogader à son tour.

Les divisions Lorencez et de Cissey opèrent ce mouvement par échelons et dans le plus grand ordre. Le 15e régiment d'infanterie s'établit au bois de Grimont et s'y maintient, jusqu'à une heure, sous le feu des batteries prussiennes.

Il exécute des salves qui arrêtent les colonnes ennemies. Pourtant, les troupes françaises repassent encore une fois la Moselle.

Le régiment reprend, à 7 heures du soir, son campement de Plappeville.

Tel fut le dernier grand combat de l'armée de Metz. C'était fini. Elle allait bientôt mourir, étouffée dans le cercle de fer qui l'entourait. Néanmoins l'agonie devait durer encore cinquante-huit jours.

Dans cette bataille de quarante-huit heures, le 15e de ligne ne perdit heureusement qu'une cinquantaine d'hommes.

L'ordre de l'armée rendit hommage à la belle conduite du commandant Bonnet, des capitaines Roslin, Giraud, Legeay, Jaclot, des lieutenants Bourguignon et de Cousbouc.

Plusieurs de ces officiers eurent immédiatement la récompense due à leur patriotisme et à leur dévouement.

Le médecin-major Cintrat et le commandant de Lespinasse reçurent la rosette d'officier de la Légion d'honneur; les capitaines Roslin et Girault, ainsi que les lieutenants

---

(1) Le 3e bataillon du 15e, envoyé dans la direction de Viller-l'Orme, occupe la gauche de la division.

Tout ce récit est emprunté au Journal de marche du corps d'armée et de la division, et à *Français et Allemands*, de Dick de Lonlay

KLEIN et DE COUESBOUC, la croix de chevalier. Enfin, six sous-officiers et soldats furent décorés de la médaille militaire (1).

Quelques jours plus tard (le 11 septembre), le régiment avait le regret d'apprendre la mort de son vaillant colonel, Théodore-Eugène FRABOULET DE KERLÉADEC, décédé à Metz des suites de ses blessures.

COLONEL JOSEPH-BARTHÉLEMY-XAVIER DERROJA

(12 septembre 1870).

Le lendemain (12 septembre), le commandement du 15e fut donné au colonel DERROJA, précédemment lieutenant-colonel du 33e de ligne.

Les journées suivantes s'écoulèrent sans incidents dignes d'intérêt.

Rappelons cependant que, le 21 septembre, notre compagnie de partisans fut chargée d'une audacieuse reconnaissance dans le bois de Vigneulles. Ses trois officiers furent blessés dans cette périlleuse affaire (2).

Il y eut encore, le 1er octobre, une prise d'armes partielle. La compagnie franche et la 3e compagnie (DE JOUFFROY) du 3e bataillon avaient été seules désignées pour prendre part à l'opération.

A 3 heures du matin, les sous-officiers, prévenus par les capitaines, réveillèrent leurs hommes, et le détachement quitta le bivouac sans bruit pour ne pas attirer l'attention (3).

Notre petite colonne fut ensuite établie en flanc-garde avec mission de protéger la droite du 33e, qui attaquait le bois de Lessy.

(1) Le commandant DE LESPINASSE fut nommé lieutenant-colonel, mais j'ignore la date de sa promotion.

(2) Capitaine ROSLIN, lieutenant DE COUESBOUC et sous-lieutenant GUINDORF (ce dernier succomba à ses blessures).

(3) Ces détails nous ont été très gracieusement fournis par le lieutenant-colonel DE JOUFFROY D'ABBANS, alors capitaine au 15e.

Mais les Allemands ne tentèrent rien de ce côté.

Enfin, le 29 octobre, la belle armée de Metz, « vaincue par la faim, n'ayant perdu sur les champs de bataille ni un drapeau ni un canon, mais y ayant laissé 42.483 hommes, tués, blessés ou disparus, apprenait avec une immense et muette douleur la nouvelle de la capitulation. Le jour même, à midi, les Prussiens prenaient possession des forts de la ville, vierge jusqu'alors du joug de l'étranger (1) ».

Les officiers avaient à choisir entre la signature du revers ou la captivité.

Fuite du colonel et du commandant Bonnet.

Le colonel Derroja, le commandant Bonnet, les capitaines Achet, de Pousargues et bien d'autres (2) ne voulurent point accepter cette alternative. La possibilité de gagner le Luxembourg, en cheminant par les bois, les poussa à tenter une évasion que plusieurs ont payée de leur vie.

D'ailleurs, l'espoir de servir et de défendre encore la France ou de mourir pour elle leur fit braver tous les périls.

Il fut donc convenu qu'on tâcherait de franchir les lignes prussiennes, soit séparément, soit deux par deux, suivant les occasions qui pourraient se présenter. On se donna rendez-vous à Lille (3).

---

(1) *Histoire militaire contemporaine*, par le commandant Canonge, p. 257.

(2) Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer leurs noms.

(3) Tous ces détails nous ont été révélés par les « Souvenirs du commandant Achet ». Le capitaine Achet, qui réussit à s'évader, vint remettre sa vaillante épée au service de la patrie. On lui donna le commandement d'un bataillon du 56e. Il commanda même son régiment pendant la retraite du Mans. Chef de bataillon en 1870, chevalier de la Légion d'honneur en 1873, le commandant Achet fut nommé officier en 1886 et mourut à Imphy (Nièvre) le 29 mars 1889, entouré de l'estime publique. Le témoignage de cet homme d'honneur ne peut être suspect.

Nous ne pouvons exposer ici tous les dangers qu'ont courus ces nobles fugitifs. On nous permettra cependant d'en citer pour exemple les circonstances particulièrement émouvantes et dramatiques qui marquèrent la fuite du colonel Derroja et du commandant Bonnet. Il est bon que les jeunes générations sachent jusqu'où a pu aller le courage, la résolution et le dévouement des héros qui ont tant contribué à la gloire du 15e.

Donc, le colonel et le commandant Bonnet profitent des ténèbres de la nuit pour se glisser sous bois. Il sont conduits par un zouave qui se dit du pays et prétend connaître parfaitement les percées des forêts.

Tous les trois marchent avec précaution, l'œil au guet, l'oreille tendue. Bientôt ils se trouvent à proximité d'une maison de garde; mais à peine les fugitifs ont-ils fait quelques pas de ce côté qu'un cri rauque, énergique, les arrête net.

« *Wer da!* » répète la sentinelle prussienne. Que faire? L'obscurité est profonde; il faut prendre rapidement un parti, car l'alarme est donnée, le poste prend les armes et va s'élancer à leur recherche. Dejà le zouave s'est enfui. Le commandant Bonnet n'hésite pas longtemps: sa décision est bien arrêtée.

« Mon colonel, dit il à voix basse, je sais l'allemand, vous ne le savez pas, sauvez-vous... Tous les deux nous serions fusillés. Seul, je m'en tirerai peut-être. D'ailleurs, vous vous devez à vos officiers. Pas de générosité, pas de sacrifice inutile... Fuyez, je vous en supplie, pendant que je parlemente avec les Allemands. Ils ignorent que nous sommes deux. Ils arrêteront là leur poursuite, et qui sait! je m'en tirerai peut être... Adieu, mon colonel, bonne chance! éloignez vous! »

Sur ce dernier mot, l'intrépide officier sort du fourré où il s'était blotti et va droit à l'ennemi.

Les Prussiens l'entourent immédiatement et le ramènent. Ils sont tout fiers de leur prisonnier.

Conduit à la maison du garde, le commandant est présenté à l'officier du poste.

« Ah! ah! dit celui-ci, un officier français qui s'évade!

C'est bien. A 6 heures du matin, on lui règlera son affaire. Gardez-le dans la chambre du milieu (1). »

La situation est singulièrement inquiétante. Néanmoins, le brave chef de bataillon ne désespère pas encore. En tout cas, il a conscience d'avoir fait son devoir, et la conviction que son dévouement n'a pas été inutile est un adoucissement à ses angoisses......

Les heures se passent ainsi, dans une longue et énervante attente. Et c'est à six heures que doit avoir lieu cette exécution sommaire.

Voici qu'on relève la sentinelle. Le gardien et le prisonnier se considèrent mutuellement avec une certaine curiosité. D'ailleurs, le commandant a fait le sacrifice de sa vie; maintenant il se résigne stoïquement à son sort. N'étant pas mort sur le champ de bataille, il tombera quand même sous les balles ennemies. C'était sa destinée.

Ne sachant que faire pour tromper le temps, le vaillant officier prend sa pipe et se met à la bourrer, lentement, silencieusement, comme s'il voulait dire adieu à cette fidèle compagne des jours de fatigues et d'épreuves.

Et l'Allemand jette un long regard de convoitise sur ce tabac français. Le commandant Bonnet n'est pas sans s'en apercevoir.

« Camarade, dit-il à voix basse, vous n'en avez pas de pareil, hein !

— Non certes.

— En voulez-vous une pipe ?

— Il est défendu de fumer sous les armes.

— Sous les armes, oui; mais après ! Tenez, dans quelques minutes je n'en aurai plus besoin; allons, vite, bourrez votre blague de cet excellent tabac français; personne ne vous verra; les portes sont fermées. »

La sentinelle hésite un peu, examinant tantôt les portes,

---

(1) La maison du garde comportait trois pièces et un couloir. A droite et à gauche du couloir, la chambre de l'officier et celle du poste ; au fond du couloir, celle du prisonnier. La porte de cette dernière pièce reste ouverte et une sentinelle circule de cette porte à celle qui donne sur la lisière du bois et qui n'est fermée que par un verrou.

tantôt l'objet de son envie; enfin, la tentation l'emporte. Posant doucement son arme contre la muraille, le soldat tend au prisonnier sa blague, qu'il tient grande ouverte avec les deux mains.

Mais, prompt comme l'éclair, l'officier se jette sur le fusil et, d'un coup de pointe en pleine poitrine, envoie rouler son gardien au fond du couloir; puis, franchissant le cadavre, il ouvre la porte et disparaît sous bois.

Au bruit de la chute du corps, les hommes du poste accourent et trouvent leur camarade étendu dans une mare de sang. Le drame n'est pas difficile à reconstituer.

Aussi, le premier moment d'émotion passé, tout le monde se lance à la poursuite du fugitif. Il est trop tard! Grâce à l'obscurité, le commandant est sauvé.

Cependant, il faut s'éloigner au plus vite pour échapper aux recherches des Prussiens, car l'alarme doit être donnée et l'aube commence à poindre à l'horizon.

Or, après une course folle, l'intrépide Bonnet parvient à la lisière de la forêt, et quel n'est pas son étonnement en reconnaissant, à quelques pas de lui, le camp du 15e!

Que faire? La fuite est désormais impossible. Une enquête sera certainement ouverte, et quelle odieuse vengeance les Allemands n'exerceront-ils pas sur le camp français s'ils ne retrouvent l'officier évadé!

Tout en réfléchissant à la gravité de la situation, le malheureux chef de bataillon prend le parti de regagner sa tente.

Enfin, après avoir mûrement interrogé sa conscience, convaincu qu'il n'avait pas le droit d'exposer tout un camp aux conséquences de sa témérité, ne connaissant d'ailleurs aucun autre moyen de conjurer le danger, le commandant Bonnet se présente au bureau spécial, pour y signer, la rage dans le cœur, la feuille de revers (1).

(1) Une fois libre, le commandant Bonnet put faire savoir aux Prussiens que le prisonnier recherché c'était lui. Ces renseignements sont dus, comme je l'ai dit plus haut, aux Souvenirs du commandant Achet, qui, lui aussi, s'était enfui déguisé en meunier.

Le commandant Bonnet (Jacques-Marie-Aristide) fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1871, lieutenant-colonel le 17 no-

Pendant ce temps, le colonel Derroja, sauvé par le dévouement de son héroïque compagnon, atteignait la frontière du Luxembourg et retrouvait, bientôt après, quelques-uns de ses officiers à Lille. Le gouvernement lui confia le commandement d'une brigade (1), ce qui lui permit de reparaître avec honneur sur les champs de bataille, dont la capitulation de Bazaine avait failli l'éloigner pour longtemps.

Voyons ce qu'était devenu le dépôt du 15e tandis que ces dramatiques événements se déroulaient autour de Metz.

Histoire du dépôt du 15e de ligne en 1870.

Parties de Laon, le 21 août, les deux compagnies de dépôt, commandées par le major Denis, étaient arrivées le même jour à Soissons.

Au commencement de septembre, ces deux compagnies avaient chacune un effectif d'environ 1.200 hommes. Aussi le général commandant la 4e division militaire mit-il à la disposition du corps les officiers et les sous-officiers du recrutement de la Meuse (2).

A partir du 11 septembre, la place se trouva investie. Néanmoins, nos soldats ne restèrent pas inactifs.

Le 22 septembre, en effet, nous voyons le capitaine Ballet (3) quitter la ville, avec 200 hommes, pour aller

---

vembre 1876, colonel le 30 novembre 1880, officier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1885. Il avait encore été blessé le 23 mai 1871 en combattant contre les insurgés de Paris. (V. appendice n° 8.)

(1) Général de brigade, au titre provisoire, le 25 décembre 1870. (Voir l'appendice n° 6.)

(2) Nous avons consulté, pour cette partie, le Journal de marche du régiment, établi le 21 juin 1871. Le 9 septembre, formation d'une compagnie provisoire, sous le commandement du capitaine Gondalier de Tugny (ex-capitaine au 15e) ; le 5 octobre, formation de trois compagnies provisoires confiées au capitaine Fleurent (du 25e), au capitaine Gillon (du recrutement de l'Aisne), au lieutenant Ferlet, du 15e (nommé capitaine provisoire).

(3) Le capitaine Ballet était capitaine trésorier du 15e de ligne.

détruire les ponts de Fontenoy et de Vic-sur-Aisne. La petite colonne revint, quatre jours plus tard, après avoir heureusement exécuté sa mission.

Combat dans les faubourgs de Soissons.

A la même époque (24 septembre) le major DENIS arrêtait par une vigoureuse offensive l'audacieuse tentative de l'ennemi sur le faubourg de Reims; mais ce beau fait d'armes nous coûtait 2 tués et 15 blessés. Citons parmi ceux qui se distinguèrent le plus dans ce combat :

MM. le major DENIS (grièvement blessé); les sous-lieutenants PRETEL (blessé) et DUTOCQ ; les sergents-majors FORTIN et MARSAN (blessés); les sergents BARRÉ et AHMED-BEN-BOGDHA (blessés) ; le sergent DURAND, les soldats MIGNARD et DUFRESNOY.

Le 26 septembre, un détachement de 200 hommes chasse les Prussiens du faubourg de Villeneuve et incendie leurs abris.

Protection d'un convoi (3 octobre).

L'attaque sur la gare fut moins heureuse. En revanche, quelques jours après, le capitaine BALLET, à la tête de 300 hommes, enlève au pas de course les positions qui dominent la route de Laon et favorise ainsi l'entrée d'un convoi venant de La Fère.

Nos soldats ramenèrent avec eux 7 prisonniers.

Leurs pertes se montaient à 9 hommes, dont 1 tué et 8 blessés.

Le capitaine BALLET; les lieutenants FERLET et GARNIER ; le sous-lieutenant DUTOCQ; le sergent-major FÉLON; les sergents CUZIN et DURAND; les caporaux MADRÈNE et ROBIN; les soldats FOY, DUBOIS, PERRET, PERROUD et MIGNARD se signalèrent d'une façon particulière dans ce hardi coup de main.

Enfin, le 9 octobre, le capitaine FLEURENT, conduisant un détachement de prisonniers à Saint-Quentin, fut attaqué

par un ennemi supérier en nombre, qui ne put ni lui couper la retraite, ni délivrer les prisonniers. Cependant, le 11 octobre, un parlementaire se présentait au nom du grand-duc de Mecklembourg et sommait la place de se rendre (1).

Bombardement de Soissons (12-15 octobre).

Sur le refus énergique des défenseurs, le bombardement commença dès le lendemain. La caserne fut criblée de projectiles.

Pendant la journée du 13, nous eûmes 14 soldats blessés et 1 sous-officier tué. Les jours suivants, nos hommes ne savaient où se reposer : on faisait la soupe, la nuit, dans les caves.

Telle était la situation lorsque le 16, à 7 heures du matin, le capitaine BALLET, commandant le dépôt du 15e, réunit les officiers pour leur apprendre que la ville venait de capituler et qu'ils étaient prisonniers ainsi que toute la garnison.

(1) Le 9 octobre, nous eûmes 1 homme tué et 2 blessés. Citons la belle conduite du lieutenant DIDIER, du sergent CUZIN, du tambour ROY et des soldats DUFRESNOY, FOY, VOSI et CADOUZ-BEN-KAZOUS tirailleur algérien servant au 15e de ligne.

HISTORIQUE DU 15e RÉGIMENT DE MARCHE

créé le 22 août 1870 et devenu

115e RÉGIMENT DE LIGNE

(1er novembre 1870)

AMALGAMÉ DEPUIS AVEC LES RESTES DE L'ANCIEN 15e DE LIGNE
POUR RECONSTITUER LE

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

(1er avril 1871) (1)

Le 15e régiment de marche avait été formé par décision du 22 août 1870, à l'aide des 4es bataillons des 10e, 14e et 26e de ligne (2).

Le 30 août, ces trois bataillons étaient rassemblés et campés au Champ-de-Mars, à Paris.

LIEUTENANT-COLONEL BONNET
(30 août 1870).

Le commandant BONNET (3) fut placé à la tête du nouveau corps avec le grade de lieutenant-colonel.

Les premiers jours de septembre avaient été consacrés aux détails d'organisation.

Enfin, le 13, le régiment, qui comptait à la 1re brigade

---

(1) Les sources auxquelles nous avons puisé pour cette partie de l'historique sont les suivantes : 1° Journal de marche du corps, Journaux de marche de la division, etc. ; 2° Historique du 115e ; 3° *Journal des Sciences militaires* (combat de Châtillon, rôle du 15e) ; *Combats de Châtillon, Bagneux,* par Alfred Duquet.

(2) 1er bataillon, commandant ANGAMARRE du 10e ; 2e bataillon, commandant LOURDE-LAPLACE du 14e ; 3e bataillon commandant, GRAVIS. Chaque bataillon est à l'effectif de 800 hommes.

(3) N'est pas le même que celui qui figurait au 15e, à Metz. Celui-ci venait du 37e.

(Ladreit de la Charrière) de la 1re division (de Caussade) du 14e corps (général Renault), alla bivouaquer en avant du fort d'Issy.

C'est là que chaque bataillon constitua une section de 30 francs-tireurs (1).

Combat de Châtillon (18-19 septembre).

La première prise d'armes sérieuse eut lieu le 18 septembre.

Le 15e, qui fournissait les avant-postes à Clamart, fut renforcé d'une compagnie et demie de chasseurs (2) pour éclairer la marche de la division et appuyer la reconnaissance du général Ducrot.

Vers 6 heures du matin, après avoir traversé le village du Plessis-Piquet, le régiment se massait en arrière du moulin, déjà occupé par les sections franches et les chasseurs.

Peu d'instants après, l'ordre arriva de garnir tous les abords du Plessis-Piquet, en faisant face au bois de Verrières (3).

Ce front est constitué, à l'ouest, par un vaste enclos, et, à l'est, par un grand parc entouré de murs solides. Une rue, qui descend du village, sépare ces deux enceintes.

Le commandant ANGAMARRE est chargé de défendre la face sud de l'enclos, tandis que le bataillon LOURDE-LAPLACE se retranche dans le parc Hachette et que le 3e bataillon s'établit face à la direction de Sceaux, gardant la porte, les grilles et les brèches du parc.

Les murs sont immédiatement crénelés et des banquettes sont construites pour permettre d'exécuter des feux étagés. De plus, on barricade solidement l'entrée des rues.

(1) 1re section, commandée pas le sous-lieutenant PELTIER; 2e section, commandée par le sous-lieutenant MEYRAS; 3e section, commandée par le lieutenant DEFLANDRE.

(2) Capitaine Battisti et lieutenant Soultz.

(3) A 500 mètres en arrière du moulin. Les constructions du moulin se prêtaient à la défense.

Apeine ces travaux sont-ils terminés qu'une courte fusillade s'engage entre le 1er bataillon et quelques éclaireurs allemands. D'ailleurs, l'obscurité met fin à cette escarmouche et la nuit se passe d'une façon assez calme.

Cependant, le lendemain, au lever du jour, on peut distinguer de grands mouvements de troupes en avant de nos lignes, et bientôt l'artillerie ennemie entame la lutte. Nos batteries de Châtillon lui répondent sur-le-champ. Il est 8 heures du matin. La mousqueterie s'anime sensiblement.

Voici que les francs-tireurs se replient sur le Plessis-Piquet. C'est que l'infanterie allemande dessine son attaque et que la position du moulin n'est plus tenable.

En effet, les Bavarois sortent des bois de Malabry et refoulent nos postes les plus avancés.

Le canon tonne avec fureur.

Vers midi, les bataillons ennemis, quittant leurs abris, s'avancent résolument sur le village et tentent de l'aborder à la fois par l'ouest, le sud et l'est.

Mais, écrasés par le feu roulant du 15e, ils se retirent préeipitamment, abandonnant à l'artillerie le soin d'ébranler notre résistance.

Et, tout à coup, une grêle de projectiles s'abat sur tout le front du Plessis-Piquet. En un instant, le mur sud du parc Hachette est renversé, détruit, et la colonne ennemie, pénétrant par la brèche, s'empare de tout l'enclos (du parc) ainsi que du Château-Rouge. Déjà l'assaillant se réjouit de son succès lorsqu'il se trouve de nouveau arrêté devant les clôtures sud du village. Nos braves soldats se défendent avec une fermeté digne des vieilles troupes (1).

Pourtant, le colonel Bonnet s'aperçoit que les Allemands s'étendent vers la droite. Ils dépassent déjà Châtillon. Le 15e va donc se trouver trop isolé. Dans cette fâcheuse situa-

(1) Vers 9 heures, au moment de la retraite de la division d'Hugues, la résistance du 15e de marche permit à l'artillerie de se replier lentement et sans désordre, en prenant quatre positions successives, pour répondre aux dix batteries allemandes établies du Pavé-Blanc à la porte de Trivaux.

tion, il dépêche au général Ducrot le capitaine adjudant-major TARRIGO, qui rapporte bientôt l'ordre de rétrograder immédiatement.

Il est alors environ 2 h. 1/2. Le mouvement s'effectue successivement par bataillon et dans le plus grand ordre, sous la protection des francs-tireurs et chasseurs, qui tiennent énergiquement tête aux Bavarois dans la grande rue du Plessis-Piquet.

Le régiment, contournant la redoute de Châtillon, gagne Vanves et rentre à Paris par la route de Versailles.

« Ce beau fait d'armes, dit M. Alfred Duquet, est tout à l'honneur et rien qu'à l'honneur du lieutenant-colonel BONNET et de ses soldats, ce qui démontre que les Allemands, si nombreux qu'ils aient été, se sont arrêtés devant une poignée d'hommes déterminés, fussent-ils de nouvelle formation comme ceux du 15e de ligne. »

C'était, en effet, la première fois que le nouveau corps voyait l'ennemi. Il s'était très honorablement comporté.

Voici en quels termes le colonel BONNET en rendit compte au général :

« Le régiment est demeuré sans faiblesse dans une position très avancée. Tous les mouvements se sont faits avec ordre. Le lieutenant-colonel attribue ce résultat au calme et au dévouement de ses officiers (1). »

Le 15e de marche eut, dans ce premier engagement, 1 officier et 69 hommes hors de combat (2).

De retour au Champ-de-Mars, à 9 heures du soir, nos 3 bataillons en repartirent le lendemain (20 septembre) pour surveiller le cours de la Seine entre Saint-Ouen et Clichy. Puis, le 29, ils prirent part à une reconnaissance offensive sur Rueil (3).

Enfin, au commencement d'octobre, la division de Caussade passa au 10e corps, ce qui ramena le régiment du côté d'Arcueil.

(1) V. Rapport du colonel BONNET et Journal de marche.

(2) Le sous-lieutenant GŒPP fut *blessé*; il y eut 31 hommes tués et 38 blessés.

(3) L'ennemi ne fut pas rencontré.

Combat de Bagneux (13 octobre).

C'est à cette circonstance qu'il dut d'assister au combat de Bagneux, le 13 octobre. La 1re brigade fut chargée de soutenir l'attaque exécutée par les gardes mobiles de l'Aube et de la Côte-d'Or.

Se trouvant en réserve, le 15e fut maintenu, de 9 heures du matin à 3 heures du soir, dans les retranchements organisés près de la maison Plichon.

Le 3e bataillon, placé tout à fait à la gauche, eut seul l'occasion d'échanger quelques coups de feu avec les tirailleurs ennemis (1).

Dans la soirée, l'artillerie allemande s'acharna sur la maison Plichon, point d'appui de la brigade La Charrière. Une batterie fut spécialement pointée sur le 15e; mais le colonel Bonnet défila si bien son monde qu'il n'eut que 4 hommes atteints par les obus.

La retraite s'effectua ensuite très régulièrement, sous la protection du bataillon Angamarre, dont les salves arrêtèrent la poursuite des Allemands.

Le régiment passa les jours suivants à Bicêtre, puis, à la fin du mois, il fut transporté à Levallois-Perret et enfin à Neuilly (le 18 à Levallois, le 29 à Neuilly).

C'est là que, en exécution d'un décret du 28 octobre, il devint 115e régiment d'infanterie (2).

Nous verrons plus loin qu'après la campagne il dut contribuer à la reconstitution du 15e. C'est pourquoi nous suivrons ses traces jusqu'à cette transformation définitive.

---

(1) Le bataillon n'eut que 2 hommes blessés; 4 autres furent ensuite atteints par les obus.

(2) La transformation s'opéra le 1er novembre 1870. Quelques jours avant, des récompenses avaient été accordées à plusieurs militaires du corps. Le 28 octobre, le commandant Angamarre avait été nommé officier de la Légion d'honneur; de plus, la médaille militaire avait été donnée aux sergents Varennes et Coblants, ainsi qu'aux soldats Steinmetz et Riffey, en raison de leur belle conduite aux affaires des 18 et 19 septembre et 13 octobre.

Rôle du 115e provisoire en 1870-1871.

Lieutenant-colonel BENEDETTI
(5 novembre 1870).

Lieutenant-colonel CAJARD
(20 novembre 1870).

Le 5 novembre, le lieutenant-colonel Bonnet est nommé colonel du 35e. Il a pour successeur le lieutenant-colonel Benedetti (1), bientôt remplacé par le lieutenant-colonel Cajard, qui commandait précédemment le bataillon de francs-tireurs de la division.

Entre temps, le 115e avait été désigné pour former avec le 116e la 1re brigade (la Charrière) de la 1re division (de Susbielle) du 2e corps (Renault) de la 2e armée (Ducrot).

Combat de Montmesly (30 novembre 1870).

A cette époque, on projetait de tenter une grande sortie destinée à rompre les lignes d'investissement vers le sud-est.

Les ordres ne tardèrent pas à arriver.

Le 27 novembre, le régiment vint camper sur le plateau de Charenton et, deux jours plus tard, toute la division se portait sur la Marne, vers Creteil.

Le général Susbielle était chargé de faire une diversion sur Montmesly, pendant que l'armée de Ducrot exécuterait son grand mouvement par Champigny, Villiers et Noisy-le-Grand.

En conséquence, le 30, à 4 heures du matin, le 115e franchit la Marne sur un pont de bateaux établi à Port-Creteil et prend une position d'attente près de la route de Paris.

Vers 9 heures, la 2e brigade s'ébranle pour l'attaque des

(1) Le lieutenant-colonel Benedetti, retenu à l'ambulance par une récente blessure, n'a jamais paru au corps. Il fut mis hors cadre.

hauteurs de Montmesly. La brigade la Charrière (115e et 116e) reçoit l'ordre d'appuyer cette démonstration.

Le 3e bataillon du 115e (GRAVIS) reste en réserve dans les tranchées qui bordent le parc de Creteil, tandis que les deux autres se portent en avant, formant un échelon à 60 pas en arrière et à droite du 116e (1).

Bientôt, la 1re brigade débouche entre Mesly et Montmesly.

Elle est accueillie par une violente canonnade, qui fait beaucoup de victimes dans nos rangs (2). Dans ces conditions, il faut, à tout prix, brusquer l'attaque. Aussi le général de la Charrière fait-il battre la charge et, prenant la tête du 116e, entraîne ce brave régiment sur le plateau de Montmesly. Pendant ce temps, le 115e, vigoureusement enlevé par son colonel, se jette sur Pompadour et en débusque l'ennemi.

Après ce premier avantage, le 2e bataillon se déploie sur la route de Bonneuil à Mesly, et le 1er complète le succès en s'emparant du petit bois situé à 500 mètres en avant.

Mais, sur ces entrefaites, les Allemands prononcent un soudain retour offensif. Le 1er bataillon, qui est trop en flèche, court à ce moment les plus grands dangers et se replie sous la protection du 2e.

D'ailleurs, le 116e se défend péniblement contre les masses ennemies qui paraissent de toutes parts. Notre gauche va se trouver debordée. La retraite devient alors inévitable; elle s'effectue par échelons et sans confusion. Notre division s'arrête à Creteil pour y passer la nuit. Le régiment fournit une compagnie de grand'garde en avant du parc.

Le 115e, qui s'était brillamment montré dans cette chaude affaire, était fort éprouvé. Il comptait une trentaine de

---

(1) Les deux bataillons sont l'un derrière l'autre, en colonne à distance entière, par section, prêts à se former en colonne contre la cavalerie qui est signalée au carrefour de Pompadour.

(2) Le 115e, plus découvert que le 116e, est aussi plus éprouvé par les projectiles ennemis.

morts et environ 250 blessés, parmi lesquels 13 officiers dont voici les noms (1) :

Le chef de bataillon Angamarre : les capitaines Gaurin, Bertrand, Tarrigo, Gardien et Billaud (ce dernier mourut le 6 décembre) ; les lieutenants Rouget, Cros, Sutter (mort le 24 décembre), Dombret et Bigot ; les sous-lieutenants de la Personne et Lemaire.

La nuit se passa sans incident.

Bataille de Champigny (1er et 2 décembre 1870).

Le lendemain, 1er décembre, d'après les ordres arrivés le matin, le colonel Cajard laisse à son 1er bataillon le soin de garder Creteil et se porte, avec les deux autres, sur la route de Champigny, en traversant la Marne au-dessus de Joinville (2).

Au débouché du pont, le général Ducrot ordonne au 115e de se porter en avant des fours à plâtre, sur le plateau d'Avron (entre la ligne de Mulhouse et Champigny), pour relier la division Berthaut (à Bry) à la brigade de la Mariouse, tenant Champigny.

En conséquence, le commandant Gravis déploie le 2e bataillon à droite des fours à plâtre, tandis que le lieutenant-colonel conduit le 3e vers les tranchées creusées à gauche de ces fours.

Le mouvement s'exécute sous une grêle de balles. Aussitôt organisés dans leurs abris nos soldats ouvrent le feu et l'entretiennent jusqu'au soir.

A la nuit, le régiment relève les 121e et 122e et fournit le service de grand'garde. Il fait un froid excessif.

---

(1) Il faut ajouter à ces chiffres 132 disparus, ce qui donne un déchet de 400 hommes dans l'effectif du 115. Le 3e bataillon, d'abord soutien d'artillerie, avait ensuite occupé Mesly et avait battu en retraite vers 3 heures. Pendant la retraite sur Creteil, l'arrière-garde du 115e, s'étant attardée à tenir tête à l'attaque des Wurtembergeois et de la 7e brigade prussienne, fut assaillie de toutes parts par les Allemands et une compagnie presque entière resta prisonnière.

(2) Sur un pont de bateaux.

Cependant, le 2, dès 5 heures du matin, tout le monde est debout dans les retranchements, si bien que les Allemands, qui pensaient nous surprendre vers 6 h. 30, sont reçus par une fusillade meurtrière et obligés de se retirer (1). Néanmoins, la mousqueterie continue sans interruption.

Enfin, à 2 heures du soir, le général Ducrot, comprenant qu'il ne pouvait plus rien tenter de ce côté, profite d'un épais brouillard pour faire commencer la retraite.

Les 2e et 3e bataillons du 115e gagnent, par le pont de Joinville, les bois de Vincennes et s'y installent au bivouac.

Durant ces deux journées, nous avions eu 50 hommes hors de combat dont 15 tués. Nous avions, en outre, 4 officiers blessés : MM. les capitaines Richaud et Thienot; le lieutenant Baille, et le sous-lieutenant Audemarre (mort le 6 décembre). Aussi, le commencement du mois fut-il employé à refaire les troupes et à reconstituer le matériel. Le 1er bataillon resta détaché à Creteil, tandis que les deux 1ers allèrent occuper Clichy et Saint-Ouen.

En récompense de sa belle conduite, le régiment eut en partage une croix d'officier de la Légion d'honneur, onze croix de chevalier (dont six pour les sous-officiers ou soldats) et sept médailles militaires.

Depuis la bataille de Champigny, le 115e ne prit une part active à aucun engagement important.

Disons pourtant que, pendant la sortie des 19 et 20 janvier sur Rueil, il fut établi en réserve au chateau de Bois-Préau, et dut ensuite couvrir la retraite de la première division.

Cette dernière affaire ne nous coûta d'ailleurs que 8 hommes, dont 2 morts.

Enfin, le 28 janvier, la capitulation de Paris fut officiellement annoncée aux troupes.

(1) A 10 heures, une batterie française s'installe au milieu des positions du 115e. Mais, assaillie par le feu de l'artillerie ennemie, elle est forcée de quitter cet emplacement.

Armistice (28 janvier 1871).

Lors de l'armistice, le régiment vint cantonner le long des remparts, entre les bastions 46 et 48.

Puis, le 15 mars, tous les hommes libérables du 115e furent dirigés sur Evreux et renvoyés dans leurs foyers.

Il ne restait plus que le cadre d'officiers (1).

Le Ministre décida qu'il serait fondu avec celui de l'ancien 15e revenant de captivité.

En conséquence, à la date du 27 mars, le 115e est supprimé. Tous ses officiers reçoivent une feuille de route pour rejoindre leur nouveau corps, au camp de Candale (ou St-Médard), près de Bordeaux.

(1) Le régiment avait livré ses armes à l'artillerie le 14 février.
Le 26 février, il passa 179 sous-officiers et soldats au 42e, resté armé et, le 7 mars, 500 sous-officiers et soldats au 135e, auquel on avait rendu ses armes pour le maintien de l'ordre.

HISTOIRE

DU 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE RECONSTITUÉ

Lorsque l'ancien 15e fut tout entier prisonnier de guerre, par suite des capitulations de Metz et de Soissons, le Ministre de la guerre en prescrivit la reconstitution.

Le major PANNETIER (1) fut chargé de ce soin. Le dépôt, formé à Bayonne, comprit tout d'abord trois compagnies seulement. Puis quelques détachements provenant d'autres corps vinrent grossir son effectif, ce qui lui permit d'envoyer successivement des renforts au 39e de marche (1 officier et 231 hommes), au 78e de marche (3 officiers et 206 hommes, et au 90e de marche (3 officiers et 203 hommes).

Enfin, le 10 mars, le major PANNETIER quittait Bayonne et dirigeait le dépôt sur le camp de Candale, où devait s'opérer la fusion du 15e et du 115e.

Reconstitution du 15e régiment d'infanterie de ligne (1er avril 1871).

COLONEL DE BEAUFORT

(20 avril 1871).

Le 1er avril, en effet, en exécution des prescriptions du général commandant la 14e division militaire, le 15e régiment d'infanterie de ligne est réorganisé sous les ordres de M. le lieutenant-colonel CAJARD, qui allait remettre, quelques jours plus tard (22 avril), le commandement du régiment au colonel DE BEAUFORT.

Quand les deux premiers bataillons furent reconstitués

(1) Venant du 2e régiment étranger, licencié.

le 15e, qui était demeuré jusqu'à la fin de juin à Bordeaux ou aux environs, dut partir pour Perpignan, où se termina sa formation (1), ainsi qu'il appert du procès-verbal signé le 21 avril par le général commandant la 11e division, inspecteur général.

En 1872, le régiment, qui occupait les principales places de guerre des Pyrénées-Orientales, fournit une partie des éléments du cordon de sûreté établi sur la frontière pendant les troubles de la guerre civile espagnole.

Au printemps de l'année 1873, le 15e est chargé d'assurer l'ordre à Rivesaltes (26 mars) et Perpignan (mai 73), au moment des événements qui amenèrent la démission de M. Thiers.

Puis, ayant séjourné durant cinq mois (11 septembre 1873-fin janvier 1874) à Narbonne, le régiment revient de nouveau à Perpignan. Et, comme il fallait constamment sauvegarder la neutralité de notre frontière menacée par les opérations de l'armée carliste en Catalogne, le 15e fut encore employé à cette mission.

1875-1876

Enfin, au commencement de janvier 1875, la portion centrale du régiment fut transférée de Perpignan à Carcassonne (3 janvier), où le corps devait subir les nouvelles modifications prescrites par la loi du 13 mars 1875.

A partir de cette époque, le 15e comprit quatre bataillons à quatre compagnies et un dépôt à 2 compagnies.

Colonel RABOT-DESPORTES
(24 mars 1877).

Deux ans après, M. le colonel de Beaufort était élevé au grade de général de brigade et remplacé par le colonel Rabot-Desportes.

Un bataillon du régiment était toujours détaché à Mont-

(1) A quatre bataillons de six compagnies.

Louis et Villefranche. Lors de l'épidémie de petite vérole noire qui désola cette contrée (1878), le docteur BIENVENUE, du 15e de ligne, se dévoua généreusement aux soins des malheureux. Sa belle conduite lui valut les félicitations publiques du colonel RABOT-DESPORTES, qui devait bientôt quitter son beau régiment.

COLONEL MAGANZA

(22 août 1878).

Il eut pour successeur le colonel MAGANZA.

L'année suivante (avril 1879), trois bataillons reçoivent l'ordre de partir avec l'état-major pour la nouvelle garnison de Castelnaudary (1).

En 1881, lorsque éclata l'insurrection du sud oranais, le bataillon disponible (4e) fut désigné pour prendre part à l'expédition organisée contre les tribus révoltées.

Embarqué à Marseille, le 13 avril, sur l'*Abd-el-Kader*, ce bataillon, commandé par le chef de bataillon TRUTIÉ DE VAUCRESSON, arrivait à Oran le 15 du même mois.

Après avoir occupé le Village Nègre, Mostaganem et le camp de Saint-Philippe (près d'Oran), le bataillon, qui avait détaché une compagnie à Arzew (la 1re), se dirigea, en chemin de fer, d'abord sur Saïda (15 juillet), puis sur Marhoum (16 juillet).

C'est de là que partirent (29 et 31 juillet) les colonnes qui durent exécuter au prix des plus grandes fatigues deux pénibles reconnaissances vers Sidi-Chaïb.

Au mois de novembre, le bataillon du 15e, commandé, depuis le 14 septembre, par le commandant BLANC, se transporte au camp de Sfid.

Des reconnaissances sont quotidiennement lancées dans la région des chotts.

Enfin, après un séjour au Kreider et à Bou-Gtoub, les quatre compagnies du régiment furent envoyées à Mascara (30 octobre 1882).

(1) Un bataillon et le dépôt restent à Carcassonne.

Elles devaient bientôt y recevoir l'ordre de rentrer en France (21 novembre 1882).

Colonel BOITARD
(29 mai 1881).

Colonel Jules-Charles NOEL
(10 juillet 1881).

En conséquence, le bataillon Blanc débarquait à Port-Vendres le 27 novembre et arrivait, le lendemain, à Castelnaudary

Il y fut reçu par son nouveau colonel, M. Noel, qui remplaçait le colonel Boitard depuis le 10 juillet 1881 (1).

Troubles de Decazeville (1886).

Le 15e fut encore appelé à fournir un bataillon lorsque, en 1886, il fallut envoyer des troupes à Decazeville pour rassurer l'opinion publique vivement émue par les graves désordres auxquels s'était livrée la population surexcitée de ce centre ouvrier.

Ce fut le 3e bataillon qui fut désigné pour cette mission. Parti dans la nuit du 14 au 15 février, il ne rentra à Castelnaudary que le 7 juillet.

L'année suivante (1887), en exécution de la loi du 25 juillet, le régiment est réduit à trois bataillons de quatre compagnies, tout en conservant un cadre destiné au 4e bataillon, dit complémentaire (formation de mobilisation).

Colonel LEBRUN
(9 mai 1888).

Le colonel Noel, nommé général de brigade, fut remplacé à la tête du 15e régiment d'infanterie par le colonel Lebrun (9 mai 1889).

(1) Le colonel Boitard avait succédé, le 29 mai 1881, au colonel Maganza, atteint par la limite d'âge.

Du reste, ce dernier, maintenu au corps d'occupation du Tonkin, obtint bien vite le grade supérieur.

Colonel DESSIRIER

(9 juillet 1888).

Colonel COMOY

(7 août 1888)

Il eut pour successeur M. Dessirier, lieutenant-colonel du 4e zouaves, qui passa, quelque temps après, au 34e de ligne, tandis que le colonel Comoy (du 81e) était nommé, à sa place, à Castelnaudary.

Colonel DUTHEIL DE LA ROCHÈRE

(10 juillet 1892).

Mais, le 28 mai 1892, le colonel Comoy était appelé au commandement du 149e, en garnison à Epinal.

Ce fut le colonel Dutheil de la Rochère (Charles-Edouard-Marie-Victor), breveté d'état-major, qui fut désigné pour succéder au colonel Comoy. Il ne demeura d'ailleurs que fort peu de temps à la tête du régiment, car, au commencement de 1893, il alla remplacer son frère au 55e de ligne, à Nice.

Colonel D'AMBOIX DE LARBONT

(22 mars 1893).

Aujourd'hui, sous l'énergique et habile impulsion de son chef, M. le colonel d'Amboix de Larbont (Denis-Henri-Alfred), breveté d'état-major, le 15e de ligne se recueille et travaille. Fier de son passé, confiant dans l'avenir, il attend avec calme les événements de demain.

FIN.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

Histoire des grands officiers de la couronne, par le P. ANSELME.
Histoire de l'ancienne infanterie française. (SUSANE.)
Essais historiques sur les régiments, par M. DE ROUSSEL.
Histoire de l'infanterie en France, par le lieutenant-colonel BELHOMME.
Histoire du régiment de Champagne.
Annales de France, par DE SERRE.
Siège de La Rochelle, par l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE.
Campagnes de Fabert, par le P. BARRE.
Le maréchal Fabert d'après sa correspondance et ses mémoires, par E. DE BOUTEILLER.
Mémoires de FABERT.
Histoire de Louis XIII, par DUPLEIX.
Journal manuscrit du cardinal DE LA VALETTE.
Journal de TALON, secrétaire du cardinal de la Valette.
Histoire de Lorraine, par CHÉNIER.
Mémoire pour servir à l'histoire du cardiual de Richelieu.
Histoire du Languedoc, par dom VAISSETTE.
Relation manuscrite de la bataille de Castelnaudary.
Mémoires de GRAMMONT.
Histoire des princes de Condé, par le duc d'AUMALE.
Siècle de Louis XIV, par VOLTAIRE.
Mémoires de BUSSY-RABUTIN.
Mémoires de TURENNE.
Mémoires du maréchal DE BERWICK.
Science des personnes de cour.
Mémoires du marquis DE FEUQUIÉRES.
Campagnes du règne de Louis XIV. (Archives historiques du dépôt de la guerre.)
Journal de la campagne du Piémont (1691), par le capitaine MOREAU, du régiment de la Sarre.
Histoire de mon temps. (FRÉDÉRIC II.)
Siège de Lille en 1792, par Désiré LACROIX.
Histoire de la Révolution française, par A. THIERS.
Guerres de Louis XV, par le général comte PAJOL.
Correspondance de l'armée du Nord. (Archives historiques de la guerre.)
Correspondance et rapports des armées du Nord et de Batavie. (Id.)
Histoire du maréchal Macdonald.

Guerres de la Révolution. (JOMINI.)
Campagne d'Allemagne (1800), par le marquis DE CARRION-NISAS.
Pajol général en chef.
Correspondance de l'armée du Rhin.
Mémoires de GOUVION SAINT-CYR.
Histoire militaire de la France, par P. GIGUET.
Victoires et conquêtes.
Souvenirs intimes d'un volontaire de 1791 (publication de la *Réunion des officiers.*)
Les Antilles françaises, principalement la Guadeloupe (colonel BOYER-PEYRELEAU.)
Histoire de la Guadeloupe, par A. LACOUR,
Registre des correspondances des ministres de la guerre et de la marine (1802-1804). (Archives de la marine).
Bataille de Hohenlinden. (Extrait du *Spectateur militaire.*)
Rapport officiel sur la bataille de Hohenlinden. (Archives historiques de la guerre.)
Vie du général et maréchal Ney. (Id.)
Précis historique sur le lieutenant général Grenier.
Mémoire historique (armée du Rhin et Moselle). (Dépôt de la guerre.)
Journal d'un volontaire pendant les campagnes de 1805-1806-1807 (Dominique RAVY).
Correspondance et rapports du maréchal Mortier. (Campagne de 1807.)
Rapports du général Clarke à l'empereur. (Dépôt de la guèrre.)
Campagnes de Napoléon Ier.
Sièges de la guerre d'Espagne (1807-8-9-10), par BELMAS.
Correspondance du maréchal Soult (1809-1813). (Dépôt de la guerre).
Correspondance du général Reynier. (Id.)
Correspondance de Junot, duc d'Abrantès. (Id.)
Notes du colonel Brahaut. (Id.)
Correspondance du maréchal Masséna. (Id.)
Mémoires du général DE MARBOT.
Correspondance du 6e corps de la Grande Armée (1813). (Dépôt de la guerre.)
Journal historique du 6e corps (1814), par le colonel FABVIER. (Id.)
Journal historique de la 7e division (Leval) en 1814, par le général Maulmont,
Campagne de 1814, par le capitaine d'état-major KOCK.
Manuscrit de 1813, par le baron FAIN.
Expédition de Portugal, par LENOBLE.
Relations autrichienne et allemande de la bataille de Leipzig.
Mémoires de Masséna, par le général KOCK.
Mémoires de MARMONT.
Souvenirs militaires, du duc DE FEZENSAC.
Napoléon, par Roger Peyre.
1814, par Henri HOUSSAYE.
Correspondance et rapports du général Allix (1814).

Situations de quinzaine. (Archives historiques du dépôt de la guerre.)
Journal historique du 15e de ligne (guerre d'Espagne de 1823).
Journal historique du 15e pour l'expédition d'Alger. (Archives de la guerre.)
Histoire manuscrite de cette expédition. (Id.)
Conquête d'Alger, par Alfred NETTEMENT.
Conquête de l'Algérie, par Camille ROUSSET.
Histoire de la Restauration, par Ernest DAUDET.
Histoire de la Restauration, par E. HAMEL.
Journal d'un officier supérieur de la 2e division de l'armée d'Afrique.
Journal d'un officier de l'armée d'Afrique (DESPREZ).
Souvenirs du lieutenant-général Berthezène.
Rapport du Ministre de la guerre, duc de Dalmatie, au Roi, sur les événements de Lyon et de Grenoble. (Dépôt de la guerre.)
Rapports du préfet de l'Isère sur le même objet, (Id.)
Journal de marche de la division d'Aurelle (1855). (Id.)
Rapport du général d'Aurelle sur l'assaut du 8 septembre.
Guerre de Crimée, par Camille ROUSSET.
Souvenirs de la guerre de Crimée, par le général FAY.
Journal humoristique du siège de Sébastopol, par un artilleur.
Histoire militaire contemporaine, par le lieutenant-colonel CANONGE.
Campagne de l'empereur Napoléon III en Italie. (Dépôt de la guerre.)
Journaux de marche et Rapports de la division de Ladmirault et du corps Baraguay-d'Hilliers (guerre d'Italie, 1859). (Id.)
Journal de marche de la division Lorencez (1870). (Id.)
Journal de marche de la brigade Pajol (1870). (Id.)
Historique du 15e, établi d'une façon succincte en 1871.
Différentes relations françaises et allemandes de la campagne franco-allemande de 1870-71.
Français et Allemands, Par DICK DE LONLAY.
Souvenirs du commandant ACHET (manuscrits).
Paris-Châtillon-Bagneux, par Alfred DUQUET.
Historique du 115e de ligne.
Historique du 33e de ligne.
Historique du 66e de ligne.
Historique du 82e de ligne.
Historique du 32e de ligne.
Historique du 70e de ligne.
Historique du 16e de ligne.
L'Armée sous l'ancien régime, par BABEAU.
L'Armée royale, par DUSSIEUX.
Registres matricules du régiment de la Tour-du-Pin. (Dépôt de la guerre.)
Registres matricules du régiment de Béarn. (Id.)
Registres matricules de la 15e demi-brigade. (Id.)
Registres matricules du 15e régiment d'infanterie. (Id.)
Contrôles et états de services des officiers. (Id.)

Comptes de l'extraordinaire des guerres. (Id.)
Etat militaire de la France (à différentes époques). (Id.)
Annuaires militaires de la France.
Histoire des chevaliers de Saint-Louis, par Alex. Mazas.
Histoire de l'armée, par Adrien Pascal.
Fastes de la gloire.
Fastes de la Légion d'honneur.
Etat général de la Légion d'honneur, depuis son origine jusqu'en 1814.
Recueil des officiers tués et blessés (établi par M. Martinien).
(*Ministère de la guerre*).

APPENDICES

APPENDICE N° 1

Drapeaux et uniformes du 15e Régiment d'Infanterie depuis son origine jusqu'à nos jours.

L'ordonnance royale du 15 septembre 1635 donna le drapeau blanc et la compagnie colonelle aux régiments de Nérestang, de Rambures, de Maugiron, de Sault, de Vaubecourt-Vaudémont (Lorraine), de Bellenave, Hebburne (écossais), du Plessis-Praslin et d'Alincourt.

De sorte que le régiment possédait plusieurs drapeaux (1), dont un blanc (comme les vieux corps) et les autres d'ordonnance, écartelés de quatre cantons ou quartiers alternés (violet et feuille morte, ou aurore) et séparés par une croix blanche, brochant sur le tout.

On sait que tous les corps d'infanterie, remis sur pied en 1610 (année de la mort du roi Henri IV), adoptèrent dans leurs drapeaux la couleur violette (généralement deux quartiers), en signe de deuil.

Régiments de Richelieu, Rohan, Crillon, La Tour-du-Pin, Boisgelin, Béarn.

En 1720, le régiment de Richelieu avait l'uniforme suivant :

Uniforme. — Habit, doublure, parements, culotte et bas gris blancs, piqués de bleu ; boutons de cuivre jaune ; veste rouge avec boutonnières de laine blanche, des deux côtés ; collet blanc doublé de rouge à l'habit ; chapeau noir bordé d'or faux (*sic*).

1735-1762. — Habit, parements, revers, culotte et veste blancs piqués de bleu ; collet rouge ; poches en travers.

1764-1774. — Habit, veste, parements, revers et culotte gris blanc ; passepoil violet ; collet rouge ; guêtres noires ; boutons de cuivre ronds (trois sur chaque parement, trois sur chaque poche de l'habit, cinq aux revers et quatre au-dessous) ; chapeau noir, bordé d'un galon d'or.

Le régiment de Béarn avait une prévôté, une pension de 600 livres pour le lieutenant-colonel, une de 500 livres pour le plus ancien capitaine, une de 400 livres pour les deux capitaines suivants.

Drapeaux. — Les mêmes que précédemment.

---

(1) Le régiment eut pendant longtemps autant de drapeaux que de compagnies; or, à la fin du règne de Louis XIII, il comptait trente compagnies. Plus tard, il n y eut plus qu'un drapeau par bataillon.

Nouveau Régiment de Béarn.

(Après le dédoublement de 1776.)

Uniforme. — Habit, veste et culotte gris blanc ; collet, revers et parements rouge rose ; boutons de cuivre jaune.

Drapeaux. — Les mêmes que Béarn ancien.

15e Demi-brigade de ligne.

Uniforme. — Habit national bleu, à revers blancs, col jaune ; parements rouges ; culotte bleue ; guêtres noires ; chapeau noir avec un pompon rouge pour les fusiliers, un panache de crin rouge pour les grenadiers.

Drapeau. — Tricolore. Les couleurs sont disposées d'une façon particulière pour chaque demi-brigade.

15e Régiment d'Infanterie de ligne.

Uniforme. — Habit bleu avec col et parements rouges, culotte blanche, guêtres noires ; shako de feutre noir, avec tresses blanches ; jugulaire de cuivre ; plaque de cuivre représentant l'aigle impérial.

Dans les compagnies du centre, une patte d'épaule rouge remplace les épaulettes ; le pompon du shako est rouge.

Les grenadiers portent le bonnet à poil, avec plumet, et épaulettes rouges.

Les voltigeurs ont le collet, le plumet et les épaulettes couleur jonquille.

Le galon de leur shako est également jonquille.

Drapeau. — Le drapeau se compose d'un carré inscrit, blanc, bordé de quatre coins triangulaires, bleus et rouges (alternant par opposition). Le carré blanc porte la légende suivante :

« L'Empereur des Français au 15e Régiment de ligne »,

Le coin supérieur attenant à la hampe est rouge. Chacun des coins triangulaires est orné d'une broderie d'or représentant le numéro du régiment encadré d'une couronne de lauriers.

La cravate du drapeau est tricolore et la hampe est surmontée de l'aigle aux ailes déployées.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon Ier adopte le drapeau tricolore avec une nouvelle disposition des couleurs. Le drapeau est divisé en trois bandes verticales : bande bleue à la hampe, bande blanche au milieu, bande rouge à l'extérieur.

La cravate et l'aigle demeurent les mêmes qu'au drapeau précédent.

Légion du Finistère (N° 27).

Uniforme. — Habit blanc, collet blanc, passepoil écarlate; revers et parements écarlates, passepoil blanc; pattes de parements blanches, passepoil écarlate; boutons blancs; pantalon blanc; shako de feutre noir, avec plaque aux armes de France, portant le numéro de la légion (27).

Le 3e bataillon (de chasseurs) a l'habit vert, boutonné sur la poitrine, avec collet blanc, passepoil écarlate, épaulettes vertes, pantalon vert.

Le shako est le même que dans les autres bataillons, avec addition d'un cor de chasse sur la plaque.

Drapeau. — Le drapeau est partagé diagonalement en deux parties, l'une blanche et l'autre verte. Sur une face se détachent les armes de France, entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et accompagnées du sceptre et de la main de justice. Sur l'autre face est brodée l'inscription suivante :

« LE ROI A LA LÉGION DU FINISTÈRE ».

Cette légende est entourée de deux branches de laurier (brodées en vert) au-dessous desquelles pendent les insignes de l'ordre de Saint-Louis et de l'ordre de la Légion d'honneur.

De plus, l'ordonnance royale du 27 novembre 1816 institue le drapeau de bataillon, mi-partie blanc et rouge (en diagonale) pour les 2es bataillons; blanc et jonquille pour les 3es bataillons.

D'autre part, la décision du 24 avril 1818 rétablit le drapeau blanc, tout en conservant les drapeaux de bataillon, qui marchent pour rendre les honneurs.

Le drapeau blanc ne doit rendre les honneurs qu'au roi ; il est orné d'une bordure de fleurs de lis d'or et porte d'un côté les armes de France et, de l'autre, l'inscription habituelle :

« LE ROI AU 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE »,

avec les mêmes attributs qu'au drapeau précédent.

La cravate est blanche et la hampe surmontée d'une lance dorée (1).

15e Régiment d'Infanterie.

Uniforme. — Habit bleu de roi, collet, revers, pattes de parements et parements blancs, avec passepoil bleu; retroussis de l'habit bleus, à

(1) Ce drapeau portait primitivement l'inscription « LÉGION DU FINISTÈRE » qui fut modifiée quand cette légion devint 15e régiment d'infanterie, dont l'uniforme est décrit à l'article suivant (transformation en 1820).

passepoil blanc; capote en drap beige, pantalon de tricot blanc, gilet blanc; bonnet de police en drap bleu de roi.

Les fusiliers ont l'épaulette en drap, sans franges; les grenadiers portent l'épaulette écarlate à franges; les voltigeurs l'épaulette aurore, à franges.

Le shako est de feutre noir; la plaque, aux armes de France, porte le numéro du régiment.

Les jugulaires sont en cuivre, et le bandeau supérieur, rouge pour les grenadiers, est jonquille pour les voltigeurs.

Le pompon, en olive, porte le numéro de la compagnie pour les fusiliers, une fleur de lys pour l'état-major, une grenade pour les grenadiers, un cor de chasse pour les voltigeurs; il est blanc pour l'état-major, bleu de roi pour le 1er bataillon, cramoisi pour le 2e et vert foncé pour le 3e.

Drapeaux. — Les drapeaux sont les mêmes que ceux décrits dans la décision du 24 avril 1818.

***

Après 1830, le gouvernement du roi Louis-Philippe rétablit le drapeau tricolore: bleu à la hampe, blanc au centre, rouge à la bande extérieure.

La hampe est surmontée du coq dit « gaulois ».

Au centre se trouve l'inscription suivante :

« Le Roi des Français au 15e Régiment d'Infanterie ».

C'est sous le même règne qu'on adopta pour toute l'armée l'habit à la française, bleu de roi, sans revers, et le pantalon rouge, tombant sur le soulier.

Le shako prit la forme cylindrique; les insignes particuliers des grenadiers et voltigeurs demeurèrent les mêmes.

En 1848, la tunique bleu de roi, à une rangée de boutons, avec passepoil et collet rouges, remplace l'habit.

Le pompon double en laine est donné aux grenadiers et voltigeurs.

Les compagnies du centre portent une contre-épaulette en drap bleu avec torsade rouge.

Le drapeau est de nouveau modifié (1848). Aux quatre angles se trouve le numéro du régiment, encadré d'une couronne de lauriers. Au centre est brodée l'inscription suivante :

« République Française. — 15e Régiment d'Infanterie ».

Cette inscription est accompagnée des quatre mots :

« Unité, Liberté, Egalité, Fraternité »,

placés symétriquement vers les angles.

Au revers, on a porté la devise :

« VALEUR ET DISCIPLINE ».

La hampe est surmontée d'un fer de lance doré, avec cravate tricolore.

***

SECOND EMPIRE

Le drapeau reste le même, avec cette différence que les suscriptions sont les suivantes : « NAPOLÉON III AU 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE », et que les mots « Unité, Liberté, Egalité, Fraternité » sont remplacés par des aigles au bas des bandes bleues et rouges, et par des couronnes impériales au sommet de ces même bandes qui portent l'initiale « N » au centre.

En 1859, nouvelle transformation de l'uniforme : la tunique est remplacée par une veste à pans courts, à une rangée de boutons, avec col et passepoil jonquille.

Le pantalon devient bouffant, fixé sur le mollet par une molletière en cuir, peinte en couleur jonquille.

La chaussure est le soulier dit « godillot », avec guêtres en cuir ou guêtres blanches. La capote est d'un gris bleuté, avec col de même couleur. Le shako, en cuir bouilli, est orné de la cocarde tricolore et d'une plaque représentant l'aigle de l'Empire. Cette coiffure est rehaussée d'une aigrette en crin rouge, jaune ou vert, sortant d'une tulipe en cuivre, pour la grande tenue. La tenue du jour comporte un pompon olive, en drap de même couleur pour les compagnies du centre, et un pompon double en laine pour les grenadiers et voltigeurs.

L'épaulette, donnée à toute l'infanterie, reste rouge ou jaune pour les grenadiers ou voltigeurs, et verte à torsade rouge pour les compagnies du centre.

En 1867, l'infanterie fut dotée de la tunique à deux rangées de boutons et du pantalon tombant droit sur le cou-de-pied. Les autres détails de l'uniforme ne furent pas modifiés.

Enfin, en 1868, les compagnies de grenadiers et voltigeurs furent supprimées et toute l'infanterie reçut les épaulettes rouges. Dans chaque compagnie, les soldats de 1re classe furent distingués par un galon de laine, jaune d'abord, rouge ensuite.

Le shako de cuir bouilli fut en même temps remplacé par un shako rouge à bourdaloue noir.

Depuis 1870, l'uniforme n'a guère varié. Disons cependant que le shako rouge disparut d'abord pour faire place à un shako bleu, bordé de bourdaloues jaunes, qui fut aussi supprimé vers 1886. On lui substi-

tua un képi rigide rouge, orné d'une cocarde tricolore, d'une grenade en cuivre et d'un pompon de couleur différente pour chaque bataillon.

Les drapeaux que possèdent actuellement les régiments leur ont été distribués, le 14 juillet 1880, dans la plaine de Longchamps (Paris) par le Président de la Réqublique.

Ce drapeau tricolore a sa hampe surmontée d'une couronne, portant elle-même un fer de lance doré. A chaque angle est brodé le numéro du régiment, entouré d'une couronne de lauriers. Sur une face se détache l'inscription habituelle :

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE — 15e RÉGIMENT D'INFANTERIE ».

Au revers, on a porté le nom des sièges ou batailles où le régiment s'est particulièrement illustré.

Le drapeau du 15e perpétue dans le corps le souvenir de quatre des plus glorieux triomphes dont les armes françaises puissent s'honorer :

FRIEDLAND, **SÉBASTOPOL,**

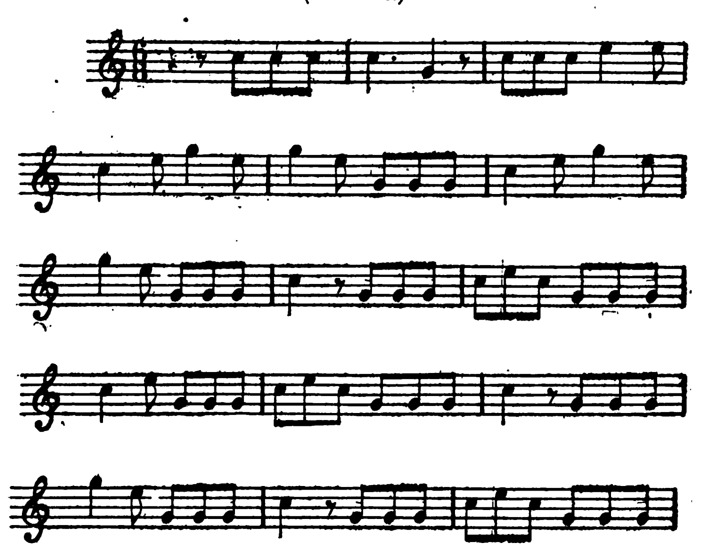
ALGER (1), **SOLFERINO.**

(1) Alger ne veut pas dire « Prise d'Alger », mais bien « Conquête ou Expédition d'Alger ». En effet, la prise d'Alger ne fut guère qu'un combat d'artillerie, où le régiment n'eut pas grand effort à faire. Pour préciser, il serait désirable que ce nom fût changé en celui de « Staouëli », car, dans cette bataille, le 15e eut à jouer un rôle véritablement important et fit preuve des brillantes qualités qui lui ont acquis, de tout temps, une si juste et si honorable réputation.

APPENDICE N° 2.

Légende de la marche du régiment.

(CLAIRONS.)



D'après le récit des vétérans du 15e, le refrain du régiment daterait de la guerre de Crimée.

On sait que la musique en est empruntée à la vieille chanson populaire connue sous le titre de *Sire de Framboisy.*

Si l'on en croit la tradition, ce chant était le plus en vogue parmi ceux dont les soldats du 15e égayaient leurs marches durant cette pénible, mais glorieuse campagne.

La plaisanterie s'était même emparée de ce détail et l'on s'amusait à donner au régiment le surnom de « 15e Framboisy ».

Ce sobriquet fut, dit-on, la cause de plusieurs duels avec des soldats d'autres corps.

En tout cas, le chef de musique aurait eu l'idée d'orchestrer ce chant et de le faire agréer comme marche du régiment.

C'est au camp d'Inkermann (camp du Moulin) que la musique du corps fit entendre pour la première fois ce refrain définitivement adopté pour le 15e de ligne.

APPENDICE N° 3

Pièces justificatives.

Ordre du Roi.

De par le Roi,

Trésorier général de l'extraordinaire des guerres, — Jean-Baptiste Thomas de Pange, — nous voulons et vous mandons que, des deniers qui sont entre vos mains, vous ayez à en payer comptant au sieur comte de Boisgelin, brigadier et colonel du régiment d'infanterie de son nom, la somme de quinze mille livres que nous ordonnons être mise en ses mains pour être par lui distribuée sur le pied de sept mille livres aux officiers de ce régiment, pour être indemnisés des pertes qu'ils ont faites à l'affaire de Friedberg, le 30 août dernier; et sur celui de huit mille livres, aux sergents, caporaux, anspessades et soldats dudit régiment; laquelle somme nous leur accordons par gratification extraordinaire, en considération de la distinction avec laquelle ils se sont comportés dans cette journée; et rapportant par vous le présent........... etc.

Donné à Versailles, le 8 septembre 1762.

Signé : LOUIS.

et, plus bas :

Duc de Choiseul.

Lettre adressée par les officiers de la Couronne (1) aux officiers du régiment de Boisgelin.

Messieurs,

C'est avec la plus grande satisfaction que nous apprenons le succès que vous venez d'avoir et la façon dont vous avez contribué à la gloire de Monseigneur le prince de Condé dans cette dernière affaire. La part que nous y prenons, Messieurs, ne nous fait regretter que de n'avoir pas pu partager avec vous les moments brillants de cette action, où

(1) Le régiment de la Couronne, créé sous le nom de « Reine Mère », prit le nom de la Couronne au siège de Maëstricht, par ordre du roi Louis XIV, pour marquer l'estime qu'il avait de ce corps, dont il avait pu éprouver la valeur.

vous avez si bien soutenu votre réputation. Nous nous flattons que les liaisons anciennes, qui doivent vous assurer de notre attachement et de toute notre estime, vous feront recevoir les témoignages que nous vous en donnons comme un gage nouveau de tous les sentiments et de l'amitié la plus inviolable avec laquelle nous avons l'honneur d'être, etc.

Signé : BLANGY, LA SALLE, SAINT-VAAST, chev. DE MIRMAN, chev. DE CURSOL, GUICHARD, DE HILLERIN.

Du camp sous Dunkerque, le 11 septembre 1762.

Réponse des officiers de Boisgelin.

Messieurs,

La victoire, qui nous a favorisés, nous est bien glorieuse dès qu'elle mérite vos suffrages.

Qui peut mieux que vous donner un prix à la valeur?

D'elle seule vous tenez votre nom (1) et elle fut toujours votre caractère.

Quels auraient donc été nos succès si, vous ayant pour compagnons, nous avions pu frapper de concert ?

La gloire que nous nous sommes acquise vous aurait été commune et nous vous en aurions fait part avec d'autant plus de plaisir que nous ne pouvons ignorer combien vous sçavez la mériter.

La présence du Prince, pour lequel vous vous intéressez, et qui le mérite à plus d'un titre, aurait également animé votre audace, et les mêmes lauriers auraient ceint votre front.

Tels sont nos sentiments, Messieurs. Sensibles, autant que nous devons 'être, à ceux que vous nous témoignez, nous ne désirons que l'occasion de vous prouver avec combien d'estime et d'attachement nous avons l'honneur d'être, Messieurs, vos très humbles et obéissants serviteurs.

Signé : BOISGELIN, LARMANDIE, chev. DU MESNIL, CANTIS, LA FORGUE, MARVELIZE, SARRANT, DUVAUROUX, DESHAULLES, PETITY.

(1) Voir la note concernant la lettre précédente.

**Officiers nommés chevaliers de Saint-Louis,
à la suite de ce beau fait d'armes de Friedberg-Johannisberg.**

De Razes,
Du Plessis,
Le Brun,
De La Barrière (Barthélemy),
De L'Enfernat,
Mezières,
De Mémarques,
De Ranchin (mourut de ses blessures quelques jours après),
Chevalier de Sarran (ou de Sarrant),
De Charost de Saint-Sulpice (ou de Chanaut),
Duserre-Durival (Pierre-Gabriel-Louis),
De Tristan d'Houssoy,
Duserre-Du Rival (Joseph),
De Guintrand.

D'après MM. de Roussel et Susane, en 1747, à la suite de la bataille de Lamfeld, où le régiment s'était si bien comporté, le Roi avait accordé au corps cinq brevets de lieutenant-colonel, treize croix de chevalier de Saint-Louis et 27 gratifications.

L'*Histoire des chevaliers de Saint-Louis,* par Alex. Mazas (basée sur les registres de d'Aspect), conteste ces treize croix de 1747. Elle n'admet que M. de Larmandie, les deux frères de Montgrand et M. de Cours.

Mazas croit que les autres n'ont pas eu cette distinction à la même époque : ce sont MM. de Castelnau, de Bermondes, de la Salle, de Pioger de Chantradeux, de Montbrun, de Maillé, de Farcy, de Najac, de Vandel.

Ce désaccord vient, sans doute, de ce que, malgré la nomination, les chevaliers de Saint-Louis n'étaient considérés comme admis que lorsqu'ils avaient été reçus (cérémonie qui n'avait quelquefois lieu que plusieurs années après).

D'ailleurs, les registres de l'ordre étaient aussi mal tenus que possible, et ce qu'il en reste est fort incomplet.

Nous donnons mention de cette controverse pour ne pas nous exposer à altérer la vérité.

APPENDICE N° 4.

Quelques noms et surnoms de soldats du régiment de la Tour-du-Pin.

(Extrait des contrôles de 1717 à 1750.)

Nicolas Dubois, dit *La Sonde* (perruquier). — Enrôlé le 5 sept. 1747.
Pierre Loiseau, dit *La Jeunesse*. — Enrôlé le 2 mars 1748 pour six ans.
Gilbert-Monique Gueloit, dit *Sans-Chagrin*. — Enrôlé le 2 mars 1748 pour six ans.
André Coquet, dit *Bontemps*. — Enrôlé le 2 mars 1748 pour six ans.
Gabriel Janain, dit *Va-de-bon-cœur*. — Enrôlé le 2 mars 1748, déserté le 3 mars 1749.
Philippe Coulet, dit *Bellerose*. — Enrôlé le 3 mars 1749.
Pierre Marchand, dit *La Violette*. — Enrôlé le 30 mars 1745.
Mathieu Blondard, dit *La Douceur*. — Enrôlé le 21 octobre 1742.
Jean-Baptiste Rochevan, dit *La Branche* (de Paris). — Enrôlé le 11 janvier 1747.
André-Auguste Philippart, dit *Beausoleil*. — Enrôlé le 24 janvier 1741.
Pierre Blondain, dit *Sans-Regret*. — Enrôlé le 14 avril 1741.
Joseph Chanfort, dit *La Fortune*. — Enrôlé le 16 avril 1741.
François Vautier, dit *La Giroflée*. — Enrôlé le 24 avril 1746.
Jacques Leduc, dit *Printemps* (cordonnier). — Enrôlé le 18 sept. 1746.
Jean Boyer, dit *La Forge* (maréchal). — Enrôlé le 31 mars 1747.
François Scavel, dit *La France* (tambour), compagnie du chevalier de Bellaffaire. — Enrôlé le 6 janvier 1734.
Jean-Louis Héret, dit *Bellefleur* (1er sergent). — Enrôlé le 26 mars 1731 pour six ans, rengagé pour neuf ans.
Joseph Guigné, dit *Poitevin* (de Montmorillon en Poitou). — Enrôlé le 9 février 1741. Compagnie de Cheffontaine.
Jean Sadrant, dit *Sans-Quartier*. — Enrôlé le 13 mars 1747.
Joseph Rosany, dit *La Couture* (tailleur). — Enrôlé le 20 août 1742.
Nicolas Ernedurand, dit *La Lancette*, 2e caporal. Compagnie de Cernières; chirurgien. — Enrôlé le 26 mars 1735.
René Dudoit, dit *La Grenade* (compagnie Delosse). — Enrôlé le 18 février 1748.
Hurbin Sertier, dit *Brindamour*. — Enrôlé le 22 mars 1747.
Louis Drot, dit *Prêt-à-boire* (compagnie Delosse). — Enrôlé le 18 février 1744.
Léonard François, dit *Frappe-d'abord* (compagnie lieutenant-colonelle), — Enrôlé le 28 février 1747.
Jean Caillou, dit *Divertissant* (compagnie lieutenant-colonelle). — Enrôlé le 22 février 1744.

APPENDICE N° 5.

Liste des officiers du régiment tués ou blessés dans les nombreuses actions de guerre auxquelles le corps prit part.

Vouloir dire quelque chose, ne fût-ce qu'un mot, de tous ceux qui figurent sur ce sanglant martyrologe de la patrie, serait trop long.

Nous nous contenterons de les nommer, et cette liste funèbre, si laconique qu'elle soit, fera plus pour leur gloire que toutes nos paroles (1).

Prise de Saint-Jean-d'Angely (1621).

Tué. — Lieutenant NÉAUMER.

Siège de Privas (26 mai 1629).

Tué. — Capitaine DE FOUQUEROLLE.
Blessé. — Major DE FABERT.

Combat deVeillane (10 juillet 1630).

Blessé à mort. — Capitaine DE BIZEMONT.
Blessés. — Colonel marquis DE RAMBURES et plusieurs autres officiers dont nous n'avons pu trouver tous les noms. Citons, en tout cas, MM. les capitaines d'ORVILLIERS et DE BERMONT.

Prise de Saverne (14 juillet 1636).

Blessé. — Major DE FABERT (3 blessures).

Siège de Damvilliers (1637).

Blessé. — Capitaine DE SICHAM.

---

(1) S'il existe encore de nombreuses omissions dans ce tableau, déjà si long, c'est qu'il nous a été impossible de trouver les pièces qui pourraient combler ces lacunes.

Avant la Révolution, et surtout au XVII° siècle, les bulletins ne donnent souvent que l'état numérique des pertes, ou ne mentionnent que les capitaines et officiers supérieurs. De plus, ces pièces mêmes manquent dans bien des cas. La période de la Révolution et celle de l'Empire comportent aussi d'énormes lacunes à ce sujet, aux archives de la guerre.

Bataille de Honnecourt (26 mai 1642).

Tué. — Colonel marquis DE RAMBURES.

Bataille de Rocroy (1643).

Tués. — Capitaines DU MESNIL, DE FROYELLE, VILLIERS, BERGUES, DE MERLE.

Quelques autres officiers furent encore tués ce jour-là, ainsi que beaucoup de soldats; mais nous n'avons pu nous procurer leurs noms.

Siège de Gravelines (1644).

Tués. — Capitaine DE ROURET; lieutenant GUISBERT DE BRÉDA.

Siège de Genappe (10 - 13 mars 1668).

Blessé. — Capitaine BAILLET.

Bataille de Seneff (11 août 1674).

Tués. — Lieutenant-colonel HEBERT; major VILLERS; capitaines DE BRISSEUIL, CAMPAGNE, DE BONNIÈRE, DE POMMEREUIL; lieutenants LA VARENNE, LE GRAND, DE CULAN, DE VARIMONT, L'ÉTENDARD; sous-lieutenants DE SESSEVAL, DE SAINT-MARTIN.

Blessés. — Capitaines GERONVILLE, chevalier D'AMOURS, NOEL, LE GRAND, DE BRUC; lieutenants HUYAS, D'IVEMBERTEUILLE; sous-lieutenants DE LA MOTTE, POLOGNE, DU FAYOL, PIJART, DE BRASSAC; enseigne CAMPAGNE.

Bataille de l'Abbaye de Saint-Denis (14 août 1678).

Tués. — 4 capitaines.

Blessés. — Colonel marquis DE FEUQUIÈRES; lieutenant-colonel BAILLET; 9 capitaines, 18 lieutenants ou sous-lieutenants (nous n'avons pu trouver leurs noms).

Siège de Philippsbourg (septembre - octobre 1688).

Nuit du 12 au 13 octobre :

Blessé. — Lieutenant-colonel chevalier D'AMOURS.

20 octobre :

Tués. — Capitaines DESPOIX, DE CONTREMOULINS; sous-lieutenant DUPUY (emporté d'un coup de canon).

Blessés. — Capitaines DE CAMPAGNOLS, LE BLARU.

Siège de Waldkirch.

Tué. — Capitaine DE MOUCY.

Siège de Carmagnoles (juin 1691).

Blessés. — Lieutenant-colonel DE VRAIGNES et 2 capitaines.

Marsaille (4 octobre 1693).

Tués. — Capitaines D'ANTISSANTY, DEGREZ.
Blessés. — Capitaine DE CONTY ; sous-lieutenant D'HÉMON.

Siège de Valence (Milanais) (septembre 1696).

Blessé. — Capitaine DE BOUTEVILLE.

Siège de Vérue (mars - avril 1705).

Tués. — Capitaines D'ACHÉ, DE BIRABIN, DU FRESNE.
Blessés. — 2 capitaines.

Siège de Roses (1719).

Blessé. — Capitaine DE LA MOTTE D'HUGUES.

Siège de Kehl.
Nuit du 23 au 24 octobre 1733 :

Tué. — Capitaine DE LA SERRE.

Siège de Philippsbourg (23 juin 1734).

Tués. — Capitaines DE GASQUES, D'ANGOSSE, DE NOUZIERS.
Blessés. — Capitaine DU CAMP ; sergent HONORÉ, et 13 autres officiers dont nous n'avons pu trouver les noms.

Sorties autour de Lintz (16 janvier 1742).

Tués. — Capitaines DU BOSCHET, D'HOUDAN.
Blessés. — Capitaines DES HAULLES, DE GUICHEN ; lieutenants DE LA FORGUE, DE FONTENAY, BEAUPOIL, DESCHAMBES ; sergent HONORÉ (depuis lieutenant au corps).

Bataille de Dettingen (27 juin 1743).

Tués. — Capitaines de Terson, de Richebourg, Charsé, chevalier de Vignacourt, chevalier Dunelle, Villouette ; lieutenants de Rouville, de la Croisille, Richard, de la Vorichaie, Monplaisir, de Beauplan, Réal, Baltier.

Blessés. — Major de Luc-Majour ; commandants de bataillon Le Lasseur de la Viganière, Hiky ; capitaines de Hallebout, chevalier de Luc-Majour, chevalier d'Artignos, de Najac, Dourlers, du Repaire, Grincourt, de Mesnard, Duvignau, chevalier de Chantilly, de Mesmé, de Saillet (1), Danville, de Pioger ; lieutenants Digoine, de Lescun, d'Adonville, d'Astorg, de Tanouarn, Rayne de Cantis, Daurée, Kerniel, Manou (ou du Magnou), du Mousset, chevalier du Mesnil, de Farcy, 600 hommes hors de combat.

Combat sur la Lauter.

Blessés. — Capitaine Duvignau (2) ; lieutenant de Fontenay.

Siège d'Ypres (juin 1744).

Blessés. — Capitaines Danville, d'Hallebout ; lieutenant Beaupoil ; deux compagnies de grenadiers décimées.

Bataille de Fontenoy (1745).

Blessés. — Capitaine du Magnou ; 50 hommes hors de combat.

Attaque de la citadelle de Tournai (19 juin 1745).

Blessé. — Lieutenant de Villemarquet.

Affaire de Mesle (juillet 1745).

Tué. — Capitaine Cochu.

Blessés. — Commandant Le Lasseur de la Viganière ; capitaine de Marvelize ; lieutenants Dufour, Honoré ; 180 hommes hors de combat.

Siège d'Ostende (août 1745).

Tués. — Lieutenants chevalier de Castelnau, Ricard.

Blessés. — Capitaine de Castelnau ; lieutenant chevalier du Mesnil ; sous-lieutenant de la Marre ; 180 hommes hors de combat.

---

(1) De Saillet (de Paris), retiré en 1759, chevalier de Saint-Louis, avec la commission de lieutenant-colonel.

(2) Retiré à Aiguillon, en 1759, avec le grade de lieutenant-colonel de la légion du Hainaut.

Siège de Nieuport (septembre 1745).

Blessé. — Chevalier DU MESNIL

Siège de la Hayne et de Mons (juin-juillet 1746).

Blessés. — Capitaine DE MAGEINVILLE; lieutenant DE CHATENAY; 200 hommes hors de combat.

Aerschot (10 juillet 1746).

Tué. — Lieutenant D'ILLE.
Blessé. — Capitaine DE MAGEINVILLE.

Détachement attaqué à Ramillies.

Blessé. — Lieutenant DU THIERSANT.

Siège de Namur (5 septembre - 3 octobre 1746).

Blessés. — Capitaine DAURÉE; lieutenant DE MONTBRUN; M. DE LA MARRE; 200 hommes hors de combat.

Fort de Zansberg (5-6 mai 1747).

Tués. — Capitaine DE MOUSSONVILLIERS; lieutenant JACQUERIE; sous-lieutenant LE CLERC.
Blessés. — Capitaines DE MONTBRUN, DE COURS, DE FARCY, DE PIOGER DE CHANTRADEUX, D'HALLEBOUT; lieutenants PENNARD, GUYOT, LE FRANC, DE SAGERRAN, LABORDAVE; (colonel marquis DE LA TOUR DU PIN, brûlure).

Bataille de Lawfeld (2 juillet 1747).

Tués. — Capitaines DE MAGEINVILLE, DE DREUX; lieutenants VAUDRY, SAGERRAN, LE FRANC, DE LA DURANTIE (aîné).
Blessés. — Capitaines D'ARTIGNOS, DE NAJAC, DE LA GRÈZE, DE VANDEL, DE LARMANDIE, DE MONTGRAND, chevalier DE MONTGRAND, chevalier DE MAILLÉ, DE LA TOUR DE JEAN, DE TANOUARN, GRINCOURT, DE FERRAND, D'ASTORG; lieutenants DE CHEFFONTAINE, JOURDAN, MARDEVILLE, DE LA MARE, TERCIER, LA VILOTTE, chevalier DES CHÊNES, REQUEUR, FOURNEAU; LACOUDRE, DE LOSSE et DE BOISLEBON (gentilshommes volontaires).

Siège de Maëstricht (15 - 29 avril 1748).

Le 20 avril.

Blessés. — Capitaine DE CASTELNAU; lieutenants MÉZIÈRES, LEGRAND.

Le 21 avril.

Blessé. — Lieutenant RICART.

Le 29 avril.

Tués. — Capitaine DE CORNEILLAN, mort de ses blessures; lieutenant DE LA DURANTIE, mortellement blessé.

Blessés. — Capitaines DE ROGUESHAUTES, DE VANDEL; lieutenants TERCIER, DE LAMARRE, LE GRAND; volontaires DE LA COUDRE, D'ARTICLE.

Juin 1758 à Goch.

Blessé. — Lieutenant DE SOULAGE, (2 blessures).

Crewelt (23 juin 1758).

Tués. — Capitaines DE ROGUESHAUTES, chevalier DU HALGOUET, DUVIGNY, D'HOURMELIN, chevalier DE LA BOURDONNAYE.

Blessés. — Capitaines DE MONTBRUN, DELON, DE CONFLANS, DE LA MOTTE FERRAND, DE DIANOUS, DE MÉMARQUES; lieutenants D'ASTIER, DE SAINT-GERMAIN, chevalier DU SEIGNEUR; sergent DESROULINS (devint lieutenant et fut tué en 1762).

Siège de Munster (nuit du 11 au 12 juillet 1759).

Attaque de la porte Saint-Maurice.

Tué. — Lieutenant DE SOUVOLES.

Blessés. — Commandant de bataillon DE LARMANDIE; capitaines DE TOUR DE JEAN, DE FARCY, DE CHASSIGNOLES; lieutenants DE LUSTRAC, DE SIRY; sergents DESROULINS, RICHARD, PAGNON (devenus officiers au corps).

Corbach (10 juillet 1760).

Blessés. — Capitaines DE KERNIZAN, DUSERRE; lieutenants DE FOURNES DE ROUVROY, DU LUC, D'OSMONT, PAGNON DE LA VERNOSSE; enseigne DE LA VILLAUDRAY; 29 soldats tués et 115 blessés.

Warbourg (31 juillet 1760).

Tué. — Lieutenant BEAUPOIL.

Blessés. — Capitaines DE LA TOUR FERRAND, DE GUINTRAND, DE L'INFERNAT; lieutenants DUPUY, D'ASTIER, DE CHANTEPIE, chevalier DE CHASSIGNOLES, DE PLAS; sous-lieutenants BEAUPOIL, PAIGNON DE LA VERNOSE, MATHERON.

Clostercamps (16 octobre 1760).

Blessés. — Colonel marquis DE LA TOUR DU PIN ; capitaines DU SEIGNEUR, DE FAVIÈRES ; lieutenants DESPLATS, DE CHEVAUX (ou THAVAUX) DE LA VILLAUDRAY ; sous-lieutenant DE LA FEUILLADE (WITTIER dit).

Détachement en Allemagne (28 juillet 1761).

Blessé. — lieutenant DE SAINT-PAUL.

Bataille deFriedberg-Johannisberg (30 août 1762).

Tués. — Capitaines DE SAINT-SAUVEUR, D'AUTTEVILLE, DUMAS (blessé à mort) ; lieutenants DE RANCHIN (blessé à mort), DESROULINS, ROGON ; sous-lieutenants OUDET, DE LORGERIL.

Blessés. — Commandant de bataillon chevalier DU MESNIL ; capitaines DE LA FORGUE, DE SARRANT, DE LA TOUR FERRAND, MÉZIÈRES, DE ROYE DE L'ENFERNAT, COLLET DES FAVIÈRES, DE MÉMARQUE, NAVETTE DE CHASSIGNOLES, DE LA BARRIÈRE, CHAMPBRUSLARD, DE LA VERGNHE, DE SIRY, D'OUVILLE (ou DOUVILLE) ; lieutenant BEAUPOIL (grenadiers) ; sous-lieutenants RICART, DE CHANTEPIE, BOURGUISSON, D'OSMONT, DE LA FEUILLADE, MATHERON (grenadiers), DE BERNE, BAGUÉ (porte-drapeau).

Siège de Lille (25 septembre 1792).

Tué. — Capitaine CHABOT (Philippe-François).

Siège de Courtray (23 floréal an II).

Blessé. — Capitaine DESEUTRE (Louis).

Engen (3 mai 1800).

Blessé. — Capitaine AUGEARD.

Biberach. (9 mai 1800).

Blessés. — Capitaines VILLEMANT, DAUDINOT, LEMOINE.

(16 mai 1800) **près Biberach.**

Blessé. — Capitaine THOMAS (5 blessures).

Ampfingen (10 frimaire an IX).

Blessés. — Lieutenants DUMAS, GRÉGOIRE, AUCHER, PRÉVOST.

Hohenlinden.

Tué. — Capitaine Bouché.
Blessés. — Capitaines Blot, Piednoir.

Affaire du Palmiste (Antilles) (11 mai 1802).

Blessé. — Capitaine Piednoir.

Billing (16 avril 1807).

Blessé. — Sergent Rey de Vissec (nommé sous-lieutenant au corps le 7 janvier suivant).

Bataille de Friedland (14 juin 1807).

Tués. — Capitaines Lainé, adjudant-major Aran, Seroux (mort le 15 juillet), Trefcon, Faure; lieutenants Feuvrais, Fririon (mort le 22); sous-lieutenant Gestas (mort le 6 juillet); lieutenant Thouret (mort le 24 décembre).
Blessés. — Colonel Reynaud; chef de bataillon Langlois; capitaines Vigier, Molin, Boursin, Cazanave, Gruzé, Fabre, Beaurain, Augeard, Guis, Larazière, Longefay; lieutenants Guillaume, Pan Lacroix; sous-lieutenants Mongrolle, Delaunois, Chauvin, Pernon.

Tudela (8 juin 1808).

Blessé. — Capitaine Bigot.

Saragosse (15 juin 1808).

Tués. — Capitaine Antoine; sous-lieutenant Lapaire.

Saragosse (2 juillet 1808).

Tué. — Capitaine Frégier.

Bataille de Rio Secco (14 juillet 1808).

Blessés. — Capitaines Augeard, Rouyre; lieutenant adjudant-major Fages.

Combat d'Evora (29 juillet 1808).

Blessé. — Lieutenant Richard.

Saragosse (5 août 1808).

Blessé. — Capitaine Etienne (Dominique).

Vimeiro (21 août 1808).

Blessé. — Lieutenant Richard.

Combat devant Gamonal-Burgos (10 novembre 1808).

Tué. — Capitaine Gruzé.
Blessés. — Capitaines Bigot, Trefcon.

Devant Burgos (12 novembre (1808).

Blessé. — Capitaine Aubry.

Bataille de la Corogne (16 janvier 1809).

Tué — Capitaine Marie (mort 3 juin).
Blessé. — Capitaine Rouyre.

Passage du Minho (16 février 1809).

Tué. — Lieutenant Narjot (noyé).

Port Marin (9 mars 1809).

Tué. — Capitaine Ganeau.

Prise d'Oporto (29 mars 1809).

Tués. — Capitaines Valet, Baron; sous-lieutenant Cotterelle.
Blessés. — Chef de bataillon Molin; capitaines Teisseiré, Pron, Dumas; lieutenants Delarue, Souque, Fages (F.); sous-lieutenants Perret, Guilhem, Colsin.

Affaire de Tuy (9 avril 1809).

Blessés. — Capitaines Dumas, Teisseiré; sous-lieutenant Gourdon.

Retraite d'Oporto (12 mai 1809).

Tué. — Sous-lieutenant Cavirot.
Blessés. — Chef de bataillon Aubry; capitaines Teisseiré, Aucher; lieutenant Agnel.

Salamonde (16 mai 1809).

Tué. — Capitaine RIGOLLET.

Près Rodrigo (10 avril 1810).

Blessé. — LASALLE, chirurgien SAM.

Siège d'Astorga (21 avril 1810)

Blessés. — Capitaine TREFCON; lieutenant MONGROLLE; sous-lieutenant BEAU.

Combat de Sobral (13 octobre 1810).

Tués. — Lieutenant DELARUE; sous-lieutenant LEGENDRE.
Blessés. — Capitaine ROUYRE; lieutenants GAUTIER, LEROUXEAU (1).

(11 octobre 1811).

Tué. — Capitaine CHAVANY (assassiné) à Villanueva de la Véra.

Pedrosa del Rey (16 février 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant RENARD.

Alba de Tormès (18 février 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant DÉSALNEUVE.

Albarco (4 mai 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant PICARD DU CHAMBON.

Salamanque (28 juin 1812).

Blessé. — Capitaine VICTOR; lieutenant PERRET (2).

---

(1) Citons aussi, parmi les blessés du combat de Sobral, le sergent O'Neill, du 15e de ligne, appartenant à une noble race d'origine irlandaise qui a donné à la France de glorieux officiers et qui est représentée de nos jours par M. le général O'Neill, commandant le 16e corps d'armée, à Montpellier.

(2) La veille, 27 juin, le sergent-major O'NEILL, du 15e de ligne, avait eté blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, au cours de la défense du fort de Salamanque

Bataille des Arapiles (22 juillet 1812).

Tués. — Chef de bataillon VILLEMANT; capitaine PRON; sous-lieutenants LEROY, DE CRESSAC (mort le 14 novembre), MASSUC (mort le 25 mars 1813).

Blessés. — Capitaines GUIS, MARIÉ, DEHARGUE, PAN LACROIX, CHEVALLIER; lieutenants ALIBERT, COLSIN; sous-lieutenant LOYER; GRANDVOINET (chirurgien S. A. M.).

Près de Burgos (4 août 1812).

Tués. — Capitaine BRIOIS (mort le 9); lieutenant BUCHMELLER (mort le 19).

Duenos, Villa-Muriel (25 octobre 1812).

Tué. — Capitaine LAFITTE.

Blessés. — Lieutenant PERRET; sous-lieutenants PARÉ (ou DAZÉ), MAURY.

Bautzen (21 mai 1813).

Blessé. — Sous-lieutenant MARC.

Frias (Espagne) (18 juin 1813).

Blessés. — Lieutenants DESCAMPS, FARIN.

Retraite de Pampelune (28 juillet 1813).

Tués. — Capitaines DERMONCOURT, BERTRAND, MOUNET (mort 30 septembre), ROCHE.

Blessés. — Colonel LEVAVASSEUR; chef de bataillon LESUEUR dit LACHAPELLE; capitaines MARTIN, FRANCQ (Adrien); lieutenant MONNEAU; sous-lieutenants GENESTE, GRENIER, GABAUDAN.

Pont d'Irun (31 août 1813).

Blessés. — Capitaine FRANCQ (Adrien); lieutenant RICHARD.

Combat de Meissen (28 et 29 septembre 1813).

Blessés. — Capitaine CHAZBAUT; sous-lieutenants DEFY, DESCOMBES (29).

Pont d'Irun (7 octobre 1813).

Tué. — Capitaine GRELET (mort 11 janvier 1814).

Blessés. — Capitaine LEROUXEAU; sous-lieutenants HAMELIN, BENARD. VANNIER.

Leipzig (16-17-18-19 octobre 1813).

Tués. — Major ROUGÉ (19); capitaines FEYDEAU (19), SOUTOUL (mort le 26), PAILLARD (19), COLSIN (présumé mort); lieutenant DECHERVILLE (mort 6 janvier 1814); sous-lieutenant MARTIN (19).
Blessés. — Capitaine BLONDEAU; lieutenant JULIA; sous-lieutenant TAFOUREAU (19).

Bataille de Hanau (1er novembre 1813).

Blessé. — Lieutenant L'HONGRE.

Saint-Jean-de-Luz (10 novembre 1813).

Blessés. — Lieutenant MAURY; sous-lieutenant HAMELIN.

Défense de Dantzig (25 novembre 1813).

Blessé. — Sous-lieutenant NANTERNE.

Champaubert (10 février 1814).

Tués. — Capitaine GRUZÉ (blessé à mort); sous-lieutenant LECŒUVRE.
Blessé. — Lieutenant GUYOT DE FERRANDIÈRE.

Combat de Sens (11 février 1814).

Tué. — Sous-lieutenant SOULAS.
Blessé. — Sous-lieutenant BAILLY.

Vauchamps (14 février 1814).

Blessé. — Capitaine NORMAND.

Combat de Bar-sur-Aube (27 février 1814).

Blessés. — Capitaine LEROUXEAU; lieutenants GIRAULT, A.-M. PELLETIER, SALVIAT; sous-lieutenants BIDART, LECOMTE, FAVART.

Devant Soissons (5 mars 1814).

Blessé. — Capitaine LEPRÊTRE.

Reims (13 mars 1814).

Blessé. — Sous-lieutenant L'Heureux.

Près de Provins (16 mars 1814).

Blessé. — Lieutenant Richard.

(26 mars 1814.)

Tué. — Sous-lieutenant Trubert.

Erfurth (9 avril 1814).

Blessé. — Chef de bataillon Chevallier.

Combat au Tenia de Mouzaïa (3 juillet 1831).

Blessés. — Capitaines Lavie, Lodoyer.

Alger (6 décembre 1831).

Blessé. — Sous-lieutenant François Querné (blessé étant de garde à l'une des portes d'Alger).

Siège de Sébastopol (15 juillet 1855).

Blessés. — Commandant Kléber ; (5 juillet 1855) lieutenant Jalustre, (Tous deux aux ouvrages de Lavarande.)

Assaut de Sébastopol (8 septembre 1855).

Tués. — Commandant Lamarque ; capitaine adjudant-major Gabard ; capitaines Develey, Dumay ; lieutenants Castan, Rodet, Netter, Preux, Londigné, Billy ; sous-lieutenants Delange-Tisserand, Chaubert.

Blessés mortellement. — Capitaines Gibiers, Garalon ; sous-lieutenants Etienne, Pellat, de Foucher, Tastayre (1).

Blessés. — Capitaines Belitrand, Chareyre, Logeais, Clausener (2) ;

(1) Il faut ajouter à cette longue liste :
Les sous-lieutenants Delprat, mort, du choléra à Kamiesch (21 mai 55) ; Trinché, mort du choléra le 6 juin 1855 ; Hiblot, mort du typhus le 3 décembre 55 ; les officiers dont les noms suivent, nommés sous-lieutenants à la suite de l'assaut du 8 septembre et qui avaient été blessés dans cette affaire : sous-lieutenants Destombes, mort le 25 septembre 1855 ; Carcy, blessé ; Vuidard, blessé ; Mathieu, blessé ; Pipelier, mort le 10 septembre ; Lhuillier, mort le 24 septembre ; Delcour, mort le 2 décembre.

(2) Le capitaine Clausener mourut plus tard de là suite de ses blessures.

lieutenants BONAMY, LALLEMAND, PERRIER, DAVOUST-LANGOTIÈRE; JALUSTRE; sous-lieutenants LARROQUE, HOFFET, GARNIER, BONNET.

Combat de Melegnano (8 juin 1859).

Blessés. — Capitaine adjudant-major LOCHENER; capitaine PERRIER; sous-lieutenant PATRIARCHE; lieutenant-colonel SCHNEIDER (1); chef de bataillon ARDOUIN.

Solferino.

Tués. — Commandants KLÉBER, GROULT DE SAINT-PAER; capitaines DE LATOUR, PERRIER; sous-lieutenants BEAUCOUSIN (mort le 16 juillet), THOMASY (Tomasi).

Blessés. — Chef de bataillon LESÈBLE; capitaines CHAREYRE, BALLET, TELMAT; lieutenants SCHEFER (Schaefer), DUROY, LAGRANGE, GARNIER.

Bataille de Saint-Privat-Amanvillers (18 août 1870).

Tués. — Colonel DE KERLÉADEC (blessé à mort); lieutenant-colonel MACQUAIRE (ou MAQUAIRE); chef de bataillon PARON; capitaines CREUSVAUX, DE BOISGUERET DE LA VALLIÈRE, HOFFET (mort le 8 septembre); sous-lieutenant GOURDEL.

Blessés. — Commandant CHAPOT; capitaines DE FOERSTER, POUYAUD, DE PERETTI, ACHET; lieutenants CORLIEU, DUBARD, AUGIER; sous-lieutenants HUGUET, CARTIER; lieutenant RIGOLAGE (Hippolyte).

Reconnaissance dans les bois de Vigneules (21 septembre 1870).

Tué. — Sous-lieutenant GUINDORF (mourut de ses blessures).

Blessés. — Capitaine ROSLIN; lieutenant DE COUESBOUC.

Combat de Villers-Bretonneux (28 novembre 1870).

Tué. — Lieutenant BARBIER DE VILLENEUVE (blessé mortellement; il s'était sans doute échappé de Metz).

Défense de Soissons (24 septembre).

Blessés. — Major DENIS; sous-lieutenant PRETEL.

(1) Le journal de marche du 15e, reconstitué en 1871, dit que le régiment eut 4 officiers tués à Melegnano. Je pense que cela est une erreur, car les contrôles des officiers n'accusent que des blessés. Le lieutenant-colonel SCHNEIDER fut nommé, le 30 juin 1859, colonel du 56e de ligne. Le sous-lieutenant PATRIARCHE fut nommé lieutenant en 1860. Le capitaine PERRIER fut tué à Solferino. Le capitaine LOCHNER devint chef de bataillon. Le chef de bataillon ARDOUIN devint lieutenant-colonel du 23e de ligne, le 18 juin 1859.

DÉFENSE DE PARIS

(15e de marche et 115e.)

Combat de Châtillon (19 septembre 1870).

Blessé. — Sous-lieutenant Goepp.

Combat de la Malmaison et de Buzenval (21 octobre 1870)

Blessé. — Capitaine Garnier (1).

Combat de Montmesly (30 novembre 1870).

Tués. — Capitaine Billaud (mort le 6 décembre) ; sous-lieutenant Sutter (mort le 24 décembre).

Blessés. — Chef de bataillon Angamarre; capitaines A.-M. Tarrigo, A.-M. Bertrand, Gardien, Gaurin; lieutenants Rouget, Cros, Dombret, Bigot (ou Bigo); sous-lieutenants de La Personne, Baille, Lemaire.

Bataille de Champigny (2 décembre 1870).

Tué. — Sous-lieutenant Audemard (mort le 6 décembre).

Blessés. — Capitaines A.-M. Thienot, Richaud; lieutenant Baille.

(1) Le régiment occupait à cette époque Levallois-Perret. Bienqu'il n'ait pas pris part à la bataille de Buzenval, il a dû cependant échanger quelques coups de feu avec des partis ennemis, puisque le capitaine Garnier y fut blessé.

APPENDICE N° 6

Liste des Colonels du régiment:

DATES.	NOMS.	OBSERVATIONS.
1595	Jean DE MONTLUC, seigneur DE BALAGNY	Etait maréchal de France.
1603	Damien DE MONTLUC DE BALAGNY	
1612	Charles, marquis DE RAMBURES	Maréchal de camp 19 mars 1625.
1627	Jean, marquis DE RAMBURES	
1633	François DE RAMBURES	Tué à la bataille d'Honnecourt.
1642	René DE RAMBURES	Maréchal de camp 16 septembre 1651.
1656	Charles, marquis DE RAMBURES	Brigadier 27 mars 1658.
1671	Louis-Alexandre DE RAMBURES	
1676	Antoine DU PAS, marquis DE FEUQUIÈRES	Devint lieutenant général 1693.
1689	Jules DU PAS DE FEUQUIÈRES	
1700	Louis-Thomas DU BOIS DE FIENNES, marquis DE LEUVILLE	Lieutenant général 22 décembre 1731.
1718	Louis-François-Armand DU PLESSIS, duc DE RICHELIEU	Maréchal de France 11 octobre 1748.
1738	Louis-Marie-Bretagne-Dominique, duc DE ROHAN CHABOT	Brigadier 10 février 1743.
1745	Louis DES BALBI DE BERTONS, marquis DE CRILLON	Lieutenant général 1er mai 1758.
1746	Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles, marquis DE LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE	Maréchal de camp 1761.
1761	René-Gabriel, comte DE BOISGELIN	Brigad. 30 août 1762.
1764	Aimé-Louis DE QUINGO, marquis de CRENOLLE	
	Régiment de Béarn après le dédoublement.	
1776	Aimé-Louis DE QUINGO, marquis DE CRENOLLE	

DATES.	NOMS.	OBSERVATIONS.
1780	Louis-François-Jules JEANNOT, marquis DE BARTILLAT..............	Maréchal de camp 1788.
1788	Gilles-Dominiq.-Jean-Marie, vicomte DE BOISGELIN DE KERDU...........	Maréchal de camp 1791.
1791	Michel-Ange-Boniface-Marie, comte DE CASTELLANE..................	
1791	Jean-Charles DE MYON.............	
1792	Marie-Louis DE VARENNES..........	
	15e demi-brigade d'infanterie.	
20 mars 1796	FAURE...........................	
	15e régiment d'infanterie.	
23 oct. 1803	Jean-Baptiste-Raymond FAURE.....	Retraité en 1804.
6 avril 1804	Benoît-Hilaire REYNAUD...........	Général 11 mai 1808.
28 juin 1808	Paul-Marie-Louis DEIN.............	Retraité 13 août 1812
28 janv. 1813	LEVAVASSEUR......................	Jusqu'au licenciement de 1815.
	Légion du Finistère.	
1er mars 1816	DE LA FRUGLAYE..................	
25 déc. 1816	Baron DE RASCAS DE CHATEAUREDON.	Retraité mars 1830.
	15e régiment d'infanterie.	
25 déc. 1820	Baron DE RASCAS DE CHATEAUREDON.	Retraité mars 1830.
28 mars 1830	Anatole MANGIN..................	Maréchal de camp 1835.
11 janv. 1836	MARCEL..........................	Maréchal de camp 1845.
26 oct. 1845	Jean-André BRUNET...............	Général de brigade 5 mars 1851.
2 avril 1851	Amédée ALAIS....................	Retraité 11 juillet 1855.
11 juil. 1855	Félix-Achille GUÉRIN.............	Général de brigade 1859.
30 juin 1859	Martin-Edouard DAUDEL...........	Général de brigade 2 août 1869.
3 août 1869	Théodore-Eugène FRABOULET DE KERLÉADEC.....................	Mort des suites de ses bless. 11 sept. 1870.
16 sept. 1870	DERROJA.........................	Devint command. de corps d'arm., 1881.
22 avril 1871	DE BEAUFORT.....................	Génér. de brig. 1877. Génér. de div. 1884.

DATES.	NOMS.	OBSERVATIONS.
24 mars 1877	RABOT-DESPORTES..................	
22 août 1878	MAGANZA..........................	Retraité.
29 mai 1881	BOITARD..........................	Général de brigade 21 oct. 1887, officier de la Légion d'honneur.
10 juil. 1881	Jules-Charles NOEL...............	Général de brigade 5 juillet 1888.
9 mai 1888	Charles-Aimé LEBRUN..............	Détaché au Tonkin, général en juillet, devint général de division.
9 juil. 1888	DESSIRIER........................	Passé au 31e, août 1889.
7 août 1888	Claude-Romain-Marie-Alexis COMOY.	Passé au 149e, 17 mai 1892. Général de brigade 26 décembre 1893.
10 juil. 1892	Charles-Edouard-Marie-Victor DUTHEIL DE LA ROCHÈRE............	Passé au 55e, 3 fév. 1893.
22 mars 1893	Denis-Henri-Alfred D'AMBOIX DE LARBONT............................	

Etats de services des Colonels.

JEAN DE MONTLUC, seigneur DE BALAGNY, prince DE CAMBRAI, fils naturel de Jean de Montesquiou-Lasseran de Massencôme de Montluc, évêque de Valence, et d'Anne Martin, légitimé par lettres du mois de janvier 1567.

Lève un régiment de son nom, admis à la solde du roi le 6 mars 1597.

Maréchal de France, 31 mai 1594. Il avait été envoyé en Pologne, en 1572, pour ménager cette couronne au duc d'Anjou. Il suivit ce prince dans son royaume et revint avec lui, à la mort de Charles IX. C'est alors qu'il s'attacha au duc d'Alençon, qu'il suivit dans les Pays-Bas.

S'étant emparé de Cambrai, il en eut le gouvernement et la principauté.

Il mourut en 1603, laissant des enfants de ses deux mariages (l'un avec Renée de Clermont d'Amboise, sœur du brave Bussy d'Amboise, le second avec Diane d'Estrées, fille du marquis de Cœuvres).

DAMIAN ou DAMIEN DE MONTLUC, fils du maréchal de Montluc, lui succéda en 1603, à la tête de son régiment.

Il mourut le 9 avril 1612, à l'âge de 25 ou 26 ans.

Charles marquis DE RAMBURES. — Commanda d'abord une compagnie de chevau-légers.

Il était tellement connu pour sa valeur qu'il mérita le surnom de brave Rambures.

C'est lui qui commanda le régiment à partir du 11 avril 1612, à la mort de son beau-frère Montluc.

Il devint maréchal de camp le 19 mars 1625.

Gouverneur de Doullens et du Crotoy en 1627, chevalier des ordres du roi le 31 décembre 1619.

Campagnes : Bataille d'Ivry; sièges d'Amiens, de Creil (1615), et de Péronne (1616); armée de Champagne (1617); sur la Moselle (1619); attaque des Ponts-de-Cé (1620); sièges de Saint-Jean-d'Angely, de Clérac et de Montauban (1621); Guyenne (1622).

Blessures : Il fut obligé de se faire amputer le bras droit à cause des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Ivry et qui lui amenèrent plus tard de graves complications.

Il ne survécut d'ailleurs que quelques jours à cette douloureuse opération et mourut à Paris le 13 janvier 1633, laissant des enfants de ses deux mariages successifs (le premier avec Marie de Montluc, fille du maréchal de Montluc de Balagny; le second avec Renée de Boulainvilliers, dame de Courtenay).

Jean V DE RAMBURES, seigneur DE DOMPIERRE. — Leva en 1616 une compagnie dans le régiment de son père, auquel, il succéda par commission du 25 mai 1627.

Maréchal de camp, le 3 octobre 1634, commandant le régiment des Gardes.

Campagnes : Siège de la Rochelle; combat du Pas de Suze; sièges de Privas et d'Alais; combat de Veillane (1630); Saluces; prise de Vic, Moyenvic et Marsal (1631); Siège de Nancy (1633); levée du siège de Deux-Ponts (1635); prise de Bingen (1635); combat de Vaudrevanges (1635); sièges de Corbie (1636), de Landrecies (1637) et de la Capelle (1637).

Blessures : Balle dans l'épaule devant Saluces (1630). Pendant le siège de la Capelle, il allait reconnaître une redoute qui venait d'être achevée, lorsqu'il fut enveloppé par sept mousquetaires ennemis, qui, voyant qu'on venait à son secours, cherchèrent à l'achever. Il vécut cependant encore vingt-huit jours et mourut au mois d'octobre.

Il n'était pas marié.

François, marquis DE RAMBURES. — Issu du second mariage de Charles, marquis de Rambures; succéda à son frère Jean, en mars 1633, dans le commandement du régiment.

Campagnes : armée de Lorraine (1634); siège de Spire, prise de Bingen (1635); Colmar (1636); sièges d'Ivoy et de Damvilliers (1637); siège

du Catelet (1638); siège et bataille de Thionville (1639); siège d'Arras (1640); sièges d'Aire, de la Bassée, de Bapaume (1641); armée du maréchal de Grammont (1641).

Blessures : tué à la bataille d'Honnecourt (26 mai 1641), après avoir fait des prodiges de valeur, à la tête de son régiment.

Il n'était pas marié.

René, marquis DE RAMBURES. — Troisième fils de Charles, marquis de Rambures. Etait capitaine dans le régiment de son frère depuis 1638. Il lui succéda par commission du 24 juin 1642.

Maréchal de camp, 16 septembre 1651.

Campagnes : sièges de Saint-Omer (1638), Thionville (1639), Arras (1640), Aire, la Bassée, Bapaume (1641), Honnecourt (1642); bataille de Rocroy (1643); sièges de Thionville et de Sierck (1643); siège de Gravelines (1644); prises de Cassel, Béthune, Saint-Venant, Menin (1645); prises de Courtray et Dunkerque (1646); siège d'Ypres, bataille de Lens (1648); siège de Cambrai, prise de Condé (1649); bataille du faubourg Saint-Antoine (1652); siège de Sainte-Menehould (1653); siège de Stenay (1654); sièges de Landrecies, Condé Saint-Ghislain (1655).

Il mourut dans les premiers jours de mars 1656.

Charles, marquis DE RAMBURES et DE COURTENAY, — frère du précédent, prit le commandement du régiment après la mort de son frère (commission du 10 mars 1656).

Brigadier des armées du roi (1658).

Campagnes : siège de Valenciennes (1656); siège de la Motte (1657); siège de Dunkerque (1658); bataille des Dunes (1658); siège de Lille (1667).

Le marquis de Rambures mourut en 1671, à Calais. Il fut inhumé avec ses ancêtres, dans le couvent des Minimes d'Abbeville.

Il avait épousé, le 5 avril 1656, Marie de Nogent, fille du comte Nicolas de Nogent.

Un fils et trois filles naquirent de cette union.

Louis-Alexandre, marquis DE RAMBURES. — Fils du précédent. Etait fort jeune quand il prit le commandement du régiment de son père. Il ne le conserva que quatre ans, car il fut enlevé, le 29 juillet 1676, à l'affection de son beau régiment dans les plus fâcheuses circonstances. Quelques hommes s'occupaient à décharger leurs armes lorsqu'un coup de feu vint le frapper en plein visage.

C'était le dernier rejeton de cette illustre race, qui avait donné au régiment et à la France tant de preuves de sa valeur.

ANTOINE DU PAS, marquis DE FEUQUIÈRES. — Né à Paris le 16 avril 1648. Volontaire au régiment du Roi, 1666; enseigne, mars 1667; lieutenant, novembre 1667; capitaine réformé, 20 mars 1671; capitaine en pied, 18 juin 1671; aide de camp des armées du roi, 15 avril 1672; mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, 17 juillet 1672; mestre de camp de Royal-Marine, 1er novembre 1674; mestre de camp du régiment de Rambures, 4 août 1676; gouverneur de Verdun, 15 mars 1688; brigadier des armées du roi, 24 août 1688; maréchal de camp, 20 janvier 1689; lieutenant général, 30 mars 1693.

Campagnes : Siège de Voërden (1673); sièges de Besançon, Dôle et Salins (1674); bataille de Senef (1674); Altenheim (1675); sièges de Condé et Bouchain (1676), Bâle et Fribourg (1677); bataille de Saint-Denis (1678); Heilbronn (1688); combat de Neubourg (1689); armée d'Italie (Staffarde) (1690); combat du château de Vénasque (janvier 1691); Luzerna (avril 1691); expédition contre les Barbets (mai 1691); sièges de Carmagnole et de Coni (1691); Allemagne (1692); bataille de Nerwinden (1693); Allemagne (1694); armée du maréchal de Villeroy (1695-1696-1697); armée d'Italie (1701).

Blessures : Près de Bâle. 1677 (contusion à la jambe); Saint-Denis, 1678 (coup de feu au haut des cuisses); expédition des Barbets (cheval tué sous lui).

Le marquis DE FEUQUIÈRES mourut le 27 janvier 1711. Il avait épousé, en 1674, Madeleine-Thérèse de Mouchi, fille du marquis d'Hocquincourt.

Il en eut plusieurs enfants.

Le marquis DE FEUQUIÈRES est l'auteur de mémoires fort intéressants.

JULES DU PAS, comte DE FEUQUIÈRES, obtint en 1689, le commandement du régiment, sur la démission de son frère.

Lieutenant général de Toul (27 avril 1700).

Il avait épousé Catherine Mignard, fille de Pierre Mignard, premier peintre du roi.

Campagnes: Siège de Lille (1667); Guerre de Hollande (1671); Allemagne (1689-1690); prise de Veillane et Carmagnole (1691); la Marsaille (1693); Italie (1694-1695-1696).

Le marquis et le comte DU PAS DE FEUQUIÈRES appartenaient à l'une des plus anciennes maisons du comté d'Artois; ils descendaient, au vingt-deuxième degré, de Walon du Pas, qui vivait en 1060.

Plusieurs de leurs ancêtres sont morts au champ d'honneur: Jean du Pas ou de Pas, au siège de la Charité; Daniel de Pas, devant Paris; François de Pas, à Ivry; Manassès de Pas, à Thionville, etc., etc.

LOUIS-THOMAS DU BOIS DE FIENNES, marquis DE LEUVILLE. — Né le 24 septembre 1668. Page du roi, 1685; mousquetaire, 1688; cornette au

régiment Dauphin-Etranger, 15 janvier 1689; capitaine, 19 décembre 1689; grand bailli de Touraine, 26 janvier 1700; mestre de camp du régiment, 27 avril 1700; brigadier, 19 juin 1708; maréchal de camp, 8 mars 1718; lieutenant général, 22 décembre 1731; gouverneur de Charlemont, 6 juin 1738.

Campagnes : Siège de Mons (1690); siège de Namur, bataille de Steinkerque (1692); sièges de Huy et de Charleroi (1693); bataille de Nerwinde (1693); Flandre (1694); sur la Meuse (1695-1696-1697); Italie (1701-1707). [Bloqué dans Mantoue pendant près de six mois, prit part à plusieurs sorties, dans lesquelles il combattit en volontaire, n'étant pas commandé]; armée du Rhin (1733-1738); Bavière (1741); siège d'Egra (1742).

Il mourut au camp devant la ville d'Egra, qu'il était chargé d'assiéger (3 avril 1742).

Il avait épousé : 1° en 1703, Louise Thomé; 2°, le 5 juin 1725, Marie Voisin (fille de Daniel Voisin, chancelier et garde des sceaux), dont postérité.

LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND DU PLESSIS, duc DE RICHELIEU et DE FRONSAC, pair de France. — Né le 13 mars 1696. Mousquetaire en 1712; capitaine dans Royal-Cavalerie, 18 janvier 1713; colonel du régiment, 15 mars 1718; brigadier, 20 février 1734; maréchal de camp, 1er mai 1738; lieutenant général gouverneur du Languedoc, lieutenant-général des armées du roi, 2 mai 1744; maréchal de France, 11 octobre 1748; gouverneur général de la Guyenne, 24 décembre 1755.

Le maréchal de Richelieu était membre de l'Académie française (12 octobre 1720). Il avait été, en 1724, ambassadeur extraordinaire à Vienne.

Chevalier des Ordres du roi, 1728; membre honoraire de l'Académie des sciences, 1731; premier gentilhomme de la chambre du roi.

Campagnes : Denain (1712); prises de Marchiennes, Donzy, du Quesnoy et de Bouchain (1712); siège de Landau (1713); prise de Fribourg (1713); siège de Kehl (1733); Allemagne (1733-1737); Flandre (1742); armée du Rhin (1743); Flandre, Alsace (1744); Flandre (1745-1746-1747); batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld; armée d'Italie (1747-1748); défense de Gênes; commande en chef l'expédition de Minorque; prise de Mahon (1756); commande l'armée d'Allemagne (1757).

Blessures à la prise de Fribourg (1713).

Pour lui témoigner sa reconnaissance, le sénat de la république génoise ordonna, le 17 octobre 1748, qu'il serait inscrit lui et ses descendants sur le livre d'or de la noblesse génoise.

Il avait épousé : 1° en 1716, Anne Catherine de Noailles, morte sans enfants; 2°, en 1754, Elisabeth-Sophie de Lorraine, sœur du dernier duc de Guise.

Louis-Marie-Bretagne-Dominique DE ROHAN-CHABOT, duc DE ROHAN, prince DE LÉON, pair de France. — Né le 17 janvier 1710. Capitaine de cavalerie à la suite du régiment de Lorraine, 1er mai 1727; mousquetaire, 19 décembre 1729; colonel du régiment de Vermandois, 20 février 1734; donne sa démission pour devenir colonel du régiment, 16 avril 1738; brigadier par brevet du 10 février 1743.

Campagnes : Bavière et Tyrol (1740-1741); défense de Lintz (1742); armée du haut Rhin (1743); bataille de Dettingen (1743); armée de Flandre (1744); sièges de Menin et d'Ypres (1744).

Il avait épousé : 1° en 1735, Charlotte-Rosalie de Châtillon, fille du duc de Châtillon; 2°, le 23 mai 1758, Emilie de Crussol, sœur du duc d'Uzès.

Louis DE BALBE DE BERTON, marquis DE CRILLON, duc à AVIGNON. —Lieutenant en second au régiment du Roi Infanterie, 7 septembre 1733; lieutenant en premier, 1er août 1734; colonel du régiment de Bretagne, 16 avril 1738; du régiment, 1er janvier 1745; maréchal de camp, 2 octobre 1746; lieutenant général, 1er mai 1758.

Campagnes : Défense de Colorno; batailles de Palerme et de Guastalla; Allemagne (1742); défense d'Egenfelden et Degendorff; prise de Fribourg (1744); bataille de Fontenoy (1745); siège de Tournay, prise de Gand (1745); prises d'Ostende et de Nieuport (1745); sièges de Mons et de Namur (1746); conquête de Nice et Villefranche, Mont-Alban et Vintimille (1747); armée d'Allemagne (1757); batailles de Weissenfels et de Rosbach; bataille de Lutzelberg (1758); côtes de Flandre (1759); Picardie (1760).

Blessures : Blessé à Rosbach (où il eut un cheval tué sous lui).

Actions d'éclat : En 1742, étant détaché du camp de Nider-Altach avec dix piquets d'infanterie, il fut attaqué par des troupes légères de l'ennemi qui tentèrent de lui couper la retraite. Il se défendit pendant trois heures, se fit jour à travers les ennemis et rentra au camp n'ayant perdu que 30 hommes.

Le 31 octobre 1757, commandant quatre bataillons impériaux et dix-sept compagnies de grenadiers français, il fut attaqué dans Weissenfels et se défendit avec la plus grande valeur.

Le marquis de Crillon eut un fils de son premier mariage avec Elisabeth Couvray. Ce fils s'illustra sous les yeux de son père en Allemagne, pendant la campagne de 1758, en s'emparant du château de Spangenberg.

Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles, marquis DE LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE. — Né le 27 février 1723 au château de la Colombière, en Champagne. Mousquetaire, 1er mars 1735; capitaine de cavalerie au régiment d'Artois, 24 avril 1738; colonel du régiment, 19 octobre 1746; lieutenant général gouverneur du Maine, du Perche et de Laval, 15 octobre 1749; brigadier, 22 juillet 1758; maréchal de camp, 10 février

1761; gouverneur des pays de Bourgogne, Bresse, Bugey, Valromey, avril 1765.

Il avait épousé, le 7 février 1748, Jeanne-Magdeleine Bertin, marquise de Mérenville, dont il a eu des enfants.

Campagnes : Flandre (1742); Bavière (1743); Rhin (1744); siège de Mons, bataille de Raucoux (1746); bataille de Lawfeld (1747); siège de Maëstricht (1748); armée d'Allemagne (1757); bataille de Crewelt (1758); siège de Munster (1759); Corback, Warbourg, Clostercamps (1760); Filinghausen et Roxel (1761); Espagne (1762).

Blessure. — Coup de feu à la cuisse, à Clostercamps. Mort sur l'échafaud révolutionnaire, le 28 avril 1794.

René-Gabriel, comte DE BOISGELIN. — Né le 30 août 1726. Lieutenant au régiment du Roi, 1743; enseigne au régiment des Gardes, 1743; sous-lieutenant, février 1745 [servit, à partir de 1757, dans l'armée de l'impératrice-reine]; brevet de colonel, 1757; colonel de Saintonge, août 1759; du régiment, 20 février 1761; brigadier, 30 août 1762.

Il mourut le 24 novembre 1764.

Décoration : Chevalier de Saint-Louis, 1757.

Il ne laissa pas d'enfants de son mariage avec Mlle Turgot de Sainte-Claire (mais il avait deux frères).

Campagnes : Bataille de Dettingen (1743); sièges de Menin, Ypres, Fribourg (1744); siège de Tournay (1745); bataille de Fontenoy (1745); bataille de Lawfeld (1747); siège de Maëstricht (1748); Bohême (1757-1759); en mer (escadre de M. de Conflans, 1760); Filinghausen (1761); Johannisberg et Friedberg (1762).

Actions d'éclat : Sa conduite à la prise de Schwednitz lui valut l'honneur d'être choisi par le prince Charles pour porter au roi de France la nouvelle de la prise de cette place.

Le comte de Boisgelin se distingua encore, au mois d'août 1762, en dégageant, par une manœuvre hardie, l'avant-garde de l'armée, commandée par le marquis de Lévis et fortement bousculée au village de Bernsfeld.

Mais c'est surtout le 30 août que le comte de Boisgelin se couvrit de gloire, lui et son régiment. Il s'y montra véritable homme de guerre.

Blessures : Il eut, dans cette journée du 30 août 1762 (bataille des Salines de Friedberg), sa cuirasse coupée d'un coup de feu.

Aimé-Louis DE QUENGO DE CRÉNOLLE. — Fils de Joseph de Quengo et de Thérèse-Charlotte-Dorothée de Beauvau; né en novembre 1734; chevalier, puis marquis de Crénolle à la mort de son frère, tué à Minden; lieutenant en second au régiment du Roi, 27 mai 1749; enseigne, 1753; sous-aide-major, 1755; aide-major, 1757; capitaine, 1759; major,

1760; colonel du régiment de la Marche, 1761 ; de l'Ile-de-France, 1762; de Béarn, 1764.

Il eut un fils de son union (1763) avec Françoise-Marguerite Mégret d'Etigny, fille de l'intendant d'Auch.

Campagnes : Batailles d'Hastembeck (1757), Crewelt (1758), Minden (1759), Corback (1760), Filinghausen et Neuhauf (1760).

LOUIS-FRANÇOIS-JULES JEHANNOT, marquis DE BARTILLAT. — Colonel du 15e régiment d'infanterie, 13 avril 1780; brigadier, 5 décembre 1781; maréchal de camp, 9 mars 1788.

GILLES-DOMINIQUE-JEAN-MARIE, vicomte DE BOIGESLIN DU KERDU. — Né à Plélo, en Bretagne, le 1er décembre 1749. Sous-lieutenant au régiment de Lorraine, 28 mars 1766; rang de capitaine dans le régiment de Piémont, 7 avril 1773; capitaine réformé, 1776; colonel en second du régiment de Forez, 7 août 1778; colonel du 15e régiment d'infanterie (Béarn), 10 mars 1788; maréchal de camp, 30 juin 1791.

Décoration : Chevalier de Saint-Louis, 21 avril 1784,

MICHEL-ANGE-BONIFACE-MARIE, comte DE CASTELLANE. — Né le 11 septembre 1751. Sous-lieutenant au régiment Dauphin-Dragons, 22 février 1768; réformé, 16 juin 1776; rang de capitaine, 28 février 1778; sous-lieutenant des gendarmes écossais, avec rang de lieutenant-colonel, 18 janvier 1779; second lieutenant des gendarmes de la reine, 11 novembre 1782; rang de mestre de camp, 11 novembre 1882; second lieutenant des gendarmes bourguignons,16 août 1785; colonel du 58e régiment d'infanterie Rouergue, 17 mars 1788; du 15e régiment d'infanterie, 25 juillet 1791; démissionnaire, 7 novembre 1791.

Décoration : Chevalier de Saint-Louis, 1786.

JEAN-CHARLES DE MYON. — Né le 8 novembre 1746. Elève à l'Ecole royale militaire; sous-lieutenant au régiment d'infanterie de la Sarre, 8 mai 1764; lieutenant, 24 mars 1769; sous-aide-major, 19 juin 1771; capitaine en second, 30 janvier 1778; major aux grenadiers royaux de Picardie, 24 juin 1780, et au régiment de Penthièvre, 31 janvier 1783; lieutenant-colonel du 15e, 17 mai 1789; colonel du 23e régiment d'infanterie, 21 octobre 1791, du 15e régiment d'infanterie, 7 novembre 1791; démissionnaire, 13 janvier 1792.

Décoration : Chevalier de Saint-Louis, 14 mars 1786.

Gratifications extraordinaires : de 800 livres, 1er mars 1784; de 500 livres, 27 février 1785; de 800 livres, 25 avril 1786; de 800 livres, 12 avril 1787; de 600 livres, 3 février 1788. [1]

Marie-Louis DE VARENNES. — Né le 18 août 1736. Garde du corps, 20 février 1753; lieutenant dans Bourbon, 20 mai 1756; volontaire aux grenadiers de France, 20 mai 1761; lieutenant en second, 21 décembre 1762; réformé en même temps que ce corps, 1771; capitaine au régiment provincial d'Alençon, 4 août 1771; major du régiment provincial d'artillerie de Metz, 28 avril 1778; lieutenant-colonel du 18e régiment d'infanterie, 25 juillet 1791; colonel du 15e d'infanterie, 7 mars 1792 (pour prendre rang du 5 février 1792).

Campagnes : Avec le régiment de Bourbon (1758-1759); avec les grenadiers de France (1761-1762); avec le 15e (siège de Lille 1792).

A obtenu sa retraite le 7 mars 1793.

Jean-Baptiste DAURIÈRE. — Né le 19 octobre 1741, Mousquetaire à la 1re compagnie, 28 juin 1770; sous-brigadier, 11 juin 1774 (rang de capitaine de cavalerie, 16 août 1774); lieutenant-colonel du 15e, 18 ma 1792; chef de brigade du corps, 7 mars 1793.

Campagnes : De 1792-93, avec le 15e de ligne (1).

Jean-Baptiste-Raymond FAURE. — Né à Périgueux le 5 octobre 1760. Capitaine au 13e bataillon de volontaires nationaux, 15 août 1792; chef de bataillon de ce bataillon, 15 septembre 1792; chef de la 68e demi-brigade de bataille, 10 nivôse an II; de la 15e demi-brigade de ligne, à sa formation; retraité le 8 floréal an XII (1804).

Campagnes : Armée du Nord (1792-1793, an II, an III, an IV, an V, an VI et an VII); armée du Rhin (ans VIII et IX); armée de l'Ouest (an X).

Hilaire-Benoit, baron REYNAUD. — Né le 9 juin 1772 à Agde (Hérault); fils d'un contrôleur des fermes du roi. Chasseur aux volontaires du Midi; sergent-major, 12 août 1791; sous-lieutenant au régiment ci-devant Méd c, décembre 1792; lieutenant à la 129e demi-brigade, 23 germinal an III; aide de camp du général Sérurier, 13 fructidor an III; capitaine, 13 ventôse an V; chef d'escadrons à la garde des consuls, 3 ventôse an VIII; adjudant commandant, 22 fructidor an XI; colonel du 15e de ligne, 16 germinal an XII; adjoint au grand maréchal du palais Duroc; général de brigade, 11 mai 1808; employé sous les ordres du général Darricau, commandant les bataillons de tirailleurs de la garde nationale de Paris, 31 mai 1815; inspecteur d'infanterie, 30 décembre 1818; commandant la 1re brigade de la 4e division d'infanterie de l'armée du Nord, 1832; retraité le 11 octobre 1834.

---

(1) Les registres matricules du corps ne donnent pas d'autres détails sur ce chef de brigade.

Décorations : Commandeur de la Légion d'honneur, 14 juin 1804; chevalier de Saint-Louis, 19 juillet 1814.

Campagnes : De 1792-1793 et de l'an IV comme aide de camp du général Kellermam; de l'an V et de l'an VI comme aide de camp de Bonaparte; Marengo (an VIII); Friedland (1807); Espagne jusqu'en 1811.

Blessures: Friedland (biscalen à la jambe droite); sortie d'Oporto (coup de mitraille).

Fait prisonnier à Ciudad-Rodrigo (15 octobre 1811), pendant qu'il opérait une reconnaissance, il ne quitta les prisons d'Angleterre que le 2 mai 1814.

PAUL-LOUIS-MARIE DEIN. — Né le 30 janvier 1774 dans l'Ille-et-Vilaine. Volontaire au 17e bataillon de volontaires nationaux; adjudant-major et capitaine, 21 septembre 1792; capitaine des grenadiers, 1er octobre 1793; chef de bataillon au 1er de ligne, 12 messidor an VII; major du 15e, 11 brumaire an XII; colonel du 15e, 28 juin 1808; retraité à Brest, 13 août 1812.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 4 germinal an XII; officier, 12 novembre 1812.

Blessures et actions d'éclat: Le 5 prairial an VII, devant Zurich, a sauvé deux pièces de canon. Des tirailleurs ennemis menaçaient la route par laquelle les pièces pouvaient se retirer d'une redoute occupée par le commandant Dein. Or, l'officier d'artillerie voulait dételer les chevaux et enclouer ses canons; mais le commandant Dein s'y oppose et ordonne à cet officier de les tenir prêts à partir; puis, laissant un détachement pour défendre la redoute, il sort avec le reste de ses hommes, balaye la route et fait passer les deux pièces d'artillerie. Pendant ce temps, l'ennemi s'empare de la redoute; alors le commandant Dein revient à la charge, reprend l'ouvrage, le perd, et le reprend définitivement. Il fut blessé, ce jour-là, à la jambe droite.

LEVAVASSEUR. — Né à Rouen le 22 juin 1769. Fusilier dans la garde royale, 21 décembre 1791; sous-lieutenant au 61e régiment (Vermandois), 25 avril 1792; lieutenant au même corps, 1er octobre 1792; adjoint aux adjudants généraux, 1er vendémiaire an IV; aide de camp du général Baraguey d'Hilliers, 5 ventôse an IV; capitaine aide de camp, 1er germinal an V; chef de bataillon aide de camp du général de division Levavasseur, 26 messidor an XI; chef de bataillon au 17e léger, 5 ventôse an XIII; major à la suite, 12 janvier 1807; du 65e de ligne, 12 février 1807; colonel du 15e de ligne, 28 janvier 1813; retiré à Rouen.

Décorations: Chevalier de la Légion d'honneur, 26 prairial an XII; officier, 25 novembre 1813, chevalier de Saint-Louis sous la Restauration.

Campagnes : Armée d'Italie, de 1792 au traité de Campo-Formio;

siège de Bastia; retourne en Italie, à l'état-major du général Duhesme, jusqu'après Marengo; camps d'Amiens et de Versailles; retourne en Italie (armée d'observation du Midi, sous les ordres de Murat); assiste aux combats d'Ulm, à la bataille d'Austerlitz, à celle d'Iéna, aux combats d'Ostrolenka et de Pultusk; Espagne (1813); France (1814).

Blessures : Coup de feu à la jambe gauche, le 28 juillet 1813, près de Pampelune.

Paul-Emile-Louis-Marie DE LA FRUGLAYE. — Né à Quimper le 13 mars 1766; cadet gentilhomme à l'école royale militaire, 7 avril 1780; sous-lieutenant à Royal-Cravates, 13 mars 1782; capitaine dans Royal-Dragons, 8 février 1786; émigré en 1791; officier à l'armée des princes, 1791; officier supérieur à l'armée de basse Normandie, 1797; lieutenant-colonel, 3 mars 1815 (rang du 7 septembre 1799); colonel de la légion du Finistère (11 octobre 1815); retraité le 18 décembre 1816, avec le grade honorifique de maréchal de camp.

Décoration : Chevalier de Saint-Louis, 1er avril 1796.

Campagnes : Armée des Princes (1792); armée de lord Moira (1795); armée de basse Normandie (1799-1800); armée de la rive droite de la Loire (1815).

Joseph-Paul-Hyacinthe-Raymond, baron DE RASCAS DE CHATEAUREDON. — Né à Béziers, le 22 mars 1776, de Jean-François-Xavier et de Marie-Rose-Dorothée de Portalon. Chasseur, 1er mars 1792; fourrier, 1er août 1792; sergent-major à la compagnie franche de l'Hérault, 28 juillet 1793; sous-lieutenant à la 4e légère, 21 mai 1800; lieutenant au 4e léger, 15 décembre 1803; aide de camp des généraux Miquel, le Dru et Clapa-rède; capitaine, 8 mars 1807; chef de bataillon au 30e de ligne, 22 juin 1811; major du 5e de ligne, 2 avril 1813; lieutenant-colonel du 1er régiment de la garde royale, 23 octobre 1815; colonel, 30 octobre 1816; de la légion du Finistère, 25 décembre 1816; du 15e de ligne, 17 novembre 1820; admis à la retraite, 28 mars 1830.

Campagnes : Pyrénées-Orientales (1792-1795); Italie (ans VIII et IX); observation du Midi (an X); camp de Boulogne (1803-1804); Prusse (1806); Pologne (1807-1808); Autriche (1809); Russie (1812); Espagne (1823-1828).

Blessures : Coup de feu à la jambe gauche, à Eylau, 8 février 1807; contusion au testicule droit, à Essling, 22 mai 1809; pied droit gelé pendant la retraite de Russie.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 21 avril 1809; officier, 14 octobre 1812; chevalier de Saint-Louis, 19 octobre 1814; baron, 12 février 1817.

Anatole MANGIN. — Né à Xermamenil (Meurthe), le 7 mars 1788, de Joseph-François et de Marie-Christine Jeanpierre. Elève à l'école de

Fontainebleau, 14 décembre 1806; sous-lieutenant au 105e de ligne, 5 mars 1807; lieutenant, 23 avril 1809; capitaine au 36e léger, 26 mars 1811; chef de bataillon, 22 septembre 1813; lieutenant-colonel du 58e de ligne, 13 août 1823; colonel du 15e de ligne, 28 mars 1830; maréchal de camp, 31 décembre 1835; lieutenant général, 22 avril 1846; section de réserve, 8 mars 1853; décédé, 18 février 1855.

Campagnes : Grande Armée (1807-1808); Allemagne (1809); côtes de l'Océan (1810-1811); Russie (1812-1813); Grande Armée (1814); France (1815); Morée (1828-1829); Afrique (1830-1832).

Blessures : Coup de feu à la jambe gauche et au menton, à Essling, 22 mai 1809; coup de feu à la cuisse et à la fesse gauche, dans une sortie au siège de Dresde, 13 octobre 1813.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 14 juin 1813; officier, 23 mai 1825; chevalier de Saint-Louis, 20 août 1823; commandeur de la Légion d'honneur, 27 décembre 1830; grand officier, 18 septembre 1847.

Etienne MARCEL. — Né le 31 janvier 1792 à Gien (Loiret); fils de Germain Marcel et de Marie-Anselme Bonneville. Marié le 8 janvier 1834 à demoiselle Julie Devoise, veuve Odru. Capitaine au 3e bataillon des gardes nationales du Loiret, 25 août 1809; lieutenant au 7e régiment de voltigeurs de la garde, 1er mars 1810; lieutenant au 116e de ligne, 1er juin 1812; capitaine adjudant-major, 26 juillet 1813; non-activité par suite de licenciement, 23 septembre 1815; capitaine à la légion départementale du Loiret, 1er janvier 1816; chef de bataillon au 48e de ligne, 11 juin 1823; lieutenant-colonel du 15e de ligne, 27 janvier 1831; colonel du 41e de ligne, 31 décembre 1835; du 15e de ligne, 11 janvier 1836; maréchal de camp, 22 octobre 1845; général de division, 28 décembre 1852; inspecteur général du 13e arrondissement d'infanterie, 30 juin 1855; admis dans la 2e section (réserve) du cadre de l'état-major général, 1er février 1857. Décédé au château de l'Ormette, commune de Saint-Goudon, 8 avril 1880.

Campagnes : Armée du Nord (1809); Brabant et Espagne (1810); Aragon (1811-1812); Espagne (1813-1814); France (1815); Guadeloupe (1825-1826-1827); Algérie (1830-1831-1832).

Blessures : Coup de feu au genou gauche à la bataille de Sagonte, 25 octobre 1811.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 27 janvier 1815; chevalier de Saint-Louis, 29 octobre 1826; officier de la Légion d'honneur, 17 mai 1832; commandeur, 2 décembre 1850; grand officier, 28 janvier 1857.

Jean-André-Louis BRUNET. — Né à Valence (Drôme), le 3 février 1803. Elève à l'École spéciale militaire, 10 septembre 1819; sous-lieutenant au 51e de ligne, 1er octobre 1821; lieutenant, 9 octobre 1825; capitaine, 28

février 1832; chef de bataillon au 7e d'infanterie légère, 28 juillet 1840: au 48e de ligne, 30 juillet 1840; lieutenant-colonel du 71e de ligne, 31 décembre 1841; colonel du 15e de ligne, 26 octobre 1845; général de brigade, 5 mars 1851; commandant une brigade de l'armée d'occupation de Rome, 20 octobre 1852; général de division, 29 août 1854; commandant la 9e division d'infanterie de l'armée d'Orient, 2 décembre 1854. Tué à l'attaque de la tour de Malakoff, d'une balle en pleine poitrine, 18 juin 1855.

Campagnes : Espagne (1823); la Guadeloupe (1825-1832); Afrique (1840-1841); Rome (1852-1853); Orient 1854-1855).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 6 octobre 1837; officier, 18 septembre 1847; commandeur, 10 août 1853; grand croix de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand, 12 août 1853.

AMÉDÉE ALAIS. — Né le 3 août 1795, à Villers-Bocage (Calvados); fils de Michel et de Marie-Geneviève Viel de Précaré; marié en novembre 1837 à demoiselle Rose-Augustine Lalanne. Garde au 1er régiment des gardes d'honneur, 9 mai 1813; soldat aux grenadiers éclaireurs (garde), 6 janvier 1814; sous-lieutenant au 4e d'infanterie légère, 24 janvier 1814; à la légion départementale du Cher, 13 janvier 1816; au 9e régiment de ligne, 22 décembre 1820; lieutenant, 21 septembre 1823; capitaine, 16 décembre 1830; chef de bataillon au 10e de ligne, 19 mars 1841; lieutenant-colonel du 20e d'infanterie légère, 22 septembre 1847; colonel du 15e de ligne, 2 avril 1851; admis à faire valoir ses droits à la retraite pour cause d'infirmités; retraité, 11 juillet 1855.

Campagnes : Grande Armée (1813); France (1814); Belgique (1815); Espagne (1823-1827); Orient (1855).

Blessure : Coup de feu au pied droit à Paris, 30 mars 1814.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 13 novembre 1832; officier, 15 avril 1846; commandeur, 9 août 1854.

FÉLIX-ACHILLE GUÉRIN. — Né le 12 janvier 1807 à Fontainebleau; fils de Fiacre-Roch et de Marie-Catherine Lelarge; marié le 7 février 1835 à demoiselle Justine-Rose-Léontine Deboux. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 10 novembre 1825; caporal, 10 décembre 1826; sergent, 31 décembre 1826; sous-lieutenant au 12e d'infanterie légère, 1er octobre 1827; lieutenant, 16 octobre 1831; capitaine, 25 avril 1836; chef de bataillon au 26e de ligne, 23 mai 1847; lieutenant-colonel du 17e d'infanterie légère, 30 décembre 1852; du 9e de ligne, 15 mars 1855; colonel du 15e de ligne, 11 juillet 1855; général de brigade, 30 juin 1859; passe dans la section de réserve pour cause de santé le 21 août 1870; décédé à Theurteville-Bocage, près Cherbourg.

Campagnes: Orient (1855-1856); Italie (1859).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 1er juin 1850; officier,

24 septembre 1855; commandeur, 23 août 1861; médaille de Crimée; médaille d'Italie; médaille de la Valeur militaire de Sardaigne, 10 juin 1857; officier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, 2 août 1860.

MARTIN-EDOUARD DAUDEL. — Né le 13 novembre 1812, à Suze-la-Rousse (Drôme); fils de Pierre et de Marie-Rose Deserres; marié le 21 février 1850, à Antoinette-Thérèse Guide. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 2 décembre 1830; sous-lieutenant au 28e régiment d'infanterie, 1er octobre 1832; lieutenant, 11 novembre 1837; capitaine, 22 janvier 1843; chef de bataillon au 31e de ligne, 10 juillet 1848; lieutenant-colonel du 33e de ligne, 13 octobre 1855; du 3e voltigeurs de la garde, 18 mars 1858; colonel du 15e de ligne, 30 juin 1859; général de brigade, 2 août 1869; retraité sur sa demande, 5 septembre 1878.

Campagnes : France (décembre 1851); Orient (1855-1856); Italie (1859); guerre d'Allemagne, siège de Paris (30 août 1870-7 mars 1871); à l'intérieur (9 mars-8 avril 1871).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 26 décembre 1852; officier, 27 décembre 1861; commandeur, 12 mars 1866; grand officier, 16 décembre 1870 (rang du 8 décembre); médaille d'Italie; chevalier des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, 10 février 1857; officier de l'ordre militaire de Savoie (autorisation du 16 janvier 1860).

THÉODORE-EUGÈNE FRABOULET DE KERLÉADEC. — Né le 5 octobre 1826 à Bitche (Moselle); fils de François-Joseph-Jean-Marie et de Jeny Thomson; marié, le 15 septembre 1859, à demoiselle Joséphine-Rosalie-Adrienne-Elvire de Sprimont. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 18 novembre 1843 (engagé le 2 novembre 1843, ses services ne comptent que du 5 octobre 1844, époque à laquelle il a atteint sa 18e année); sous-lieutenant au 41e de ligne, 1er octobre 1845; lieutenant, 2 octobre 1848; au 42e de ligne, 28 juin 1853; capitaine au 6e bataillon de chasseurs à pied, 29 décembre 1853; capitaine adjudant-major au 3e bataillon de chasseurs, 31 décembre 1854; chef de bataillon au 83e de ligne, 14 mars 1859; 21e de ligne, 11 juillet 1859; 5e bataillon de chasseurs, 2 juillet 1860; lieutenant-colonel du 54e de ligne, 12 août 1864; au 48e de ligne, 1864 (20 septembre 1864); colonel du 15e de ligne, 3 août 1869. Décédé, le 11 septembre 1870, à Metz, par suite des blessures qu'il avait reçues le 18 août à Saint-Privat.

Campagnes : Afrique (1846-1847); Orient (1854-1856); Italie (1859); Afrique (1864-1868); armée du Rhin (1870).

Blessures : Brûlé à la face par l'explosion d'une poudrière, le 7 juin 1855, devant Sébastopol; blessé mortellement au combat du 18 août 1870 sous Metz.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 10 mai 1852; officier,

16 avril 1861; médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée); médaille de la Valeur militaire de Sardaigne; médaille d'Italie.

JOSEPH-BARTHÉLEMY-XAVIER DERROJA. — Né le 9 octobre 1822, à Saint-Hippolyte (Pyrénées-Orientales); fils de Jacques et de Rose Guiter; marié : 1° le 24 septembre 1872, à demoiselle Stéphanie Espinas, veuve Pivent; 2° le 9 juin 1885, à madame de Robert du Chatelet, veuve Boussemart. Soldat au 51e de ligne, 22 septembre 1841; élève à l'Ecole spéciale militaire, 12 novembre 1841 (numéro de sortie de l'Ecole: 56 sur 113); sous-lieutenant au 32e de ligne, 1er octobre 1843; lieutenant, 10 juillet 1847; capitaine, 30 septembre 1853; chef de bataillon au 45e de ligne, 5 mai 1859; lieutenant-colonel du 33e de ligne, 10 août 1868; colonel du 15e de ligne, 12 septembre 1870; général de brigade, à titre auxiliaire, 25 décembre 1870; à titre définitif, 7 mars 1871; général de brigade, 16 septembre 1871 (décision de la commission des grades); général de division, 4 mars 1879; général commandant le 2e corps d'armée, 2 avril 1881; membre du comité consultatif d'état-major; admis, sur sa demande, à la retraite, 13 octobre 1887.

Campagnes : Afrique (1843-1844 et 1845-1848); Rome (1849-1853); Orient (1855-1856); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870-1871); à l'intérieur (1871).

Citations : Cité à l'ordre général du 4e corps d'armée de l'armée du Rhin (n° 20), en date du 25 août 1870, pour s'être particulièrement distingué dans les journées des 14, 16 et 18 août.

Cité à l'ordre général du 4e corps de l'armée du Rhin (n° 24), en date du 6 septembre 1870, pour s'être fait particulièrement remarquer dans les journées des 31 août et 1er septembre 1870.

Décorations: Chevalier de la Légion d'honneur, 1er octobre 1861; officier, 9 avril 1871; commandeur, 30 juillet 1878; médaille d'Italie; chevalier de Saint-Grégoire le Grand (autorisé 10 février 1853); grand-croix de l'ordre de la couronne de Roumanie (9 décembre 1882).

PIERRE-PHILIPPE-LÉONCE DE BEAUFORT. — Fils de Stanislas et de Clémence Bernard. Né le 1er août 1825, à Saint-Benoît-du-Sault (Indre); élève à l'Ecole spéciale militaire, 4 décembre 1845; engagé, 25 août 1846; sous-lieutenant au 58e de ligne, 1er octobre 1847; lieutenant au 56e de ligne, 3 mars 1852; officier d'ordonnance du général Chapuis, août 1854; capitaine, 27 décembre 1854; chef de bataillon au 13e de ligne, 26 décembre 1864; au 6e bataillon de chasseurs, 3 août 1867; lieutenant-colonel commandant le 18e de marche, 2 août 1870; commandant le 118e régiment d'infanterie, 1er novembre 1870; colonel à la suite du 18e, 24 mars 1871; du 15e de ligne, 20 avril 1871; général de brigade (15 mars 1877; général de division (17e division), 29 décembre 1884; passé sur sa demande, pour raison de santé, dans le cadre de réserve, 18 no-

vembre 1887; retraité, 1er février 1889; décédé à la Châtre, le 23 janvier 1890.

Campagnes : Intérieur (1851); Afrique (1856-59); Italie (1859); Rome (1867-70); guerre franco-allemande 1870-1871).

Blessure : Coup de feu à la jambe gauche, à Solférino, 24 juin 1859.

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 25 juin 1859; officier, 11 décembre 1874; commandeur, 28 décembre 1883; grand officier, 17 novembre 1887; médaille d'Italie; commandeur de Saint-Grégoire le Grand (autorisation du 4 juillet 1868).

CHARLES-AUGUSTE RABOT-DESPORTES. — Né le 22 février 1829, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine); fils de Gabriel-Marie et de Louise Marquer; marié le 12 avril 1869, à demoiselle Maria-Adelaide Leffort. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 5 décembre 1847; caporal, 6 avril 1849; sous-lieutenant au 11e de ligne, 1er octobre 1849; lieutenant, 29 décembre 1853; capitaine, 12 mars 1857; capitaine-adjudant-major, 15 décembre 1860; chef de bataillon au 16e de marche, 15 juillet 1870; lieutenant-colonel du 138e de ligne, 4 janvier 1871; du 95e de ligne, 27 mars 1871; du 95e de ligne, 16 septembre 1871 (décision de la commission des grades); du 124e de ligne, 31 décembre 1872; colonel du 15e de ligne, 24 mars 1877; passé au 136e de ligne, 22 août 1878.

Campagnes : Orient (1855-1856); Rome (1867-1870); guerre contre l'Allemagne (1870-1871).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 28 décembre 1867; officier, 8 décembre 1870; médaille de la reine d'Angleterre; chevalier de l'ordre de S. S. Pie IX, 28 novembre 1868.

ANTOINE-ETIENNE-ALPHONSE MAGANZA. — Né le 24 avril 1821, à Lodève; fils de Genis et de Rosalie Futiran-Vigourel. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 15 novembre 1839; sous-lieutenant au 57e de ligne, 1er octobre 1841; lieutenant au 45e de ligne, 15 mai 1848; aux tirailleurs indigènes d'Alger, 25 avril 1854; capitaine au 1er bataillon de tirailleurs, à Constantine, 5 juillet 1854; au 2e régiment de tirailleurs, 7 novembre 1855; au 72e de ligne, 19 novembre 1857; chef de bataillon au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 12 août 1866; au 28e régiment d'infanterie de ligne, 12 août 1866; lieutenant-colonel du 127e de ligne, 28 octobre 1874; du 28e de ligne, 28 octobre 1874; du 143e de ligne, 15 novembre 1874; colonel du 136e de ligne, 22 août 1878; du 15e de ligne, 22 août 1878; retraité le 16 mai 1881.

Blessures : Coup de feu à la face, à Solférino; blessé à la main droite et à la région sourcillière par un éclat d'obus, à Gravelotte, 16 août 1870.

Campagnes : Afrique (1854-1859); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870-1871).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 15 juin 1859; officier,

25 juin 1869; commandeur, 12 juillet 1880; médaille d'Italie; médaille de la Valeur militaire de Sardaigne, 2 août 1860; décoration de 1re classe de Saint-Michel de Bavière, 28 novembre 1868.

JULES-CHARLES NOËL. — Né le 28 février 1830, à Port-Louis (Morbihan); fils de Charles-Joseph et de Mattel Kann. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 7 décembre 1848; sous-lieutenant au 69e de ligne, 1er octobre 1850; lieutenant, 30 septembre 1853; au 3e régiment de voltigeurs de la garde, 13 avril 1856; capitaine, 20 juin 1859; capitaine adjudant-major, 24 décembre 1866; chef de bataillon au 29e de ligne, 24 août 1870; lieutenant-colonel du 57e de ligne, 30 janvier 1877; colonel du 15e de ligne, 10 juillet 1881; général de brigade (décret du 5 mai 1888); retraité à Toulouse.

Campagnes : Orient (1855-1856); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870-1871).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 26 juin 1867; officier 7 juillet 1885; commandeur; médaille d'Italie.

CLAUDE-ROMAIN-MARIE-ALEXIS COMOY. — Né le 24 novembre 1836, à Nevers; fils d'Alexis-Auguste et de dame Edmée Elisa Commoy; marié, le 31 décembre 1876, à demoiselle Thérèse-Louise-Angèle Largey. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 5 novembre 1856; sous-lieutenant au 57e de ligne, 1er octobre 1858; lieutenant, 23 janvier 1864; capitaine au 67e de ligne, 9 août 1870; au 75e de ligne, 27 octobre 1870; chef de bataillon (état-major), 19 décembre 1870; capitaine au 67e de ligne, 16 mars 1872; au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 8 février 1873; chef de bataillon au 83e de ligne, 18 mai 1876; major, 18 juillet 1877; au 1er régiment de tirailleurs algériens, 8 juillet 1879; chef de bataillon, 9 juillet 1882; au 2e de marche (Tonkin), 22 novembre 1884; au 1er de marche (Tonkin), 12 mai 1885; lieutenant-colonel du 34e de ligne, 2 juillet 1885; du 18e de ligne, 2 juillet 1885; du 143e de ligne, 20 septembre 1886; colonel du 81e de ligne, 9 juillet 1888; du 15e de ligne, 7 août 1888; du 149e de ligne, 28 mai 1892; général de brigade, 26 décembre 1893.

Campagnes : Contre l'Allemagne (1870-1871); troubles de Lyon (1871); Afrique (1873-1876 et 1879-1884); Tonkin (1884-1886).

Blessures : A la main droite, à Gravelotte, 16 août 1870; coup de feu à la poitrine (même jour); plaie contuse au pied gauche, par suite d'un coup de feu à la bataille de Bac-Viay (Tonkin).

Actions d'éclat et citations : Ordre général n° 74 de l'armée du Tonkin; (combat d'Hoa-Moc, 2-3 mars 1885) : « Le 3 mars, dès la pointe du jour, et de sa propre initiative, a fait sonner la charge et donné le signal de la reprise de la lutte acharnée, que l'obscurité seule avait suspendue. Par l'impétuosité de son attaque a déterminé la déroute de l'adversaire. S'était déjà signalé dans le combat du 12 février. »

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 13 mai 1871 ; officier, 28 décembre 1885; décoration du roi d'Annam (quatre perfections), 18 mai 1885; officier de l'ordre du Cambodge, 15 juin 1885; commandeur du Dragon de l'Annam, 14 juillet 1886.

CHARLES-EDOUARD-MARIE-VICTOR DUTHEIL DE LA ROCHÈRE. — Né le 29 novembre 1840, à Bastia (Corse); fils d'Alexis-Charles et de Marie-Claire-Eugénie Mistral; marié, le 27 janvier 1870, à demoiselle Augustine-Caroline-Louise Aubert du Petit-Thouars. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 3 novembre 1858; caporal, 21 août 1859; sergent fourrier, 1er novembre 1859; sous-lieutenant au 82e de ligne, 1er octobre 1860; élève à l'Ecole d'application d'état-major, 1er janvier 1861 ; lieutenant du corps d'état-major, 8 janvier 1863; stagiaire au 5e hussards, aux chasseurs de la garde, au 36e de ligne, au 1er zouaves, au 19e d'artillerie; capitaine de 2e classe (état-major, 19e division), janvier 1868; aide de camp du général Sol, mars 1868; 9e division militaire, février 1869; 19e division militaire, janvier 1870; aide de camp du général Halna du Fretay, 14 août 1870; prisonnier de guerre, à Metz, 29 octobre 1870; état-major de la 2e division de l'armée de réserve, 22 mars 1871 ; aide de camp du général Halna du Fretay, avril 1871 ; capitaine de 1re classe, 18 novembre 1871 ; 29e division d'infanterie 1877; chef d'escadron, 25 mai 1880; chef de bataillon au 40e de ligne, 7 septembre 1880; état-major, 30e division d'infanterie, 4 février 1884; chef d'état-major, 4 février 1884; chef de bataillon au 55e de ligne, 8 septembre 1887; lieutenant-colonel, 22 décembre 1888; colonel du 15e de ligne, 10 juillet 1892; du 55e de ligne, 3 février 1893.

Campagnes : Algérie (1865-1867); contre l'Allemagne (1870-1871); intérieur (mars-juin 1871); Tunisie (avril-juin 1881).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 2 septembre 1871; officier, 12 juillet 1890.

Citations : Quatre lettres de félicitations ministérielles (1868, 1872, 1879, 1880), celle du 23 février 1880, en témoignage de satisfaction à la suite du voyage d'état-major exécuté en 1879.

DENIS-HENRI-ALFRED D'AMBOIX DE LARBONT. — Fils de Louis-Jean-Paul-Albert et de dame Thérèse-Inès-Marie de Chapel. Né le 5 mars 1841 au Mas-d'Azil (Ariège); marié, le 29 octobre 1872, à demoiselle Cécile-Célestine de Pourtalès. Elève à l'Ecole spéciale militaire, 6 novembre 1861 ; caporal, 22 mai 1863; sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs, 1er octobre 1863; Ecole d'application d'état-major, 1er janvier 1864; lieutenant (état-major), 6 janvier 1866; stagiaire au 5e dragons, 1866; au 59e de ligne, 1868; capitaine de 2e classe, 24 décembre 1869; stagiaire au 20e d'artillerie, 6 janvier 1870; état-major, 1re division, 6e corps, armée du Rhin, 16 juillet 1870; prisonnier de guerre à Noisseville, près

Metz, 1er septembre 1870; état-major, 13e division militaire, 23 mai 1871; aide de camp du général Lefort, inspecteur de cavalerie, 26 juin 1872; du général Lefort, commandant la 13e division militaire, 3 mai 1873; du général Lefort, inspecteur permanent des remontes, 13 novembre 1873; capitaine de 1re classe, 9 novembre 1874; état-major général du Ministre, 1er bureau, 18 septembre 1878; passé avec son grade dans l'infanterie, par application de la loi du 20 mars 1880; chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie, 20 décembre 1880; au 20e de ligne, 23 décembre 1880; commandant supérieur du cercle des Hamadas (Tunisie), 25 novembre 1882-30 novembre 1883; chef de bataillon au 3e régiment de zouaves, 28 octobre 1885; chef d'état-major de la 32e division, 17 décembre 1885; lieutenant-colonel du 126e de ligne, 28 décembre 1889; du 15e de ligne, 8 mars 1893; colonel du 15e de ligne, 22 mars 1893.

Campagnes : Contre l'Allemagne (1870-1871); Tunisie (1881-1884).

Décorations : Chevalier de la Légion d'honneur, 15 octobre 1872; officier, 27 décembre 1884; commandeur du Nicham Iftikhar, 14 juillet 1882.

APPENDICE N° 7

Liste des lieutenants-colonels ou des titulaires de grades correspondants.

De Chatelier, 1er capitaine, commandant en second le régiment	1610
De Marcillac, capitaine-commandant en second le régiment	1612
Jacques Dubois du Liège (maréchal de camp 1635)	1629
Suilly	1635
Savelli	1641
Boutteville	1663
Hébert (tué à Senef 1674)	1670
Géronville (ou Gironville)	1674
Baillet	1676
Chevalier d'Amours	1682
Henri de Pingré de Vraignes (maréchal de camp 1704)	1689
Crusel	1704
Dury	1714
D'Esguille (ou Desquille)	1728
Comte de la Motte d'Hugues (lieutenant général, 1749)	1735
Le Lasseur de la Viganière	mai 1745
Hiky (gentilhomme irlandais)	août 1745
De Tristan de Latour (Louis-Nicodème), maréchal de camp (1748)	déc. 1745
Danville (Louis), chevalier	1749
De Hallebout (Marc-Antoine), brigadier, 1761	1760
Le marquis de Chavigny (était colonel en second en 1777), D'Esterno (était lieuten.-colonel à la même époque)	1777
Navette de Chassignoles (Charles)	15 avril 1784
Jean-Charles de Myon et de Payen du Chavoy	17 mai 1789
Daccary (Jean-Dominique)	6 nov. 1791
Comarques (Pierre)	13 nov. 1791
Daurière (devint chef de brigade)	18 mai 1792
Prévost (André-Nicolas)	7 mars 1793
Dein (major faisant fonctions de lieutenant-colonel)	11 brum. an XII
Plazanet (major faisant fonctions de lieutenant-colonel)	28 juin 1808
Rougé (François) (major faisant fonctions de lieut.-colonel)	28 mai 1813

Légion du Finistère.

De Quesnay (René-Jacques-Guilhaume)	15 juillet 1815
Choin de Montchoisy (Joseph-Marie-Antoine)	17 nov. 1820

15e régiment d'infanterie.

MAURIN (Jean-Jacques)	3 sept. 1823
BLAIN	28 octob. 1827
DURIS	1830
LAPEYRE	31 déc. 1835
DROUEL	11 octob. 1840
BINET	23 mai 1847
BRETON (Alexandre-Hippolyte-Félicité)	2 janv. 1851
CAPRIOL DE PÉCHASSANT	29 octob. 1853
DE TRYON	22 sept. 1855
SCHNEIDER (dit LUX)	30 déc. 1857
BOUVET	juin 1859
PARIS	13 avril 1863
BARRUÉ	24 déc. 1869
MAQUAIRE	23 févr. 1870
GUILLEMAIN	29 août 1870
CAJAR	15 mars 1871
DE COULANGE	29 déc. 1874
LAMIRAUX (François-Gustave), devint général de division.	18 mai 1876
RAYNAL (Jean-Baptiste)	30 janv. 1877
PATIER (L.-L.-Odulph)	25 janv. 1879
ALESSANDRI (Jean-Baptiste), devint général	8 juin 1881
VIVENSANG (V.)	1er juil. 1882
BARBERET (P.-F.)	6 juil. 1883
SPEZINO (F.)	30 déc. 1884
DE POURQUERY DE PÉCHALVÈS (Henri)	11 juil. 1889
SÉRIOT (Marie-François)	7 févr. 1890
DU BOUZET (Marie-Joseph-Adolphe) (1)	23 mars 1891
BAUDIC (Joseph-Louis)	22 mars 1893

(1) De la même famille que le maréchal de camp du Bouzet, marquis de Roquépine, qui commandait le régiment de Biscaras en 1643.

APPENDICE N° 8

Etat de services d'un certain nombre de militaires du régiment dont la carrière ou la personnalité nous ont paru être dignes d'intérêt (1).

ABRAHAM FABERT, seigneur DE MOULINS, marquis DE FABERT et D'ESTERNAY, comte DE SÉZANNE, major du régiment de Rambures en 1627, maréchal de France en 1658. Né à Metz, 11 octobre 1599. Cadet aux gardes, 1613; enseigne à Piémont, 1618; capitaine au régiment du chevalier de la Valette, 1619; redevenu enseigne à Piémont, 1619; capitaine au régiment de la Valette, 1620; enseigne à Piémont, 1621; sergent-major au régiment de Rambures, 1627; capitaine au même régiment 1630; capitaine honoraire de chevau-légers, 1635; capitaine à Picardie, janvier 1637; sergent de bataille, armée d'Italie, 16 janvier 1639; capitaine au régiment des gardes, 18 octobre 1839; maréchal de bataille, armée d'Italie, 20 novembre 1639; colonel propriétaire du régiment la Valette-Cavalerie, 1640; maréchal de camp, 1641; aide de camp général des armées du roi, 1641; gouverneur de Sedan, 21 septembre 1642; colonel propriétaire du régiment Fabert-Infanterie, 10 janvier 1644; maréchal de camp breveté, 4 février 1644; lieutenant général des armées du roi, 20 septembre 1650; colonel propriétaire de Petit Fabert-Infanterie, 1653; commandant en chef des armées de Liège et Stenay, 1654; commandant en chef de l'armée, 1654; colonel propriétaire de Lorraine-Infanterie, 1655; maréchal de France, 28 juin 1658; refuse le cordon bleu, 1661; marquis DE FABERT 1650; mort, 17 mai 1662.

Blessures : 1627, siège de Royan; 1629, siège de Privas; 1636, siège de Saint-Avold; 1639, siège de Turin.

Actions d'éclat : Siège de Landrecies ; se jette dans les fossés et conduit lui-même les mineurs, qui percent la muraille malgré le feu de la garnison.

En 1642 : Charge, à la tête d'un bataillon des gardes, un parti de 3.000 Espagnols, les rompt et s'empare de Collioure.

Campagnes : Sièges de Nérac, Saint-Jean d'Angely, Montauban (1621, Béarn et Saintonge); sièges de Royan et Tonneins (1622); siège de Montpellier (1623); siège de La Rochelle (1627); campagne de Rouergue et

(1) Nous avions recueilli plus de trois cents dossiers d'officiers; mais, devant le volume d'une pareille publication, nous avons dû nous arrêter au choix des plus curieux. Dans cette sorte de livre d'or, nous avons suivi, autant que possible, l'ordre chronologique.

On y rencontrera d'humbles mais héroïques soldats à côté d'officiers parvenus aux plus hauts grades de l'armée. Tous ont contribué pour leur part à la gloire du régiment.

siège de La Rochelle (1628); prise du fort Gelase, de Suse; siège de Privas (1629, Piémont); sièges de la Tour-Carbonnière, d'Exiles, de Saluces, combat de Vegliana (Veillane) (1630); sièges de Moyenvic et de Marsal (1631); siège de Trèves, blocus de Nancy, campagne contre Monsieur, frère du roi (1632); sièges de Bitche, de la Mothe; reconnaissance de Thionville (1633); captivité à Bruxelles, commandant du pays Messin (1634); siège de Bingen, défense de Mayence, retraite de l'armée, combats de Vaudrevange et de Boulay, siège de Dieuze (1635); sièges de Clemery et Saverne, défense de Saint-Jean-de-Losne, siège de Saint-Avold (1636); sièges de Bouchain, Cateau-Cambrésis, Landrecies, La Capelle; combat de Pont-sur-Sambre (1637); commandement du pays Messin; défense de Verceil; combat de Pomaro (1638); sièges de Chivas et de Turin; défense de Turin, bataille de Guiers (1639); campagne de Flandre, siège d'Arras (1640); bataille de Marfée, sièges de Donchéry et de Bapaume (1641); campagne du Roussillon, siège de Collioure, surprise de Trévoux, siège de Perpignan (1642); siège de Roses, en Catalogne (1645); campagne de Toscane, siège de Piombino et de Porto-Longone (1646); campagne de Liège, siège de Stenay (1654).

Le maréchal avait eu trois fils et trois filles; aucun de ses enfants ne perpétua sa descendance directe.

Les trois filles épousèrent :

Dieudonnée : 1° Louis de Comminges, marquis de Vervins ; 2° Claude-François de Mérode, marquis de Trelon, prince de Montglars.

Claude: Charles-Henry de Tubières-Grimard de Pestels de Lévis, marquis de Caylus.

Angélique : 1° Claude Brulard, marquis de Genlis; 2° François III d'Harcourt, marquis de Beuvron.

Mais la descendance de son frère aîné, François, porta longtemps avec honneur un nom aussi illustre.

Le petit-fils de ce François de Fabert, seigneur de Moulins, Abraham-Alexandre de Fabert, eut trois filles, dont l'une a laissé postérité jusqu'à nos jours.

Anne-Antoinette-Maximilienne de Fabert épousa M. de Buat, chef de bataillon d'artillerie, chevalier de saint Louis. Elle mourut en 1840, laissant une fille: Françoise-Appoline née en 1799 et mariée au marquis de Marguerie, maréchal de camp. La marquise de Marguerie eut trois fils : M. le marquis Gustave de Marguerie, le comte Evrard de Marguerie, le vicomte Maurice de Marguerie, et deux filles : Mmes la baronne de Benoist et Aimée de Lemud, qui sont les derniers héritiers de la race des Fabert.

Son corps fut inhumé dans l'église des Capucins hibernois et déposé, sous le maître-autel, à côté de celui de Claude de Clévant.

JACQUES DUBOIS DU LIÈGE. — Premier capitaine du régiment, 1627; commandant de La Rochelle, 1628; commandant en second du régiment,

1629; lieutenant-colonel (1er titulaire), 1635; maréchal de camp, 1635.
Eut deux fils, officiers, tués au service du roi.

BAILLET. — Major, novembre 1672; capitaine commandant du 2e bataillon; lieutenant-colonel, 1676.
Se jeta, avec un détachement du régiment, dans Haguenau et contribua par sa valeur à forcer Piccolomini d'en lever le siège.
Blessé à Saint-Denis (1678); se retira en 1682.

HENRI DE PINGRÉ DE VRAIGNES. — Lieutenant au corps, 1666; capitaine, 24 août 1669; capitaine de grenadiers, 29 mai 1685; major, 18 février 1687; lieutenant-colonel, 28 janvier 1689; brigadier, 3 janvier 1696; maréchal de camp, 28 octobre 1704.
Se distingua à la défense de Mayençe et au siège de Carmagnoles, où il fut blessé.

Comte DE LA MOTTE D'HUGUES. — Servait dès 1711 dans le régiment de son frère. Il passe en 1714 au régiment, comme capitaine. Major 22 août 1731; lieutenant-colonel, 19 juin 1735; brigadier, 20 février 1743; maréchal de camp, 1er mai 1745; lieutenant-général, 25 août 1749. Se distingua à la défense de Lintz à Fontenoy. Mort à Paris (30 avril 1765).

LOUIS-NICODÈME DE TRISTAN DE LA TOUR. — Né vers 1700; lieutenant au régiment, 30 décembre 1722; aide-major 13 janvier 1729; aide-major général de l'infanterie de l'armée de Bohême, 20 juillet 1741; capitaine de grenadiers, 10 juin 1742; continue ses fonctions d'aide-major général à la défense de Prague; rang de colonel, 22 mars 1743; aide-major général de l'infanterie à l'armée de Moselle, 1er avril 1744; lieutenant-colonel du régiment, 7 décembre 1745; aide-major général de l'armée du roi, 1746; brigadier, 1er juin 1746; major-général de l'infanterie de l'armée d'Italie, 10 novembre 1747; maréchal de camp, 18 mai 1748.
Commandant de Dunkerque, Bergues et Gravelines (novembre 1753).
Se distingua à la défense de Prague, à Saverne, à Fontenoy, au siège d'Anvers. Mourut le 1er septembre 1754 (1).

---

(1) M. de Tristan était neveu du colonel Dury. A la même famille appartenait encore Jérôme de Tristan de Saint-Amand, né en janvier (1738) à Houssoy, près Beauvais : enseigne au régiment, 1755; lieutenant, mars 1756; capitaine septembre 1758; réformé, 1763.

MARC-ANTOINE DE HALLEBOUT. — Né près de Conches (Normandie), le 27 janvier 1708. Lieutenant au régiment, 3 décembre 1724; capitaine, 7 septembre 1733; capitaine de grenadiers, 14 juin 1744; major, 26 décembre 1745; rang de lieutenant-colonel, 27 juillet 1747; commandant de bataillon, 25 août 1748; aide-major général de l'armée de Gênes, 16 août 1748; rang de colonel, 1er février 1749; lieutenant-colonel du régiment (en titre), 18 janvier 1860; brigadier des armées du roi, 20 février 1761; chevalier de saint Louis, 13 octobre 1743.

Blessé de trois coups de feu à Dettingen; blessé au siège d'Ypres; blessé deux fois au siège d'Hulst.

FRANÇOIS DE CRIQUEBOEUF DE ROISSY (ou BOISSY). — Lieutenant au régiment, 15 juillet 1682; capitaine, 15 mars 1684; major, 1695; major général de l'infanterie à l'armée d'Italie, 1706; brigadier, 29 mars 1710; maréchal de camp, 1er février 1719.

Mort commandant du Château-Trompette, 3 mai 1724, à Bordeaux.

Comte PIERRE DE BÉRENGER DU GUA. — Enseigne au corps en 1703; succéda à son frère dans le commandement de sa compagnie, en 1704; aide de camp de M. le duc de Vendôme, 1705; colonel du régiment de Bugey, 4 octobre 1710; colonel du régiment de Vivarais, 1er mai 1731; brigadier, 1734; maréchal de camp; 1er mars 1738; lieutenant général; 1744; chevalier des ordres du roi, janvier 1746.

Mort le 24 juillet 1751

Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1743, 3.000 ennemis ayant passé le Rhin, le comte DE BÉRENGER, à la tête de deux régiments de cavalerie, les charge par la droite, tandis que le marquis de Balincourt les attaque par la gauche.

Tout fut tué ou fait prisonnier.

Marquis DE GRASSE. — Lieutenant, puis capitaine au régiment. Retiré en 1725.

LOUIS-FÉLICIEN DE BOFFIN-ARGENSON, marquis DE PUSIGNIEU. — Lève une compagnie au régiment en 1733; colonel du régiment de Guyenne, 1745; brigadier, 1748; maréchal de camp, 1759; lieutenant général, 1762.

FRANÇOIS-MARTIAL DE CHOISEUL-BEAUPRÉ. — Né le 8 octobre 1717. Capitaine au régiment jusqu'en 1740; colonel de Royal-Navarre, 1743; brigadier, 1747; colonel des grenadiers de France, 1752; maréchal de camp, 1759; lieutenant général, 25 juillet 1762.

Albert SOUSBIRAN-DARRIFFAT. — Né en 1715. Mousquetaire, 1729; lieutenant 1733; capitaine, 1743; passe aux gardes françaises en 1743, en qualité d'enseigne; brigadier, 1762.

Mort à Versailles 1763.

Armand DE BEAUMONT, seigneur DU REPAIRE, comte DE LA ROQUE, frère de l'archevêque de Paris. — Lieutenant et capitaine au régiment.

Fut blessé à Dettingen et se retira en 1744.

Louis-Joseph DES ESCOTTAIS DE CHANTILLY. — Né à Tours en 1713. Cadet au régiment, 1719; lieutenant, 1731; capitaine, 1735; colonel des grenadiers royaux, 1746; brigadier, 1758; maréchal de camp, 1761.

ANFRYE DE CHAULIEU (de Normandie). — Cadet au régiment, 1729; lieutenant en second, 1734; capitaine, 1740; capitaine de grenadiers, 1745; aide-maréchal général des logis de l'armée d'Allemagne, 1757; brigadier, 1758; maréchal de camp, 1761.

Joseph DU SERRE DURIVAL. — Né à Gap en 1737; capitaine, 1758.

Blessé à Corbach, 1760.

S'est distingué, au moulin de Grüningen, en s'emparant de trois pièces de canon (25 août 1762).

Chevalier de Saint-Louis, 9 septembre 1762.

Retiré en octobre 1763.

Agathe-Luc-Jean-Baptiste DE POULPIQUET, chevalier DU HALGOËT, tué à Crewelt, était né à Rennes le 15 novembre 1729. Il fut nommé lieutenant au régiment en 1743 et capitaine en 1746. Son frère Louis-Constant, comte du Halgoët, fut aussi lieutenant au régiment en 1743, capitaine en 1746, chevalier de Saint-Louis en 1759, démissionnaire en 1759. Ils étaient tous deux chevaliers de Malte (1747), et fils de François comte du Halgoët, conseiller au Parlement de Bretagne, et de Marie-Gabrielle de l'Escu de Runfao.

D'ASTORG (originaire de Montbardier en Guyenne). — Lieutenant en second, 1735; chevalier de Saint-Louis, 28 décembre 1749.

Blessé à Dettingen et à Lawfeld.

Retiré en 1756 avec 400 livres de pension, en considération des blessures qui l'empêchaient de rester au service.

PIERRE-JEAN-BAPTISTE-CHARLES D'AMBOIX DE LARBONT. — Né le 8 février 1766. Sous-lieutenant de remplacement, 10 septembre 1784; réformé, 17 mars 1788; cadet-gentilhomme, 1er mai 1788; sous-lieutenant, 1er novembre 1789; lieutenant, 1er avril 1791.

PHILIPPE-FRANÇOIS CHABOT. — Né le 13 avril 1756. Gendarme du roi, 1772; sous-lieutenant au bataillon du Poitou, 5 octobre 1782; capitaine au 15e de ligne, 31 mai 1792.

Tué au siège de Lille.

LOUIS-FRANÇOIS CHABOT, frère du précédent. — Né le 27 avril 1757. Gendarme de la garde du roi, 10 avril 1773; sous-lieutenant au bataillon du Poitou; capitaine au 15e régiment d'infanterie, 31 mai 1792; chef de brigade, 20 août 1793.

Caporal D'ARTOIS. — Le 1er janvier 1742, lors de l'attaque tentée par Kœvenhüller sur la tête de la route de Passau (défense de Lintz), le caporal d'Artois (ainsi nommé de son pays d'origine, Saint-Paul en Artois) se retranche seul dans une chambre basse de l'hôpital et s'y défend avec la dernière énergie. On lui tire plusieurs coups de feu par les fenêtres; son chapeau est percé d'une balle : rien ne l'ébranle. Il continue à tirer, en s'abritant dans un coin pour charger. Il se défend si bien qu'on vient le délivrer. Sept cadavres gisaient devant la fenêtre qu'il défendait. Ce caporal fut nommé sergent la même année. Il soutint toujours sa belle réputation et trouva une mort glorieuse à la bataille de Dettingen.

JEAN TROURY (dit *Du Raisin*), soldat au régiment. — Né à Paris, en la paroisse de Saint-Jean-de-Latran.

Au combat de Grüningen près de Johannisberg (25 août 1762), ce brave soldat s'était installé, en avant du régiment, sur un arbre très exposé au feu de l'artillerie ennemie. Il s'y tint constamment, donnant d'utiles renseignements sur les dispositions de l'ennemi et n'en descendit que lorsque celui-ci commença sa retraite. Il se jeta alors en bas et appela, en annonçant que l'adversaire se sauvait.

PIERRE CHAUMONT (dit *Du Pont*), né à Neuville-au-Pont, en Champagne, et PIERRE LOUCHERON (dit *Sans-Quartier*), né à Etampes.

Le 9 juillet 1745, au combat de Mesle, ces deux braves soldats du régiment, voyant la cavalerie française refoulée sur la chaussée, se jettent au milieu d'un escadron anglais, attaquent un cornette, le tuent et rapportent en triomphe son étendard.

Michel ROUSSILLAC (dit *Augustin*). — Né à Saint-Augustin en Limousin, près Brives. Caporal à la compagnie Bordenave.

Au combat de Friedberg-Johannisberg, le caporal Roussillac se porta au delà d'un ruisseau que les ennemis traversaient dans leur retraite, en tua plusieurs et ramena onze prisonniers.

André-Nicolas PRÉVOST. — Soldat au régiment, 25 février 1761; sergent, 1766; sergent-major, 1777; adjudant, 1784; sous-lieutenant, 4 mars 1788; lieutenant, 15 novembre 1791; capitaine de grenadiers, 8 mars 1792; chef de bataillon, 7 mars 1793 (faisant fonctions de lieutenant-colonel).

Jacques LEFRANC. — Né à Mont-de-Marsan le 4 novembre 1750. Soldat au régiment de Béarn (15e d'infanterie), 26 février 1769.

Congédié le 11 novembre 1775, sont goût pour la carrière des armes le ramena bientôt sous les drapeaux.

Le 13 mai 1776, il redevient soldat au régiment de Dauphiné; grenadier, 1er juin 1776; caporal, 1777; sergent, 1er mai 1780; adjudant sous-officier, 31 mai 1784; porte-drapeau, 22 juillet 1786; sous-lieutenant de grenadiers, 1787.

Il passe dans la gendarmerie en 1791. Mais ses concitoyens le nomment bientôt chef de bataillon au 3e bataillon des Landes (15 janvier 1793).

Devenu chef de la 40e demi-brigade, il s'illustre à la tête de ce corps dans tous les combats des Pyrénées-Orientales.

Chef de la 27e demi-brigade, il fait l'expédition d'Irlande; puis passe à l'armée du Rhin, où il se fait remarquer par les généraux Moreau, Sainte-Suzanne et Richepanse. Il se signale à Hohenlinden.

Général de brigade, 3 germinal an XI.

Député au Corps législatif (même année.)

Grièvement blessé à Golymin (26 décembre 1806).

Le 7 mai 1808, on dut à sa fermeté la prise de l'arsenal de Madrid, qu'il emporta de vive force, à la tête de ses grenadiers, après avoir tué de sa main le commandant espagnol.

Ce trait de courage sauva la vie à des milliers de Français qu'on mitraillait dans les rues.

Prisonnier à Baylen, il mourut de la fièvre pestilentielle dans les prisons de Malaga (1).

François ROUGÉ. — Né à Prades le 7 fevrier 1775. Sous-lieutenant

---

(1) Nous avons cru intéressant de retracer ici la brillante carrière d'un ancien soldat du régiment.

au régiment de Cambrésis, janvier 1792; lieutenant, octobre 1792; capitaine, 17 nivôse an II; chef de bataillon au 65e, 16 septembre 1806; major en second du 15e de ligne, 28 janvier 1813; major en premier, 28 mai 1813.

Mort le 19 octobre 1813, par suite des blessures reçues à la bataille de Leipzig.

Officier de la Légion d'honneur, 14 septembre 1813.

Etant capitaine à la 27e demi-brigade, il fut chargé avec sa compagnie de relier les divisions Ney et Baraguey d'Hilliers pendant la bataille de Hohenlinden. Attaqué par un escadron de hussards et chargé plusieurs fois, il repoussa l'ennemi avec de grandes pertes et conserva sa position.

Il fut félicité, sur le champ de bataille même, par le général Baraguey d'Hilliers et décoré pour ce fait en l'an XII.

Louis DESEUTRE. — Né le 1er juin 1757. Capitaine au 15e régiment d'infanterie (31 mai 1792).

Commandait la garnison de Roubaix lors de l'attaque du 5 septembre 1792. Il eut dans cette affaire un cheval tué sous lui.

Il s'est trouvé ensuite au siège de Lille et a sauvé plusieurs femmes et enfants menacés par les flammes.

Il a commandé les travaux de la première tranchée au siège du château d'Anvers, et il fut blessé d'un éclat d'obus le 23 floréal an II devant Courtray.

Charles DUMAS. — Né à Versailles le 23 septembre 1775. Lieutenant le 7 nivôse an II, à la 68e demi-brigade de bataille; capitaine au 15e, 14 floréal an VIII.

Le 29 mars 1809, à la prise d'Oporto, il entra de vive force, à la tête de sa compagnie, dans une des principales redoutes, où l'ennemi, qui se défendait avec acharnement, fut passé au fil de l'épée. A la suite de ce haut fait, il fut proposé par le colonel Dein pour la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis le 26 prairial an XII.

Pierre MAILLARD. — Caporal le 6 frimaire an VIII.

Se fit si brillamment remarquer qu'il fut nommé sergent le 8 ventôse an IX, par ordre du général en chef Moreau. (*Fastes de la Légion d'honneur.*)

André CHAVANY, lieutenant au 15e.

Commandant un détachement de 18 hommes en tirailleurs, a contenu le choc de l'ennemi et fait prisonnière une compagnie de grenadiers

autrichiens et quatre officiers (12 frimaire an IX, bataille de Hohenlinden).

Le capitaine Chavany fut assassiné, le 11 octobre 1811, à Villanueva-de-la-Vera.

Jean RÉNAUD. — Né en 1775, dans la Creuse; fils de Marin et de Anne Rénaud. Soldat à la 27e demi-brigade; incorporé dans la 15e demi-brigade (8e compagnie du 2e bataillon) le 2 brumaire an VI.

Reçut, le 28 brumaire an IX, un brevet d'honneur pour une action d'éclat à la bataille d'Engen (13 floréal an VIII). Se trouvant le matin en tirailleur sur les hauteurs d'Engen, il fut assailli par trois cavaliers ennemis. Mais, faisant feu à vingt pas sur l'un d'eux, il abattit le second d'un coup de baïonnette et mit le dernier en fuite. Il fut retraité en 1806.

Pierre EMERY. — Né le 5 mai 1764, à Grignon (Côte-d'Or). Soldat au régiment de Béarn, 22 mars 1782; volontaire dans la garde nationale soldée de Paris, 16 avril 1791.

Se signale par son intrépidité à Toulon, au pont d'Arcole, à Saint-Jean-d'Acre, au Caire, à Aboukir.

Le capitaine Emery reçut un sabre d'honneur le 1er pluviôse an X.

Nommé chef de bataillon (16 nivôse an XI), il fut retraité le 28 mai 1811. Il était officier de la Légion d'honneur et avait douze blessures (1).

Louis MANISSIER. — Tambour-major à la 15e demi-brigade de ligne; servit aux armées gallo-bataves et du Rhin (1799-1800).

A la bataille de Hohenlinden, dans une charge à la baïonnette exécutée par son régiment sous la mitraille ennemie, il remarque un moment d'hésitation dans les rangs et réunit aussitôt quelques tambours, auxquels il fait battre la charge, ranimant ainsi l'ardeur de nos soldats. Il eut un sabre d'honneur le 10 prairial an XI. Il passa ensuite dans la gendarmerie d'élite de la garde impériale (1805).

Jean-Baptiste CUIROT. — Né le 22 mars 1772, à la Haye-du-Puits (Manche). Caporal à la 15e demi-brigade, 11 pluviôse an IV; sergent, 28 floréal an VIII; sergent-major, 1er nivôse an IX; sous-lieutenant, 28 fructidor an XI; capitaine, juin 1812.

Le 10 frimaire an IX, à l'affaire de Haag, fit prisonniers onze Autrichiens et fut désigné par le général Ney pour un sabre d'honneur.

---

(1) Voilà encore un autre simple soldat du régiment de Béarn dont la carrière est singulièrement honorable.

JEAN-BAPTISTE CHATELAIN. — Né le 19 avril 1774, à Autreville (Vosges). Soldat, 1792; caporal, an VII; sergent, 10 prairial an VIII; sergent-major, 17 fructidor an IX; sous-lieutenant, 11 ventôse an XIII.

Décoré le 26 frimaire an XII.

A l'affaire d'Illercheim (11 prairial an VIII), retira un officier des mains de l'ennemi et fit prisonnier ceux qui l'avaient pris. Il fut blessé dans cette affaire.

Le 10 frimaire an IX, il sauva le drapeau, pendant la retraite. A l'affaire d'Ilm, il prit une pièce de canon et fut proposé par le général Ney pour un sabre d'honneur.

Le 13 floréal an XIII, il entra un des premiers au camp de l'ennemi et lui fit plusieurs prisonniers.

ETIENNE DOMINIQUE. — Né le 15 février 1776, à Vertuzet (Meuse); fils de Jean et de Jeanne-Marie Bedet. Arrivé au corps le 23 ventôse an VIII.

Le 19 floréal an VIII (9 mai 1800), à la bataille de Biberach, le volontaire Etienne DOMINIQUE, pendant la retraite des Autrichiens, se laisse entraîner par son ardeur et s'élance tête baissée sur une batterie ennemie: il s'empare d'une pièce de canon; entouré aussitôt par un parti de cavaliers, il refuse de se rendre et ne cesse de combattre qu'en perdant la vie.

LOUIS DERNONCOURT. — Sergent-major à la 15e demi-brigade.

Le 13 floréal an VIII (3 mai 1800), à la bataille d'Engen, le sergent-major DERNONCOURT se distingue de la façon la plus brillante, en capturant, pendant le combat, neuf Autrichiens, dont deux officiers.

Ce haut fait fut récompensé un peu plus tard par un brevet d'honneur daté du 10 prairial an XI.

Il fut nommé adjudant sous-officier en 1806.

PIERRE TEISSEIRÉ, capitaine. — Né à Narbonne, le 15 septembre 1766.

Le 29 mars 1809, à la prise d'Oporto, le capitaine TEISSEIRÉ, du 15e de ligne, se trouvant devant une redoute ennemie, fit marcher sa compagnie pour la prendre d'assaut; mais, ayant trouvé le passage barricadé, il monta le premier, par une des embrasures, tua le canonnier qui pointait sa pièce et refusait de se rendre et réussit à prendre la redoute.

Le 12 mai 1809, pendant la retraite d'Oporto, il soutint avec sa compagnie le choc d'une charge de cavalerie ennemie. Son sous-lieutenant fut tué, deux sergents et plusieurs caporaux et soldats tombèrent à ses côtés. Blessé lui-même au genou, il fut fait prisonnier dans la soirée du même jour.

Jean ROUYRE, capitaine. — Né le 18 septembre 1772 dans l'Ariège.

Le 14 juillet 1808, il entrait le premier avec sa compagnie de voltigeurs dans le village de Rio-Secco, malgré le feu de 700 à 800 hommes, qui en défendaient l'entrée.

Le 13 octobre 1808, à Sobral, il s'emparait, avec 60 de ses voltigeurs d'une position importante défendue par 300 Anglais.

Blessé dans cette affaire à l'épaule droite, il le fut encore à La Corogne (16 janvier 1809).

André SOUQUE. — Lieutenant au 15e de ligne.

Le 25 octobre 1812, à l'affaire de Villa-Muriel, il passa le premier le guet, à droite du pont du Carrion (défendu par l'ennemi), et prit pied sur la rive opposée, malgré le feu des Anglais. Il fut proposé, à cause de ce fait, pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur et obtint cette récompense.

Commandant LESUEUR (dit *Lachapelle*). — Né à Epinay (Calvados), le 3 novembre 1781. Chef de bataillon au 15e, 4 juillet 1813.

Lors de la reconnaissance faite par le duc de Raguse sur Guardo (Portugal), le lieutenant Lesueur, obéissant aux ordres de ce maréchal, chargea l'ennemi dans le village, le poursuivit, avec les sous-officiers du 13e chasseurs les mieux montés, jusqu'au défilé du Mondégo, prit un drapeau et 50 Portugais, dont 4 officiers. Il fut cité à l'ordre de l'armée.

A l'affaire de Villa-Muriel (25 octobre 1812), étant lieutenant aide de camp du général de Maucune, il fut chargé par ce général de s'assurer que le Carrion était guéable pour l'infanterie. Il le traversa sous le feu d'un bataillon de chasseurs britanniques. Arrivé de l'autre côté et suivi seulement de deux officiers, dont l'un fut tué à ses côtés, il chargea l'ennemi au moment où les voltigeurs du 15e passaient la rivière, fit 20 prisonniers dont 2 officiers, qu'il ramena, en présence de toute l'armée, au général en chef Souham.

Jean-Jacques RENARD. — Né le 7 août 1782, à Coulombs (Eure-et-Loir). Sous-lieutenant officier payeur du 15e de ligne, 20 septembre 1809.

S'est distingué, le 16 février 1812, à l'affaire de Pedrosa-del-Rey, où, avec 35 hommes qu'il commandait, ainsi que l'officier payeur du 66e, il s'est battu pendant deux lieues, en rase campagne, contre 200 cavaliers ennemis qui l'enveloppaient. A sauvé sa comptabilité, sur le point d'être prise par l'ennemi, et a été blessé le même jour.

Capitaine BLONDEAU. — Le 22 septembre 1813, M. le capitaine Blondeau, à la tête de sa compagnie de grenadiers, se conduisit avec

une telle intrépidité, au pont de Meissen (rive droite de l'Elbe), qu'il en chassa l'ennemi, qui y était passé avec douze pièces de canon. Il put aussi éteindre l'incendie qui commençait à consumer le pont, et, malgré une grêle de balles qui lui tua plusieurs grenadiers, il put conserver ce point de passage essentiel pour l'armée française.

Le général de division Friedriks, témoin de ce haut fait, proposa le capitaine Blondeau pour la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier de cet ordre depuis le 26 août 1811.

Gustave-Adolphe O'NEILL. — Né à Josselin (Morbihan), le 1er février 1792; fils de François et de Anne-Marie Ropert. Enrôlé volontaire au 15e régiment d'infanterie de ligne, 23 avril 1807; fourrier, 27 juillet 1807; sergent, 1er janvier 1810; sergent-major, 10 décembre 1810; prisonnier de guerre le 27 juin 1812, faisant partie de la garnison du fort de Salamanque; rentré des prisons d'Angleterre le 27 février 1814; nommé sous-lieutenant au 47e régiment de ligne, 13 mars 1814; confirmé dans son grade par décision du 9 janvier 1815; licencié et mis en demi-solde, 4 octobre 1815; sous-lieutenant à la légion de l'Oise (3e bataillon), 24 décembre 1817; sous-lieutenant titulaire par décision du 18 février 1818; sous-lieutenant au 46e de ligne à la formation, 25 janvier 1821; démissionnaire, 31 mai 1822.

Campagnes : Espagne (1808-1809); Portugal (1810); Portugal et Espagne (1811); Espagne (1812).

Blessures : Coup de feu à la tête à Sobral (13 octobre 1810); coup de feu à la cuisse droite à la défense du fort de Salamanque (27 juin 1812).

Nota : Le sous-lieutenant O'Neill, qui avait si brillamment débuté au 15e de ligne, appartenait à la même famille que : Jean O'Neill, colonel propriétaire du régiment de Walsh-Serrant (8 janvier 1792), devenu brigadier le 15 mai 1793; — M. O'Neill, major du 47e de ligne (13 août 1813); lieutenant-colonel de la légion de l'Hérault (7 février 1816), puis du 30e de ligne (novembre 1820), et colonel du 27e de ligne (14 décembre 1821), retraité en 1834; — Charles O'Neill, qui fit toute sa carrière au 47e de ligne (1) et devint lieutenant-colonel de la légion de l'Oise.

Aujourd'hui, cette vieille race militaire est noblement représentée en France par M. le général O'Neill, commandant le 16e corps d'armée à Montpellier (corps d'armée auquel appartient le 15e régiment d'infanterie).

Jean-Jacques MAURIN. — Né à Montpellier le 29 septembre 1779. Canonnier au 1er régiment d'artillerie, 1799; dragon, 1er juillet 1800; sous-lieutenant, 7 septembre 1800; lieutenant, 22 septembre 1800; capi-

(1) Le 1er bataillon du régiment de Walsh-Serrant était entré dans la composition de la 47e demi-brigade, devenue plus tard 47e régiment de ligne.

taine, 26 juin 1807 ; aide de camp du général Maurin, 30 juin 1807; chef d'escadrons, 1814; chef de bataillon (état-major), 24 juin 1818; lieutenant-colonel du 15ᵉ de ligne, 3 septembre 1823.

Réformé le 4 novembre 1827.

Blessure : Une.

Décorations : Chevalier de saint Louis; chevalier de la Légion d'honneur; chevalier de Saint-Ferdinand d'Espagne.

JOSEPH-JOACHIM-BRUNO-BARNABÉ DE LAVIT. — Né à Marseille le 11 juin 1785. Major du 15ᵉ (1ᵉʳ juillet 1820 - octobre 1827). Chevalier de Saint-Louis, 1823.

S'est défendu pendant trois jours, avec 100 hommes, dans une maison de Ouente-Fierros, en Espagne, contre 600 hommes, qui le sommèrent vainement de se rendre, en menaçant de ne lui faire aucun quartier s'il continuait la lutte. Attendit ainsi qu'on vint le délivrer.

(Les états de service ne donnent pas la date de ce haut fait.)

Sergent-major FRANÇOIS PAGÈS. — Né dans l'Aveyron.

Fut cité dans le Bulletin n° 27 de la guerre d'Espagne pour sa belle conduite à l'affaire de Campo-Manès (23 juin 1823).

Fut nommé sous-lieutenant au corps le 25 novembre 1823.

SAUVAGE, voltigeur au 15ᵉ régiment d'infanterie. — Le 19 juin 1830, à la bataille de Staouëli, le voltigeur Sauvage a trouvé moyen de faire remarquer son intrépidité, au milieu de tant de braves : il a tué de sa main plusieurs ennemis. Il s'était déjà distingué d'une façon particulière dans l'affaire de Sidi-Ferruch.

ANDRAL, soldat au 15ᵉ régiment d'infanterie. — Le 12 avril 1834, pendant les troubles de Grenoble, le fusilier ANDRAL, en faction au-dessus de la porte de Bonne (à Grenoble), est subitement assailli par une trentaine de misérables qui s'efforcent de lui arracher son fusil; mais ce jeune et brave soldat se défend avec une telle vigueur qu'il peut conserver son arme jusqu'à ce que l'on vienne le dégager. (Rapport du Ministre de la guerre au roi sur les événements de Grenoble.)

JEAN GASTAL. — Né le 27 février 1842, à Périgueux; fils de Jean, sergent au 15ᵉ de ligne, et de Madeleine Lotz (domiciliés au corps). Enfant de troupe, 15 septembre 1849; engagé volontaire à Melun, 16 mars 1859; tambour, 23 février 1857; tambour de grenadiers, 16 mai 1859; caporal (1ʳᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon), 22 juillet 1860.

Pourvu d'une pension de retraite de 400 francs par décret du 6 mars 1861 pour perte de l'usage d'un membre.

A reçu la médaille d'Italie.

Chevalier de la Légion d'honneur par brevet du 5 août 1859.

Mort le 8 juillet 1893, à Narbonne. A laissé trois enfants.

Campagne : Italie (28 avril 1859-21 janvier 1860).

Blessures : Balle à l'épaule gauche et au flanc gauche, à Solferino. Au combat du 8 juin 1859, à Melegnano, ayant perdu sa caisse, le tambour GASTAL s'arme d'un fusil et donne, en faisant le coup de feu, plus d'une preuve de son éclatante intrépidité.

A la bataille de Solferino, après avoir, à travers la mitraille, énergiquement battu la charge, se trouvant blessé au flanc gauche, le tambour GASTAL relègue sur son dos la caisse autrichienne dont il s'était pourvu à Melegnano (Marignan), prend en main la carabine d'un chasseur à pied tombé à ses côtés et se fait remarquer par une rare valeur à l'attaque du monticule des Cyprès.

C'est là qu'une nouvelle balle l'étend à terre, lui brisant l'épaule et l'omoplate gauche. Mais, malgré la gravité de cette blessure, il trouve encore assez de courage et d'énergie pour se relever et chercher à suivre ses camarades.

Après la victoire, il fut recueilli par de charitables habitants de Ghedi, qui lui donnèrent les premiers soins en attendant qu'il fût transporté à l'hôpital de Brescia.

(V. *Journal de Rouen* du 25 juin 1860.)

Sous-lieutenants BERGER et ARTHUIS, du 15e de ligne. — Ont mérité une mention honorable pour le courage, le dévouement et l'énergie dont ils ont fait preuve en combattant pour la défense de l'ordre pendant les journées des 23, 24, 25 et 26 juin 1848.

Le sous-lieutenant ARTHUIS avait été blessé à l'attaque de la barricade de Saint-Ambroise (à Popincourt). (Certificat du 5 avril 1850.)

CHARLES-PHILIPPE-LOUIS-LÉOPOLD GROULT DE SAINT-PAÉR. — Né en 1823. Entré au service en 1842.

Blessé le 12 mai 1851 (balle à la nuque), chez les Beni-Orskars (Afrique).

Chevalier de la Légion d'honneur, 12 décembre 1851.

Chef de bataillon au 15e.

Tué à Solferino.

JACQUES-MARIE-ARISTIDE BONNET. — Né le 24 août 1833, à Castelnaudary (Aude). Elève à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, 22 novembre 1852; sous-lieutenant, 1er octobre 1854; lieutenant, 20 novembre 1855;

capitaine, 30 août 1859; chef de bataillon, 24 août 1870; lieutenant-colonel, 17 novembre 1876; colonel, 30 novembre 1880.

Campagnes : Orient (1855-1856); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870); intérieur (3 avril-22 mai 1871); Tunisie (1881).

Blessures ; Eclat d'obus à la tête, le 8 septembre 1855, devant Sébastopol; éclat d'obus au visage, le 18 août 1870, à la bataille d'Amanvillers; coup de feu à la jambe droite, le 23 mai 1871 (insurrection de Paris).

Citation : Cité à l'ordre de l'armée, le 18 août 1870, pour avoir commandé son régiment (comme capitaine), à partir de 4 heures du soir (tous les officiers supérieurs étant hors de combat) et avoir fait preuve en cette circonstance de la plus grande énergie, quoique blessé.

Décorations : Médaille de S. M. la reine d'Angleterre; médaille d'Italie; médaille de la Valeur militaire de Piémont; chevalier de la Légion d'honneur, 1er mai 1871; officier, 28 décembre 1885.

A.-L.-M. BIENVENUE. — Médecin aide-major de 1re classe au 15e (rang du 31 décembre 1873).

Alors qu'une épidémie de petite vérole noire désolait les environs de Montlouis et de Villefranche (Pyrénées-Orientales), se dévoua généreusement aux soins des malheureux (1878).

SYLVAIN-LÉON-CAMILLE ACHET. — Né à Bourges, le 25 décembre 1834; fils de Louis et de Lucie-Camille Goy-Villeneuve. Elève à l'Ecole de Saint-Cyr, 10 novembre 1854; sous-lieutenant au 15e de ligne, 1er octobre 1855; lieutenant, 14 mars 1859; capitaine, 24 juin 1865; échappé de Metz le 29 octobre 1870; capitaine au 2e de marche, 15 novembre 1870; au 56e, 17 novembre 1870; chef de bataillon (rang du 14 novembre 1870); au 101e, 1er avril 1871 ; au 56e, 6 septembre 1871.

Blessures : Au jarret droit et à la jambe droite par un éclat d'obus, le 18 août 1870, à Amanvillers.

Campagnes : Orient (1855-1856); contre l'Allemagne (1870-1871).

ETIENNE-ALEXANDRE-JEAN FALIEU. — Né à Béziers le 7 juillet 1831, Soldat au 8e de ligne, 3 août 1848; sous-lieutenant au régiment de tirailleurs algériens, 24 mars 1855; lieutenant au 1er tirailleurs algériens, 29 juin 1855; capitaine, 20 juin 1859; capitaine adjudant-major au 15e de ligne, 15 octobre 1869; chef de bataillon au 8e de ligne, 16 janvier 1872; lieutenant-colonel, 7 juin 1879; colonel, 5 septembre 1884; général commandant la 66e brigade, 21 mars 1891.

Commandeur de la Légion d'honneur.

MARIE-ANTOINE-VICTOR-HENRI DE POUSARGUES. — Né le 15 août 1832, à Parnac (Lot) ; fils de Jean-Pierre-Marie-Joseph et de Joséphine Saunhac du Fossat. Soldat au 15e de ligne, 16 mai 1852; sous-lieutenant, 31 décembre 1855; lieutenant, 24 mai 1859; capitaine, 17 juillet 1867; chef de bataillon commandant le 17e bataillon de chasseurs à pied, 4 janvier 1871; lieutenant-colonel, 22 octobre 1879; colonel au 144e, 13 mai 1885; général commandant la 34e brigade, 26 mai 1890.

Campagnes : Orient (1855-1856); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870-1871).

Décorations : Médaille de la reine d'Angleterre; médaille de la valeur militaire de Sardaigne; médaille d'Italie; chevalier de la Légion d'honneur; officier.

Marié le 12 juillet 1869 à Marie-Thérèse de Boussots de Bazillac de Campels.

FRANÇOIS-GUSTAVE LAMIRAUX. — Né le 26 mai 1830, à Strasbourg; fils d'Antoine-Pierre et de Julie Barbier. Elève à Saint-Cyr, 6 décembre 1848; sous-lieutenant au 10e de ligne, 1er octobre 1850; lieutenant au 41e de ligne, 10 juillet 1854; capitaine, 24 mai 1859; chef de bataillon, 24 août 1870; chef de bataillon au 17e bataillon de chasseurs, 25 février 1875; lieutenant-colonel au 15e de ligne, 18 mai 1876; au 41e de ligne, 4 décembre 1876; colonel, 30 novembre 1880; général de brigade (à Tours), 6 juillet 1886; général de division, 29 décembre 1891; commandant l'Ecole supérieure de guerre, 1893; membre du comité d'état-major.

Campagnes : France (1851); Afrique (1856-1859); Italie (1859); contre l'Allemagne (1870-1871).

Décorations : Médaille d'Italie, 17 décembre 1860; médaille des Saints Maurice et Lazare (de Sardaigne); chevalier de la Légion d'honneur, 11 août 1867; officier; commandeur.

APPENDICE N° 9

Etat de l'effectif (officiers) du régiment à différentes époques.

Etat du régiment de Balagny en 1610.

(D'après les comptes de l'extraordinaire des guerres.)

Mestre de camp : BALAGNY (1).

Capitaines : DE CHATELLIER, DE MARCILLAC, DE MAZADE, DE LORME, DESPINOY.

Sergent-major (Major) : D'IVORY.

Etat du régiment de Rambures en 1614.

Mestre de camp : Marquis DE RAMBURES.

Capitaines : DE MARCILLAC, DESPINOY, DES ROSIÈRES, DE LAMBERCOURT, DE CHATELUS, DE COURBON, DE LA TOUR.

Sergent-major : Julien DE CAMPIS.

En 1615.

Mestre de camp : DE RAMBURES.

Capitaines : DE MARCILLAC, D'ESPINOY, DES ROSIÈRES, DE LAMBERCOURT, DE CHATELUS, DE COURBON, DE LA TOUR, Jean DE RAMBURES (seigneur de Dompierre) Jacques DUBOIS DU LIÈGE, HERCULE DE CHATELLIER, Antoine DE MAZADE, François MOUSQUAREL DE FOUQUEROLLE, Antoine MOUSURE DE GUÉRICOURT, Claude GALLARD, sieur DE BOURON.

Sergent-major : Julien DE CAMPIS.

---

(1) On s'étonnera peut-être de trouver dans cette nomenclature des noms écrits tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, ici avec la particule, là sans particule, quelquefois même deux frères inscrits d'une manière dissemblable. C'est que nous avons reproduit l'orthographe des pièces originales. Or, avant 1789, l'orthographe était fort fantaisiste, et la qualité de gentilhomme était si répandue dans l'armée qu'on négligeait couramment d'énoncer la particule. D'ailleurs cette particule n'était pas nécessairement signe de noblesse. Lorsque les noms nous ont paru trop déformés nous avons inscrit en regard la véritable orthographe.

En 1630.

Mestre de camp : Sire DE RAMBURES.

Sergent-major : Sieur DU MOULIN (Abraham Fabert).

Aide-major : LA VAUX.

Premier capitaine commandant : DU LIÈGE.

Capitaines : D'OFFEU, DE SUILLY, NARGONNE, PRASGNAN, DE MORENCOURT, BALBRANNE, HÉMONT, SAINT-SERRE, DU MENIL, baron DE MARTINON (ou MARIMONT), DU BURIANNE.

En janvier 1643.

Mestre de camp : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : SAVELLI.

Sergent-major : Hugues-Jean DE PONTIER.

Capitaines : HÉMONT, DE SAINT-AIGNAN, DE COMIAC, DE FONTENILLE, DE BAROMENIL, DU MENIL, DE BERNONVILLE, MARIN, TOUILLI, DE FAYETTE, DE MERLE, SINET, DE MAULDE, RUÈRE, DE FROYELLE, DE VILLIERS, DE BERGUES, LUCARS, HÉBERT, DU MONT, DU LIÈGE, DE BOUTEVILLE, DE SAINT-ROMAIN, CALVIMONT.

En janvier 1647.

Mestre de camp : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : SAVELLI.

Sergent-major : POVENNES.

Capitaines : HÉMONT, DE SAINT-AIGNAN, DE FONTENILLE, HÉBERT, DE BAROMENIL, DE MAULDE, BOUTEVILLE, SAINT-ROMAIN. CALVIMON, DE BOURGUISSON, GUAIRES, D'HAUTEROQUE, DE CANDALE, DARGEVILLE, DE FRANQUEVILLE, ANTRESANTE (D'ANTISSANTI), DE MARCILLI, VARIMON, DE POMERI, DE MAIGREMONT, DU BUISSON, DE GRANDCOURT.

En 1652.

Mestre de camp : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : DE SAVELLI.

Major : BOUTEVILLE.

Aide-major : DE SAINT-GEORGE.

Capitaines : DE BOUTEVILLE, HÉBERT, D'HAUTEROQUE, CANDALE, DARGEVILLE, DE BOURGUISON, ANTRESANTE, DE VARIMON, DE SAINT-ANDRÉ, BRIGUEMART, GERONVILLE, DE MONTBRIAN, DE PRELLAC, DE CAUMONT, DESTAILLEUX, DE VASSI, DU ROCQ, LACARS, DE BEAULIEU, LANGLOIS, DE BRISSEUIL.

En 1663.

Colonel : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : BOUTEVILLE.

Capitaines en pied : HÉMON et FORESTEL.

Capitaines réformés : DESTAILLEUX, DE VASSI, DE RICARVILLE, DU ROTHOIS, DU FRÊNE, DU MARQ, DU COCK, VERGER, D'HANOU, VALMORIN, CUVES, SAINT-JEAN.

Le 1er août 1670.

Colonel : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : HÉBERT.

Capitaines en pied : GÉRONVILLE, BRISSEUIL, BAILLET, CAMPAGNE, D'AMOURS, PINGRÉ DE VRAIGNES, DE COSTE-COSTE.

Capitaines : DARLEU, DE VIENNE, DE BLERANCOURT, DE MURQ (DE MARQ), BOISMINARD, DU BRUAN, SAINT-HILAIRE, LA RIVIÈRE, SAINT-MARTIN, FROYENNE, DELAFOSSE, SEVIN, LAUNOY, DE BONNIÈRES, POMMEREUIL, DE CAUMONT, LE GRAND, SAINT-VAL, NOEL, HUNIQUE, DE VIC.

Lieutenants en pied : DU TILLET, BOUTEVILLE, MANTUEL, CONDÉ-COSTE (1), SAINT-GEORGE, MOUCY, GERNARI, BOURNEAU, DES ROCHES, DU TRONQUOY.

Lieutenants et enseignes réformés : DIOVILLE, DE LA TOUCHE, ANTISSANTI, TAUFFLET, MARIANVAL, CAMPAGNE, DE LA BARRE, DE TOERMONT, DE BLAMONT, POUSSARDIÈRE, DE COUSSI, DE BURANCOURT, DUPUY, DU MESNIL, DE FRANQUEVILLE, GUIMONT, LA MOTTE, DE POTIN, HUNIQUE, CHALONS.

En 1672.

Colonel : Marquis DE RAMBURES.

Lieutenant-colonel : HÉBERT.

Major : VILLERS.

Capitaines : GERONVILLE, BRISSEUIL, BAILLET, CAMPAGNE, chevalier D'AMOURS, VIENNE, BLÉRANCOURT, BOISMINARD, DU BRUAN, DE LA FOSSE, DE SEVIN, POMMEREUIL, LE GRAND, HUNIQUE, DE VIC, CONDÉ-COSTE, LANDOSTE, BROYONNE, BOUTEVILLE, MONTEMER, STREIGNE, DU FORT, DE BRUC.

Compagnies détachées en Hollande : Capitaines DE VRAIGNES, DU FAUX, COSTE-COSTE, BONNIÈRES, NOEL, DUTHIL.

Etat du régiment de Richelieu au mois d'août 1733.

Colonel : Duc DE RICHELIEU.

Lieutenant-colonel : D'ESGUILLE.

(1) Probablement « de Caude-Coste ».

Major : DE LA MOTTE D'HUGUES.

Commandant du 2e bataillon : DE TOURVILLE.

Capitaines aides-majors : HIKY et DE TERSON.

Capitaines: DE TERSON, DE LA SERRE, DE LA GARMANIÈRE, marquis DE LANCOSME, DE GUASQUES, NOUZIERS, VAUDIN, DE LA SENNE, chevalier D'ANCOSSE (D'ANGOSSE), DE VALLERAVE, CAMUSEL, DE LUC-MAJOUR, DE QUAY, DE TRISTAN, LA ROUSSETTE, DUPUY, DE SAILHAS, DE MOGNAC, DU LOMBOS, D'ANTOINE, DE LA VIGANIÈRE, DU BOCHET, D'HOUDAN, PIOGER DE CHANTRADEUX, chevalier DE LUC-MAJOUR, DE LA LANDELLE, DE LA TOUR, DU CAMP, DE LAAGE, marquis DE LESPEROUX, chevalier DANVILLE.

Lieutenants : BERTRAND, TOURTAT, DE LA GRÈSE, DANVILLE, chevalier D'ESGUILLE, DE LA BOULARDERIE, DE LA HITTE, DE VAUGELAS, D'HEU, DE HALLEBOUT, CARDOU, DE RICHEBOURG, DU TILLOY, COCHARD, DU MESNIL, DE LOSSE, DE VANDEL, COCHU, DE MAGEINVILLE, DE MONBARDIER, DE MAILLÉ, chevalier D'ARTIGNOS, DE NAJEAC, DE CORNEILLAN, DES HAULLES, DE SALHA, DE VILLOUET, MOUSSON DE VILLIERS, chevalier DE CHANTILLY, DE LA NOBLAYE, DE BEAUMONT, DE GUICHEN, chevalier DE VIGNACOURT.

Etat du régiment de Rohan en 1741.

Colonel : Prince DE ROHAN.

Lieutenant-colonel : DE LA MOTTE D'HUGUES.

Major : DE LUC-MAJOUR.

Commandants de bataillon : DE LA ROUSSETTE et DE LA VIGANIÈRE.

Capitaines aides-majors : DE TRISTAN DE LA TOUR, DE TERSAN et DARIFFAT.

Capitaines : DU BOSCHET, D'HOUDAN, PIOGER DE CHANTRADEUX, DE LA LANDELLE, DE CRÉMAINVILLE, HIKY, chevalier DANVILLE, DE HALLEBOUT, CARDOU, DE MAGEINVILLE, DE CHATEAUVERT, DE VAUGELAS, chevalier DE LUC-MAJOUR, DE MESMÉ, DU REPAIRE, DOURLERS, DE GUICHEN, DE RICHEBOURG, DE CHARSÉ, chevalier DE VIGNACOURT, chevalier DUNELLE, VILLOUETTE, MESNARD, GERINT, DE BRASSE, marquis DE PUSIGNIEU, LEGRAS, DUVIGNAU, PILAN, DIGOINE, comte DE MAILLÉ-BRÉZÉ, DU MESNIL, D'ARTIGNOS, DE CORNEILLAN, DE NAJAC, DES HAULLES, chevalier DE CHANTILLY, DE ROGUESHAUTES, DE BELLEAFFAIRE, DE VANDEL, DE LOSSE, DE BAYNAST, DE CHAULIEU, DE SAILLET.

Etat du régiment de La Tour du Pin en 1758.

Colonel : Marquis DE LA TOUR DU PIN.

Lieutenant-colonel : Chevalier DANVILLE.

Major : DE RAYNE.

4 bataillons; pension de 600 livres au lieutenant-colonel, de 500 livres au premier capitaine et de 400 à chacun des deux qui suivent.

En 1760.

Colonel : Marquis DE LA TOUR DU PIN (brigadier).
Lieutenant-colonel : DANVILLE.
Major : DE RAYNE (rang de lieutenant-colonel).
Commandant du 2ᵉ bataillon : D'HALLEBOUT.
Commandant du 3ᵉ bataillon : Comte DE MAILLÉ-BRÉZÉ.
Commandant du 4ᵉ bataillon : DE MONTBRUN.
Capitaines aides-majors : DE FABRE, PETITY, D'HOUSSOY (DE TRISTAN), SARAN DE POMPIÉTAIN.

En 1762.

Colonel : Comte DE BOISGELIN.
Lieutenant-colonel : D'HALLEBOUT.
Major : RAYNE DE CANTIS.
Commandant du 2ᵉ bataillon : Comte DE MAILLÉ-BRÉZÉ.
Commandant du 3ᵉ bataillon : DE MONTBRUN.
Commandant du 4ᵉ bataillon : DE LARMANDIE.
Capitaines aides-majors : DE PETITY, D'HOUSSOY, SARAN DE POMPIÉTAIN, QUINSON DE SERDON (ou SERDRON).

Etat du régiment de Béarn en 1765.

Colonel : Marquis DE CRÉNOLLE (Aimé-Louis DE QUENGO).
Lieutenant-colonel : DE HALLEBOUT (Marc-Antoine), de Normandie.
Major : Joseph RAYNE DE CANTIS (de Marmande).
Aides-majors : DE PETITY (de Trois-Châteaux, en Dauphiné), DE SARRANT (de Moncontour en Bretagne), DE TRISTAN (de Beauvais), SERDON DE QUINSON (de Lyon).
Sous-aides-majors : FOURNEAU (de Chasmont, en Poitou), RICHARD (de Rennes), DE BAR (de Fouras, en Aunis), marquis de BOISGELIN (de Kersa, en Bretagne).
Quartier-maître : LE VASSEUR.
Porte-drapeau : DESCHAMBES (de Ruffec), BROGUERRE (de Begua, en Guyenne), OUEL (d'Arras), RASQUIN (de Charleville), PRÉVOT (de la Châtre), RIVIERRE (de Querville, en Normandie), BAGUÉ (de Bondrac, en Gascogne), GUARY (d'Agen).
Aumônier : P. BESSON (cordelier).
Tambour-major : PIROISET, dit PITOIS (de Chaume, en Bourgogne).
Capitaines de grenadiers : DE LA FORGUE (d'Auch), BAVEUX DE MARVELISE (de Salins), DE SARRANT (de Pontivy), DE LA TOUR FERRAND (de Lavaur), capitaines DU VAUROUX (de Dancé, en Perche), chevalier DESHAULLES (de Conches), DE HALLEBOUT (de Loupversé, près Conches), DE

Cheffontaine (de Kerverguin, en Bretagne), de Serre Durival (de Gap), Chanaut de Saint-Sulpice (de Chéran, Périgord), Duplessis (de Bordeaux), de Razes (de Poitiers), Le Brun (de Rians, en Bretagne), de Saint-Genises de Guintrand (de Marseille), de Conflans (de Pertuy, près Montargis), d'Aigremont (de Valognes), Durand de Carabelles (de Villeneuve d'Agen), Tranchant de Durret (de Châteaubriant), d'Esbert de la Motte (Louviers), des Mazis (de Crévent, près Vernon), Cocaud de Hamonières (de Blain, en Bretagne), de la Motte-Ferrand (de Lavaur), de la Roche-Cocquet (d'Agen), Mézières (de Bayonne), Bordenave (de Mont-de-Marsan), de Bonfils (de Paris), de Roye de l'Enferna (de Saint-Florentin), Navette de Chassignoles (de Brioude), de Flottes (Saint-Etienne-d'Argent), Piagier des Loges (Saint-Sulpice, en Poitou), Prioult de Hautchemin (Rennes), Collet des Favières (Saint-Dizier), de Séguier (de Castres), de Saint-Cyr (de Brioude).

Lieutenants : de la Marre (de Rouen), Gachet (de Montbrun), Beaupoil (de Poitiers), Pagnon (de la Vernose, près Toulouse), chevalier de Fussey (de Mortagne, en Poitou), de Villeneuve de Tourelle (d'Antibes), Raveneau (de Landrecies), Rouvroy (de Lille) (de Fourne de Rouvroy), Charpentier de Cossigny (de Gaillac), de Soustras (de Dax), Dupuy (de Marsigny-sur-Loire), Desplats (du Quercy), Lespès (de Gascogne), Ricard (d'Avignon), de Chantepie (de Saint-Lô), Pezard (de Dôle), Galaup (de Villeneuve-d'Agen), l'Aust de la Voute (de Constantinople), Puzerard de la Chapelle (de Lyon), de Lescoubles (de Vannes), de Saint-Germain (de Condé, en Normandie), de Bourguisson (de Tourraine), de Bonnefoy (de Lavaur), d'Imbert du Barry (de Puylaurens), chevalier d'Ypres (d'Eu), chevalier de la Housse (de Saint-Sever, en Gascogne), Poteaux (de Lille), Comarque (de Sauterne, en Gascogne), Pagnon de la Vernose (de Toulouse), Pujol de Labatut (d'Auch), de Mirambet (de Bazas), chevalier de Dianous (d'Orange), Marcé de la Barbelaye (de Chalans, en Poitou), Séran d'Andrieux (de Caen), Guillard (de Fougères), Desmaretz (d'Arras).

Sous-lieutenants : Gouyon de Vaurouault (Saint-Brieuc), Caire (Embrun), Vittier, dit La Feuillade (Champagne), Matheron (Gap), Lejeune de Créquy (Duretal), de Marans (du Brouage), Marouil de Cuissard (Caen), Truchet (d'Arles), Testard (de Paris), de la Houssaye (Vannes), chevalier de Mirambet (Bazas), Deshentiques (Provence), de Larmandie (Bergerac), Camp-Domère (de Castres), de Quélo (de Redon), du Parc (de Plounevé, en Bretagne), de Gouyon-Rochefort (Nantes), du Puy de Chatelard (Roanne), de la Corbière (Normandie), Le Saige de Villebrune (Saint-Malo), Godard de Bussy (Bayeux), Dumignot d'Houdan (Thouars), Prioult, chevalier du Hautchemin (Rennes), Gautier, chevalier de la Villaudray (Laval), de Berne (de Montreuil-sur-Mer), du Serre Durival (de Gap), d'Imbert (de Puylaurens), des Corches des Moulines (Mortagne), Drouilhet de Sigalas (Marmande), Aignan, chevalier de la Corbière (Normandie), du Mignot d'Houdan (Thouars), Le Gras (de Dunkerque), Ruffe (Guyenne), Langlois de Rézy (Pontivy), Bizien du Lézard (Lorraine), de Thumery de Jousserand (Poitou).

Etat du Nouveau Béarn (après le dédoublement), à Metz, 1777.

Colonel: Marquis DE CRENOLLE.

Colonel en second: Marquis DE CHAVIGNY.

Lieutenant-colonel: D'ESTERNO.

Major: DE LARBOURLERIE (DE LABOURLERIE), rang de lieutenant-colonel.

Quartier-maître : LE VASSEUR.

Capitaines-Commandants . FERRAND (rang de lieutenant-colonel), DE CHEFFONTAINE (rang de major), DUTRET (grenadiers), DES MAZIS, MÉZIÈRES, DE CHASSIGNOLES (chasseurs), DE SAINT-CYR, DE PAGY, chevalier DE TRISTAN (compagnie colonelle), DIANOUS (compagnie lieutenant-colonelle).

Capitaines en second : Chevalier LEBRUN (grenadiers), DE SCIZY, chevalier DE CHASSIGNOLES, D'ASTIER DE MONNESSARGUES, DE LAVERGHNE, RAVENEAU, VILLENEUVE (chasseurs), L'ESCOUBLE, LA VOUTE, DE RICARD (compagnie lieutenant-colonelle).

Lieutenants en premier : BEAUPOIL (rang de capitaine) (grenadiers), COMARQUE, DE LA VERNOSE (auxiliaire), CREQUI, DE TRUCHET, TESTARD DE SAINT-GUY, DUPARC, DE ROCHEFORT, DE CHATELARD (chasseurs), D'HOUDAN, DE HAUTCHEMIN.

Lieutenants en second : MATHERON, chevalier DE LA CORBIÈRE, D'IMBERT, chevalier D'HOUDAN, LE GRAS (chasseurs), DE GROUSLARD, DE PUJOT, DE NAJAC, DE CARDAILLAC, DE RAIZEUX.

Sous-Lieutenants : LAMBERT (grenadiers,) VINCENT (grenadiers), chevalier DE BOCOZELLE (chasseurs), chevalier DE BARRY, D'HOUDETOT (chasseurs), DE HERRET, MIGNOT D'HOUDAN, DE MENIBUS, DE LESTANG, DE LARMANDIE, D'ESCAIBLES (D'ESCLAIBES), DE MARNIÈRES, DE VAUCHAUSSADE, chevalier DU SAILLANT, DE FERRAND, DE LENTIVY, DE GOYON, DE FOUCQUET, DE SILLY, DE LA TOURNELLE.

Etat de Béarn en 1791 (au Havre).

Colonel : DE BOISGELIN.

Lieutenants-Colonels : DE MYON, DE PAYEN DE CHAVOY.

Quartier-maître trésorier : BAUDOIN.

Adjudants-majors : D'ESCLAIBES, DE VAUCHAUSSADE.

Capitaines : LE BRUN, COMARQUE, DE TRUCHET, TESTARD DE SAINT-GUY, DU PARC, chevalier LEGRAS, DE PUJO, GINESTE DE NAJAC, DE RAIZEUX DE LA BROISE, DU HAUTCHEMIN, D'IMBERT, D'HOUDAN, DE GROUSLARD, LABOULAY (DE BIERRES), HELLOUIN DE MÉNIBUS, LE LOUREUX DE MARNIÈRE, LAMBERT, DE BOCOZEL.

Lieutenants : DE SILLY, DE FERRAND, DE GOUYON, chevalier GINESTE, DE LANGOURLA, DE SARTIGES, DE SOBIRATZ, DU PEYROUX, DE LAMBERVILLE,

DE VILMARETZ, Edouard LEGRAS, DU BOUAYS (1), TESTARD DE LA NEUVILLE, BUSNEL DE MONTORAY, POIRSON, DE PARNAY, D'AMBOIX DE LARBONT (2), Hugues DE PAYEN.

Sous-lieutenants : LEROY DE LENCHÈRES, DE MARTIGNY, DE COUËSSIN, DE LABOULAY DE BIERRES, D'ERNEVILLE DE POLIGNY, Alexis LE LOUREUX, PRÉVOST, DE MAUSSAC, DE LA BELLIÈRE, Maurice DE COSSETTE, DE MIREMONT (DE COMBES), DE TORCY, POUZERGUE, DU GARREAU DE GRÉSIGNAC, BEAUREGARD, DE L'ENFERNA, QUATRE-SOLZ DE MAROLLES.

Etat de la 15e demi-brigade de ligne (an VIII).

Chef de brigade : Colonel FAURE.

Chef du 1er bataillon : VILLARD.

Chef du 2e bataillon : N.

Chef du 3e bataillon : DACIGNÉ.

Adjudant-major du 1er bataillon : LABRUYÈRE.

Adjudant-major du 2e bataillon : GODRON.

Adjudant-major du 3e bataillon : VILLEMANT.

Quartiers-maîtres-trésoriers : MAUGEON et TREFCON.

Capitaines : 1er bataillon : PRADIER (grenadiers), TRIBOULET, PRADEAU, BERTRAND, BRIOIS (ou BRIAIS), VALETTE, GLAISE, VIALLY ; 2e bataillon : BOURSIER (ou BOURSIN) (grenadiers), HAUDIQUET, LEMOINE, DESORMEAU, PERROT, DAUDINOT, PIED-NOIR, LA PEYRE, PRÉVOST ; 3e bataillon : LAMAIRE (grenadiers), TRAPPIER, TESSIER, GAULLIER, LIMOUSIN, THOMAS, MOUSSET, PREY-BERTY, DEVERTUS.

Lieutenants : TROTIN, BOUGARDIER, BLEUMORTIER, JOB, CHAVANY, HAMAR, DEMOUGEOT, AUCHER, RIGOLLET, FAURE, MARTIN, PETIT, GUEY, CORNU, ETIENNE, LEVIAU, FLEURY, TRUGUET, DELIGNAC, GREGOIRE, PERUSSON, POUGAT, BERGER, LECLERC, BRUNEL, DUMAS, SEROUX.

Sous-lieutenants : CLAPIER, BOYER, TEYTUS, BONNET, PETIT, CHÉRON, DUJAI, BARDETE, DEHUGUES, DUFRESNOIS, RENAUX, AGNEL, REPLAT, BÈGUE, ARNOULD, BELHADE, MOYER, BRIMEUR, BORISSET, GUFFROY, PRIEUR, GUENET, LAROQUE, ARMAND, ANDRIOT.

15e régiment d'infanterie à Brest (13e division militaire) (an XIII, 1805).

Colonel : REYNAUD (16 germinal an XII).

Major : DEIN.

(1) Sans doute de la même famille que le lieutenant Dubouays de Couësbouc, qui se distingua sous Metz en 1870 (étant affecté à la compagnie franche du 15e).

(2) Un siècle plus tard, le 15e de ligne a pour colonel M. d'Amboix de Larbont (Denis-Henri-Alfred.)

Chefs de bataillon : Jannot, Plazanet, Limouzin, Langlois.

Capitaines-adjudants-majors : Labruyère, Aubry, Villemant, Aran,

Chirurgien-major : Couraud.

Aide-major : Lymen.

Sous-aides-majors : Meilhac, Lapeyre.

Capitaines : Oudaille, Molin, Thomas, Boursin, Devertu, Doudinot, Vially, Perrot, Claude, Frigier, Cazanave, Bouery, Gruzé, Fabre, Goubet, Louiche, Baurin, Valet, Lapeyre, Glaize, Sagazan, Peyrat, Augeard, Seroux, Dumas, Trefcon, Grégoire, Guis, Gillet, Reinaudy, Etienne, Antoine, Faure, Rigollet, Larazide.

Lieutenants : Leclerc, Venou, Barthe, Garnier, Leviaux, Truguet, Laprée, Aucher, Chavany, Ray, Marie, Lafite, Teisseiré, Desmarquettes, Petit dit Brantome, Moyer, Renaux, Rouyre, Vigier, Briois, Gourdot, Dehogues, Lainé, Dufresnoy, Mouton, Bournier, Agnel, Lafontaine, Ledineur, Griot, Bardet, Moreau, Delignac, Bernardin, Jacob.

Sous-lieutenants : Puthoste, Meisseix, Maréchaux, Baron, Feuyrais, Guillaume, Doucet, Rolland, Cotterelle, Laporterie, Kuhn, Déhargues, Mahuzier, Pan (dit Lacroix), Poulle, Tranchant, Thouret, Blondeau, Morin, Trefcon, Desmarest, Cuirot, Labro, Malet, Fririon, Alexandre, Sevin, Pron, Richard, Jouanique, Bouxin, Bourquin, Truault, Augier.

Etat de la légion du Finistère (n° 27 en 1816.)

(Etat-major et 3e bataillon à Lorient, 1er et 2e bataillons à Belle-Isle.)

Colonel : Baron de Rascas (Joseph-Paul-Hyacinthe-Raymond).

Lieutenant-colonel : de Quesnay (René-Jacques-Guillaume).

Chefs de bataillon : Robinet, Fleury-Bourkholtz.

Capitaines-adjudants-majors : Vincent, Barbé.

Major : Bernelle (Joseph-Nicolas).

Capitaine-trésorier : Varlet.

Capitaine d'habillement : Allain.

Sous-lieutenant-porte-drapeau : Barbe.

Chirurgien aide-major : Icard.

Capitaines : Feron, Coliny, Kpaen de Kersallo (1), Garnier, de Tredern, Eudel (2), Chevalier, Cousin, Guyet, Rève, Peyrard, Guillotou de Kerever, du Chatellier, Laurençot, Dubruehl, de Condé, Scordel.

Lieutenants : Chapelle, Berthier, Harlet, Richard, Plessis, Junot, de Bermon, Dubut, Gauttier, Capitaine, Bouriqueu, Feilla, de Blois-Lacalande, Rousselot, Frely, Barbe.

---

(1) De Kerpaën de Kersallo.

(2) Un officier de la même famille figure dans les cadres du 15e de ligne en 1803.

Sous-lieutenants : LEVAILLANT, DU PLESSIS-PARSCAU, BARAZER, SACLLER (SACLIER), RAOUX, GOUYON DE VAUCOULEURS, JACQUELOT DE BOISROUVRAY, KERGUERN, BOUSQUET, DE RASCAS (J.-Ph.-H.), BEENS, PERRIER, DE MAUDUIT, LEBÈGUE.

Etat du 15e régiment d'infanterie (3 bataillons à Paris) en 1823

Colonel : Baron DE RASCAS DE CHATEAUREDON.
Lieutenant-colonel : Baron DE MONTCHOISI.
Chefs de bataillon : SECOURGEON, DE ROGER, DE PONCHALON.
Capitaines adjudants-majors : VINCENT, RICHARD, PLESSIS.
Major : DE LAVIT.
Capitaine-trésorier : MOUQUIN.
Capitaine d'habillement : LEVELING.
Sous-lieutenant porte-drapeau : PERRIER.
Aumônier : Abbé SEULI.
Aides-majors : LANAUD et DUBOIS.

Capitaines : COLINY, KERPAEN DE KERSALLO, FABRE, DE TRÉDERN, DUPRÉ, ALLAIN, SEMPÉ, OLLIVIER, CHEVALIER, AUBERT, COUZIN, GUYET, BALZA (ou BALZAC), DUVAL, SIMON, LODOYER, LEDUC, CHOISELET, GUILLOTOU DE KEREVER, LAURENÇOT, BARBE, DE CONDÉ, LECLERCQ, BOUGEREL.

Lieutenants : HARLET, FERRO, ROUSSEAU, BISSON, TERRIN, LETARD, TRIQUET, SACOMANT, MEYER, DECARLY, BERMON, DUBUT, DOUCET, FEILLA, DE BLOIS-LACALANDE, ROUSSELOT, FRELY, BARBE, MAGREZ, LEVAILLANT, DOURDIN, BELLIER.

Sous-lieutenants : JOIGNEANT, LAUGÉNIE, DUCOING, FRANÇOIS, MINARD, HAVARD, PANZANI (ou PAUZANI), PISTRE, BUSSON DE LA VÊVRE, MARTIN, BARAZER, RAOUX, GOUYON DE VAUCOULEURS, JACQUELOT DE BOISROUVRAY, BOUSQUET, BEENS, PERRIER, DE GUMPERTZ, GEFFROY, MORIZOT, VILLEMEJEANNE, GODARD, LEGAY D'ARCY.

En 1823, le duc d'Angoulême nomma dans l'ordre de Saint-Louis : le major DE LAVIT, le commandant DE PONCHALON, les capitaines BALZAC, COUSIN et LEVELING ; ces nominations furent confirmées par ordonnance du roi.

En 1829, la croix de Saint-Louis fut accordée au capitaine Louis-Joseph DE CONDÉ.

En 1830.

(1er et 2e bataillons, Afrique ; 3e et dépôt, Périgueux.)

Colonel : MANGIN, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis.

Lieutenant-colonel : DURIS, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis.

Chefs de bataillon : Laurens, Allain, Fabre.
Major : Chambon.
Aumônier : Monaham.
Capitaines adjudants-majors : Vincent, Bougerel, Rousseau.
Capitaine-trésorier : Petin.
Capitaine d'habillement : Vidal.
Sous-lieutenant porte-drapeau : Zens.
Chirurgien-major : Marchal.
Aides-majors : Mallet, Martin.

Capitaines : Olivier, Chevalier, Leveling, Aubert, Duval, Lodoyer, Choiselat, Laurençot, Cebert, de Condé, Plessis, de Macognin de la Pierre, Leclercq, de Belly de Bussy, Bisson, Croff, Meyer, Dubois de Beauregard, Fontaine, Lavie, Létard, Sacomant, Bousquet.

Lieutenants : Decarly, Bermon, Doucet, Feilla, Frely, Magrez, Levaillant, Dourdin, Lévêque, Cabanes, Laugénie, Ducoing, François, Barazer, Minard, Pistre, Jacquelot de Boisrouvray, Perrier, de Laroque, Lepelletier, de Gumpertz, Geffroy, Legay d'Arcy, Perrier (Yves).

Sous-lieutenants : Magon de Boisgarein, Godard, Gabriel, Gresser, Ducos de la Hitte, de Kerguern, Ollivier (Am.), Salaun, Palauquet, Gazon, Frémon, Pagès (François), Lemaire, Saint-Jean de Pointis, Mulet, Blanc de Moline, de Ghaisne de Bourmont (sous-lieutenant, état-major) (Ad. Ph. A. E.), Massé dit Nestier, Maillard, Fournier, Walsch, Fiéreck, de Couasnon, Potard, Valentini.

En 1854 (Nevers).

Colonel : Alais (Amédée), officier de la Légion d'honneur, 2 avril 1851.
Lieutenant-colonel : Capriol de Péchassant (Auguste-Gaspard-Camille-Gustave), 29 octobre 1853.
Chefs de bataillon : Lamarque (Jean-Charles-Stanislas-Kotska), Le Vicomte (Alexandre-Charles), Girard (Clair-Benoît).
Major : de Sauville (dit de Lapresle).
Capitaines adjudants-majors : Becq, Clausener, Gabard.
Capitaine-trésorier : Maitre.
Capitaine d'habillement : Rabany.
Adjoint au trésorier : Sous-lieutenant Tavelet.
Porte-drapeau : Sous-lieutenant Vigneron.
Médecin-major de 2e classe : Beylot.
Médecin aide-major de 1re classe : Carabin.
Médecin aide-major 2e classe : Colonna.

Capitaines : CASTAN, MANGIN, LABARTHE, MARSAL, GIRAUD, BELITRAND, DEVAUX, ANGELINI, GAUCHÉ, GARRALON, DE LATOUR, JULLIEN, MAILHEBIAU, DUPRÉ, GIBIER, BRICE-DEVILLE, CHAREYRE, BORDENAVE, FAVIER, TELMAT, BARBARIN, LINÉ, LOCHNER.

Lieutenants : VIRISSEL, LOGEAIS, CARLES, LHUILLIER, DUMAY, LANGLOIS, DEVELEY, BUSSIÈRES, PILLARD, PERNOT, DESNOUVEAUX, JALUSTRE, PINETON DE CHAMBRUN, JOURDA, CASTAN, LALLEMAND, REVÉ, BONNAMY, DAVOUST-LANGOTIÈRE, RODET, ADELINE, LONDIGNÉ, NETTER.

Sous-lieutenants : ARTHUIS, LABITTE, TOUJAN, LODOYER, SÈGUE, MOUY, VIGNERON, TAVELET, GEOFFROY, PERRIER (Julien), MOULY, HOFFET, DELPRAT, LAFETTE, PREUX, LOCHNER, DESROUZIERES, HEISSER, KOLLEN, MARINOT, LARROQUE, FREYDIER, ETIENNE, DE FOUCHER, BOURGOIN-LAGRANGE.

En 1859.

(Armée de Paris. Dépôt de Dieppe.)

Colonel : GUÉRIN (Félix-Achille), officier de la Légion d'honneur.

Lieutenant-colonel : SCHNEIDER, dit LUX, officier de la Légion d'honneur.

Chefs de bataillon : KLÉBER, chevalier de la Légion d'honneur; ARDOUIN, officier de la Légion d'honneur; LESÈBLE, chevalier de la Légion d'honneur.

Major : POLLET.

Capitaines adjudants-majors : BRICE-DEVILLE, LOCHNER, MOULY.

Capitaine-trésorier : MAITRE.

Capitaine d'habillement : REVÉ.

Adjoint au trésorier : Sous-lieutenant BAILLY.

Porte-drapeau : Sous-lieutenant LALMANT.

Lieutenant d'état-major : HEILMANN,

Médecin-major : PEYTRAL.

Aide-major de 1re classe : RÉEB.

Aide-major de 2e classe : COLONNA.

Chef de musique : BODIN.

Capitaines : GAUCHÉ, RABANY, DE LATOUR, MAILHEBIAU, CHAREYRE, BORDENAVE, FAVIER, TELMAT, TENNEGUY, VIRISSEL, LOGEAIS, CARLES, PERNOT, DESNOUVEAUX, JOURDA, LALLEMAND, GEOFFROY, ADELINE, TOUJAN, LABITTE, PERRIER, HOFFET, MARINOT, LARROQUE.

Lieutenants : DEROUZIÈRES, HEISSER, BOURGOIN-LAGRANGE, AUBRY, GARNIER, BONNET, FERRY, BALLET, MAIRET, MAILLEBIAU (Auguste-Louis), DUFORT, SCHEFFER, BARADEZ, DUROY, JEANPIERRE, CHARLES, dit LAVILLE, CHASSEPOT, CARCY, CHOLET, VUIDART, LEGEAY, MATHIEU, DELCOUR, ACHET.

Sous-lieutenants : LALMANT, BEAUCOUSIN, MARTIN, PILLARD, CHAPAYS, DE POUSARGUES, DE MESNILADELÉE, MATHY, PATRIARCHE, BERTHEAUME,

MILLET, ROYER, TOMASI, JACLOT, MATHIEU, SOUMARD DE VILLENEUVE, DE BOISGUÉRET DE LA VALLIÈRE, BAILLY, GIRAULT, LHUILLIER, RIGOLAGE, DE PERETTI, DE JOUFFROY D'ABBANS, PLATEL.

En 1870.

(Soissons. Dépôt à Laon.)

Colonel : FRABOULET DE KERLÉADEC (Th.-Eugène), officier de la Légion d'honneur.

Lieutenant-colonel : BARRUÉ.

Chefs de bataillon : PARRON, CHAPOT, DE L'ESPINASSE (Auguste).

Major : DENIS.

Capitaines adjudants-majors : FALIEU, BONNET, FOREST.

Capitaine instructeur de tir : DAGUILLON (Félix-Auguste-François).

Capitaine-trésorier : BALLET.

Capitaine d'habillement : REVÉ.

Adjoint au trésorier : CREUSVAUX, sous-lieutenant.

Porte-drapeau : HAZARD, sous-lieutenant.

Médecin-major : CINTRAT.

Aide-major de 1re classe : LUZY.

Aide-major de 2e classe : JACQUEZ.

Chef de musique : MOREL.

Capitaines : GEOFFROY, TOUJAN, LABITTE, HOFFET, FERRY, BOURGOIN-LAGRANGE, GARNIER, DUFORT, JEANPIERRE, JACQUES, BARADEZ, CARCY, CHASSEPOT, ACHET, LEGEAY, ROSLIN, DE POUSARGUES, JACLOT, BERTHEAUME, PILLARD, ROYER, MATHY, SOUMARD DE VILLENEUVE, BONNEAU.

Lieutenants : LHUILLIER, DE BOISGUÉRET DE LA VALLIÈRE, BAILLY, DE JOUFFROY D'ABBANS, DE FOERSTER, GIRAULT, PLATEL, RIGOLAGE, DE PERETTI, CREUSVAUX, FERLET, POUYAUD, FATOUX, PROTAT, MAGNÉ, CARDOT, COFFIGNÈRIS, CLAUDIN, BOURGUIGNON, MERLET, MILLET, AUBRY, GARNIER, BEAUPOIL DE SAINT-AULAIRE.

Sous-lieutenants : KLEIN, JADOT, HAZARD, LEFRANC, DUBOUHAYS DE COUESBOUC, NICOLAÏ, AUGIER, DE CHAPTAL-LAMURE, ROYER, DUBARD, BARBIER DE VILLENEUVE, MÉZARD, HUGUET, LUCAS, LESQUILBET, THOMAS, AHREINER, BRUN, CREUSVEAUX (Lazare), CORLIEU, DUTOCQ, DIDIER, PASTOUREAU, VERON-DUVERGER et CARTIER.

En 1871.

Colonel : DE BEAUFORT.

Lieutenant-colonel : GUILLEMAIN.

Chefs de bataillon : CHAPOT, DENIS, ANGAMARRE, GRAVIS.

Capitaines adjudants-majors : FOREST, FALIEU, TARRIGO, PORRI.

Major : PANNETIER.
Capitaine-trésorier : BALLET.
Capitaine d'habillement : MILLET.
Sous-lieutenant adjoint au trésorier ; POTHELET.
Sous-lieutenant porte-drapeau : TELMAT.
Médecin-major de 1re classe : CINTRAT.
Médecin-major de 2e classe : ANDRÉ.
Médecin-aide-major de 2e classe : MICHAUD.
Chef de musique : MOREL.

1er bataillon.

Capitaines : FERRY, SOUMARD DE VILLENEUVE, BARADEZ, DE JOUFFROY D'ABBANS, LEGEAY, PÉRINET.

Lieutenants : DU BOUAYS DE COUESBOUC, LEVY dit VALDTEUFEL, PINET, JADOT, PELLETIER, BOURGUIGNON.

Sous-lieutenants : CHAUDRON, LÉJOLLIOT, CUGINAUD, MARTEL, JUDEAUX, GUION.

2e bataillon.

Capitaines : BOURGOIN-LAGRANGE, BESSONNET, CARCY, DE FOERSTER, SALLES, MAURICE.

Lieutenants : BRUNET, DUTOCQ, DUBARD, THOMAS, CORLIEU, MAYRAS.

Sous-lieutenants : CHEVALIER, MARTY, CARTIER, PASTOUREAU, GRILLIAT, GUTH.

3e bataillon.

Capitaines : CATTYN, RIU, FAVIER, GIRAUD, BERTHEAUME, RIGOLAGE.

Lieutenants : GARNIER, GAUZY, MÉZARD, HAZARD, PROTAT, KLEIN.

Sous-lieutenants : RENAUD, DURAND, BIGUET, IGIER, CIRON-ROCHEFORT, DE LA VAULX.

4e bataillon.

Capitaines : DEHEURLES, PRÉVOST, DUFOURCQ, PLATEL, PILLARD, DE PERRETTI.

Lieutenants : BAILLE, LEFRANC, POIRSON, LESQUILBET, CLAUDIN, HUGUET.

Sous-lieutenants : RAY, BASCOU, REBIÈRE, MAGNIN, MEYER, ANDRÉ.

Les officiers dont les noms suivent étaient placés à la suite :
Lieutenant-colonel : CAJARD.
Commandants : DE LESPINASSE. MORIN.
Capitaine adjudant-major : GRIMMEISSEN.
Capitaines : LAMBERT, RIGNOT, GARDIEN, FERLUS, DESJARDINS, FATOUX, RICHAUD, DE ROCCA-SERRA, FERLET, LAPRA, ROUGET, MATHIEU.

Lieutenants : Creusvaux, Sarrête, Descamps, Dubois, Gueit, de Lapersonne, Gœpp, Garot, Grandidier, Bigot, Cros, Pellet, Boisson, Pezilla, Lemaire, Akermann.

Sous-lieutenants: Dorandeu, Jeandin, Bailly, Subra, Duval, Chrétien, Presleur, Flammarion, Eberling, Deranque, Coupette.

En 1882.

Colonel : Noel (J.-C.), 10 juillet 1881.

Lieutenant-colonel : Alessandri (J.-B.), 8 juin 1881.

Chefs de bataillon : Caillemer, Blanc (P.-H.), Barnave, Bertrand.

Capitaines adjudants-majors : Claudin, Dubouhays de Couesbouc, Dubard, Grilliat.

Major : Chagnaud.

Capitaine-trésorier : Legrand.

Capitaine d'habillement : Biguet.

Adjoint au trésorier : Bloise.

Porte-drapeau : Sous-lieutenant : Bigin.

Médecin-major de 1re classe : Arnaud.

Médecin-major de 2e classe: Cabanié.

Médecin-aide-major de 1re classe: Lobit.

Chef de musique: N...

Capitaines : Boluix, Garnier, Baïssas, Delor, Figié, de Pouzols de Saint-Maurice, Roger, Pommier, Gouillon, Mellinger de Bouzonville, Verain, Picard, Lallement, Barrier, Gabrielli, Berveiller, Schaeffer, Cuny.

Lieutenants : Cordier, Noullet, Charbonneau, Massonnaud, Richard d'Abnour, Lavigne, Bigot, Rouayrenc, Courtois, Burgely, Bloise, Le Tétour, Frémont, Sarrola, Zimmermann, Dardoize, Minsmer, Tourai.

Sous-lieutenants : Bergeron, Coupiau, Goulut, Hublé, de Robien, Boullier, Aymerich, Colas, Bigin, Jochum, Hamant, Cancel, Pellet, Albar, Larobertie-Sarlandie.

En janvier 1894.

Colonel : d'Amboix de Larbont.

Lieutenant-colonel : Baudic.

Chefs de bataillon : Le Rouvier, d'Abzac, Vaudein, Lang.

Major : Sigaud.

Médecin-major de 1re classe : Fourcade.

Médecin-major de 2e classe : Sudour (1).

(1) Remplacé par M. Frilet, lorsqu'il fut nommé médecin-major de 1re classe en janvier 1894.

Médecin aide-major de 1re classe : Pous.

Capitaines : Noullet, Laponterique, de Malézieu, Massonnaud, Savin, Boesch, Lavigne, Bazinet, Courtois, Bloise, Zimmermann, Souillard, Minet, Goulut, André, Fouasse, d'Uston de Villereglan, Zuccarelli, Dublaix, Dupech, Rol.

Lieutenants : Thouraud de Lavignère, du Bernard, Fourneaux, Vinçon, Bransoulié, Duchêne, de Tarragon, Travers, Laguerre, Pradines, Pujol, Passerieux, Bessan, Delmas, Pouech, Peri (porte-drapeau), Giraud, Ramone, Natucci, de Pallarès, Lajeunesse, Desnos, Llobet.

Sous-lieutenants : Eudel, Vidal, Clémenson, Richaud, Dézarnaud, Testory, Roques, Vergé.

Chef de musique : Allicot.

Officiers de réserve du 15e de ligne.

Capitaines : Costeplane, Delmas, Garceau, Andrieu, Viviers.

Lieutenants : de Pastre de Bousquet, Cazanave, Capelle, Daudé.

Sous-lieutenants : Falcou, Reillat, Reboul, Galy, Montagné, Faure, Marty, Laborde, Moloh, Canavy, Michelon, Gempp, Cruvellié, Bachelay, de Molènes, Saugrain, Mercier, Janty, Alland, Bauzil, Blin, Soupat, Versaud, Coucharières, Berniès, Amigues, Galvié, Sénescail, Girard, Escudié, Brossette, Delprat, Pioch, Vanal, Laménardie, Grossard, Ricard, Escourrou, Lirou, Touren, Lapeyre, Baissette, Virenque, Rey.

Armée territoriale.

Capitaines : Fonrouge, d'Hébrail, Fil, Bertrand, Déoux, Lanet.

Lieutenants : Barthès, Mercadier, Seube, Gaubert, Dulac.

Sous-lieutenants : Foissac, de Capella, Palau.

TABLE DES MATIÈRES

Paris et Limoges. — Imp. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

